



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

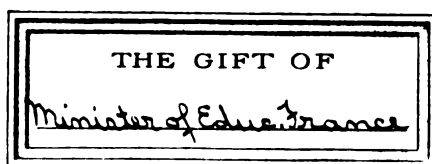
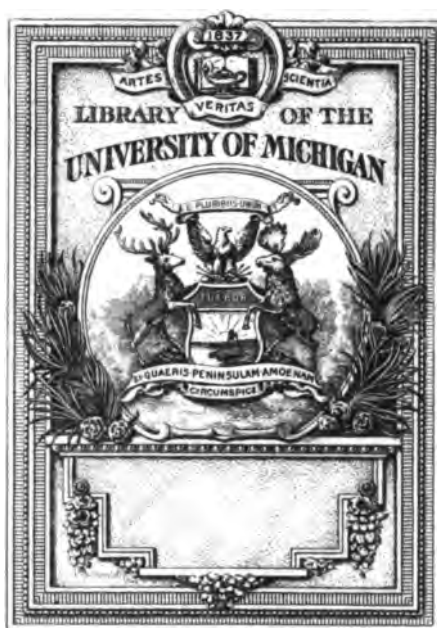
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,075,027



G

11

F8

B9

BULLETIN
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

IMP. BURDIN ET C^{ie}, 4, RUE GARNIER, ANGERS

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES

BULLETIN
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET DESCRIPTIVE

ANNÉE 1886

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE 28

1887

BULLETIN
DU
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES

SECTION
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

DOCUMENTS OFFICIELS

RAPPORT A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Paris, le 3 novembre 1885.

MONSIEUR LE MINISTRE.

Lorsque, en 1883, votre prédécesseur a modifié l'organisation du Comité des travaux historiques et scientifiques et en a distribué les sections comme elles sont demeurées depuis, j'avais cru devoir lui proposer la création d'une section de géographie historique et descriptive. « La géographie, lui disais-je dans le rapport que j'avais l'honneur de lui adresser le 5 mars 1883, est aujourd'hui la plus cultivée de toutes les sciences : elle joue de nos jours le rôle que l'histoire jouait en 1834 ; aussi le nombre des Sociétés de géographie augmente-t-il sans cesse, et comme on y travaille avec une ardeur prodigieuse, il en sort chaque année des milliers d'informations et de documents qui méritent d'être mis en lumière. Il semble que le génie national se tourne enfin avec passion vers l'étude du globe, qu'on a si longtemps reproché aux Français de négliger. »

GÉOGRAPHIE HISTOR. ET DESCRIPT. I

141044

Il n'y avait donc point à craindre qu'une section de géographie manquât d'aliments : les informations, les documents venus des sociétés savantes auraient suffi pour l'occuper, et les travaux, laissés inachevés par la *Commission de géographie historique de l'ancienne France*, offraient à son activité des ressources qu'elle n'aurait pas épuisées de longtemps.

M. Ferry s'était rendu à ces raisons, et il avait décidé la création que je lui proposais de faire ; mais l'illustre savant qui présidait alors la section des sciences le pria de la différer. M. Milne Edwards suivait avec trop d'attention le progrès des sciences géographiques dans nos sociétés savantes pour se priver sans regrets d'un moyen de les surveiller et de les seconder ; d'autre part, il avait rendu à l'histoire naturelle de si éminents services qu'on ne pouvait confier à un autre que lui dans le Comité le soin d'en diriger l'étude. Votre prédécesseur renonça donc à diviser, comme je lui demandais de le faire, l'ancienne section des sciences en deux sections, l'une des sciences mathématiques, physiques, chimiques, météorologiques et naturelles, l'autre de géographie historique et descriptive ; il réunit les sciences géographiques et naturelles, qui au reste ont entre elles tant de liens, et forma une section distincte avec les sciences mathématiques, physiques, chimiques et météorologiques. M. Milne Edwards, auquel le Ministre était heureux de donner un témoignage de déférence, garda la présidence de la section des sciences géographiques et naturelles, et, jusqu'à son dernier jour, il l'anima de son ardeur scientifique, de sa passion pour les découvertes, de son dévouement absolu à la vérité.

Néanmoins cette division des sections scientifiques du Comité avait des inconvénients sur lesquels il était impossible de se faire illusion et que la pratique a mis en pleine lumière. Quelle que soit l'importance des sciences mathématiques, physiques, chimiques et météorologiques, elles ne sauraient suffire à alimenter une section du Comité. Les difficultés qu'elles présentent ne permettent qu'à très peu de personnes en province de se consacrer à leur étude ; les découvertes sont rares dans nos départements en cet ordre de travaux, et la plupart d'entre elles sont faites par les professeurs, mieux outillés pour les recherches, et non par les membres des sociétés savantes. Aussi l'activité de la quatrième section du Comité est-elle restée presque sans emploi. La direction de M. Berthelot, sous laquelle cette section est

placée, l'aurait fait vivre à coup sûr si elle avait été organisée pour la vie. L'expérience faite est donc décisive; et c'est avec la certitude d'être utile au Comité et aux intérêts scientifiques que j'ai l'honneur de vous proposer aujourd'hui, Monsieur le Ministre, d'accomplir le projet différé, mais non abandonné, en 1883, de rattacher les sciences naturelles à la quatrième section du Comité, qui prendrait le titre général de *Section des Sciences*, et de former une cinquième section de *Géographie historique et descriptive*.

Le Directeur du Secrétariat,

Signé : X. CHARMES.

ARRÊTÉ

Le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, arrête :

La cinquième section du Comité des travaux historiques et scientifiques prend le titre de : *Section de géographie historique et descriptive*.

Elle est constituée ainsi qu'il suit :

Président :

M. le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut.

Vice-présidents :

MM. BERTRAND (Alexandre), membre de l'Institut, conservateur au Musée des antiquités nationales de Saint-Germain;
PERRIER (le colonel), membre de l'Institut.

Secrétaire :

M. HAMY (le docteur), conservateur du Musée d'ethnographie;
aide naturaliste au Muséum d'Histoire naturelle.

Membres titulaires :

MM. BARTHÉLEMY (Anatole de), membre de la Société nationale des Antiquaires de France;
BOUQUET DE LA GRYE, membre de l'Institut;
COSSON, —
DAUBRÉE, —
DESJARDINS (Ernest), —
DUVEYRIER, membre de la Société de Géographie;
GRANDIDIER, membre de l'Institut;
HÉRON DE VILLEFOSSE, conservateur-adjoint des Antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre;
HIMLY, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres;
LEVASSEUR, membre de l'Institut, professeur au Collège de France;
LONGNON, archiviste aux Archives Nationales;
MAUNOIR, secrétaire général de la Société de Géographie;
NOÉ (le lieutenant-colonel de la);
PÉRIN (Georges), député;
ROBERT (Charles), membre de l'Institut;
SCHEFER, membre de l'Institut, directeur de l'École des langues orientales vivantes.

Fait à Paris, le 5 novembre 1885.

Signé : René GOBIET.

Pour ampliation :

Le Chef de bureau au cabinet, LEROY.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU MERCREDI 25 NOVEMBRE 1885.

PRÉSIDENCE DE M. L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, MEMBRE DE
L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 2 h. 1/2.

M. L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut, président, donne lecture de l'arrêté ministériel qui institue la section, et des noms des membres qui la composent ¹.

M. BILLOTTE communique le rapport de M. le directeur du secrétariat à M. le Ministre de l'Instruction publique, à la suite duquel l'organisation du Comité des travaux historiques et scientifiques a été modifiée², et appelle l'attention de la nouvelle section sur les travaux commencés dont elle aura à poursuivre l'exécution.

M. LE PRÉSIDENT propose à la section de fixer le jour et l'heure de ses réunions. Il est provisoirement décidé que les séances se tiendront le mercredi, à 4 h. 1/2 du soir.

MM. Bertrand, Duveyrier, Hamy, Héron de Villefosse, Levasseur, Longnon, Schefer sont chargés de présenter des rapports sur diverses publications récentes.

MM. Duveyrier, Grandidier, Hamy, Levasseur, Longnon, Mau noir, Perrier et Ch. Robert sont chargés d'examiner les Bulletins des Sociétés de géographie de Lyon, de Marseille, de Rouen, de Montpellier, de Bordeaux et du Havre; de la Commission historique et archéologique de la Mayenne, de la Société académique indo-chinoise et de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.

(1) Voyez p. 3.

(2) Voyez p. 1.

M. BERTRAND lit un rapport sur un mémoire de M. Haussoulier sur le *dème d'Éleusis*, publié dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*.

« L'auteur, dit M. Bertrand, rend compte des fouilles entreprises à Éleusis par la *Société archéologique d'Athènes*. Quoique non encore terminées, ces fouilles ont donné des résultats importants. Un grand édifice, dont la superficie atteint 2,717 mètres carrés, a été déblayé. Cet édifice n'est autre que le Μυσταῖος οἶκος ou salle d'initiation, mentionné par Strabon. Un grand nombre d'inscriptions a été découvert dans les terres remuées. Les plus importantes ont été publiées dans le *Journal archéologique d'Athènes*. Toute une série a trait aux *actes du dème d'Éleusis*. M. Haussoulier les analyse et en montre l'intérêt. Il en ressort que, même après la division de la plaine en plusieurs dèmes, le temple, sinon la ville d'Éleusis, resta toujours en possession des biens des Grandes Déeses, quoique enclavés pour la plupart dans le territoire des dèmes voisins. Les inscriptions nous apprennent à quel prix ces domaines du temple étaient affermés. Tels sont les seuls renseignements géographiques contenus dans l'article. »

M. BOUQUET DE LA GRYE fait connaître les résultats des observations de M. Lephay pendant son séjour à la baie Orange ¹.

M. DUVEYRIER donne lecture d'un rapport sur le livre du capitaine Piétri, *Les Français au Niger* ².

M. HAMY lit un rapport sur un mémoire de M. Verguet, *San Cristoval et ses habitants* ³.

M. LONGNON analyse, au point de vue géographique, la *Chronique de Morée*, récemment éditée par M. Morel Fatio pour la *Société de l'Orient Latin* ⁴.

M. MAUNOIR communique un rapport sur le volume de M. Montano, *Voyage aux Philippines et en Malaisie* ⁵.

Sur la proposition du Président, la section déclare accepter pour son programme du Congrès de 1886 sept questions géo-

(1) Voyez p. 48.

(2) Voyez p. 44.

(3) Voyez p. 51.

(4) Voyez p. 32.

(5) Voyez p. 40.

graphiques précédemment proposées, les unes par la section d'archéologie, les autres par la section des sciences.

Il est décidé que le texte de ces questions sera autographié et envoyé à tous les membres de la section, qui pourront proposer, dans la séance prochaine, des questions nouvelles à joindre aux précédentes pour compléter le programme de la session de 1886.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire :

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU MERCREDI 2 DÉCEMBRE 1885.

PRÉSIDENCE DE M. L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, MEMBRE DE
L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 h. 1/2.

Le procès-verbal de la séance du 25 novembre est lu et adopté.

MM. A. de Barthélemy et Ant. Héron de Villefosse s'excusent de ne point pouvoir assister à la séance.

M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE LA NOÉ fait connaître, dans un rapport d'ensemble, l'état de ses travaux sur la distribution géographique des anciennes enceintes fortifiées de la France ¹.

M. ALEX. BERTRAND lit un rapport sur les quatre volumes de M. Cougny, qui renferme les extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, MM. Longnon et Himly appuient les conclusions du rapporteur.

M. HENRI DUVEYRIER rend compte du volume consacré par M. Schefer aux voyages d'outre-mer de Jean Thenaud (1511), et de Domenico Trevisan (1512) ².

M. HAMY analyse le premier fascicule des *Documents pour l'histoire des colonies françaises*, publiés par M. Gabriel Marcel ³.

M. LEVASSEUR résume les renseignements sur la province annamite de Binh-Thuan, contenus dans une lettre de M. Aymonier au gouverneur de la Cochinchine, récemment imprimée à Saigon. Cette lettre est particulièrement consacrée à faire connaître une population qui intéresse à la fois le géographe, l'ethnologue et l'homme politique : c'est celle des Tsiam, les anciens maîtres du Tsiampa, ennemis héréditaires des Annamites et qui fourniront, si l'on veut utiliser leur bon vouloir, un excellent point d'appui à notre protectorat dans le sud de l'Annam.

(1) Voyez p. 24.

(2) Voyez p. 33.

(3) Voyez p. 36.

M. CH. SCHEFER lit un rapport sur les deux volumes consacrés par M. Bonvalot au récit de son voyage avec M. Capus à travers l'Asie centrale ¹.

M. H. DUVEYRIER analyse le n° 10, t. V, du *Bulletin de la Société de géographie de Lyon* (juin-août 1885). Ce numéro, dit le rapporteur, s'ouvre par le *Voyage aux grands lacs de l'Afrique méridionale*, de M. V. Giraud, enseigne de vaisseau. « Il n'est point besoin d'insister sur l'intérêt que présente cette communication, la plus étendue, je crois, de celles que le hardi voyageur ait encore publiées, mais qui laisse toujours attendre une relation plus scientifique, que l'officier de marine nous réserve sans doute. Nous souhaitons que dans sa publication définitive, M. Giraud renonce à reproduire l'orthographe anglaise ou allemande des noms des lieux dont il parle (*ou = u*), et qu'il n'hésite pas, par contre, à conserver au *w* des voyageurs anglais la valeur qu'il a non seulement dans la langue anglaise, mais aussi dans le dialecte wallon de la langue française. Dans le *Bulletin de Lyon*, M. Giraud nous laisse deviner *Okhoutou* sous la forme *Kutu*, et *Wakhoutou* sous la forme *Vuakutu*! A part cette critique, qui vise des intérêts vivants, puisqu'il s'agit de la nomenclature géographique de contrées qui entreront de plus en plus en relations avec le monde européen et spécialement avec nous-mêmes, l'article de M. Giraud est le bienvenu; il contient divers épisodes émouvants de ses longues aventures, et, çà et là, il nous ouvre des aperçus exacts, actuels, sur les progrès remarquables fait dans l'est de l'Afrique, au sud de l'équateur, par les missionnaires protestants anglais qui, nous le savons, sont partout *ipso facto*, les informateurs, sinon les agents du gouvernement et du commerce britanniques. »

Dans le même numéro, continue le rapporteur, M. Crescent, professeur du cours de géographie politique et militaire à Lyon, publie sous le titre : *L'industrie et le commerce français au moyen âge*, une étude remplie de faits.

« Citons aussi une lettre importante du R.-P. Poirier, des Missions africaines de Lyon, chef de la station de cette Société à Lokodja, c'est-à-dire au confluent de la Bénoué dans le Dhiéli-Ba, ou Niger. Si je n'hésite pas à appeler l'attention sur cette lettre, c'est qu'elle contient une douloureuse et dure leçon. Sur

¹ Voyez p. 39.

le Dhiôli-Ba et la Bénoué, alors rivières libres, une compagnie française, ayant son siège à Paris, fonda de nombreuses factoreries qui, si j'ai été bien informé, ont prospéré d'abord, sous la direction de M. M. Mattei et le comte de Semellé. Un jour vint où, entre la nécessité de doubler son capital et la ressource de céder ses établissements et ses droits à une société étrangère, la société française, *après avoir offert le droit de préemption au gouvernement français*, se résigna à la dernière alternative, et dès lors le Kwâra, ou cours inférieur du Dhiôli-Ba, devint possession britannique. — Voilà surtout ce qu'il faut retenir de la lettre de R.-P. Poirier. Il nous laisse bien entrevoir que les empiètements des Anglais se heurtent maintenant à la barrière des frontières de l'État du Sultan de Noupé. Reste à apprendre si le *go ahead!* aura le même succès chez les musulmans que chez les païens du littoral. »

M. H. DUVEYRIER présente ensuite une analyse des n^{os} 7-9 du *Bulletin de la Société géographique de Marseille* pour 1885. « Ce recueil s'est fait remarquer dès son premier numéro, grâce aux relations lointaines de son fondateur, M. Rabaud, par une abondance de précieux renseignements d'actualité, brièvement rédigés, sous le titre de : *Nouvelles des voyageurs*. Les n^{os} 7-9 ne consacrent pas moins de quarante-neuf pages à ce chapitre, qu'il est impossible d'analyser, mais fort utile de consulter, car je ne vois pas qu'on y ait omis une nouvelle ou un fait utiles à la géographie, soit envisagée comme science, soit considérée dans ses relations avec les intérêts de la France.

« En fait d'articles de fond, ce numéro n'en contient qu'un seul : *Le Tonkin*, par le docteur Léon Soubeyran. On ne saurait trouver aujourd'hui un sujet plus immédiatement intéressant dans le domaine géographique, et nous devons savoir gré à M. Soubeyran d'avoir, dans son travail, mis la sourdine à la note politique, pour résumer à grands traits la géographie et le climat du Tonkin, la caractéristique de ses habitants, les maladies dominantes, la valeur du sol au point de vue de la production, les divisions administratives, les procédés d'administration et le commerce. Ce sont là, en effet, des jalons qui doivent précéder les conceptions politiques et sur lesquelles elles doivent s'appuyer pour être bonnes.

« Les quatre dernières pages du docteur Léon Soubeyran sont consacrées aux questions d'actualité. Il y a cinq mois, M. Soubeyran prévoyait l'inéluctable compétition anglaise qui commence à se dessiner sous forme d'une expédition militaire dans le Barma. La jalousie et l'avidité de l'Angleterre qui, ne l'oublions pas, n'admettent pas de rivaux dans la sphère possible du commerce anglais, sont admirablement rendues par M. Soubeyran. Il a su, en même temps, préciser l'origine des Pavillons-Noirs et des Pavillons-Jaunes, ces puissants corsaires que nos troupes ont eu souvent à combattre au Tonkin, et qui ne sont, d'après lui, que les successeurs des Taïpings, c'est-à-dire des soldats de ce parti politique, dont la révolte contre le gouvernement de Pékin, en 1840, menaça un instant de mettre en échec la puissance du Fils du Ciel en exercice, car le chef des Taïpings se présentait en compétiteur de l'empereur de la Chine, ou mieux en prétendant, ayant seul des droits au trône. Question de dynastie. »

M. HAMY fait connaître un court travail de M. B. Sulte sur les métis du Nord-Ouest américain, paru dans le *Bulletin de la Société normande de géographie* (juillet-août 1885) ¹.

M. LEVASSEUR expose brièvement le contenu des bulletins nos 18, 19 et 20 de la *Société de géographie de Bordeaux*, qui renferment le compte-rendu du congrès régional des Sociétés de géographie du sud-ouest de la France, tenu à Bergerac au mois de septembre dernier.

M. MAUNOIR analyse le dernier fascicule publié par la *Société académique indo-chinoise*. Ce numéro ne renferme guère que des comptes rendus d'ouvrages, et notamment de ceux de R. Gordon sur l'Iraouaddy, et de A. R. Colquhoun, « *Across Chryse*. » Deux pièces seulement, d'ordre commercial, ont un caractère d'originalité. Ce sont des rapports adressés au Ministre des affaires étrangères par M. Vossion, vice-consul de France à Rangoun. L'un est relatif au marché du riz dans cette ville et dans la Birmanie anglaise, l'autre a pour objet de faire connaître le commerce général d'importation et d'exportation de Rangoun et des autres ports de la Birmanie anglaise, Akyab, Moulmein, Bassein, Kyokpim, etc.

(1) Voyez p. 46.

M. LE COLONEL PERRIER mentionne, parmi les travaux publiés par la *Société languedocienne de géographie*, un mémoire de M. Viala relatif à la climatologie de la Guyane française, une note intéressante de M. Trutat sur Montpellier-le-Vieux, enfin partie d'un travail de M. Sahut sur l'aire géographique, l'indigénat et la culture des *eucalyptus*. Il y aura lieu de revenir sur cette monographie devant le Comité, lorsque l'impression en sera terminée.

M. CH. ROBERT rend compte de deux mémoires de M. L. Maxe Werly, publiés par la *Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (2^e sér., t. IV, 1884), et qui intéressent à un haut degré la géographie du nord-est de la Gaule romaine. Le premier est intitulé : *Documents à consulter dans la recherche des voies antiques* du Pagus Barrensis ; le second est une *Étude sur les bornes anciennes*, accompagnée d'un *Examen des monuments mégalithiques du Barrois*¹.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture des questions qui doivent être spécialement traitées dans la section de géographie du Congrès des Sociétés savantes de 1886. Ces questions, au nombre de sept, sont mises aux voix et adoptées.

Elles sont ainsi formulées :

1. Anciennes démarcations des diocèses et des cités de la Gaule servant encore aujourd'hui de limites aux départements et aux diocèses.
2. Signaler les nouvelles découvertes de bornes milliaires ou les constatations de chaussées antiques qui peuvent servir à déterminer le tracé des voies romaines en Gaule ou en Afrique.
3. Grouper les renseignements que les noms de lieux dits peuvent fournir à l'archéologie et à la géographie antique.
4. Exposer les découvertes archéologiques qui ont servi à déterminer le site de villes de l'antiquité ou du moyen âge, soit en Europe, soit en Asie, soit dans le nord de l'Afrique.
5. Signaler les documents géographiques curieux (textes et cartes manuscrits), qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives des départements et des communes.
6. Étudier les mouvements généraux des sables en Afrique et en Asie. Déterminer les régions où les sables reculent et celles où ils progressent.

(1) Voyez p. 27 et 29.

7. Étudier les résultats géographiques obtenus à la suite de grandes explorations accomplies récemment au Congo, dans l'Indo-Chine et au Tonkin.

Sur la proposition du président, une huitième question sera ajoutée aux autres. Elle est ainsi posée :

8. Étudier les communications fluviales et par canaux entre la Manche et la Méditerranée.

La séance est levée à 6 heures.

Le secrétaire :

D^r E.-T. HAMY.

SÉANCE DU MERCREDI 20 JANVIER 1886.

PRÉSIDENCE DE M. L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, MEMBRE DE
L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 h. 1/2; le procès-verbal de la séance du 2 décembre est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dit que ce n'est que par suite de circonstances tout à fait exceptionnelles que la séance a été renvoyée au 20 Janvier. Le jour fixé pour les réunions du Comité est toujours le 1^{er} mercredi de chaque mois. Quant à l'heure à laquelle ces réunions doivent se tenir, M. le président rappelle brièvement les arguments qui ont été produits dans la séance de novembre dernier par ceux des membres du Comité qui désirent être convoqués, les uns pour 1 h. 1/2, les autres pour 4 h. 1/2. Afin de donner satisfaction à tout le monde, et dans l'intérêt des travaux, M. le président propose de réunir alternativement le Comité à 1 h. 1/2, puis à 4 h. 1/2. A la demande de M. Ch. Robert, il est en outre décidé que les mercredis où aura lieu la séance trimestrielle des cinq Académies, la convocation sera faite à 4 h. 1/2, afin de permettre aux membres de l'Institut qui font partie du Comité de pouvoir s'y rendre.

La traduction française du livre de M. Stanley sur le Congo, déposée sur le bureau, est renvoyée à l'examen de M. Maunoir.

M. HAMY donne lecture d'un rapport sur une collection de gravures sur roche, copiées par M. Pinart à Panama et aux Antilles⁽¹⁾.

M. LEVASSEUR rend compte de deux ouvrages récents sur la Nouvelle-Calédonie envoyés au Ministère de l'instruction publique. Le premier, qui a pour auteur M. Léon Gauharou, chef de bureau de la direction de l'intérieur, a été publié en 1882 par ordre de l'amiral Courbet, alors gouverneur de la colonie. « C'est, dit M. Levasseur, une des géographies les plus riches en noms propres qui aient été publiées jusqu'ici de la grande Ile

(1) Voyez p. 47.

et des îles voisines. » Il comprend une description générale renfermant des renseignements précis sur la population, les productions, etc., suivie d'une description particulière de chacun des cinq arrondissements, Nouméa, Canala, Houailou, Touho et Ouégoa, dont l'auteur examine tour à tour les localités principales, les montagnes, les rivières, les îles, presqu'îles, baies, caps, canaux, passes, etc., la population coloniale et indigène, et enfin les moyens de communications.

Le second ouvrage, qui a pour auteur M. Gallet, a été aussi publié, mais plus récemment (1884), par ordre du gouvernement. Il présente bien plus que le premier le caractère colonial, destiné qu'il est manifestement à pousser à l'immigration dans l'île calédonienne et sur ses dépendances. On y trouve des indications intéressantes, parmi lesquelles M. Levasseur signale le doublement du chiffre des affaires qui, sous l'influence de la création d'un service de bateaux à vapeur, se sont, en moins de deux ans, élevées de 8 millions $\frac{1}{2}$ à 16 millions $\frac{1}{2}$.

M. ALEX. BERTRAND rend compte d'un mémoire de M. Nicaise, inséré dans les *Mémoires de la Société d'agriculture de la Marne* pour 1883-1884, et intitulé : *L'époque gauloise dans le département de la Marne*. Il fait observer que le titre promet plus qu'il ne tient, puisque le mémoire qui le porte ne traite que de la sépulture sur char de Sept-Saux, du cimetière gaulois de Vassilles, commune de Bouy, et de celui du mont Coutaux, commune de Fontaine-sur-Coole. Les comptes rendus des fouilles pratiquées dans ces trois localités, ne méritent que des éloges. M. Alexandre Bertrand appelle notamment l'attention sur la statistique des sépultures à char dressée par M. Nicaise, qui pourra fournir d'utiles éléments pour la carte archéologique de la Gaule.

M. H. DUVEYRIER lit un rapport sur le n° 172 (mai-juin 1885), de la *Revue Africaine*.

« Le 172^e numéro bimensuel de l'organe de la *Société historique algérienne*, dit le rapporteur, contient la fin d'une longue étude de M. H. de Grammont sur les *Relations entre la France et la régence d'Alger au XVII^e siècle*, où l'auteur appuie sur les documents français contemporains une histoire de l'ancienne régence d'Alger. C'est une étude fort instructive.

On peut caractériser de même les articles de MM. Oscar Mac Carthy sur les *Antiquités algériennes*, et H. Tauxier sur les

Origines libyennes. M. Mac Carthy rend un véritable service aux historiens et aux chercheurs d'inscriptions en leur donnant la liste des noms classiques de lieux habités dans la Numidie, la Maurétanie sitifienne et la Maurétanie césarienne, avec leurs identifications actuelles. M. Tauxier se fait le champion d'une thèse absolument juste, à notre avis, en réfutant une théorie malheureuse qui tiendrait à incorporer les Libyens de l'antiquité et les Berbères contemporains dans la famille aryenne.

Le morceau le plus étendu dans ce même fascicule est la première partie d'un travail de l'érudit commandant Rinn, auteur d'une récente étude sur l'islâm en Algérie, qui est un véritable monument. Le travail qui nous occupe rentre dans un cadre tout différent ; il est consacré à la *Géographie ancienne de l'Algérie ; les premiers royaumes berbères et la guerre de Jugurtha*. Pour avoir apporté une attention soutenue à des faits qui ont une importance capitale dans l'état présent et l'avenir des rapports entre les musulmans et les sujets français non musulmans en Algérie, M. Rinn prouve qu'il n'a pas négligé l'étude des questions les plus difficiles de l'érudition. Ici, après avoir passé en revue la partie géographique des textes latins qui parlent des opérations militaires contre Jugurtha, il s'applique tout spécialement à combattre les idées préconisées par M. de la Blanchère (*Correspondance africaine*, 1884), et par M. Tauxier, au sujet du nom actuel du fleuve que les anciens appelaient *Molochath*, ou *Mulucha*. Pour le commandant Rinn, ce nom sémitique, phénicien par conséquent, vu la date, et signifiant la « rivière Reine, la maîtresse rivière, » a servi à désigner plusieurs cours d'eau d'Afrique, suivant les auteurs qui l'ont employé. M. Rinn appuie sa thèse à l'aide d'arguments historiques et linguistiques.

M. H. DUVEYRIER analyse ensuite le 2^e fascicule du *Bulletin de la Société de géographie* de Paris pour 1885.

« Vous avez bien voulu me désigner, dit le rapporteur, pour rendre compte du n^o du 2^e trimestre de 1885 du *Bulletin de la Société de géographie*. Dans ce fascicule sont imprimées deux œuvres de nature très différente, mais toutes deux précieuses.

« C'est d'abord le *Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1884*, par le secrétaire général, M. Charles Maunoir.

Il ne faut pas songer à résumer ce qui, depuis les dix-sept années des fonctions de M. Maunoir, reste l'élégante, concrète et savante analyse d'un mouvement prodigieux d'activité de tous les peuples sur tous les points du globe.

« Ceux d'entre vous qui, dans une autre sphère, ont assumé une tâche analogue, peuvent seuls se rendre compte du temps, des connaissances variées et souvent aussi du flair et du tact que réclament les fonctions de secrétaire de la commission centrale de la Société de géographie, et de rédacteur du rapport annuel.

« Depuis longtemps déjà, les rapports de M. Maunoir ont, non seulement chez nous, mais dans toute l'Europe, y compris l'exclusive Angleterre, la renommée d'être les exposés lumineux, en même temps sobres, justes et complets de tous les progrès annuels de la géographie. Le rapport de 1884, qui gagnerait s'il était possible sur les précédents, forme presque un petit volume. »

Le même numéro du *Bulletin de la Société de géographie* imprime l'œuvre d'un des meilleurs ouvriers de la géodésie de l'Algérie, M. le commandant Derrien : *La région algérienne traversée par le méridien de Paris*, titre qui, par le nom de la capitale, rapproche de nous toute une vaste contrée de l'Afrique.

« Le commandant Derrien a dirigé à travers le département et la province d'Alger les récents travaux topographiques, dont le but était de contrôler et de compléter les premiers levés des officiers d'état-major, qui ont servi de base aux cartes provisoires de l'Algérie dressées au Dépôt de la Guerre, les seules qui soient encore à la disposition du public.

« Des travaux poursuivis pendant plusieurs années de suite ont permis à M. le commandant Derrien d'étudier à fond la région si intéressante des hauts plateaux ou des steppes de la province d'Alger, qui forme la transition naturelle entre la zone au climat européen et la zone au climat saharien.

« Personne mieux que M. Derrien n'était autorisé à en parler. Son exposé est d'autant plus instructif qu'il suit un plan méthodique, rationnel. L'auteur passe successivement en revue l'orographie, l'hydrographie et la géologie de la région, puis viennent les voies de communication, la météorologie, les divisions administratives et militaires, et enfin un chapitre consacré aux tribus du Djebel 'Amoûr et à leur origine. »

« En fait de travaux originaux, continue M. Duveyrier, le n° du *Bulletin* de la société de géographie de Marseille pour 1885 contient d'abord la partie historique de l'*Essai sur le royaume Hawaïen (Iles Sandwich)*, travail détaillé de M. Bouliech; puis une note sur le *Commerce de la Corse*, où l'auteur, M. Mathieu, expose un fait très digne de retenir l'attention de nos hommes d'État, c'est qu'aujourd'hui l'industrie française aurait à déposer l'industrie étrangère sur le marché de l'île de Corse. M. Mathieu est aussi l'auteur d'un autre article sur le *Commerce des blés à Marseille en 1881*. Ce fascicule, comme tous les précédents, donne enfin un long et précieux répertoire de cinquante pages, où M. Paul Armand reproduit ou résume toutes les nouvelles touchant les explorations en cours d'exécution et tous les faits intéressant la politique coloniale. M. Paul Armand s'est acquis là un mérite auquel il est juste de rendre hommage. »

M. H. DUVEYRIER lit un court rapport sur le tome XVI des Mémoires de la société scientifique et littéraire d'Alais.

« Dans le département du Gard, à Alais, nous trouvons une société scientifique et littéraire qui publie chaque année un volume de mémoires. Le volume de l'année 1884 est le seizième.

« Un seul article dans cette publication, les *Notes sur la Tunisie*, de M. le capitaine de Ramel, rentre dans le cadre de ma compétence. M. le capitaine de Ramel a résidé en 1881 et 1882 au camp de Aïn Drâham, dans le pays des Khoumir.

« Cette étude, divisée en plusieurs chapitres, donne au lecteur une idée générale sommaire de ce qu'est la Tunisie, envisagée sous tous ses aspects, y compris la question du gouvernement et de l'administration, qui présente aujourd'hui un si grand intérêt.

« On y trouve décrit dans tous les détails les pays des Khoumir. C'est là le chapitre le plus utile de l'ouvrage. L'auteur fait ensuite l'historique des origines du conflit franco-tunisien et de nos opérations militaires en Tunisie, sur lequel se greffent des aperçus sur les améliorations à obtenir tant dans l'exploitation du sol que dans l'administration du pays. »

M. GRANDIDIER fait connaître son appréciation sur la *Revue de la Société de géographie de Tours* (nov. 1885, sur le *Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres* (2^e tr. 1885), sur le *Bulletin de l'Union géographique du nord de la*

France (1883, n° 3), et donne lecture d'un rapport spécial sur le voyage de MM. Capello et Ivens, dont un récit est inséré dans le *Compte rendu des séances de la Commission centrale* de la Société de géographie de Paris ¹.

M. HAMY analyse un mémoire de M. Busseuil sur l'*émigration en Auvergne*, qui a paru dans le tome XXV de l'Académie de Clermont-Ferrand ².

M. LEVASSEUR rend compte des dernières publications des Sociétés de géographie commerciale du Havre et de Paris.

Le bulletin du Havre contient le récit d'un voyage autour du monde de M. Michel et celui d'un voyage au Cachemire par le capitaine Chibourg, qui renferment l'un et l'autre quelques passages intéressants. On trouvera notamment dans le dernier (p. 260), des renseignements curieux sur la polyandrie.

La Société de géographie commerciale de Paris est une société plus ancienne et aujourd'hui florissante. Son dernier fascicule offre plusieurs communications intéressantes : la *Production des matières premières au Brésil* par M. Gorceix ; les *Chemins de fer métropolitains*, par M. Garnier ; l'*Uruguay et la Plata*, par M. Potel ; les *Colons, les transportés et les récidivistes à la Nouvelle-Calédonie*, par M. Moncelon ; l'*Émigration européenne dans les prairies de la Guyane*, par M. Coudreau ; le *Choa*, par M. Soleillet, et diverses notices.

M. Potel montre les progrès rapides des deux États de la Plata, dont la population et la richesse ont beaucoup augmenté dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et surtout durant les dernières années. Il suffit de rapprocher deux chiffres : le commerce de la république Argentine était de 610 millions en 1882 (importations et exportations réunies ; le texte porte seulement, par erreur, importations) ; il s'est élevé à 810 millions en 1884 (l'auteur ne donne que celui de 1883). L'auteur ajoute : « Pendant que nos transactions avec ces pays ont augmenté depuis quatre ans dans la proportion de 50 p. 0/0, celles des Anglais ont augmenté de 80 p. 0/0 et celles des Allemands de 400 p. 0/0. » Il signale quelques-unes des causes de cette différence ; les Français ne sont pas suffisamment représentés par leurs capitaux et par

(1) Voyez p. 41.

(2) Voyez p. 38.

leurs commerçants dans les pays où ils auraient intérêt à se trouver en grand nombre pour disputer la clientèle à leurs concurrents, et les absents ont tort.

Le mémoire de M. Moncelon, délégué de la Nouvelle-Calédonie, a pour objet de montrer le préjudice que la transportation et l'affectation d'une partie notable des terres aux transportés cause à la colonisation libre.

M. Coudreau est un courageux voyageur qui a visité les régions peu connues ou entièrement inexplorées au nord de l'Amazonie. Il loue beaucoup les grandes savanes qu'il a visitées et où il a trouvé un climat sain, des terres fertiles propres à la colonisation.

M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE LA NOÉ présente un court aperçu d'un mémoire militaire récemment publié par M. de Rochas dans le *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes* (juillet-septembre 1885) et relatif à la partie de la carte des Alpes, levée en 1776 par les officiers du corps royal du génie.

« Un certain nombre d'officiers du génie, sous la direction du capitaine d'Aran, avaient été chargés en 1775 de combler les lacunes qui existaient dans la carte des Alpes au 14.400^e, levée quelques années auparavant par Bourcet.

« La partie levée pendant l'été de 1776 comprend la région dont Vegnes est le centre. Elle se compose de six feuilles manuscrites qui se trouvent au dépôt des fortifications et qu'accompagne un mémoire descriptif.

« C'est ce mémoire que M. le commandant de Rochas a publié dans le *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*. Il donne tous les détails intéressant l'art militaire que la carte ne pouvait exprimer; savoir, la viabilité des voies de communication, la largeur des cours d'eau, les gués qui permettaient de les franchir, la nature des cultures, etc., etc.

« Dans cette description se trouvent énumérés un assez grand nombre de noms de montagnes et de cols qui n'ont pu trouver place dans nos cartes récentes établies à une échelle beaucoup plus petite. Ce sont eux qui constituent le principal intérêt du mémoire: nous savons en effet de quelle utilité peuvent être les anciens noms de lieux dans les recherches historiques.

« A ce point de vue, bien que le travail de d'Aran soit d'un intérêt tout local et limité à une étendue très restreinte de notre territoire, sa publication était une œuvre utile, comme l'a très bien compris la Société d'études des Hautes-Alpes. »

M. LE COLONEL PERRIER résume les quatre premières livraisons de la *Revue de Comminges*, bulletin de la Société des Études du Comminges, Pyrénées-Orientales (1885).

« Vers la fin de l'année 1884, dit le rapporteur, il s'est formé à Saint-Gaudens une Société des Études du Comminges, ayant pour but l'étude du pays de Comminges et la publication dans une Revue de mémoires et de documents concernant l'histoire, l'archéologie et les sciences naturelles de cette région.

« Le programme de cette Revue est ainsi bien tracé. Quatre fascicules ont déjà paru, correspondant à chacun des trimestres de l'année 1885. Le nombre des membres de la Société, honoraires, titulaires, correspondants ou libres, est de 75, parmi lesquels 25 membres titulaires seulement. Le directeur de la Revue est M. Julien Sacaze, auxiliaire de l'ancienne Commission de géographie historique de la France, ethnographe et anti-quaire connu par des travaux remarquables.

« Le champ des recherches de ce petit noyau de travailleurs, amis fervents et désintéressés de la science, comprend toutes les localités qui, à une époque quelconque, ont fait partie du Comminges politique, religieux, administratif et financier, c'est à-dire les arrondissements de Saint-Gaudens et de Saint-Girons tout entiers, la presque totalité des environs de Muret et de Bagnères-de-Bigorre et près de la moitié de l'arrondissement de Lombez qui, dans les projets de l'Assemblée constituante, devaient former le département des Pyrénées-Centrales et ont été finalement répartis entre quatre départements : la Haute-Garonne, l'Ariège, les Hautes-Pyrénées et le Gers.

« Le premier travail à signaler à la section de géographie historique et descriptive, dû à un ancien magistrat, M. Alphonse Couget, est consacré à reconstituer et à délimiter l'ancien comté, à faire connaître la partie du territoire qu'il embrassait encore à la veille de la révolution de 1789, avec Muret pour siège principal, ses huit châtellenies comprenant plus de trois cents communautés et ses quatorze circonscriptions judiciaires composant le ressort de l'élection. Il donne aussi la composition du diocèse de Saint-Bertrand de Comminges au moment de la révolution, comprenant vingt archiprêtres, deux cent trois cures, cent cinquante-cinq annexes. Toutes les notices géographiques relatives au Comminges sont suivies de notices analogues relatives au Nebouzan, sorte de district à l'état d'enclave distrait de son

ancien comté suzerain vers le xiii^e siècle, mais rattaché encore au Comminges par le lien spirituel ou ecclésiastique. L'article se termine par une enquête générale de l'organisation civile et politique du Comminges et du Nebouzan au moment où allait expirer l'ancien régime. La reconstruction de ce double district est ainsi complète et fort intéressante.

« M. Maurice Gourdon nous donne le récit imagé des ascensions qu'il a faites des hautes montagnes du Comminges. Sur un parcours de près de cent kilomètres, entre la frontière orientale de l'Aran et l'extrémité occidentale de la vallée d'Aure, court une crête, en partie granitique, dont la hauteur moyenne, dépassant trois mille mètres, porte des sommets de premier ordre, divisés par la nature en six grandes régions.

« Dans la région de la Pique, nous trouvons le Pied de la Pique (2,393 m.) et le port de Venasque (2,417 m.), le pic de Sauvagarde (2,736 m.), le pic de la Mine (2,757 m.), le port de la Glère (2,323 m.), le pic du Croux (2,678 m.). Dans la région de la vallée du Lys, le mail Poutrat (2,854 m.), le mail Bairat (2,970 m.), le mail Plané (2,944 m.), le pic de Boum (3,010 m.), la Tusse de Maupas (3,110 m.), le pic Quairat (3,059 m.), le pic du Passage (3,104 m.), le pic de Céciré (2,400 m.).

« Les quatre régions de l'Oo, de Louron, d'Aure et d'Aran feront l'objet d'articles insérés dans les livraisons suivantes.

« Ces pics ne sont plus ignorés comme autrefois, tous ils connaissent l'homme. Et cependant, ils ne sont pas à la mode. Les touristes étrangers leur préfèrent le Néthou (3,404 mètres), dont on fait la facile escalade par le chemin banal suivi depuis près d'un demi siècle. A ceux qui aiment la montagne, nous conseillons avec M. Gourdon de quitter la voie battue et d'escalader les nobles cimes voisines de Luchon.

« M. Gourdon fait remarquer avec raison que les ascensions des Pyrénées sont en réalité plus longues et plus ardues que celles des pics, cependant plus élevés, de la Suisse et du Dauphiné ; vivre plusieurs jours à une grande hauteur dans les déserts pyrénéens est un problème difficile à résoudre, vu l'éloignement des villages où l'on peut s'approvisionner. Nous avons pu nous-mêmes en faire la dure expérience pendant les observations géodésiques que nous avons faites en 1872 au sommet du Canigou (2,785 m.).

« Tous les alpinistes, après avoir lu les récits d'ascension de M. Gourdon, seront certainement tentés de suivre son exemple et d'escalader les pics du Comminges ; ils ne sauraient trouver un guide plus sûr et plus aimable que l'auteur des récits que nous venons de signaler à l'attention des lecteurs du Bulletin. »

M. DESJARDINS rappelle, à l'occasion du rapport que l'on vient de lire, les travaux intéressants de M. Sacaze sur la topographie mythologique du versant nord des Pyrénées.

M. CH. ROBERT expose les conclusions géographiques du mémoire de M. Louis Trouillet, sur la campagne de César contre Arioviste (*Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* 3^e série, t. III. 1^{er} fascicule) ¹.

La séance est levée à 6 heures.

Le secrétaire :

D^r E.-T. HAMY.

(1) Voyez p. 30.

MÉMOIRES

LES ENCEINTES FORTIFIÉES DE LA GAULE ET LEUR DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE

PAR M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE LA NOÉ, MEMBRE DU COMITÉ.

Lorsque la Commission de topographie de la Gaule voulut bien me confier le soin de dresser la carte des enceintes fortifiées qui couvrent en nombre si considérable notre territoire, je pensais qu'il me suffirait de classer les documents déjà assez nombreux qu'elle avait recueillis et ceux dont elle avait provoqué l'envoi. Mais en dépouillant les archives, je m'aperçus bientôt qu'il fallait reprendre la question *ab ovo* afin d'établir les principes d'après lesquels on pouvait distinguer les enceintes des diverses époques. Pour cela, je n'avais d'autre parti à prendre, en l'absence de tout ouvrage spécial sur la matière, que de recourir aux sources originales et de consulter tous les écrits relatifs à la Gaule depuis les temps les plus reculés jusqu'au ^{xiii}^e siècle, époque à partir de laquelle il n'y a plus d'hésitation sur la date des ouvrages fortifiés.

Un pareil dépouillement, contrarié souvent par mes occupations officielles, a demandé forcément beaucoup de temps, et cela explique comment aujourd'hui la tâche qui m'avait été confiée n'est pas plus avancée.

Cependant, la classification générale des enceintes fortifiées est désormais arrêtée dans mon esprit : il me reste seulement à préciser quelques points.

Déjà j'ai rédigé complètement ce qui a trait à la fortification gauloise et à la fortification romaine ; sous peu j'aurai terminé le chapitre relatif à la fortification préhistorique et il me sera possible de publier cette première partie de mon travail.

Voici d'ailleurs très sommairement le résultat de mes recherches.

Plus une enceinte remonte à une époque reculée, plus elle ressemble à la fortification improvisée de tous les temps. Ainsi

le retranchement rapide que nos armées construisent aujourd'hui sur le champ de bataille peut, au bout d'un certain temps, ressembler à telle enceinte dont l'origine préhistorique ne saurait être mise en doute. Le classement des enceintes de cette espèce exige donc une grande circonspection et le seul moyen d'éviter les méprises c'est de fouiller les parapets. Or, cette précaution, cependant si naturelle, a été négligée le plus souvent ; aussi les discussions s'éternisent-elles sans profit, et, tout compte fait, sur le grand nombre d'enceintes auxquelles on attribue généralement une origine préhistorique, deux ou trois seulement peut-être méritent à mes yeux ce titre avec une complète certitude : Je citerai celles du mont Vaudois, du Mont de Desandans et de Charriez.

Nous sommes mieux renseignés sur les enceintes gauloises. Celles de Murceins, de l'Impernal, de Bovioles et du Beuvray ont été l'objet de fouilles sérieuses qui ont affirmé leur origine et nous ont fourni des données précieuses grâce auxquelles il a été possible d'établir les principes de la fortification gauloise d'une partie du moins de ces principes, de ceux qui ont été appliqués dans la construction des murailles en pierres et poutres entremêlées et disposées comme César l'indique en décrivant le mur d'Avaricum. Car en dehors de ce type nous ignorons encore si les Gaulois ne s'entouraient pas dans certains cas d'un simple retranchement en terre précédé d'un ou de plusieurs fossés. La solution de cette importante question ne peut être demandée qu'aux fouilles de l'avenir, parce qu'aucun texte ne nous autorise à la décider dans un sens ou dans l'autre. Je crois être sur la trace d'une enceinte de la dernière espèce ; mais les fouilles exécutées jusqu'à ce jour ne sont pas assez concluantes à mes yeux pour que j'ose me prononcer.

La fortification romaine se présente avec des caractères très nettement définis ; ses principes, ses tracés sont désormais établis avec certitude et je ne crains pas d'avancer que nous n'en connaissions aucun vestige sur notre territoire. J'entends naturellement parler de la fortification de campagne, avec parapet en terre. — Et cependant, les camps prétendus romains abondent. Est-ce là une tradition dont il faille tenir compte ? Peut-être. Il est en effet possible qu'à la fin de la domination romaine, certains soldats auxiliaires des Romains aient continué à séjourner sur le sol de la Gaule, réunis par groupes

et vivant avec leurs familles. Placés au milieu de populations plus ou moins mal disposées pour eux, ils ont pus'entourer d'enceintes destinées à pourvoir à leur sûreté. Mais ces enceintes n'auraient rien eu de la régularité des enceintes romaines et nous ne pourrions pas les comprendre sous la même dénomination.

Mais la fortification qui domine, c'est celle élevée du ^{vi}^e au ^{xiii}^e siècle. C'est d'abord le *Castrum* avec une seule enceinte palissadée en terre. Puis avec deux ou plusieurs enceintes, ou plus exactement deux ou plusieurs compartiments constituant ce qu'on a appelé plus tard la cour basse et le réduit et répondant d'ailleurs à une nouvelle organisation sociale.

Enfin la motte fortifiée, d'origine danoise, apparaît avec les Normands : bientôt chaque petit seigneur a la sienne qu'il entoure d'une ou de plusieurs enceintes en terre, suivant le cas. C'est sur le même plan que s'élèvent au ^{xiii}^e siècle les châteaux forts où le donjon remplace la motte et les fortes murailles en maçonnerie la palissade et les retranchements en terre.

C'est la classification détaillée des enceintes construites du ^{vi}^e au ^{xiii}^e siècle qu'il me reste encore à faire. Je possède dès maintenant tous les matériaux nécessaires et j'espère qu'il me sera possible de les mettre en œuvre dans un espace de temps assez court. Alors il sera facile de dater toutes les enceintes connues et d'en dresser la carte pour répondre au désir du comité.

COMPTES RENDUS ET ANALYSES

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

MAXE-WERLY. — *Documents à consulter dans la recherche des voies antiques du Pagus Barreusis. — Étude du tracé de la chaussée romaine entre Ariola et Fines, cartes.* (Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, 2^e série, T. IV, 1884.)

Ces documents, patiemment recueillis, sont du plus haut intérêt pour l'histoire des transformations qui se sont produites à travers les âges sur le sol habité du Barrois. La méthode d'investigation de M. L. Maxe-Werly ne saurait être trop recommandée à nos correspondants. Il commence bien entendu par étudier matériellement, et par placer sur la carte, les tronçons de voies antiques et les ruines gallo-romaines nettement caractérisées. Il apprécie l'ancienneté des voies par leur relief au-dessus du sol, par la nature de leur stratification, par l'âge des antiques qui y ont été découverts ; sa connaissance générale du pays lui permet de prévoir la direction des routes principales, en déterminant d'avance le point où elles doivent se croiser, point qui ne coïncide pas toujours avec l'emplacement de localités antiques : Mais ce n'est pas aux investigations purement matérielles qu'il s'arrête ; il trouve dans la tradition le moyen de remonter les âges et de compléter les résultats que lui a procurés l'examen effectif du sol. Cette tradition il sait la reconstruire par l'étude attentive des documents écrits : les légendes et les vies des saints lui révèlent les chemins suivis par les propagateurs de la foi dans les premiers siècles et par les pèlerins au moyen âge ; les chansons de gestes lui montrent la route que suivaient les chevauchées féodales ; les cartulaires régionaux, les anciens registres de l'hôtel de ville de Bar lui procurent de nombreux renseignements sur les lieux et l'étendue des domaines féodaux.

Cette moisson, encore bien qu'on puisse s'en étonner au premier abord, renferme des documents aussi nombreux que précis au sujet des voies antiques. En effet, bon nombre de chartes du ^{xiii}^e siècle mentionnent des voies qualifiées de romaines, fixent parfois d'une façon absolue leur direction, indiquent les localités qu'elles traversaient, déterminent l'emplacement exact de quelques ponts, les abornements de grands domaines sur la voie publique, le point certain du

raccordement sur la voie principale des routes secondaires. Chemin faisant l'auteur, dans ce dépouillement d'archives, recueille des documents intéressants pour l'histoire topographique : des fermes, des tuileries, des moulins, des maladreries et d'autres établissements aujourd'hui disparus peuvent être replacés sur la carte, et, suivant M. L. Maxe-Werly, plus d'un remonterait aux temps les plus reculés. Les dossiers conservés dans le fonds des anciennes intendances ou dans les archives des ponts et chaussées lui rendent aussi de grands services ; c'est ainsi que les rapports administratifs du milieu du *xviii*^e siècle désignent sous le nom de chemins romains plusieurs tronçons qui devaient être utilisés dans un tracé alors en voie de construction.

Mais c'est dans l'étude des *lieux-dits*, mentionnés par le cadastre, qu'il trouve le plus d'enseignements. Ces noms qui dans les mutations successives de la propriété sont demeurés sans altération bien sensible, et dont un grand nombre remonte à des siècles reculés, donnent à M. L. Maxe-Werly des renseignements multiples qui lui permettent de reconstituer le tracé de plus d'une voie antique depuis longtemps oubliée et de déterminer avec probabilité l'importance de cette voie d'après la destination spéciale qui lui était assignée. Le dépouillement de plus de *quarante-deux mille* noms de lieux lui a fourni un nombre considérable de mentions de chemins qui appartiennent à tous les âges, et qu'il était intéressant de retrouver non seulement pour l'époque antique qui y trouve sa part, mais encore pour tous les siècles de notre histoire. Voici les principaux noms des lieux-dits relevés par l'auteur et qu'il compte utiliser dans ses travaux ultérieurs : trois *cavets*, chemins creux que lui paraissent remonter à l'époque gauloise ; dix-huit *charrieres* ou charrés ; sept *chaussées*, hauts de chaussée ou chaussées de Brunehaut ; cinquante et un *chemins* ferrés, levés, le Roi, Malchaussés, Vieux, des Gens d'Armes, des Carrosses, des Malades, des Morts, de la Corvée, des Saulniers, de la Pucelle, des Armées, de Jules César, etc. ; une grande quantité de *tronçons* dénommés de France, de Bourgogne, la Romaine ou simplement chemins des Romains ; de nombreux *sentiers* désignés Cheminées, Cheminot ou Cheminons ; des levées qualifiées hautes, basses, levée du chemin, terme de l'Élevée, etc. ; un membre considérable de *pas* et *passages*, chemins particulièrement affectés aux troupeaux se rendant au pâturage, à la glandée ; enfin plus de cent *voies* ont reçu dans le cadastre de l'ancien pagus Barrensis des dénominations qui ont permis à l'auteur de déterminer la nature de leur construction, leur tracé topographique, leur direction vers une maladrerie, un ancien lieu de sépulture, un sanctuaire de dévotion, un pèlerinage, ainsi que le souvenir du passage de certaines troupes étrangères et de contrebandiers. Telles sont les *voies* appelées chausses, chavées, grandes, larges, ferrées, voies carosses ou des chars, basses,

hautes, vertes, herbues, vieilles, pierreuses, fausses ou closes, voies de la Borne, du Moutier, du Prieur, du Passage, de la Borde, de l'Auge, des Morts, des Tombeaux, des Pèlerins, des Huguenots; voie Ennemie, Marchande, Saunière, des Dames, des Prêtres, des Moines, des Francs, des Picards, des Lorrains, des Sarrazins, des Potiers, des Saulniers, etc.

M. L. Maxe-Werly a appliqué le double mode d'investigations que nous venons d'exposer à l'étude d'un tronçon important de la voie indiquée par l'itinéraire d'Antonin entre Reims et Toul. Il suit pas à pas le tracé de la chaussée antique depuis les limites du département de la Marne jusqu'à la Maison du Val, petit hameau sur la Chée, que M. Liénard prétend à tort avoir été le *Vadium Veræ* mentionné dans un titre de l'abbaye de Montier-en-Der et que le cartulaire de Montiers-en-Argonne (xii^e siècle) désigne clairement comme étant Vadvivière, village aujourd'hui détruit, dont l'emplacement est encore marqué par une tuilerie du même nom, sur le ruisseau de la Vière. Il explique la valeur de la dénomination de *gué les moines* appliquée au gué de la Chée en 1690, et dans laquelle il faut reconnaître le *gué la moienne* indiqué comme limite entre deux territoires, dans un acte de 1305; acceptant le tracé de la voie antique jusqu'au moulin de Piroye, construit en un lieu désigné en 1225 *Magna pirus supra magnum cheminum*, il se sépare en ce point de ses devanciers, qui font passer le chemin sur la crête du plateau, par les villages de Laimont et de Bussy. A l'aide de pièces que lui fournissent les dossiers relatifs à la construction de la route en 1778, M. L. Maxe-Werly s'attache en effet à établir que la voie actuelle entre Varney et le moulin de Piroye a été établie *sur l'ancienne chaussée romaine dont le fonds est excellent*, dit le rapport et, mettant à profit dans cette discussion le dossier d'un procès qui s'était élevé en 1738, entre des propriétaires riverains, notre auteur démontre que l'*ancien chemin appelé Levée de César* ne saurait être confondu avec un autre *aussy prétendu levée de César par le fait du changement du chemin qu'on a pratiqué et qui sépare des terres autrefois voisines et contiguës*.

Si j'ai insisté, peut-être avec trop de détails, sur le mode de critique adopté par M. L. Maxe-Werly, c'est que j'ai pensé qu'il était bon qu'il fût connu de nos correspondants.

MAXE-WERLY. — *Étude sur les bornes anciennes et examen des monuments mégalithiques du Barrois.* Ibid.

M. L. Maxe-Werly mentionne tous les renseignements qu'il a pu recueillir sur les pierres ou bornes de grandes dimensions, dont l'existence lui a été signalée dans la région dont il s'occupe; il en donne le relevé, décrit minutieusement chaque monument d'après les rapports

oraux ou manuscrits qui lui ont été transmis, en ayant soin de faire connaître les sources auxquelles il a puisé ses renseignements ; et termine en donnant le tableau des différentes qualifications données aux pierres et aux bornes dont les noms se retrouvent mentionnés dans le cadastre.

Cette nomenclature est curieuse ; si certaines dénominations, telles que belle borne, borne couchée, borne noire et autres, n'éveillent aucun souvenir, ne présentent aucune indication intéressante à relever, il en est qu'il était important de signaler : la borne des évêchés, celle des trois évêques rappellent d'anciennes limites de territoire entre les évêchés de Metz, Toul et Verdun ; les dénominations : pierre jureuse, leventée, tournante, qui tourne, etc., peuvent avoir été données par nos pères à des monuments d'une haute antiquité aujourd'hui détruits, et qui ont laissé leurs noms aux lieux sur lesquels ils avaient été élevés.

On remarquera que le mot mégalithique, qui n'a, à proprement parler, aucun sens précis, n'est employé par l'auteur que pour répondre au programme envoyé, il y a quelques années, aux sociétés savantes de province, par l'ancien comité de la topographie des Gaules.

P.-Ch. ROBERT.

L. TROUILLET. — *César et Arioviste. — Étude topographique et militaire*, 60 pages, 2 plans. (Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, 3^e série, 3^e volume.)

Cette étude, fort remarquable, est surtout importante au point de vue militaire, mais elle a aussi son intérêt pour la géographie, car l'auteur fournit de précieuses données pour la reconstitution des voies anciennes et détermine, avec de grandes probabilités, l'emplacement d'une des batailles les plus importantes de la guerre des Gaules.

César, suivant l'auteur, était campé au pied du plateau de Langres, lorsqu'il reçut les ambassadeurs gaulois et apprit qu'Arioviste ne se contentait plus de la partie septentrionale du pays des Séquanes, qui lui avait été cédée, mais demandait de nouvelles terres pour vingt-quatre mille Harudes, récemment venus d'outre Rhin. On a dit, avant M. Trouillet, que César s'était installé à Langres après sa victoire sur les Helvètes, mais le fait est contestable. César, décidé à intervenir dans les querelles des Gaulois et des Germains, gagne en toute hâte Besançon, le principal *oppidum* des Séquanes, et y réunit ses approvisionnements et ses convois. Avant de suivre le proconsul dans sa marche en avant et de fixer le lieu du champ de bataille, l'auteur discute deux passages des *Commentaires*. Suivant lui, le mot *circuitus*, qui se

rencontre dans cette phrase : *ut millium amplius quinquaginta circuitu locis apertis exercitum duceret*, n'indique pas un total parcouru, mais simplement un détour à ajouter au chemin direct. Quant à la distance du Rhin à laquelle la bataille a eu lieu, il se prononce pour les manuscrits qui donnent cinquante mille pas au lieu de cinq mille. Nous ne sommes pas de l'avis de M. Louis Trouillet sur la première question, mais nous reconnaissons qu'il est parfaitement dans le vrai pour la seconde.

Après avoir étudié les phases de la lutte, telles qu'elles semblent ressortir du texte si peu explicite des *Commentaires* et du récit de Dion Cassius, M. Louis Trouillet expose son système. Il fait faire aux légions un détour, trop considérable selon nous, et les fait arriver, par Vesoul et Mailleroncourt, à Malboulans d'où, les ramenant vers le sud, il les conduit sur le territoire de Montbéliard au pied de la falaise jurassique. Là, il établit le grand camp de César, au-dessus et au nord-ouest de Gouvillars, sur un des caps de cette falaise dominant au loin toute la plaine par laquelle pouvait déboucher l'ennemi. Ce point nous paraît parfaitement choisi : seulement comme nous pensons que les approvisionnements arrivaient, pendant les quelques jours qui ont précédé la bataille, de la base d'opérations, c'est-à-dire de Besançon, le petit camp établi par César, après le mouvement d'Arioviste qui était venu lui couper ses communications, était plutôt au sud-ouest du grand qu'au nord. Mais il n'en demeure pas moins aussi probable qu'on peut le désirer, dans des questions aussi obscures, que M. Trouillet a bien déterminé l'emplacement du grand camp d'où les légions sont sorties le jour où eut lieu l'affaire décisive.

L'auteur, dans une note supplémentaire, dit qu'il a trouvé une certaine confirmation de l'emplacement qu'il assigne au grand et au petit camp, dans une première exploration des lieux. Des traces de circonvallation, assez bien accusées, auraient été retrouvées, ainsi que des fragments de poteries gauloises, des *tumuli*, des cendres et des débris humains. Les correspondants du Ministère ont souvent cru reconnaître, dans diverses parties de la Gaule, des camps de César, caractérisés par les restes de certains travaux de défense et par la présence de tuiles à rebords, de poteries et de sépultures. Je crois qu'une armée romaine, qui va livrer bataille, et qui se couvre par de légers travaux de fortification passagère, ne laisse pas des souvenirs si durables de son séjour. La plupart des prétendus camps de César ne sont, à mon avis, autre chose que des refuges entourés d'une ceinture et appartenant à la période gallo-romaine, sinon au moyen âge. J'ajouterai que des tertres sépulcraux, connus sous le nom de *tumuli*, ne me paraissent pas dénoter la présence d'une armée romaine.

En résumé et nonobstant quelques points critiquables, le travail de M. le capitaine Trouillet est digne de l'attention du Comité.

P.-Ch. ROBERT.

Libro de los fechos et conquistas del principado de Morea, compilado por comandamiento de don Fray Johan Ferrandez de Heredia, maestro del Hospital de S. Johan de Jerusalem. — Chronique de Morée aux XIII^e et XIV^e siècles, publiée et traduite pour la première fois pour la Société de l'Orient latin, par Alfred Morel Fatin. Genève, 1883, in-8° de LXIII, 160 et 177 pages (Publication de la Société de l'Orient latin).

Le *Libro de los fechos et conquistas del principado de Morea*, écrit à la fin du xiv^e siècle, en dialecte aragonais, par ordre de Jean Ferrandez de Heredia, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, n'est, pour la partie qui s'étend jusqu'aux premières années du xiv^e siècle, comme le dit fort bien son éditeur, « qu'une version plus ou moins modifiée et généralement abrégée du *Livre de la conquête de la principauté de Morée*, publié par Buchon en 1845. » On ne peut donc guère trouver dans cette œuvre, fort intéressante au point de vue de l'histoire et de la topographie de la Morée sous la domination française¹, de renseignements géographiques inédits. Toutefois, la chronique aragonaise — comme aussi d'ailleurs la chronique grecque en vers politiques, également mise au jour par Buchon — étant une œuvre collatérale plutôt qu'une œuvre dérivée de la chronique française, il n'est pas impossible sur quelques points de détail d'y glaner des données nouvelles. Ainsi au point de vue ethnographique, il n'est pas sans intérêt de relever plusieurs mentions d'Alains enrôlés à titre de mercenaires par les princes de l'empire byzantin. En 1205, le roi de Bulgarie Jean Assan, l'adversaire de l'empereur Baudouin de Constantinople, fit venir des Alains dans ses États et en prit vingt-trois mille à sa solde²; un demi-siècle plus tard, quatre mille Alains et Comains figurent aussi parmi les troupes à la solde de l'empereur Michel Paléologue que commandait le duc de Carinthie³.

Aug. LONGNON.

(1) Nous croyons utile de rappeler, à l'usage des géographes historiens, le *Mémoire sur la géographie politique de la principauté française d'Achaïe*, qui occupe quarante-neuf pages (p. XXVII à LXXV) du volume consacré par Buchon au *Livre de la conquête*.

(2) § 59.

(3) § 244. Cf. §§ 264, 279 et 280.

Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'Histoire de la Géographie depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle, publié sous la direction de MM. Ch. Schefer et H. Cordier. — V. Le voyage d'Outremer (Égypte, Mont Sinay, Palestine) de Jean Thenaud, gardien du couvent des Cordeliers d'Angoulême, suivi de la Relation de l'Ambassade de Domenico Trevisan auprès du Soudan d'Égypte (1512), publié et annoté par M. Ch. Schefer, membre de l'Institut. Paris, E. Leroux, 1884, in-8°, fig.

Le Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'Histoire de la Géographie depuis le xiii^e jusqu'à la fin du xvi^e siècle, édité avec un très louable et patriotique désintéressement par M. Ernest Leroux, s'est enrichi d'un nouveau volume. Ce volume est consacré en majeure partie au texte du *Voyage d'outremer de Jean Thenaud*, gardien du couvent des cordeliers d'Angoulême, attaché à l'ambassade d'André Le Roy, en 1511, et au *Voyage du magnifique et très-illustre chevalier et procureur de Saint-Marc, Domenico Trevisan, ambassadeur de l'illustre gouvernement vénitien auprès du sérénissime seigneur, le grand Soudan du Caire*, en 1512. Ces deux documents originaux sont d'un haut intérêt historique. M. Ch. Schefer, qui s'est chargé d'en choisir le texte, d'en surveiller l'impression et d'en corriger les épreuves, s'est appliqué aussi à élucider tous les points obscurs ou importants au moyen des notes qui témoignent et de son expérience consommée de l'Orient, et de ses connaissances approfondies en histoire et dans une partie de la littérature des nations européennes qui reste presque inconnue même à un grand nombre de savants; je vise ici la littérature des xiv^e, xv^e et xvi^e siècles. Pour le *Voyage d'Outremer* M. Schefer reproduit une édition en caractères gothiques imprimée de 1525 à 1530; quant à la relation de l'ambassade de Domenico Trevisan, M. Schefer donne sa propre traduction du texte italien de Zaccaria Pagani, attaché au service de Messer Andrea de Franceschi, secrétaire ducal de Venise.

A cette époque la carte politique de l'est de l'Europe et de l'Afrique différait beaucoup de ce qu'elle est aujourd'hui. La république de Venise était encore une grande puissance; entre deux guerres malheureuses contre la Turquie son commerce ou sa politique primaient toujours pourtant ceux de tous les autres États de la chrétienté dans l'Archipel, en Asie-Mineure et en Égypte; elle possédait la grande île de Crète et l'île de Chypre; elle cherchait maintenant un allié pour faire échec au Portugal dont les découvertes et les conquêtes en Afrique, en Arabie et dans l'Inde compromettaient le commerce vénitien.

Sous les sultans mamelouks, dont l'autorité s'étendait sur la vallée du Nil, la Syrie et l'Arabie, contrées que Mohammed Ali Pâchâ sut plus tard lui aussi réunir sous un même sceptre, l'Égypte, indépendante de la Turquie, était une autre grande puissance.

La France rivalisait sur le terrain commercial avec Venise, en Égypte, où elle avait dans la Castille une alliée politique; de plus, comme protectrice des établissements religieux latins à Jérusalem et comme suzeraine du grand maître de Rhodes, alors fort peu gracieux pour elle, la France se trouvait en relations forcées avec le puissant souverain du Caire, Malek El-Achraf Aboû'l-Naçr Qansou Ghoûry (1501-1517).

Il serait trop long d'analyser ici les relations de Jean Thénau et de Zaccaria Pagani. Disons seulement que l'objet de la mission d'André. Le Roy était d'obtenir du sultan Qansou Ghoûry la liberté du gardien et des pères du Saint-Sépulcre, celles du consul des Français et Castillans à Alexandrie et de divers marchands que le roi d'Égypte avait fait jeter en prison, pour venger des marchands ou des pèlerins musulmans du Maghreb qu'un champion trop zélé de la foi, le grand maître de Rhodes avait capturés sur des barques françaises, dont les patrons se montraient à la fois tolérants et intelligents. André Le Roy était encore chargé de réclamer pour les chrétiens le libre accès du Saint-Sépulcre, faveur que Qansou-Ghoûry leur avait retirée. Quant au moine Jean Thénau, il avait lui aussi une mission, parallèle à celle de l'ambassadeur de France, et c'est du comte d'Angoulême, plus tard François I^{er}, qu'il la tenait. Il ne put pas la remplir dans toute son étendue : les intrigues de l'ambassadeur de Géorgie, à Jérusalem, lui ayant fermé la route de la Perse et de l'Inde.

Tout le texte du frère Thénau est instructif. D'Angoulême à Alexandrie il passe par Alençon, Dijon, Saint-Vallier en Dauphiné, où résidait alors Louis XII, Tarascon, Avignon et Aigues-Mortes, où il s'embarque. — Il décrit un grand poisson, l'*organne* ou *mulart*, capable d'avaler un homme, et remarquable par de larges écailles placées sur ses yeux de telle façon que l'animal ne peut plus voir dès qu'il est hors de l'eau. J'avoue qu'il faudrait un autre naturaliste que moi pour classer ce poisson.

D'Aigues-Mortes on courut sur les côtes d'Italie et de la Sicile; on entra dans l'Adriatique et on toucha les îles de Cerigo et de Crète avant de débarquer à Alexandrie. C'est par eau encore, sur le Nil, que s'achève la première partie du voyage de la mission, en remontant le bras de Rosette, jusqu'au Caire. L'ambassade revient par l'Arabie Pétrée, la Palestine, l'Archipel de la Grèce et les îles d'Italie.

Ce qui frappe le plus dans la relation du frère Jean Thénau, c'est la haute idée qu'il donne du degré de civilisation et du raffinement de luxe des Égyptiens, comme aussi de la puissance de leur souverain dans les premières années du xvi^e siècle.

La relation de l'ambassade de Domenico Trevizan par Zaccaria Paganini nous initie aux incidents du voyage d'un envoyé vénitien à la cour du sultan d'Égypte. Trevizan suit le chapelet d'îles qui formaient pour un Vénitien autant d'escales indiquées de Corfou à l'île de Crète, de là il fait voile pour Rosette et il arrive au Caire.

On comprend par le choix des sujets qui attirent l'attention de Zaccaria Paganini ou sur lesquels il se sent obligé de s'étendre, ce qui a donné aux Vénitiens d'autrefois la clef du commerce de l'Orient. D'une part l'ambassadeur de la sérénissime république ne fait aucune difficulté pour accepter un cérémonial de réception qui laisse à peine deviner que Venise n'est pas tributaire et sujette de l'Égypte. D'autre part son secrétaire s'informe, avec le plus grand soin, non seulement des coutumes du pays, mais aussi du goût des habitants et du prix des marchandises et même des vivres. Pour des négociants habiles ces renseignements-là valaient des trésors.

Signalons encore les appendices de ce volume, réimprimant : *Le traité intitulé de la différence des sciences*, etc., par Jean Le Maire de Belges (1611) et les *Instructions données à Domenico Trevizan, ambassadeur de la seigneurie de Venise auprès du Soudan d'Égypte*. — Il serait à souhaiter que Louis XII ou ses ministres eussent pu donner à l'ambassadeur de France un programme de conduite aussi détaillé, aussi sage et aussi prévoyant que celui qui est tracé à l'ambassadeur ou orateur de Venise. On y voit que les Vénitiens connaissaient déjà l'échiquier sur lequel ils allaient jouer.

Votre rapporteur aurait dû commencer par le commencement du volume qui, à tous les points de vue, lui paraît être la pièce capitale. Je veux parler de l'introduction. Dans quatre-vingt-dix grandes pages chargées de renvois et de citations, M. Charles Schefer a donné un travail de haute érudition, un véritable mémoire scientifique, où il reconstitue toute une phase de l'histoire de l'Orient musulman et de ses relations avec le monde chrétien. C'est d'abord l'histoire de l'Égypte à partir de l'an 1250, et celle du règne du sultan mameloûk Qansou Ghodry, histoire dont le savant orientaliste a puisé les éléments tant dans les manuscrits de notre Bibliothèque nationale que dans les archives de la république de Venise, dans Marino Sanuto, Priuli, etc. Puis c'est la longue chaîne des relations presque ignorées des pèlerins et voyageurs chrétiens des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles : le frère Othon de Nyenhusen (de Minden), Jean de Mandeville, Frescobaldi, Ghillebert de Lannoy, Faber, etc., que M. Schefer analyse, et dont il « extrait la moelle. » Ces vieux textes contiennent maint fait instructif et utile. Je n'en rapporterai qu'un seul, qui est de nature à nous plaire, toute réserve faite quant à l'authenticité de la relation du chevalier Jean de Mandeville, sur la sincérité duquel on élevait déjà des doutes il y a près de cent cinquante ans. Ce voyageur anglais dit que le sultan mameloûk baharite Malik

En-Naçer Mohammed, qui régnait de son temps en Égypte, et quatre personnages, princes ou ministres de sa cour, parlaient couramment la langue française. Si cela est exact, le pâchâ d'Égypte qui vint à Paris, il y a vingt-trois ans, était en retard de cinq siècles sur un de ses prédécesseurs au point de vue de l'instruction et de la civilisation.

La part de ces voyages plus anciens une fois faite, M. Schefer aborde le sujet de l'ambassade française de 1511. Il complète, au moyen de documents du dehors, la relation du frère cordelier Jean Thenaud, et il nous dévoile dans le personnel de la mission des dissensions intestines qui n'ont peut-être pas été sans contribuer à l'insuccès de l'ambassade.

— En 1512 l'orateur de la République de Venise obtient ce qu'on avait refusé en 1511 à l'ambassadeur du roi de France. Les religieux de Terre-Sainte sont réintégrés dans leurs couvents et les lieux saints sont rouverts aux pèlerins chrétiens à la demande du Vénitien.

S'il me faut résumer mon impression je le ferai en ces termes : Le volume de M. Schefer constitue une de ces œuvres utiles de solide érudition dont l'auteur n'est jamais assez récompensé, parce que, si leur valeur brave le temps, elle n'est connue et appréciée que des érudits, c'est-à-dire d'une élite peu nombreuse dans chaque génération. Qui-conque étudie le problème toujours ouvert des rapports entre les États chrétiens et les États musulmans ne perdra pas son temps à méditer tel ou tel passage des relations des ambassadeurs du xvi^e siècle.

H. DUVEYRIER.

G. MARCEL. — *Documents pour l'histoire des Colonies françaises.*

— I. *Une lettre inédite de Lescarbot, publiée avec une notice biographique sur l'auteur.* (Extrait de la *Rev. de Géogr.*). Paris, 1885, br. in-8°.

Il existe au Ministère des Affaires Étrangères un fonds d'archives intitulé *Amérique*, que n'ont pas épuisé les recherches des historiens de la colonisation française au Canada, MM. Parkman, Faillen, Margry, etc. C'est une des pièces inédites de ce fonds, copie de lettre sans nom d'auteur et sans destinataire, que M. G. Marcel vient de publier en l'encadrant d'un intelligent commentaire. Ce document est relatif au voyage de Jean de Biencourt, sieur de Poutrincourt, aux côtes d'Acadie. M. Marcel montre qu'il ne peut avoir pour auteur que Marc Lescarbot, l'auteur bien connu de l'*Histoire de la Nouvelle France*. Né à Vervins entre 1565 et 1570, Lescarbot, avocat au parlement, avait fait vers 1600 la connaissance de Poutrincourt et prenait part six ans après à cette expédition de 1606 qu'il raconte dans la curieuse lettre datée « du Port Royal de

l'Equille en la Nouvelle France » dont M. Marcel a retrouvé le texte. Nous assistons, en lisant ces quelques pages, au début d'une des nombreuses tentatives de colonisation que faisaient nos ancêtres sur le littoral nord-américain. Des intrigues inqualifiables, inspirées tout à la fois par le fanatisme et par la jalousie de certains armateurs, firent échouer l'entreprise de Poutrincourt et de Lescarbot, qui rentrèrent à Saint-Malo le 20 octobre 1607.

D^r E.-T. HAMY

GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE

B. BUSSEUIL. — *L'émigration en Auvergne, les diverses catégories d'émigrants.* (Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand. T. XXV, p. 66-78, 1883.)

La petite étude de géographie économique dont on vient de lire le titre, porte exclusivement sur le canton de Besse, département du Puy-de-Dôme, qui prend depuis longtemps une part active à cette émigration si connue des Auvergnats vers Paris ou vers certaines provinces du centre et de l'ouest.

L'expatriation des habitants du canton de Besse a sensiblement diminué dans les vinq-cinq dernières années. Le courant entraînait à peu près un septième de la population hors du pays dans la première moitié du siècle ; ce n'est plus qu'un quinzième environ qu'il enlève maintenant au sol natal. Il faut attribuer surtout cette diminution à l'aisance toujours croissante de la contrée et à l'afflux de certains capitaux qui ont permis d'améliorer les terres et de les mettre en valeur.

Les émigrants auvergnats, en général, ceux de Besse en particulier, se partagent en trois catégories ; ceux qui vont à Paris et que, pour cette raison, on appelle *Parisiens*, ceux qui se rendent dans le Nivernais, l'Orléanais, l'Île-de-France et la Normandie, et qui ne portent pas de nom particulier, enfin les émigrants qui errent du côté et d'autre et qui sont surnommés *colleurs* ou *leveurs*. Ces derniers, fort peu intéressants d'ailleurs, ont pour spécialité d'écouler, jusqu'en Belgique, en Espagne et même en Autriche, des soldes de marchandises avariées ou du moins fort médiocres.

Les *Parisiens* du canton de Besse viennent presque tous se fixer dans le XVIII^e arrondissement, au quartier de la Chapelle-Saint-Denis ; la plupart sont mariés et ont avec eux femmes et enfants. Ils débutent ordinairement comme hommes de peine ou terrassiers et dès qu'ils ont amassé un petit pécule ils entreprennent un commerce et deviennent brocanteurs, fruitiers, etc., etc. Partis avec l'espoir de rentrer un jour au pays, ils parviennent rarement à réaliser dans leurs vieux jours ce rêve de leurs jeunes ans.

Les émigrants à destination fixe en province sont colporteurs, vachers, marchands de peaux et de ferraille ou ramoneurs ; ils partent sans famille et reviennent dans leurs montagnes à des intervalles plus ou moins rapprochés. Ce sont ces derniers, recommandables par leur courage au travail, leur esprit d'économie, leur frugalité, leur moralité,

qui ont surtout contribué à mériter aux Auvergnats la bonne réputation dont ils jouissent. Ils consacrent, dans le canton même, les bénéfices réalisés dans leurs courses à améliorer et à agrandir leur petit patrimoine et procurent ainsi à leur famille et par suite à leur pays des ressources et des avantages incontestables.

E.-T. HAMY.

G. BONVALOT. — *En Asie Centrale*. — T. I. *De Moscou en Bactriane*. — T. II. *du Kohistan à la Caspienne*. Paris, Plon, 2 vol. in-12 avec cartes et gravures, 1884-1885.

Je ne rappellerai point aujourd'hui les conditions dans lesquelles MM. Bonvalot et Capus ont parcouru les territoires de l'Asie centrale placés sous la domination ou sous le protectorat de la Russie. Elles sont connues de nous tous. C'est grâce à l'appui de M. le général Kaufmann, gouverneur général du Turkestan russe, et à la bienveillante intervention des généraux placés sous ses ordres, que MM. Bonvalot et Capus ont pu parcourir des provinces qui, il y a vingt ans, étaient inaccessibles aux voyageurs européens.

A son retour en France, M. Bonvalot a voulu faire connaître au public les observations faites par lui pendant ses excursions et son séjour dans quelques villes de la Transoxiane. Il a mis au jour deux volumes intitulés : *de Moscou en Bactriane* et *du Kohistan à la Caspienne*. La route de Moscou à Tachkend, qui est décrite fort sommairement en tête du premier volume, est trop connue pour nous fournir quelques détails nouveaux, mais la description des villes visitées par les voyageurs présente un certain intérêt ; on lit surtout avec plaisir les remarques généralement fort exactes faites par l'auteur sur les populations sédentaires et nomades que l'on rencontre dans les parties de l'Asie centrale qu'il a visitées. Les villes sur lesquelles M. Bonvalot s'étend avec quelques détails dans son premier volume sont celles de Tachkend, Karchy, Termiz, Chirabad : il a consacré deux chapitres à la vallée de Sourkhan et aux montagnes de Baissour. M. Bonvalot n'a eu d'autre but que de donner au public une idée générale des principaux centres de population et de quelques-unes des tribus nomades de l'Asie centrale ; cependant il est à regretter qu'il n'ait point donné sur Karchy, qui fut la capitale d'Ogotay, fils de Djenghiz Khan, et sur Termiz, qui fut au moyen âge une ville considérable, quelques détails historiques qui auraient intéressé le lecteur. Je ferai les mêmes remarques au sujet du second volume consacré à la description du massif montagneux qui s'élève au sud-est de Samarkand et où le Zer Eïchan prend sa source, et à celle des villes mo-

dernes de Khogand et de Khiva. Samarkand méritait une description plus détaillée. Cette ville renferme des palais, des mosquées et des tombeaux élevés par Tamerlan et les princes ses successeurs. Ces monuments ont été construits et décorés par les ouvriers et les artistes les plus célèbres de l'Orient que Tamerlan avait ramenés de ses expéditions en Perse, en Asie-Mineure et en Syrie. Ces édifices sont voués à une ruine très prochaine et il serait à désirer qu'ils pussent être étudiés avec soin avant leur complète disparition. M. Bonvalot a, pour retourner en Europe, traversé le khanat de Khiva et l'Ust Yourt. Le récit des souffrances endurées par lui et par M. Capus jusqu'à leur arrivée à Krasnovodsk est tout particulièrement attachant.

La relation de M. Bonvalot n'a point la prétention de marcher de pair avec les grandes publications relatives à l'Asie centrale éditées dans le cours de ces dernières années en Russie et en Angleterre ; elle est d'une lecture facile et elle donne une idée juste et nette des pays sur lesquels l'attention du monde ne tardera pas à se fixer de nouveau. Je ne parlerai point des cartes, elles ne sont que la reproduction de celles qui ont déjà figuré dans l'ouvrage du colonel Burnaby, *A Rail to Khiva*.

CH. SCHEFER.

Dr J. MONTANO. — *Voyage aux Philippines et en Malaisie*. Paris, Hachette, 1 vol. in-12 avec 30 gravures et 1 carte, 1886.

Le tome XI des *Archives des missions scientifiques* renferme un substantiel rapport du Dr Montano sur la mission que, de mai 1879 à juin 1881, il remplissait aux Philippines pour le compte du ministère de l'instruction publique. Ce rapport est plein d'observations spéciales, de faits précis ; la relation épisodique ou anecdotique du voyage y tient peu de place ; elle est du moins exposée sous une forme un peu réservée.

Dans le volume édité par MM. Hachette, sous le titre de *Voyage aux Philippines et en Malaisie*, M. Montano donne le complément de son rapport. Laissant de côté les éléments scientifiques, il reproduit des extraits de son journal de voyage. On y sent l'homme à travers le style ; c'est du méridional de la bonne manière. Le livre est alerte, vif, enjoué et la lecture en est attrayante ; les savants qui, à leurs heures, ne craignent pas d'être distraits y prendront un plaisir extrême. La géographie, comme l'ethnographie et l'anthropologie, s'y présentent avec une animation, une couleur, des reflets de vie qu'on ne saurait guère leur donner en un rapport où la mesure et le chiffre tiennent forcément beaucoup de place. M. Montano possède d'ailleurs trop bien son sujet, il est doué d'un esprit trop net pour que ses rayons et ses ombres n'aient

pas une juste valeur et pour que devant ces récits de voyage en pays lointains, le lecteur n'ait pas le sentiment de la sécurité. C'est dans le prolongement méridional de Luçon, dans l'archipel des Bissayas, situé entre Luçon et Mindanao, à l'île Soulou, à Mindanao, que M. Montano a poursuivi sa campagne scientifique de trois années, accompagné au début par le docteur Paul Rey.

Pendant une douzaine de chapitres le lecteur parcourt les Philippines, voit la nature brillante et les belles végétations ; il saisit, sous l'exposé d'incidents bien choisis, le caractère des peuples visités ; il assiste sans trop d'angoisse, aux péripéties, aux difficultés, aux dangers d'un voyage qui n'a pas été la promenade confortable d'un amateur. Des dessins bien choisis viennent en aide à son imagination. Tous ou presque tous les membres de la commission connaissent assez le voyage de M. Montano pour qu'il soit nécessaire de le leur retracer à l'occasion du volume récemment sorti de la plume de l'explorateur. On n'analyse pas des incidents de chaque jour. L'impression générale qui se dégage de ce volume est que l'homme de science grave, appliqué, actif, est aussi un conteur plein d'entrain, qui sait faire prendre goût à ses travaux et inspirer le désir de marcher sur ses traces. L'avant-propos se termine par une phrase où se manifeste aussi le penseur qui consulte l'horizon. « Le lecteur, dit-il, doit être prévenu que l'Extrême Orient sort rapidement de sa léthargie, que la civilisation portée par la vapeur y fait des progrès sensibles et que, d'une année à l'autre, les descriptions les plus exactes peuvent cesser d'être vraies. On verra combien est médiocre le rôle de notre nation dans les pays que j'ai parcourus ; puisse-t-il se développer sans délai, car un peuple qui ne colonise pas paraît aujourd'hui voué à la décadence. »

CH. MAUNOIR.

CAPELLO ET IVENS. — *Voyage dans l'Afrique centrale. (Comptes rendus des séances de la Commission Centrale de la Société de Géographie de Paris, 1885, nos 16 et 17.)*

Il est curieux de voir, sur une carte tenue au courant des dernières découvertes, la manière dont les eaux sont distribuées à la surface de l'Afrique intertropicale. La zone comprise entre l'équateur et la 20° parallèle, dont la superficie, égale aux deux tiers de celle de l'Europe, dépasse six millions et demi de kilomètres carrés, n'est en effet arrosée que par deux fleuves, le Congo qui prend sa source tout à fait à l'est, au delà de la pointe méridionale du lac Tanganika, à plus de deux mille kilomètres de l'Océan Atlantique où il déverse ses eaux, et le Zambèse, qui naît au contraire tout près de la côte occidentale, à une centaine de

lieues de la côte de Benguéla, et qui, après avoir traversé le continent de l'ouest à l'est dans presque toute sa largeur, se jette dans le canal de Mozambique.

Il y a bien quelques fleuves côtiers qui, dans d'autres contrées, auraient de l'importance, mais qui disparaissent en quelque sorte à côté des deux géants qui drainent la presque totalité de cette zone immense. La ligne de partage des eaux du Congo et du Zambèse s'écarte peu du 11^e parallèle austral, parallèle au nord duquel le versant occidental de l'Afrique a une largeur triple de celle du versant oriental, tandis qu'au contraire, au sud, c'est le versant de l'est qui est cinq fois plus étendu que le versant de l'ouest.

Nous devons la solution du problème de l'hydrographie et de l'orographie de l'Afrique centrale, qui était si obscur il y a quelques années encore, à divers explorateurs. Jusqu'à 1884, six voyageurs ¹ avaient réussi à traverser l'Afrique intertropicale : Livingstone, de Saint-Paul de Loanda à Quilimane (1854-1856); Cameron, de Bagamoyo à Benguéla (1873-1875); Stanley, de Bagamoyo à la bouche du Congo (1874-1877); Serpa Pinto, de Benguéla à Port-Natal (1877-1879); Wismann, de Saint-Paul de Loanda à Sadani (1881-1882); Arnot, de Port-Natal à Benguéla (1881-1884). Tous ont suivi des itinéraires différents, itinéraires dont la longueur moyenne est de quatre mille kilomètres, à l'exception de Cameron et de Stanley qui ont parcouru, l'un six mille, l'autre onze mille cinq cents kilomètres, et ils ont chacun apporté leur part importante d'informations pour la géographie de l'Afrique.

Le compte rendu des séances de la commission centrale de la Société de géographie de Paris, de novembre 1885, contient le récit abrégé du voyage de deux nouveaux explorateurs, MM. Capello et Ivens qui, eux aussi, ont traversé de part en part l'Afrique centrale, en 1884-1885, par une route en grande partie nouvelle.

MM. Capello et Ivens s'étaient déjà fait connaître par leur exploration du Haut-Quango; dans le voyage qu'ils viennent de terminer heureusement et qui est très important au double point de vue géographique et économique, ils se sont efforcés de déterminer les limites des bassins du Congo et du Zambèse; ils ont cherché la meilleure voie de communication entre l'océan Atlantique et l'océan Indien, et ils ont visité les principaux marchés du centre de l'Afrique australe.

Partis de Mossamedes en mars 1884, ils commencèrent par étudier la région littorale qu'arrosent le Coroca et le Cunène, petits fleuves qui se jettent dans l'océan Atlantique, entre le 16^e et le 18^e parallèle austral, puis, entrant dans le bassin du Zambèse, ils traversèrent le Cubango et ses nombreux affluents, notamment le Cuito et le Cuando; après avoir erré

(1) Laissant de côté ceux qui, comme les frères Pombeiros et Silva Porto, n'ont donné aucun récit de leurs voyages.

pendant deux mois à travers un pays nouveau, le plateau de Lobale qui est désert et extrêmement marécageux et où ils souffrirent beaucoup, ils arrivèrent à Libonta, ville située sur le Zambèse, qu'une route commerciale relie au Bihé et à Benguéla. Marchant vers le nord-est, ils trouvèrent entre Libonta et le lac Moéro un pays désert, âpre et sauvage, couvert d'épaisses forêts, où leur caravane subit des pertes considérables ; leurs porteurs, hâves, nus, couverts de blessures, se traînèrent péniblement à travers cette contrée maudite, en proie à la faim et au vertige ; ceux qui tombaient n'avaient pas à compter sur leurs compagnons ; seize d'entre eux sont restés sur cette route pour ne plus se relever.

Un peu dans le sud-ouest du lac Moéro, ils trouvèrent le pays de Gayangana, où est l'un des grands marchés de l'Afrique centrale et que gouverne un monarque puissant, le Muchiri. C'est dans cette région que le Lualaba, l'une des sources du Congo, prend naissance. Descendant ensuite vers le sud, ils s'égarèrent dans le désert de Capanda que couvrent d'immenses forêts et où ils errèrent à l'aventure pendant quarante-deux jours. Arrivés sur la rive du Louapoula qui réunit les deux lacs Bangouéolo et Moéro, ils continuèrent vers le sud et gagnèrent Ohou. De là, le Zambèse les conduisit à Tête et à Quilimane.

Sur les quatre mille cinq cents kilomètres qu'ont parcourus MM. Capello et Ivens, plus de mille cinq cents sont en pays tout à fait nouveau. La plus grande partie de la route a été faite à pied par les deux intrépides voyageurs ; les bêtes de selle et de somme qu'ils avaient emmenées avec eux sont en effet mortes dès le début à la suite des piqûres des tsétsé, ces mouches venimeuses si terribles. Leur caravane qui, au départ, se composait de cent vingt-quatre individus, n'en comprenait plus, à l'arrivée, que soixante-dix. Pour aller plus vite, MM. Capello et Ivens avaient réduit à dix-sept kilogrammes la charge de chaque homme, fusil et trois cents cartouches compris ; ils comptaient sur les produits de leur chasse pour se nourrir, eux et leurs porteurs, et ils n'avaient pris avec eux pour leur propre consommation que du thé et du café. Aussi l'expédition a-t-elle, en maintes circonstances, souffert beaucoup de la faim, notamment dans les plaines entre le Zambèse et le Moéro, où, à peine arrivés au campement, les hommes se précipitaient à la recherche d'aliments et se disputaient les débris sanglants de lézards, de serpents, de taupes et autres animaux immondes, non pas que le gibier fût rare dans ces régions, mais après une marche longue et pénible à travers des marécages, les pieds dans la boue et la tête brûlée par le soleil, ils n'avaient ni le courage ni la force de le poursuivre et de l'atteindre.

MM. Capello et Ivens n'ont pas eu à se plaindre des indigènes ; grâce à leur attitude conciliante, unie à une grande fermeté, ils ont évité tout conflit avec les peupades qu'ils ont visitées. Pendant ce long voyage, ils ont relevé leur itinéraire d'une manière rigoureuse, et ils n'ont pas

cessé de faire, au milieu de toutes leurs souffrances, de nombreuses observations astronomiques, météorologiques et magnétiques.

En somme, on leur doit des notions nouvelles sur le cours du Cunène, sur le haut Cubango, qui, contrairement à ce que l'on croyait, tombe, d'après eux, dans le Tongué et apporte au Zambèse, avec le Cuito, le Cuando et autres affluents importants, les eaux de toute la région située à l'est du 15° méridien, enfin sur le haut Zambèse et ses grands affluents orientaux, le Capompo et le Cambai dont ils ont révélé l'existence; ils ont fixé les sources du Lualaba, suivi une partie du cours du Luapula, reconnu que le Loengoué et le Cafoué sont une seule et même rivière; ils rapportent enfin des renseignements intéressants sur la région du lac Moéro, et sur la zone marécageuse qui la relie au lac plus méridional de Bemba.

MM. Capello et Ivens nous apprennent que la région comprise entre le 25° et le 31° méridien et le 6° et le 15° parallèle est un pays fertile, arrosé par de grands cours d'eau navigables, riche en mines et en produits naturels de diverses sortes, tels que caoutchoucs, gommés, orseille, ivoire, etc. Élevé de quatorze cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer, ce plateau a un climat sain et agréable.

Le voyage de MM. Capello et Ivens ajoute donc beaucoup à nos connaissances sur l'Afrique intertropicale qui était complètement inconnue. il y a peu d'années encore, et qu'aujourd'hui, grâce aux efforts persévérants et au courage indomptable de huit explorateurs, nous connaissons dans ses principaux traits. Nous devons nos éloges à MM. Capello et Ivens, car peu d'expéditions ont eu à surmonter autant de difficultés, à endurer autant de souffrances, et cependant, au milieu de toutes ces difficultés, de toutes ces souffrances, ils n'ont cessé de poursuivre leurs travaux scientifiques.

ALF. GRANDIDIER.

C. PIÉTRI. — *Les Français au Niger; voyages et combats*. Paris, Hachette, 1 vol. in-12, avec 28 gravures et 1 carte, 1885.

Il y a quelques jours le télégraphe nous apportait la nouvelle de la mort de M. Piétri, capitaine d'artillerie de marine, qui venait de succomber à son poste, au Tonkin.

Peu de mois auparavant, la librairie Hachette avait édité un livre : *Les Français au Niger; voyages et combats*, par le capitaine Piétri, ouvrage dont je suis chargé de vous parler.

Cette publication, messieurs, laisse deviner l'homme, ardent patriote et soldat, mais philosophe, et savant aussi. Quiconque lira *Les Français au Niger* ne pourra se défendre d'un sentiment de sympathie, d'estime et d'admiration pour le capitaine Piétri.

L'officier que je viens de nommer avait coopéré aux deux plus importantes missions françaises dans l'ouest de la Nigritie musulmane, à celle du commandant Galliéni, en 1880, qui conduisit le drapeau français de Saint-Louis du Sénégal à Bammakou, sur le Dhiôli-Ba, ou Niger ; et à celle du colonel Borgnis-Desbordes, en 1882 et 1883, qui releva notre prestige alors fortement compromis par la levée d'armes du marabout Samori dans ces mêmes contrées. Les redoutables hordes obéissant à ce zélateur musulman furent vaincues par la petite colonne française, dont faisait partie le capitaine Piétri, et cette colonne construisit, en 1883, un fort à Bammakou, au milieu de populations hostiles. Bientôt après une canonnière française promenait le pavillon tricolore sur le Dhiôli-Ba.

Il faudrait suivre page par page les publications des acteurs de cette mémorable épopée, certainement trop effacée par d'autres faits dont le théâtre est plus près de nous, pour dresser équitablement les états de service du capitaine Piétri. Bornons-nous à les résumer en disant, ce qui est la simple vérité : qu'il fut toujours, dans ces diverses campagnes, menées en vue de nous assurer la suprématie sur le haut Dhiôli-Ba, ou bien lancé en enfant perdu dans la phase des reconnaissances, ou commandant l'avant-garde dans les combats.

De vieilles idées courant de par le monde, et se perpétuant malgré leur date périmée, ont laissé vivre dans les esprits un doute relativement aux aptitudes humanitaires, civilisatrices et scientifiques des hommes de guerre. Ceux qui adoptent cette manière de voir négligent les faits ; ils ne veulent pas comprendre la mission essentiellement civilisatrice et utile de nos soldats, en Afrique ; ils ignorent les travaux éminemment délicats et essentiellement utiles des géodésiens et des topographes, comme aussi ceux des militaires, plus nombreux, qui se sont voués aux recherches archéologiques, historiques ou linguistiques ; tout au plus ont-ils retenu les noms de quelques soldats découvreurs, heureux ou malheureux, qui ont résonné aux oreilles d'une génération.

Dans son livre, M. Piétri montre ce qu'on peut trouver aujourd'hui dans un capitaine. Avec une sûreté remarquable de jugement, il résume l'histoire de la Nigritie occidentale (Sénégal et haut Dhiôli-Ba), en donnant les développements nécessaires à l'ère de la résurrection de la prépondérance française, inaugurée il y a trente ans, et soutenue jusqu'à ce jour par le général Faidherbe.

Il attaque de front la question ethnographique, l'une des plus délicates sur ce terrain, et au moyen de ses recherches personnelles et de l'examen rigoureux des radicaux et des règles grammaticales des langues, il arrive à démontrer l'identité originelle de la race des Poûl, Phoûl, ou Foûlbé, et de la race des Wolof. Quelle que soit la solution définitive qu'on donnera plus tard au classement des Foûlbé, ou Poûl, dans le tableau des familles humaines, M. Piétri aura rendu là un service signalé aux études ethnographiques.

Vous n'attendez pas de moi la paraphrase du volume si vivant, si français de M. Piétri. Ce livre est, à mon sens, le seul qui, avec le *Annales sénégalaises de 1854 à 1885*, donne une idée nette de notre position dans l'ouest de l'Afrique tropicale au nord de l'équateur. Qui-conque lira cet ouvrage, rédigé dans un style coloré sur un fonds très solide, non seulement comprendra l'héroïsme des officiers français trop ignorés qui ont conquis pied à pied la route de Saint-Louis du Sénégal à Bammakou, sur le Dhiôli-Ba, mais se promettra aussi de rouvrir ce livre afin d'y chercher, le cas échéant, la clef de tel problème, que l'avenir peut réserver, et dont le capitaine Piétri a préparé la solution.

H. DUVEYRIER.

B. SULTE. — *Les Métis du Nord-Ouest américain.* (Bull. de la Soc. Norm. de Géographie. Juillet-Août 1885.)

M. Benjamin Sulte, membre correspondant de la Société de géographie normande, a adressé à cette compagnie une courte note qui résume, d'une manière très intéressante, l'histoire des *Bois-Brûlés* ou métis Franco-Canadiens dont le nombre est aujourd'hui relativement considérable dans les territoires à l'ouest des grands lacs américains. Les premiers renseignements un peu vagues sur ces métis remontent à 1675 ; dès 1731 on suit avec facilité la ligne de leurs migrations par le lac des Bois, la rivière Winnipeg, etc., jusqu'aux Montagnes-Rocheuses qu'un des leurs, la Tête-Jaune, franchira le premier beaucoup plus tard. A l'époque où le célèbre Mackenzie entreprenait son grand voyage vers le fleuve qui porte aujourd'hui son nom, l'émigration était déjà si considérable que dans certains cantons il lui est arrivé de coucher tous les soirs dans des fermes françaises.

La prise de possession par les Anglais en 1763 donna peu à peu l'influence aux traitants des compagnies qui, abusant de leurs privilèges, provoquèrent chez les métis des mouvements insurrectionnels. Riel dirigea les révoltés qui réussirent à s'affranchir momentanément du joug des monopoleurs.

En 1869 la Compagnie de la baie d'Hudson fut amenée à vendre ses droits à l'Angleterre, qui les céda au Canada. Le gouvernement d'Ottawa traita alors avec un fils de Riel, qui fit accepter les conditions des métis et serait devenu même le premier chef officiel des territoires, s'il n'avait point gâté son rôle par le coup de tête qui vient de lui coûter la vie.

« La race métisse, dit M. Sulte, est vigoureuse, fière, jalouse de ses droits ; elle tient par les femmes aux tribus restées à peu près sauvages. Ses habitudes sont naturellement celles du milieu qui l'a vu naître, » aussi les Canadiens les trouvent-elles parfois étranges. Mais l'influence du sang paternel rapproche assez le Bois-Brûlé du français Canadien.

pour que l'Anglais ne fasse point de différence politique entre le premier et le second. Le Bois-Brûlé est Français avant tout, et M. Sulte nous déclare qu'au Canada on est bien loin de repousser sa parenté et alliance.

E.-T. HAMY.

A. PINART. — *Collection pictographique américaine. — Panama et Antilles.* (Mémoire manuscrit.)

Le court manuscrit de M. Pinart, communiqué à notre comité, a pour objet de résumer les recherches poursuivies par ce voyageur aux Antilles et dans l'isthme de Panama sur la pictographie indienne. Prises en elles-mêmes, les découvertes nombreuses signalées par M. Pinart dans le grand archipel et l'isthme américain n'intéressent qu'indirectement nos études. Mais si vous voulez bien vous rappeler que des monuments épigraphiques présentant les mêmes caractères généraux que ceux de Panama et des Antilles ont été rencontrés depuis les Grands-Lacs jusqu'à La Plata, vous reconnaîtrez sans difficulté que l'étude de la distribution de ces curieux vestiges des anciennes migrations américaines rentre bien dans le cadre de la géographie, sinon historique, du moins précolombienne, du Nouveau-Monde. C'est à ce titre que je vais résumer brièvement les renseignements les plus essentiels de la notice que j'ai sous les yeux. On y constate d'abord que les inscriptions font défaut dans l'isthme au nord de la Cordillère, et sont surtout abondantes dans le département de Veraguas et de Chiriqui, où elles accompagnent le grand groupe de sépultures anciennes ou *huacas* qu'on a si largement exploité depuis vingt ans. Relativement rares vers l'ouest à Costa Rica où elles affectent, du reste, certains traits particuliers, les pictographies s'arrêtent brusquement du côté de l'est dans l'isthme de Panama où deux roches à figures trouvées à l'Emperador en marquent l'extrême limite.

M. Pinart nous apprend encore que, malgré de longues recherches, il n'a pu rencontrer dans l'île de Cuba que quelques caractères presque informes, tandis qu'à Haïti et à Porto-Rico ils sont très abondants, et deviennent plus clairsemés dans les Petites-Antilles. Les îles de l'Est mentionnées par M. Pinart sont la petite île Saint-Jean, près Saint-Thomas, Saint-Christophe, la Martinique, Saint-Vincent, la Grenade, Ariba et Bonayre. J'ajouterai à cette liste la Guadeloupe où M. Guesde vient de signaler deux gravures sur roches qui présentent un certain intérêt.

M. Pinart a joint à son mémoire trois cahiers de dessins représentant d'une part vingt-six groupes de signes relevés aux environs de

Alajuelita, de la Caldera, de Nancito, etc., état de Panama ; d'autre part une série de figures copiées à El Templo, dans la baie de Panama, d'autre part encore, douze suite de dessins pris en divers points de l'île de Porto-Rico. Il sera fort intéressant de comparer entre elles ces trois collections pictographiques et de les rapprocher ensuite des documents de même ordre rapportés récemment du Maroni, de l'Orénoque et du Rio Negro par Crevaux et par MM. Chaffanjou et Jacquot d'Anthonay. Je réunis au Trocadéro ces matériaux d'études dont l'étude détaillée jettera plus tard, espérons-le du moins, un peu de lumière sur la géographie ethnique de l'Amérique intertropicale.

E. T. HAMY.

Mission scientifique au Cap Horn, 1882-1883. T. II. Météorologie,
par J. LEPHAY. (Paris, Gauthier-Villars, 1885, 1 vol. in-4°.)

M. Lephay, lieutenant de vaisseau, chargé de diriger les observations météorologiques de la mission du cap Horn, vient de publier, sous la direction de la commission supérieure, un volume donnant les observations recueillies pendant un séjour d'une année à la baie Orange.

Ce volume est divisé en deux sections : dans la première sont portées toutes les données recueillies conformément au programme qui avait été arrêté avant le départ de l'expédition et qui devait servir de règle à toutes les missions envoyées au Nord comme au Sud ; une seconde section, qui n'est point la moins importante, comprend les observations dues à l'initiative de M. Lephay ou provoquées par lui.

L'introduction nous met à même d'apprécier le soin avec lequel l'auteur a corrigé et réglé tous les instruments qui lui avaient été fournis au départ. Chacun d'eux a eu sa place marquée sur le terrain avec une entente parfaite des conditions qu'il devait réaliser, et la série non interrompue des chiffres recueillis, prouve que le choix des emplacements a permis d'éviter des accidents si fréquents dans ces parages tourmentés.

Nous devons louer aussi M. Lephay de l'esprit d'ordre et de méthode qui a dirigé l'ensemble de son service.

On est, en effet, souvent porté à supposer qu'avec des instruments enregistreurs le travail du météorologiste se réduit à une surveillance intermittente et peu sérieuse ; malheureusement il n'en est point ainsi, un instrument, précisément par le fait seul qu'il est enregistreur, n'a point absolument les allures de l'appareil type qui sert d'étalon, il faut le ramener constamment aux indications de cette sorte et le recueil dont nous parlons montre le soin avec lequel tout ce travail qui consiste aussi à enserrer des courbes au milieu de chiffres absolus a été fait.

Une page assez curieuse est celle qui donne les variations avec le temps de la correction de l'enregistreur barométrique de Richard, il semble qu'il y a là une question d'élasticité du métal ou de température qui intervient.

Le premier tableau publié a trait à la pression barométrique. Elle est en général faible, la moyenne diffère peu de 746 mill. Les horaires inscrits sont résumés chaque mois et des courbes donnent la variation solaire diurne dans les quatre saisons. Cette variation offre deux maxima par jour. Ces données horaires sont bien précieuses en raison de la longue période qu'elles comprennent. Elles serviront à établir des relations avec celles obtenues dans d'autres observatoires et aussi pour l'étude des causes mystérieuses des mouvements de l'atmosphère.

La seconde série des observations est celle de la température. Nous relevons dans l'introduction qu'il faut ici corriger les chiffres horaires et les maxima de $-0,2$ et relever les minima de $+0,3$.

Ces corrections sont faibles et M. Lephay a eu certainement en vue de donner directement les observations recueillies par les timoniers, mais, d'un autre côté, ces corrections n'étant point indiquées au commencement des tableaux, en prenant un chiffre on pourra bien oublier la modification qu'il devra subir.

Je signalerai aussi dans ce tableau des erreurs de signes ou des défauts d'impression. Les premiers motivent un erratum.

Les tableaux relatifs à l'humidité ne donnent lieu à aucune observation critique. M. Lephay a, au contraire, employé très habilement l'enregistreur Richard qui est défectueux et il lui a fait rendre plus peut-être que ne l'espérait son auteur.

Viennent ensuite les observations sur la direction et la vitesse du vent. Cette dernière donnée, qui offrait surtout un véritable intérêt, car les indications de ce genre recueillies dans les parages du cap Horn sont très rares, a été prise avec l'anémomètre Robinson ; toutes les précautions possibles assurent la certitude sinon absolue au moins relative des vitesses consignées, peut-être M. Lephay eut-il dû supprimer une décimale dans ses tableaux en raison même de l'hypothèse qui lie la vitesse à la rotation des coupes et qui n'est qu'un à peu près, mais ce soupçon de critique n'empêche point que les météorologistes accueilleront ces résultats avec un grand empressement. On y remarque qu'à trois reprises les chiffres ont dépassé 30 mètres par seconde, une fois la vitesse de 38 mètres a été atteinte et je suis disposé à penser que l'instrument a enregistré des minima relatifs car dans les rafales, la rotation des coupes n'a point le temps de se produire avec la vitesse correspondante au déplacement maximum de l'aire.

Je pense que l'erratum devrait contenir la hauteur de l'anémomètre au-dessus du niveau de la basse mer ou de la mer moyenne. Ce chiffre

est très important et ce n'est qu'en faisant une supputation que je suis arrivé à supposer qu'il est d'environ 27,50.

Viennent ensuite les températures de la mer qui seront dépouillées et mises en moyennes par bien des hydrographes et celles de l'eau douce dont on désirerait connaître la nature. M. Lephay a-t-il pris la température d'une mare, d'un puits ou d'une eau courante, nous le prions dans le cas où l'omission que nous signalons ne viendrait point d'un défaut d'attention de notre part de signaler également la provenance de cette eau dans son erratum.

Nous arrivons aux observations complémentaires ; elles présentent un réel intérêt. M. Lephay offre ici la preuve qu'il n'a point vu, dans la mission qui lui était confiée, une consigne à exécuter et malgré le peu de temps libre que lui laissaient les instructions internationales il a beaucoup recueilli et des données très précieuses.

Les recherches de ce genre, quand elles proviennent d'une personne dont l'esprit est ouvert aux choses de la science, ont un intérêt particulier en ce sens qu'elles montrent souvent des horizons nouveaux.

M. Lephay a d'abord cherché la loi de la décroissance de la température avec la hauteur, et il a usé pour cela d'un enregistreur laissé en permanence au sommet de montagnes, ce qui donnait des chiffres précieux sur les variations des mouvements relatifs diurnes.

Les observations électriques sont nombreuses et régulières comme celles réglementaires, on y remarque les changements de signe continus de l'électricité lorsque la neige succède au grésil ou inversement.

M. Lephay a fait construire à bord un pyréliomètre direct de Pouillet et a discuté soigneusement les nombreuses observations qu'il a recueillies, c'est un des chapitres intéressants de sa seconde partie. Il a fait fabriquer également un évaporomètre ingénieux dont les indications sont multipliées par 10.

Les chiffres résultant des expériences montrent, ce qui est un peu inattendu, que l'évaporation est assez forte. Elle s'élève annuellement à 0^m,65 tandis que la quantité de pluie n'arrive qu'à 2 mètres, chiffre que l'on retrouve sur la côte sud-ouest de la France.

A côté de cet ensemble de données viennent celles provenant de la mission évangélique anglaise d'Ouschouaya, station située au nord de la baie Orange.

C'est grâce à nos météorologistes que nous avons pu nouer des relations scientifiques avec un personnel dévoué et intelligent, et les prêts d'instruments qui ont été consentis par la mission française, nous valent ici quinze mois de données très précieuses et une suite d'observations arrivant aujourd'hui régulièrement.

On voit de suite combien ce nouveau poste météorologiste permanent peut rendre de services, et quels remerciements nous devons à nos marins pour leur initiative.

Les tableaux d'Ouschouaya qui sont publiés portent intrinsèquement une erreur de 0,2 dans la température; nous faisons ici la même observation que plus haut.

Viennent ensuite les réflexions de M. Lephay sur toutes les observations qu'il a recueillies.

Il relie les données entre elles, la marche du vent avec celle de la température, la pression avec l'humidité, cherche les rapports entre les variations des données, en énonçant quelques lois, et s'étend amplement, ce qui paraît bien naturel chez un officier de marine, sur le régime des vents dans les parages du cap Horn.

Ce chapitre ne saurait être analysé, nous engageons toute personne ayant intérêt à s'instruire de la climatologie de la pointe sud américaine à le lire attentivement.

En résumé le tome II de la mission du cap Horn fait honneur à son auteur, qui a su se montrer habile et méthodique dans ses observations et très consciencieux dans la manière dont il les a réduites et exposées.

A. BOUQUET DE LA GRYE.

L. VERGUET. — *Arossi ou San-Christoval et ses habitants*, br. in-8°, 44 fig. (Revue d'Ethnographie 1885.)

L'auteur de ce mémoire récemment publié, quoique de date relativement ancienne, faisait partie de la mission fondée en 1845, à la côte occidentale de l'île S.-Christoval ou Arossi, la dernière des grandes terres de l'archipel Salomonien dans la direction du Sud. Eprouvés par les maladies, presque sans action sur les insulaires farouches dont ils cherchaient vainement à adoucir les mœurs, les missionnaires durent abandonner leur tentative d'établissement après une année de pénibles efforts.

Il est resté de leur séjour à Arossi quelques traces dans la science. Un levé du port Sainte-Marie (baie Makira) exécuté par M. Marceau, qui commandait leur navire l'*Arche d'Alliance*, a pu être gravé au dépôt des cartes de la marine. Le D^r Montargis, médecin du même navire, a recueilli pour le Muséum de Paris plusieurs objets d'histoire naturelle. Enfin M. L. Verguet a donné dans un volume publié en 1855, le récit des observations de toute nature qu'il avait pu faire dans l'île et rédigé la curieuse notice sur les indigènes qui, perdue pendant de longues années dans les cartons d'une société scientifique depuis longtemps disparue, a été dernièrement retrouvée par le comte Léopold Hugo.

L'auteur y fait connaître avec précision l'aspect général du pays, les mœurs, les coutumes, les institutions, les industries des insulaires d'Arossi.

Comme toutes les îles des mêmes parages, S.-Christoval est couverte d'une végétation vigoureuse qui s'avance jusqu'au rivage et dispute, en quelque sorte, le terrain à la mer. Cette végétation se compose en majorité de grands arbres, au tronc long et droit, qui s'élèvent jusqu'à vingt mètres sans avoir de branches et dont la cime est à plus de quarante mètres du sol. Ce sont les *nari*, dont l'amande est la base de l'alimentation des naturels.

Sous ces grands arbres des arbres plus petits, bambous, roseaux, fougères ou lianes s'emmêlent et s'entrelacent, formant d'épais fourrés au milieu desquels d'étroits sentiers, ménagés par les indigènes, conduisent à des clairières où se dressent de singuliers villages dont M. Verguet nous donne la description.

Il nous mène dans les cases, nous y montre au milieu de leur vie journalière les Arossiens qu'il dépeint avec soin et dont il étudie tout à la fois les caractères physiques, intellectuels, moraux et religieux. Leur ethnographie proprement dite, c'est-à-dire l'ensemble des manifestations matérielles qui les caractérisent, est l'objet de recherches attentives et minutieuses et quarante-quatre dessins fort bien exécutés, reproduits dans le cours du mémoire, fournissent au texte un commentaire particulièrement intéressant.

Une chose surtout ressort, avec une frappante netteté, de l'étude attentive des descriptions de M. Verguet. Les insulaires, avec lesquels il a vécu, étaient exactement en 1845 dans l'état où les avait trouvés, il y a près de trois siècles, l'expédition de Mendana, qui le premier visita cette terre.

Ce phénomène, si fréquemment observé déjà chez les peuples primitifs, se manifeste à Arossi avec une intensité extraordinaire, les dessins de M. Verguet pourront servir à illustrer les récits espagnols de 1567, dont une édition française doit voir prochainement le jour.

J'ajouterai que la langue des Arossiens, dont M. Verguet a, le premier, recueilli nombre de mots et quelques phrases, confirme ce que l'on savait déjà, savoir que ces noirs appartiennent à cet ensemble de peuplades de race mixte, qui forment, dans le Pacifique, une large zone intermédiaire entre les Mélanésiens et les Polynésiens.

E.-T. HAMY.

BULLETIN

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

DOCUMENTS OFFICIELS

CIRCULAIRE ADRESSÉE AUX PRÉSIDENTS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

Paris, le 10 novembre 1885.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous annoncer que, par arrêté du 5 novembre courant, j'ai créé, au sein du Comité des travaux historiques et scientifiques, une section de *Géographie historique et descriptive*. En même temps, j'ai rattaché les sciences naturelles à la 4^e section (Sciences mathématiques, physiques, chimiques et météorologiques) à laquelle j'ai donné le titre général de *Section des sciences*. Le rapport ci-inclus vous fera connaître les motifs d'une modification que mon prédécesseur aurait désiré introduire lui-même dans l'organisation du Comité en mars 1883, et que des raisons de haute convenance ont seules fait différer jusqu'à présent.

La création d'une section de Géographie historique et descriptive donne satisfaction à des vœux qu'avaient émis depuis longtemps diverses sociétés savantes, et en particulier les sociétés de géographie, d'origine plus récente, mais dont le nombre et l'importance s'accroissent tous les jours. La certitude de voir leurs travaux et leurs communications soigneusement étudiés, analysés, publiés par les soins d'une section spéciale ou mis en lumière devant le congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, sera pour elles un précieux encouragement ; elle ne peut qu'augmenter l'élan des nombreux travailleurs qui s'adonnent à cet ordre de sciences et qui n'auront plus à regretter de ne pas savoir où diriger, pour les faire mieux connaître, les résultats de leurs études et de leurs recherches.

Je vous prie, Monsieur le Président, d'appeler sur cette nouvelle organisation l'attention des membres de votre société, et de lui donner, par les moyens en votre pouvoir, toute la publicité désirable.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique,
des Beaux-Arts et des Cultes,

Signé : RENÉ GOBLET.

Pour copie conforme :

Le Directeur du Secrétariat,
X. CHARMES.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU MERCREDI 3 FÉVRIER 1886.

PRÉSIDENCE DE M. L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, MEMBRE DE
L'INSTITUT

La séance est ouverte à 5 heures 1/2 ; le procès-verbal de la séance du 20 janvier est lu et adopté.

M. de Villefosse s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

Sur la proposition de M. le Président, la sous-commission des récompenses sera composée des membres du bureau, auxquels voudront bien s'adjoindre MM. Ch. Robert et Ch. Maunoir.

M. DAUBRÉE donne lecture d'un court rapport sur une lecture de M. Nicaise insérée dans les publications de la Société d'Agriculture de la Marne pour 1882-1883 et intitulée les *Terres disparues, l'Atlantide, Théra, Krakatoa*. Au point de vue de la géologie, ce discours ne présente nécessairement, en ce qui concerne l'Atlantide, que des conceptions vagues ou des aperçus déjà connus. Les effondrements de Théra ou du Krakatoa, qui y sont rappelés, ne constituent pas des arguments pour la question. Il n'en sera pas de même de l'étude des fonds de l'Atlantique, lorsque cette étude sera plus avancée.

M. DESJARDINS présente un rapport verbal sur un mémoire de M. Caudet inséré au tome IX (2^e série) des publications du Comité archéologique de Senlis (1883). L'auteur de ce travail, consacré spécialement à étudier le VIII^e livre des *Commentaires de César*, qui a pour auteur Hirtius, suit encore une méthode surannée. Il part de certaines hypothèses, pour chercher à y adapter les textes, malheureusement si sobres de renseignements topographiques, qui nous ont conservé le récit des opérations de la campagne qu'il commente. Or, en ce qui concerne le pays

des Bellovaques, des Atrébates, etc., il est tout à fait impossible de tirer quoi que ce soit de précis des récits d'Hirtius, qui ne fournit vraiment matière à des commentaires un peu serrés, que quand il aborde l'histoire du siège d'Uxellodunum. Il serait temps, dit en finissant M. Desjardins, d'introduire dans l'étude des *Commentaires* des méthodes plus rigoureuses. César écrivait une sorte de *memento* pour lui-même et pour ses officiers, il n'a jamais prétendu faire une histoire explicite des événements auxquels il a pris part.

M. BERTRAND donne lecture, sur la demande de M. Charmes, du rapport d'ensemble qu'il avait précédemment rédigé sur les travaux de la *Commission de géographie historique de l'ancienne France*, aujourd'hui fondue dans la section de géographie du comité.

A la suite de cette lecture, M. DE SAINT-ARROMAN, fait remarquer, au nom de l'Administration, que la création de la nouvelle section de géographie entraîne la continuation, par cette section, des travaux de l'ancienne commission de géographie historique. Il ne s'agit pas, à proprement parler, de revenir sur les conclusions du rapport de M. Bertrand, approuvées déjà par le comité ; si l'Administration soumet ces conclusions à la section de géographie historique et descriptive, c'est dans la pensée d'éclairer cette section sur l'état des publications placées entre ses mains et de la saisir d'une suite de travaux, adoptés et en partie réalisés déjà, et dont l'exécution était précédemment confiée à une autre section du comité. M. de Saint-Arroman ajoute que la section a d'ailleurs le droit d'émettre toutes propositions qui lui paraîtront utiles et qu'il appartiendra à l'Administration d'apprécier dans quelle mesure elles sont réalisables. La section ne peut douter d'ailleurs du bon vouloir avec lequel l'Administration s'efforcera de réaliser ses intentions.

A la suite d'une discussion, à laquelle prennent part MM. Bertrand, Himly, Hamy, Longnon, la section émet les vœux suivants : 1° que la nouvelle section du Comité reprenne, à bref délai, les travaux de l'ancienne commission de géographie historique ; 2° que la première publication à terminer soit le *Catalogue des monnaies gauloises*, au sujet duquel MM. de Barthélemy et Ch. Robert fournissent des explications détaillées ; 3° que les cartes relatives aux bornes milliaires de la Gaule et au proconsulat de César, dont

MM. H. de Villefosse et Longnon sont les auteurs, soient publiées ensuite avec les commentaires nécessaires à leur intelligence.

M. LONGNON fait un rapport verbal sur le volume *Itinera Hierosolymitana*, publié pour la Société de l'Orient-Latin par MM. Molinier et Kohler. C'est un volume très savant où sont recueillis quantité de témoignages qui se rapportent à des voyages exécutés en Terre-Sainte, témoignages malheureusement presque toujours très brefs et qui ne renferment point de renseignements géographiques intéressants.

M. HAMY lit un court rapport sur le *Bulletin de la Société de Borda* (10^e année, 1885, 3^e section).

« Les derniers travaux de la Société de Borda sont plus particulièrement archéologiques, dit M. Hamy, et nous n'en aurions point parlé ici, si M. Desjardins n'avait fait très justement ressortir, dans notre dernière séance, l'intérêt qui s'attache à la topographie mythologique des Pyrénées, que MM. Lasserre, Sorbets et Taillebois viennent d'enrichir d'un nom nouveau, celui de *Mars Lelhunnus*.

« Nous nous arrêterons un peu plus longuement sur la courte étude consacrée par M. H. du Boucher à l'*Homme de Sorde*. Sorde, près Peyrehorade, est le nom d'un abri sous roche particulièrement intéressant qu'ont fouillé, en janvier 1874, MM. Louis Lartet et Chaplain-Duparc. Ils y ont recueilli les restes d'un homme contemporain de l'*ursus ferax* et du lion des cavernes dont il avait perforé ou sculpté les canines retrouvées en grand nombre tout autour de son crâne; puis au-dessus de ce fossile, reposant sur un foyer, trente-deux autres sujets, ceux-ci néolithiques, comme le prouve le mobilier qui les entoure, et dont un certain nombre se sont prêtés à un examen plus ou moins étendu de leurs caractères ostéologiques. Dans une note imprimée aux *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris* (2^e série, t. IX), j'ai résumé brièvement les résultats de l'examen que je venais de faire de ces ossements pour MM. Lartet et Chaplain (*Détermination ethnique et mensuration des crânes néolithiques de Sorde*, 3 décembre 1874). Or, ce sont ces mêmes chiffres que M. H. du Boucher reproduit, au bout de douze ans, dans le *Bulletin de Dax*, sans en mentionner la source, et en négligeant d'indiquer à ses collègues landais que ces mesures sont des *mesures moyennes* qui reposent sur l'étude de seize sujets des deux sexes. »

M. BOUQUET DE LA GRYE résume deux mémoires qui ont été renvoyés à son examen. Le premier est une *Description des îles Saint-Marcouf*, publiée dans les *Mémoires de la Société Archéologique de Valognes*, description très nette, mais qui ne renferme aucune indication bien nouvelle. Le second est une note de M. Liotard, insérée dans les *Bulletins de l'Académie de Nîmes* et qui aborde un sujet sur lequel M. Bouquet de la Grye aura prochainement l'occasion de revenir devant le comité, celui de l'orthographe des noms géographiques.

La séance est levée à 6 heures.

Le secrétaire :

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU 3 MARS 1886.

PRÉSIDENCE DE M. L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, MEMBRE DE
L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures 1/2. Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de la liste provisoire, arrêtée dans la réunion préparatoire des comités des récompenses des deux sections des sciences physiques et naturelles et géographiques. Après lecture par MM. Ch. Robert, Maunoir, Périer et Hamy, des rapports sur les titres scientifiques des personnes proposées pour des récompenses à M. le Ministre de l'Instruction publique, la section adopte la liste, telle qu'elle lui a été présentée par sa commission.

M. BERTRAND lit un rapport sur une note de MM. Testut et Taillebois résumant les opinions de ces deux chercheurs sur les tumulus des premiers âges du fer dans la région sous-pyrénéenne et, en particulier, sur ceux des landes d'Agès. « Cette note de huit pages, dit M. Bertrand, a son importance. Déjà MM. L. Testut et Dufourcet avaient attiré l'attention sur ce fait, observé par eux dans le courant de leurs fouilles, que beaucoup de tumulus réputés des sépultures ne contenaient ni squelettes, ni urnes funéraires. — La majorité des tumulus des landes d'Agès était dans ce cas.

« Les nouvelles fouilles exécutées par M. Testut en collaboration avec M. Emile Taillebois confirment pleinement ces premières observations. Ils ont rendu, en cela, un véritable service à la science. Il ne paraît pas douteux que beaucoup de ces éminences factices soient d'anciennes cabanes circulaires abandonnées, puis effondrées. Je crains seulement que les auteurs de ces fouilles n'aient un peu trop abondé dans leur sens. Les belles explorations du colonel Pothier sur les landes du plateau de Ger, où les tumulus sont situés dans des conditions tout à fait analogues à ceux du plateau d'Agès, ne permettent pas de rejeter ainsi au second plan l'idée que ces landes ont servi de vaste cimetière. M. L. Testut

suppose que quand le tumulus contient des ossements ou des cendres, il en faut seulement conclure que le mort s'est fait ensevelir dans sa propre maison. Tous les tumulus auraient été, selon lui, primitivement des habitations. Il est difficile de juger les choses de si loin. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que cette thèse ne nous paraît pas encore démontrée : nous croyons plus sage d'admettre un mélange très naturel de cabanes effondrées et de sépultures construites, comme à l'âge des monuments mégalithiques, à l'imitation de l'habitation des vivants. »

M. GRANDIDIER résume les *Notes sur le Laos* publiées par M. Etienne Aymonier dans le n° 20 (t. VIII) des *Excursions et reconnaissances en Cochinchine*¹.

M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE LA NOÉ donne lecture d'une analyse du mémoire de M. Lartet sur l'*Orographie et l'Hydrographie du département d'Indre-et-Loire*, inséré dans le n° 11 de la *Revue de la Société de géographie de Tours*. (Novembre 1885.)

« La Société de géographie de Tours avait, en 1884, ouvert un concours entre les instituteurs et les institutrices du département d'Indre-et-Loire.

« Le sujet du concours était celui-ci : « Orographie et hydrographie du département d'Indre-et-Loire. »

« D'après les conditions du programme, le travail couronné devait être publié dans la *Revue* de la Société. En conséquence, le numéro de novembre 1885 a reproduit le mémoire de M. Lartet, instituteur primaire communal à Villedômer.

« Ce mémoire comprend deux parties. La première, qui traite de l'*orographie*, débute par un aperçu géologique de la région. C'est une compilation d'une géologie un peu surannée, dans laquelle l'auteur donne comme indiscutables des faits très contestables et très contestés aujourd'hui. Puis vient l'*orographie* proprement dite. L'auteur y décrit séparément la *configuration du sol* et sa *composition*. Ce qui a trait à la *configuration* se compose de l'énumération des plateaux, des sommets et des pentes générales de la contrée, telle qu'on peut la conclure de l'examen de la carte au 80,000^e, sans aperçus nouveaux et sans détails complémentaires de quelque importance. Ce qui est relatif à la *composition* du sol est une description de la carte géologique ; seuls les passages qui mentionnent les richesses minéralogiques

(1) Voyez p. 80.

et les exploitations auxquelles elles donnent lieu pourraient être le résultat des observations personnelles de l'auteur, puisqu'il n'indique pas les sources auxquelles il a puisé ses renseignements; mais il me paraît plus probable qu'ici, comme dans le reste du mémoire, il a eu recours à quelque ouvrage existant.

« La seconde partie du mémoire est consacré eà l'*hydrographie*; à part deux ou trois pages sur le climat et sur le régime des cours d'eau, c'est une paraphrase de la carte au 80,000^e, à peu près inintelligible pour le lecteur qui n'a pas cette carte sous les yeux et inutile pour celui qui la possède.

« En résumé, le mémoire de M. Lartet est d'un intérêt très médiocre et d'une utilité très contestable, et je n'en aurais pas rendu compte aussi longuement s'il n'avait pas été couronné par la Société de Tours. Sans doute cette Société avait d'excellentes intentions et M. Lartet, de son côté, a travaillé avec une ardeur digne d'éloges; mais toute cette bonne volonté a été dépensée en pure perte ou à peu près. Or, la cause de cet insuccès tient évidemment à la question mise au concours : le sujet choisi était trop vaste et trop général. Il eût été bien préférable de mettre à l'étude certaines questions particulières tombant sous l'observation immédiate et journalière des instituteurs : on aurait recueilli de la sorte des matériaux pour un travail d'ensemble qui eût été cette fois original et utile pour tout le monde.

« Il m'a semblé qu'il appartenait au comité des travaux historiques d'attirer à l'occasion, sur ce point, l'attention des Sociétés de province et c'est dans ce sentiment que j'ai formulé mes critiques. »

M. BILLOTTE rappelle à la Section la composition des commissions spéciales, chargées précédemment de l'examen et de la mise en œuvre des travaux commencés sous les auspices de la commission de géographie de l'ancienne France.

L'ouvrage sur les monnaies gauloises doit comprendre deux volumes : le premier est sous le contrôle de M. Chabouillet; MM. Ch. Robert et A. de Barthélemy ont été chargés du deuxième.

La sous commission qui doit s'occuper du travail sur les *bornes milliaires* de M. Héron de Villefosse est composée de MM. Bertrand, Desjardins et Longnon. M. Desjardins est chargé de ce qui concerne la *Carte de la Gaule au temps de César*, de M. Longnon; enfin MM. Bertrand, Longnon et Ch. Robert forment la sous-

commission de la *Carte des enceintes fortifiées*, de M. de la Noë. Il reste à désigner des sous-commissions pour quelques autres travaux commencés. Sur la proposition de M. Longnon, ces nominations seront mises à l'ordre du jour de la prochaine séance.

Après un échange d'observations entre MM. Bertrand, Billotte, Longnon et Ch. Robert, la séance est levée à 6 heures.

Le secrétaire :

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1886.

PRÉSIDENCE DE M. L'AMIRAL JURIEU DE LA GRAVIÈRE, MEMBRE DE
L'INSTITUT

La séance est ouverte à 4 heures. Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

1° Des lettres d'excuse de MM. Maunoir et Ch. Robert.

2° Une lettre de M. l'abbé Marillier demandant des renseignements sur une des voies romaines qui traversaient le département de la Nièvre. Cette lettre est renvoyée à l'examen de M. Longnon.

M. SCHEFER donne lecture d'un rapport sur un mémoire de M. Capus intitulé : *La vallée des Yagnaous*¹.

M. le secrétaire dépouille la liste des communications annoncées pour le prochain congrès de la Sorbonne.

La commission procède à la nomination du bureau de la section audit congrès.

M. l'amiral Jurieu de la Gravière, obligé de s'absenter pendant les vacances de Pâques, prie ses collègues de vouloir bien confier la direction des travaux de la section à MM. les vice-présidents.

M. le colonel Perier ne pourra point assister aux séances, appelé en province par la présidence du conseil général de son département.

MM. Bertrand et Bouquet de la Grye sont désignés comme vice-présidents ; M. Hamy est nommé secrétaire de la section.

L'ordre du jour appelle la constitution d'une commission pour l'examen de la carte des temps primitifs (silex taillés des alluvions) de la Gaule dressée par M. Hamy. MM. Bertrand et Daubrée sont nommés commissaires.

M. BERTRAND expose l'état des travaux de la carte des bornes milliaires, de M. Héron de Villefosse.

(1) Voyez p. 79.

M. BOUQUET DE LA GRYE donne lecture d'un rapport qu'il a rédigé, au nom d'une commission de la Société de géographie, sur l'*orthographe des noms géographiques*.

Le Comité décide que ce rapport sera inséré au *Bulletin*⁽¹⁾.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le secrétaire :

E.-T. HAMY.

(1) Voyez p. 67.

SÉANCE DU 5 MAI 1886.

PRÉSIDENTE DE M. L'AMIRAL JURIEU DE LA GRAVIERE, MEMBRE DE
L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 1 heure 1/2. Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. HAMY rend compte des travaux de la section de géographie, au congrès des sociétés savantes tenu à la Sorbonne du 27 au 30 avril dernier. Les manuscrits déposés sur le bureau du congrès sont successivement renvoyés à l'examen de commissaires, qui feront leurs rapports dans la prochaine séance de la section.

MM. Levasseur, Longnon et Maunoir sont chargés, en particulier, d'examiner une question soulevée par M. Monin, et sur laquelle M. le ministre de l'instruction publique demande l'avis du comité. M. Monin, dans une communication adressée à la section et reproduite à la séance solennelle du congrès, appelle l'attention du comité et des sociétés savantes sur l'intérêt que présenterait, au moment de la célébration du centenaire de 1789, un exposé de l'état de la France à cette date, étudié par généralités, et la comparaison de cet état ancien avec l'état actuel.

M. LONGNON présente un manuscrit de M. l'abbé Barbier de Montault renfermant la copie d'un ancien pouillé du diocèse de Comminges et insiste sur l'intérêt que présentent, au point de vue des études géographiques, les documents de cette nature. Il serait d'avis que la section se résolût à imprimer dans son recueil le pouillé présenté par M. l'abbé Barbier, en en faisant suivre le texte de deux autres documents de 1523 et 1527, relatifs au même diocèse, qui sont déposés aux Archives Nationales. Cette publication, insérée dans le recueil de la section, pourrait servir de type aux autres publications du même genre, qu'il est désirable de voir se multiplier dans les départements.

M. LONGNON est chargé de préparer le travail dont il vient d'être question, travail qui sera publié dans une des premières livraisons du *Bulletin*.

M. MAUNOIR dépose sur le bureau un rapport sur un livre de M. Stanley récemment traduit en français et intitulé : *Cinq années au Congo*¹.

M. CH. ROBERT lit un rapport sur un mémoire de M. Poly publié par la *Société Belfortaine d'Emulation* et intitulé : *Campagne de César contre Arioviste*².

La séance est levée à 3 heures.

Le secrétaire :

E.-T. HAMY.

(1) Voyez p. 82 .

(2) Voyez p. 75 .

MÉMOIRES

SUR L'ORTHOGRAPHE DES NOMS GÉOGRAPHIQUES ¹

PAR M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La Société de géographie s'est occupée à plusieurs reprises de l'orthographe à employer pour la transcription des noms géographiques.

Les propositions qui lui ont été soumises, ont porté souvent sur l'ensemble des noms, quelle qu'en soit la nationalité, le système présenté prévoyant l'heure où un même alphabet serait commun à tous les peuples, et où tous, possédés du désir de rompre avec la tradition, abandonneraient les anciennes formes de noms, vestiges de prononciations antérieures, pour en venir au mode phonétique de l'époque actuelle.

D'autres géographes moins osés ou peut-être plus pratiques, acceptaient les transcriptions européennes des noms géographiques, comme une représentation aussi bien idéographique que phonétique, à laquelle les yeux étaient accoutumés, et tout en admettant le phonétisme comme règle générale ils déclaraient que, pratiquement, ils admettaient une large tolérance dans la figuration.

Ces philologues ou plutôt ces géographes, faisaient comme on dit « la part du feu » en écartant de la discussion les noms devenus usuels et, par contre, rentraient dans la règle lorsque l'on arrivait aux langues manquant d'écritures ou à celles qui n'employaient point les caractères latins. Enfin une autre école moins avancée que la seconde, montrait des tendances à la translittération, c'est-à-dire qu'elle acceptait les anciennes formes écrites des idiomes arabes ou indous. Elle faisait ainsi,

(1) Ce rapport a été présenté à la Société de Géographie au nom d'une commission composée de MM. d'Abbadie, président ; Cordier, Gauthiot, Germain, Grandidier, Maunoir, G^{al} Parmentier, C^{al} Perrier, Pinart, Ploix, Schrader, Bouquet de la Grye, rapporteur.

Il a été approuvé par la Commission centrale de la Société de Géographie dans sa séance du 17 avril 1886.

en se plaçant quelque peu en dehors du phonétisme, acte de grammairien, aux dépens de la simplicité de la reproduction dessons.

C'est entre ces diverses propositions que les géographes se sont débattus depuis une centaine d'années, et pendant les savantes discussions qu'elles ont provoquées, on a pu constater la naissance de plusieurs écritures nouvelles, les unes provoquées par l'initiative de linguistes désireux de rattacher, par des signes figuratifs communs, un nouvel idiome à ceux qui s'en écartaient le moins, et d'autres aussi, émanant de personnes animées de moins de science que de dévouement à la conversion de sauvages, imaginant des caractères nouveaux et quelquefois singuliers pour représenter les sons qu'ils entendaient.

Les faiseurs de cartes, au milieu de cet afflux de grammairres, et auditeurs malgré eux d'un concert où nombre d'instruments paraissent être à côté du ton, sont restés jusqu'à présent fort perplexes. En effet, lorsqu'un explorateur a transcrit d'une façon personnelle et quelquefois fantaisiste le son qu'il a cru entendre, le cartographe, au reçu d'un document de ce genre, s'arrête indécis, ne sachant ce que signifient des caractères pourvus de sens phonétiques si divers.

Ainsi la difficulté, grande déjà en Europe, de savoir comment doit se prononcer le nom d'une ville, tend à s'étendre progressivement sur tout le globe, puisque cinq ou six nations pourvues d'alphabets à sons différents envoient des explorateurs sur tous les points où la mappemonde est blanche et que chacun d'eux met au jour de nouveaux documents que l'on s'empresse de classer avec l'orthographe propre au découvreur, quitte à ne plus s'y reconnaître lorsque plusieurs personnes ont suivi les mêmes voies. Ajoutons à cela que bien des oreilles entendent mal, et que les voyageurs ne sont point assujettis à des expériences analogues à celles qui, pour les couleurs, font déceler les traces du daltonisme.

Pour sortir d'un embarras de jour en jour plus apparent, devait on faire des propositions analogues à celles de Lepsius? La Société de géographie ne l'a point pensé.

Les insuccès de ce système et d'autres analogues, lui ont paru tenir au côté trop absolu de ces propositions, en un mot à ce que, trop savantes ou pour mieux dire trop compliquées, elles étaient mal comprises et partout repoussées instinctivement. L'humanité peut bien quelquefois se plier devant des révolu-

tions imposées, mais elle s'abstient de les consentir bénévolement; tandis qu'elle admet souvent des réformes qui paraissent apporter un perfectionnement. Elle les acclame même en France quelquefois comme une mode nouvelle, surtout s'il s'agit d'une importation.

La Société de géographie, désireuse avant tout de réussir dans une tentative qui, à ses yeux, constitue un véritable progrès, propose aujourd'hui, non point une réforme solennelle de notre orthographe, mais l'adoption d'une série de légères modifications applicables aux transcriptions des noms étrangers, et ces propositions, émanant plutôt du bon sens que de cette haute science de la linguistique accessible à peu d'initiés, lui paraissent pouvoir être acceptées par tous.

Elle a essayé de marcher, sans abandonner les sons de la langue française, vers une sage internationalisation de notre alphabet et, faisant un pas vers nos voisins, elle a repris le programme de la Société royale géographique de Londres, en le complétant sur quelques points et aussi en y apportant quelques perfectionnements sensibles pour des oreilles musicales.

Le premier principe qu'elle a admis, c'est qu'il ne fallait point, en fait de représentation des sons, chercher une perfection absolue.

Nous n'avons qu'à regarder ce qui se passe en France, pour nous convaincre que l'on peut être compris, et c'est le seul but que nous poursuivons, lorsqu'on prononce des noms de lieux de façons fort diverses.

Ainsi un Normand et un Provençal, tout accent à part, n'emploieront point exactement les mêmes sons pour dire Marseille ou Enghien; quelquefois aussi le même nom a deux prononciations, comme Montrichard que l'on dit également *Monrichard*, Talleyrand que l'on prononce *Talran*, et néanmoins on est compris, quelle que soit la façon de les énoncer.

Si nous passons aux pays étrangers, nous trouvons des diversités encore plus grandes, puisqu'un Écossais prononçant l'anglais comme on le fait dans les hautes terres est à peine compris de ses compatriotes du sud de l'Angleterre.

Ces faits amènent à conclure qu'il ne faut point demander pour la représentation d'idiomes extra-européens, plus qu'on n'exige des nations voisines de la nôtre ou de nous-mêmes, que la tolérance est une chose indispensable, et l'économie de caractères absolument nécessaire. Ajoutons que si nous voulions

arriver à une bonne représentation phonétique ce ne serait pas trop d'imaginer soixante nouveaux signes, de tripler en réalité notre alphabet, et nous savons que toute tentative, même dissimulée, dans ce sens, a trouvé un public absolument réfractaire. Une deuxième règle qui s'impose de même que la première, c'est de conserver pour les noms de la famille européenne la forme de leur pays d'origine. Il est évidemment impossible d'empêcher un Anglais d'écrire *Liverpool*, *Woolwich*, et cependant ils viennent d'abandonner dans la figuration des mots indous une partie des conventions usitées dans leur propre pays.

Enfin, une dernière tolérance fera conserver l'écriture usuelle pour les noms de lieux très connus, c'est-à-dire consacrés par un long usage.

Le temps interviendra d'autre part, il faut l'espérer, pour atténuer ces exceptions, si un assentiment général accueille l'ensemble de nos propositions. Pour ne citer que deux noms, les géographes verront avec plaisir les Anglais abandonner la transcription *Leghorn* pour *Livorno* et faire figurer sur les cartes Gènes ou *Genoa* au lieu de *Genova*, ce dernier nom ayant quelquefois amené à confondre le Rhône avec la côte du Piémont, qui porte le nom de rivière de Gènes.

Si nous passons à l'examen en détail des sons vocaux que nous devons représenter, nous n'avons d'embarras véritable que pour les diphtongues, *ou*, *eu*, *an*, *in*, *on*, etc.

La règle générale étant de prononcer toutes les voyelles, il fallait évidemment adopter ici une convention nouvelle, et elle était d'autant plus indispensable que ces sons se présentent fréquemment dans les langues polynésiennes, chinoises ou malaises.

En ce qui concerne le son *ou*, l'opinion de la Société a été très nette. Elle a pensé qu'il convenait de donner à nouveau à l'*u* l'ancienne prononciation de la langue d'oc, cette adoption devant à la fois simplifier notre écriture et nous mettre en communauté de sentiment avec les peuples néo-latins, germaniques et anglo-saxons. Ces derniers viennent, en effet, d'adopter une solution identique, quoique ce pas ait été bien plus difficile à franchir pour eux que pour nous.

Le son *u* français, s'il s'en rencontre dans quelques dialectes, sera indiqué par la même lettre, mais surmontée d'un tréma (*ü*). Nous aurons fait ainsi un double sacrifice pour nous rapprocher des idiomes latins et germaniques.

En ce qui concerne le son *eu*, la commission a pensé qu'elle pouvait proposer la diphtongue française *œ* que nous employons avec la même prononciation dans le mot *œil*, il n'y aura de ce fait aucune ambiguïté pour personne.

La représentation des sons *an*, *in*, *on*, *un*, a donné lieu à de vives discussions dans le sein de la commission : le premier sentiment qui s'est produit aurait conduit à imiter ce qui se fait dans la péninsule ibérique, c'est-à-dire à mettre un tilde sur les voyelles pour leur donner la nazalisation nécessaire et écrire ainsi *a*, *i*, *o*, *u*, d'autres personnes pensaient qu'il suffisait de placer un trait sur les deux lettres pour bien indiquer qu'elles ne formaient qu'une seule émission (*an*, *in*, *on*, *un*).

Les votes définitifs ont repoussé l'emploi du tilde comme exigeant à priori une notation particulière. Le lecteur pourrait être embarrassé de savoir ce qu'indique ce signe ; d'autre part les casses des imprimeurs ne contiennent point encore des lettres liées par un trait comme il a été indiqué, de sorte que les conclusions ont été de ne point modifier en ce sens, provisoirement au moins, l'orthographe française.

En dehors de la tonalité des sons reste leur durée ; la Société admet l'accent circonflexe pour indiquer l'allongement d'un son, mais d'autre part elle a repoussé l'introduction des accents.

Elle a pensé qu'une écriture vraiment courante, ne pouvait être hérissée de signes diacritiques, que la distinction des brèves et des longues, sauf dans les cas exceptionnels d'une longue portée sur un son, devait s'apprendre par l'usage et non être un prétexte pour entraver l'écriture.

L'examen des sons de la plupart des consonnes de notre alphabet n'a donné lieu à aucune difficulté ; les peuples européens les prononcent tous à peu près de la même façon. Nous ne nous arrêterons qu'aux articulations qui offrent des divergences réelles.

Les lettres *g* et *s* conserveront toujours le son dur quelle que soit la voyelle qui les suive immédiatement.

Le signe *ch* français donnerait lieu, s'il était maintenu, à une véritable confusion. Les Allemands le prononceraient à peu près comme la jota espagnole, les Espagnols comme le *c*, et les Italiens comme un *k* ; les Anglais d'autre part diraient *tch*.

Il fallait éviter ce quadruple inconvénient et, pour ce faire, nous n'avions qu'à suivre la Société royale géographique de Londres qui a représenté ce son par *sh*.

Cela sera d'autant plus acceptable en France que nous sommes déjà familiarisés avec cette représentation par les mots *shah*, *shale*, *sheik*, et il n'y aura pour nous, pas plus que pour nos voisins, aucune ambiguïté.

Certains sons gutturaux qui n'existent point dans la langue française, sont communs en Arabie et dans les pays de l'Orient ; nous suivrons, pour cette représentation, la voie indiquée par nombre d'arabisants et nous prendrons *kh* pour reproduire la gutturale forte *ح*, *hg*, la gutturale douce *ح*.

Dans ce même ordre d'idées *th* et *dh* donneront les sons compris dans les mots anglais *path* et *thou* et que l'on retrouve dans quelques idiomes. En dehors de ces associations de la lettre *h* avec des consonnes, on la prononcera toujours comme une aspiration.

Restent les sons que les philologues désignent sous le nom de demi-voyelles ; une minorité de la commission aurait voulu les proscrire comme une complication inutile apportant trop peu de différence dans la prononciation pour être notée, mais la majorité a pensé que l'emploi de lettres usitées en France ne pourrait, en tout état de cause, entraîner aucune ambiguïté et que l'on irait au delà du but en se privant d'une semi-articulation utile aussi bien au point de vue de la prononciation que de la grammaire.

C'est dans cet ordre d'idées qu'elle a admis l'emploi de l'*y* et du *w*.

En ce qui concerne les sons comme *tch*, *dj*, *ts*, *dz*, *ks*, la minorité de la commission a émis l'avis qu'il n'y avait là qu'un son unique.

Mais la majorité a pensé qu'il y aurait des inconvénients sérieux à proposer pour figurer ces sons de nouveaux signes ou à diacritiser les consonnes principales, et qu'enfin, en employant deux lettres, on ne changerait que bien peu la valeur d'une émission que plusieurs personnes ne jugeaient point être simple.

Elle a admis alors, malgré l'opinion de l'un de ses membres, que les lettres *c* et *x* seraient supprimées et que la lettre *q* le serait aussi, sauf dans le cas exceptionnel de la représentation du signe arabe *quf*.

Enfin, comme dans les langues chinoises ou malaises l'*n* est souvent mouillée, on a admis la diacritisation accidentelle de cette consonne au moyen d'un tilde, en acceptant ainsi l'orthographe espagnole du mot *señor* dont l'utilité devient incontes-

table lorsqu'il s'agit des mots annamites *biñ*, *viñ*, que l'on prononcera *bigne* et *vigne*.

Telles sont les grandes lignes de la proposition faite par la Société de géographie.

Au moment où les derniers lambeaux des terres à peine explorées sont partagés entre les nations européennes, au moment où plusieurs centaines d'idiomes sont mis en lumière, où d'autres vont disparaître par l'anéantissement des tribus qui les parlent, il a paru à la Société de géographie qu'il était urgent de mettre de l'ordre et de la clarté dans les représentations des sons.

Nos propositions s'écartent peu de celles si récentes faites par la Société royale géographique de Londres, acceptées par l'*Hydrographical Office* et aussi des formules proposées par notre service hydrographique.

Nous pensons que ces efforts dans un même sens ne peuvent être stériles ; et qu'ils déblayeront le terrain de broussailles qui entravent l'expansion de la science géographique.

En marchant dans cette voie la Société à laquelle nous appartenons aura concouru, dans la mesure de ses forces, à un progrès durable et fécond.

ORTHOGRAPHE DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

Résumé des propositions faites par la Société de Géographie.

Les noms géographiques des nations qui emploient dans leur écriture des caractères latins (langues néo-latines, germaniques, scandinaves) seront écrits avec l'orthographe de leur pays d'origine.

Les règles qui vont suivre s'appliquent uniquement aux noms géographiques de pays qui n'ont point d'écriture propre ou qui écrivent avec des caractères différents des caractères latins.

Toutefois, à titre exceptionnel, on conservera l'orthographe usitée pour les noms de lieux, lorsqu'elle a été consacrée par un long usage. Exemple : La Mecque, Calcutta.

1. Les voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, se prononceront comme en français, en italien, en espagnol ou en allemand. La lettre *e* ne sera jamais muette.

2. Le son *u* français sera représenté par un *u* avec un tréma, comme en allemand.

3. Le son *ou* français sera représenté par un *u* comme en italien, en espagnol, en allemand, etc.

4. Le son *eu* français sera représenté par le caractère *œ*, prononcé comme dans *œil*.

5. L'allongement d'une voyelle pourra être indiqué par un accent circonflexe; un arrêt dans l'émission pourra être figuré par une apostrophe.

6. Les consonnes *b, d, f, j, k, l, m, n, p, q, r, t, v, z*, se prononceront comme en français.

7. *g* et *s* auront toujours le son dur français; exemple : *gamelle, sirop*.

8. L'articulation représentée en France par *ch* s'écrira *sh*; exemple : *Shérif, Kashgar*.

9. *kh* représentera la gutturale forte, *gh* la gutturale douce des Arabes.

10. *Th* représentera l'articulation qui termine le mot anglais *path* (θ grec).

Dh représentera le son qui commence le mot anglais *those* (ð grec).

11. En dehors de ces emplois de la lettre *h* qui modifient le son de la lettre qui la précède, elle sera toujours aspirée; il n'y aura, par suite, jamais d'apostrophe avant un nom commençant par un *h*;

12. L'*i* semi-voyelle sera représentée par un *y* prononcé comme dans *yole*.

13. Le *w* semi-voyelle se prononcera comme le mot anglais *William*.

14. Les sons doubles *dj, tch, ts*, etc., seront figurés par les lettres représentant les sons qui les composent. Exemple : *Matshim*.

15. L'*n* surmontée d'un tilde se prononcera *gn* comme dans *seigneur*.

16. *x, c, q*, disparaissent comme faisant double emploi; toutefois, cette dernière lettre pourra servir à représenter le *qaf* arabe et le *ain* pourra être représenté par un esprit doux.

On s'appliquera à indiquer au moyen des caractères ci-dessus le plus exactement possible la prononciation locale, sans chercher d'ailleurs une reproduction complète des sons que l'on aura entendus.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

POLY. — *Campagne de César contre Arioviste.* (Bulletin de la Société belfortaine d'Émulation, n° 7, 1885, p. 37 à 304.)

Le but principal de cet important mémoire est de déterminer la marche de César et de fixer le lieu où il défit l'armée des Germains.

L'auteur, M. Poly, commence par analyser et réfuter les solutions proposées avant lui par Chifflet, Schœpflin, Dom Jourdain, de Golbéry, Gravier et Léon Fallue, par M. Despierres, le colonel Sarette, le général von Veith, le général de Goeler, l'auteur de la *Vie de César* et tout récemment par le capitaine du génie Trouillet. Cette première partie est pleine de renseignements précieux pour la géographie de l'ancien pays des Séquanes.

La marche en avant qu'il trace à l'armée romaine, les points de ravitaillement qu'il lui assigne, et, enfin, l'emplacement qu'il adopte pour la bataille, sont-ils eux-mêmes à l'abri de toute critique ? Je ne le pense pas. Ces questions si complexes et dont César nous dit si peu de chose semblent, malgré tant d'efforts passionnés, ne comporter que des solutions incomplètes et contestables.

M. Poly établit d'abord, de la manière la plus plausible, que ce n'est pas à Langres, comme plusieurs l'ont supposé, mais dans sa province et sans doute à Vienne que César avait reçu, après la défaite des Helvètes, les ambassades des cités de la Gaule et qu'il s'était décidé à marcher contre Arioviste. Quant à ses légions, on peut croire qu'elles étaient alors cantonnées sur la Saône. Arioviste, qui se trouvait au pied des Vosges, vers la trouée de Belfort, dans la partie du pays des Séquanes qui lui avait été cédée et qu'il appelait sa Gaule, avait refusé de donner satisfaction aux Gaulois alliés des Romains et demandait des terres pour les Harudes. César comprit que l'invasion des Germains était un péril pour la République et gagna à marches forcées Besançon, la meilleure place des Séquanes, dont on prêtait à Arioviste l'intention de s'emparer. Cette place était très forte et richement pourvue. César en fit sa base d'opérations et y organisa ses approvisionnements et ses transports ; il marcha ensuite en avant. Jusque-là le récit et les appréciations de l'auteur sont saisissants et semblent incontestables.

La direction que prit l'armée au départ de Besançon ne ressort ni des *Commentaires*, ni du texte des auteurs anciens qui ont parlé de cette mémorable campagne. M. Poly reconnaît d'abord que la marche par la vallée de l'Oignon, ayant l'avantage d'éviter les accidents de terrain qui se multiplient sur les bords du Doubs supérieur, se présentait tout

naturellement ; mais il ne l'accepte pas. Il fait valoir pour cela trois considérations : 1° un corps d'armée de vingt-quatre mille Harudes se serait trouvé à Gray, et il importait de le déloger et de le refouler sur l'armée principale ; 2° il fallait se mettre en contact avec la flottille d'approvisionnement qui arrivait en même temps que les légions ; 3° le passage par la vallée de l'Oignon ne donnait point un nombre de milles suffisant pour répondre à la phrase de César, *ut millium amplius quadraginta* (ou *quingaginta* suivant les manuscrits) *circuitu locis apertis exercitum duceret*, phrase où il donne à *circuitus* le sens de détour devant s'ajouter au chemin direct dans l'évaluation de la distance, ce qui donne un total de cent soixante-onze kilomètres. Dans cet ordre d'idées, il conduit César de Besançon à Gray, lui fait remonter la Saône jusqu'à Chemilly, puis, quittant le fleuve, prendre à l'est et marcher enfin directement vers la partie de la Séquanie qu'occupait Arioviste.

Sur le premier point, on peut objecter que les vingt-quatre mille Harudes en question, pour qui Arioviste demandait des terres, sont cités comme ayant poussé leurs pillages jusqu'aux frontières des Éduens, mais que rien ne dit qu'ils se soient formés en corps d'armée avant d'occuper leurs rangs parmi les Germains d'Arioviste, le jour où l'action s'engagea contre les Romains. Dans tous les cas, César ne les trouva pas à Gray.

Quant à la flottille, pour arriver à Gray en même temps que César elle aurait dû, en partant de la base d'approvisionnements, faire, ce qui n'est pas admissible, cent soixante kilomètres tant sur le Doubs, de Besançon à Verdun, que sur la Saône, de Verdun à Gray.

Enfin *millium amplius quadraginta circuitus* ne veut pas dire : détour de plus de quarante milles à ajouter au chemin direct, mais : chemin de quarante milles arrivant au même but par un détour. Or dans ce nouveau sens il est facile de voir que l'armée par la vallée de l'Oignon, chemin non direct, avait fait quarante mille pas, ou même cinquante mille. En effet, le champ de bataille était, ceci est acquis, à cinquante mille pas du Rhin. Si l'on trace une ligne droite parallèle au cours du Rhin, le champ de bataille sera un des points de cette ligne ; or la plus courte distance à vol d'oiseau de Besançon à cette ligne, c'est-à-dire la perpendiculaire abaissée de Besançon sur cette parallèle en terrain supposé horizontal, est d'environ cinquante kilomètres ; César n'avait donc pas besoin d'avoir fait un bien grand détour pour avoir parcouru cinquante milles ou soixante-quatorze kilomètres, chiffre que demande M. Poly, au moment où apprenant, le septième jour, qu'Arioviste était à vingt-quatre mille pas, il s'arrête et prend une position où s'établit son camp et où a lieu la bataille.

La marche par la vallée de l'Oignon, moins directe que celle par la vallée du Doubs, donnait donc largement la longueur de l'itinéraire adopté par le général romain, c'est-à-dire plus de quarante mille pas.

En somme, la solution abandonnée par M. Poly me paraît préférable à celle qu'il adopte. Je reconnais, toutefois, que le laconisme de César est tel, qu'il est impossible d'arriver à la certitude sur les mouvements de son armée. Arrivant à la détermination du champ de bataille, M. Poly émet une hypothèse qui est, je crois, tout à fait nouvelle et qu'il défend avec une habileté remarquable et une connaissance approfondie des lieux ; cependant son hypothèse comporte plus d'une objection. Suivant lui, de Gray, César fait encore remonter à ses légions et à ses *impedimenta* la vallée de la Saône jusqu'à Chemilly ; de là, il prend le défilé de la vallée du Durgeon. Pourquoi, remarquons-le en passant, a-t-il obligé les Éduens qui venaient déjà de bien loin en aval, d'aller encore établir leur dépôt de vivres à huit kilomètres en amont, à Port-sur-Saône ? C'est vraisemblablement la même raison qui lui fait placer le dépôt des Lingons à Conflandey, en amont de tous les points où les routes de leur pays viennent déboucher sur la Saône. De Vesoul, César marche sur Lure ; Divitiac avait dû lui dire qu'avant d'arriver à ce dernier point il aurait à traverser quelques grands bois ; enfin, il aborde dans la haute vallée du Rahin, le défilé de Ronchamp.

Ici se présentent les objections dont j'ai parlé : La chapelle de Ronchamp est située non sur un plateau, mais sur le sommet très étroit d'une colline qui n'a jamais pu passer pour une citadelle naturelle ; le prétendu camp du Bermont n'aurait pu recevoir toute l'armée, il se serait trouvé dominé de très près par les hauteurs s'étaguant jusqu'aux sommets des Vosges ; Arioviste, en venant s'établir sur les collines du Ban de Champagny, n'aurait pas défilé devant le camp de César ; dans le sens de la marche de l'armée ce camp est à la même hauteur que celui du Bermont et non à deux milles au delà ; il a déjà été dit qu'il n'y avait pas sur la colline de la Chapelle de place pour y établir un camp ; l'occupation de ce point n'eût d'ailleurs servi de rien, la cavalerie d'Arioviste maîtresse, d'après l'auteur, de la vallée du Rahin, eût arrêté les convois venant de Luxeuil aussi bien que ceux venant de Lure ; enfin il est impossible de dire que la hauteur près de Frahier, dite le Haut-des-Champs-Belins, soit située au milieu d'une plaine (*planities erat magna*). On ne peut donc accepter comme démontré que Champagny ait été le lieu de la grande victoire remportée par les légions sur les Germains d'Arioviste.

Dans l'hypothèse d'une marche de César par la vallée de l'Oignon, le proconsul serait venu par Villersexel, rejoindre le pied de la falaise jurassique. Le septième jour de sa marche, apprenant que l'ennemi n'était plus qu'à vingt-quatre milles, il aurait établi son camp au-dessus et au nord-ouest de Gonvillars, sur un des caps de cette falaise, dominant au loin toute la plaine par laquelle pouvait déboucher l'ennemi. Ainsi que je l'ai dit dans un précédent rapport, c'est à peu près l'en-

droit où le capitaine Trouillet place le camp romain, après avoir fait faire à l'armée un détour trop long, suivant nous, qui l'a conduite à Vesoul, Maillerancourt, Baudoncourt, et l'a fait redescendre sur le territoire de Montbéliard.

En résumé, je répète que les textes sont si peu explicites qu'il est impossible de rien affirmer. Si donc je crois la marche par la vallée de l'Oignon plus simple et plus naturelle, je n'affirme rien, car elle ne saurait échapper non plus à toute critique.

P. Charles ROBERT.

Paris, 4 mai 1886.

GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE

G. CAPUS. — *La vallée des Yagnaous*. (Revue d'Ethnographie, t. IV, p. 233, avec une carte, 1885.)

Le mot Yagnao est le nom d'une rivière qui se jette dans l'Iskenderia, de la vallée qu'elle traverse et de la peuplade qui l'habite. Cette vallée, annexée depuis l'année 1879 au Turkestan russe, est située à cent quatre-vingt kilomètres à l'est de Samarcand. Elle s'étend de l'ouest à l'est sur une ligne d'environ cent vingt-cinq kilomètres et sa plus grande largeur ne dépasse pas deux kilomètres. A l'extrémité orientale, aux sources de la rivière, la vallée du Yagnao est entourée d'un massif de montagnes très élevées (le Goumbaztao) dont les contreforts du nord prennent le nom de montagnes du Zerefchane et ceux du sud, celui de chaîne du Hissar. Six passes traversent cette dernière chaîne et débouchent dans la province du Hissar et sept défilés conduisent au nord dans la haute vallée du Zerefchane. Ces passes situées presque toutes à une altitude de douze mille pieds ne sont, à l'exception d'une seule, praticables que pendant l'été.

Le chiffre de la population de la vallée du Yagnao ne dépasse guère celui de deux mille âmes. Les habitants sont établis dans vingt-sept villages, dont douze sont bâtis sur la rive droite et quinze sur la rive gauche du Yagnao. Les Yagnaos, tous fort pauvres, voient le sol de leur vallée couvert de neige pendant sept mois de l'année et, pendant trois mois, elle est si épaisse que les communications entre les différents villages sont interrompues. MM. Bonvalot et Capus explorèrent cette vallée dans le courant du mois de juin 1881, et ils purent visiter non seulement les villages, mais encore les stations d'été où pendant les mois de juin, de juillet et d'août les habitants conduisent les troupeaux qui les font vivre. L'agriculture ne peut, en effet, subvenir à leurs besoins. Les champs sont préparés au mois d'avril et la récolte se fait au mois de septembre. Le blé et l'orge produisent à peine le sixième grain : à ces deux céréales il faut joindre des haricots, un peu de lin, de la luzerne et des fèves en maigre quantité. Les récoltes sont donc insuffisantes et les habitants sont forcés d'aller chercher dans le Hissar un supplément d'alimentation. L'élevé du bétail leur fournit une compensation : les moutons sont nombreux et chaque habitant possède trois ou quatre vaches. On trouve aussi dans chaque village deux ou trois chevaux.

Telle est la région explorée par MM. Bonvalot et Capus. Celui-ci a inséré dans la *Revue d'Ethnographie* un mémoire d'où j'ai tiré les renseignements que je viens d'exposer et il nous a fait connaître les incidents qui ont marqué leur passage à travers les villages, les vallées et

les montagnes qu'ils ont rencontrés. M. Bonvalot a, de son côté, consacré à cette excursion deux chapitres du volume auquel il a donné le titre de *du Kohistan à la Caspienne*. L'intérêt de ces récits est d'autant plus vif que toutes les contrées de l'Asie centrale nous sont peu connues et que jusqu'à ces derniers temps, avant la publication des travaux des explorateurs et des savants russes, nous n'avions entre les mains que les relations de Moorcroft, de Burnes, de Wood et de Mohan Lal. Aujourd'hui, nous possédons sur les Yaghaos seuls et sur leur dialecte les notices insérées dans la *Gazette du Turkestan* par MM. Alexandre Kuhn et Akimbetief. Avec le récit de MM. Capus et Bonvalot, elles méritent de fixer d'autant plus l'attention, que la race des Yaghaos tend à perdre sa pureté originelle et à abandonner l'usage de son dialecte. Les observations anthropologiques faites par M. Bonvalot et l'opinion formulée par M. Muller sur la langue des Yaghaos tendent à conclure qu'ils appartiennent à la race iranienne. Je me permettrai cependant de faire observer que presque tous les mots cités par MM. Capus et Bonvalot dans leurs narrations sont d'origine turque.

CH. SCHEFER.

E. AYMONIER. — *Notes sur le Laos*. (Excursions et reconnaissances en Cochinchine, t. VIII, n° 20, nov.-déc. 1884.)

Entre les royaumes de Cambodge au sud, de Siam et de Birmanie à l'ouest, de l'Yunnan au nord et de l'Annam à l'est, il y a un vaste territoire, peu connu, qu'habitent des sauvages aux mœurs étranges et qui est divisé en une foule de petits États tributaires du roi de Siam. C'est le Laos.

Arrosé dans sa partie occidentale par le Ménam et son affluent le Meping, il est traversé, du nord-ouest au sud-est, dans toute sa longueur, par le grand fleuve auquel nous donnons à tort le nom de Mé-Khong et que les indigènes appellent soit Nam-Khong, c'est-à-dire l'eau (qui coule) vers Khong (ville du Laos méridional), soit Sé-Khong ou le fleuve de Khong. Quant au mot de Mé-Khong, il ni saurait en aucun cas s'appliquer à une rivière, car il signifie *la grande ville de Khong*, et il y aurait lieu de modifier cette appellation erronée.

M. Aymonier, l'auteur du mémoire qui a été renvoyé à mon examen, et qui est bien connu par ses belles recherches sur l'épigraphie khmer, a exploré le Laos méridional, ou Laos cambodgien, et il donne une description géographique des provinces de Sting-Streng, la plus méridionale de toutes les provinces laotiennes, de Méléou-Prey, de Tonlé-Ropou, de Sen-Pang, d'Attopœu, de Saravan et de Khamthong, de Khong et de Bassak, provinces situées dans la partie du bassin du Mé-Khong comprise entre Sting-Treng et Sieng-Khan et dans le bassin de son affluent le Moun ; il traite aussi en détail des mœurs de leurs habitants.

Les *mœuong*¹, ou petits États qu'il a visités, sont administrés par quatre hauts dignitaires dont les charges sont héréditaires : un chau (tchiao), qui est le chef ou seigneur, un oppahat qui a le rang de vice-roi, un ratserong et un ratsebout, et par une foule d'autres fonctionnaires d'ordre inférieur qu'on appelle kromokan ou táseng. Quoiqu'ils soient, comme tous les autres petits états laotiens, tributaires du roi de Siam, ces mœuong jouissent cependant d'une indépendance relative que n'a pas le Laos siamois dont les principaux chefs sont le plus souvent étrangers au pays et viennent de Bangkok. Tous les habitants paient un impôt de capitation, qui n'est pas toujours au profit du roi de Siam ; en effet, beaucoup d'entre eux ne sont pas inscrits sur les registres du suzerain, et la taxe prélevée va enrichir les chefs locaux.

Il est impossible de suivre M. Aymonier pas à pas dans le journal, plein de faits intéressants, qu'il a rédigé pendant son voyage dans ces régions peu connues, où il nous fait connaître les principaux cours d'eau, les centres de population importants, les mœurs et les occupations ordinaires des habitants de chacune des provinces qu'il a visitées, et où il donne des renseignements sur l'administration locale et énumère les principaux articles de commerce. Nous nous contenterons de dire quelques mots des mœurs des sauvages laotiens, surtout des Kouï, des Kvèk et des Rôdé, sans cependant nous appesantir sur des détails, qui sont certes curieux, mais qui nous entraîneraient trop loin.

Les Kouï et les nombreuses tribus qui habitent le nord-est du Laos, les Rôdé, les Khvèk, les Tampuon, les Penong, les Stieng, les Loué, les Chréai, les Prou, les Nhancœun, les Barevèn, les Halèn, les Dœun, les Sèng, les Sruk, etc., sont, en somme, des sauvages qui, là comme ailleurs, sont très adonnés à la boisson et à la sorcellerie, travaillent peu et sont méfiants à l'égard des étrangers.

Les Kouï du Laos méridional ont pour principale industrie la récolte de la cire qu'ils font en mars et avril lorsque les nids d'abeille sont vides ; ils montent aux arbres à l'aide de petites fiches de bois dur qu'ils enfonce au fur et à mesure de leur ascension en frappant avec un maillet trois coups, ni plus ni moins. C'est avec des pains de cire qu'ils paient leur taxe de capitation. On exporte aussi de leur pays de la résine, des peaux, de l'ivoire, des buffles, etc. La chasse est en effet une occupation importante pour beaucoup de Laotiens qui, comme la plupart des Indo-Chinois, fabriquent eux-mêmes leur poudre, et il est nécessaire d'ajouter qu'ils ne se contentent pas de faire la chasse aux animaux, petits et gros, mais qu'ils se la font aussi entre eux, de tribu à tribu, de famille à famille, et sans aucune pitié. Les chasseurs laotiens ont une foule de superstitions que je n'ai point à reproduire ici ; j'indiquerai seulement, en passant, qu'ils ne doivent pas se dire plus de

(1) Le nom de *Mœuong*, qui signifie réellement état ou petit royaume, s'applique aussi par extension au pays tout entier et même souvent, dans une acception plus restreinte, aux capitales des provinces.

trois mots par jour et qu'ils ne peuvent s'emprunter ni feu, ni tabac, ni marmites. Chacun pour soi, est leur devise.

Les femmes laotiennes ont des mœurs dissolues. Les jeunes filles ont toute liberté d'action ; les jeunes hommes leur font ouvertement visite, le jour et la nuit, et, pour que les parents n'en ignorent et ne croient pas avoir affaire à un voleur, ils ont soin, en entrant le soir dans la maison, de donner trois bons coups de pied dans la cloison de la chambre des vieux. Mais quand une fille devient enceinte, elle a droit au mariage ou tout au moins à une indemnité. Du reste, les filles se marient toujours à leur convenance, car si, forcées de contracter un mariage contre leur gré, elles se conduisaient mal dans la suite, ce ne serait pas sur elles que retomberait la faute, mais sur leur mère. L'adultère est puni sévèrement.

Les funérailles se font en pleine forêt. Le cadavre, enveloppé de bandelettes d'étoffe, roulé dans une natte, puis emballé entre des lattes de bambou, est porté sur un bûcher où il est livré aux flammes.

Ce ne sont donc pas seulement de belles études d'archéologie orientale que l'on doit à M. Aymonier ; la géographie et l'ethnographie lui sont aussi redevables de travaux intéressants. ALF. GRANDIER.

HENRY-M. STANLEY. — *Cinq années au Congo, 1879-1884* (trad. fr. Bruxelles, 1885, 2 vol. in-8°).

Le 12 août 1877 débouchait à la pointe de Banana, une petite troupe de Zanzibarites, conduite par un blanc ; c'était l'expédition de Stanley qui venait de résoudre le plus important des derniers problèmes de la géographie continentale : le cours du colossal Congo, connu seulement par son estuaire, allait désormais s'inscrire entier sur les cartes.

Deux ans plus tard, presque jour pour jour, le 14 août 1879, M. Stanley revoyait cette même pointe de Banana d'où il allait s'engager dans un nouveau voyage sur le cours du fleuve. S. M. le roi des Belges l'avait chargé d'aller étudier les territoires du Congo, en évaluer les ressources, y conclure des traités avec les chefs indigènes, y établir des stations, étapes hospitalières pour les explorations de l'avenir.

Le 29 juillet 1884, M. Stanley abordait en Europe, sa mission accomplie. C'est le récit des cinq années consacrées à l'accomplir que l'illustre explorateur a présenté au public en 1885. Une bonne traduction française de ce livre, due à M. Girard Harry, a été publiée à Paris, chez l'éditeur Maurice Dreyfus, sous le titre de : *Cinq années au Congo*. Elle forme un volume de 683 pages, avec un grand nombre d'illustrations et des cartes.

Un compte rendu comme celui-ci ne peut être qu'une vue, à vol d'oiseau, de l'ouvrage. Les premiers chapitres expliquent la constitution de l'Association internationale du Congo. Nous y voyons que le secret sur l'expédition projetée fut gardé, « car il devenait évident, pour quiconque y réfléchissait, que les soi-disant sociétés géographiques et commer-

ciales n'étaient pas uniquement destinées à développer les connaissances géographiques, mais encore à favoriser les intérêts politiques de leurs gouvernements. » Nous ne pouvons pas trop nous en plaindre, puisque la précaution du secret aiguillonna le zèle de M. de Brazza pour de nouvelles entreprises qui nous valurent le traité avec Makoko et subsidiairement le Congo français.

« Les cinq premiers chapitres conduisent jusqu'à Vivi, « ultima Thule » de la navigation du bas Congo (p. 89), la flottille des petits bateaux à vapeur de l'expédition ; puis nous assistons à l'ouverture d'une route de terre destinée à contourner la première zone des rapides du Congo. Sur les flancs rocheux de contreforts dont le fleuve baigne les pieds, il faut à grand renfort d'hommes frayer une voie praticable, par laquelle seront hissées les lourdes sections des bateaux démontés, des allèges d'acier, sans compter tout le matériel, tous les approvisionnements, toutes les marchandises d'échange. Cette entreprise exigea un an de labeur obstiné pour s'arrêter à Issangila où le Congo s'étale momentanément en un large bief navigable.

C'est au cours de cette lutte contre les rochers et les forêts que M. Stanley eut la surprise de voir un jour, le 7 novembre 1880, arriver par le haut du fleuve « le comte Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau. »

L'explorateur américain paraît avoir été plus courtois en cette circonstance avec son jeune émule qu'il ne le fut plus tard sur les rives de la Seine.

Vers la fin de 1881, après avoir fondé la station de Léopoldville, l'expédition atteignait le Stanley pool, vaste épanouissement lacustre du Congo. Les lignes générales du Stanley pool, qui couvre près de quatre cents kilomètres carrés, sont aujourd'hui bien connues. Vers le milieu du volume de Stanley se trouve la relation de la découverte du lac Léopold II.

A cent cinquante kilomètres environ en amont de Stanley pool, le fleuve reçoit dans l'est, c'est-à-dire sur sa rive gauche, un cours d'eau, le Sefni, dont la partie supérieure s'épand en une nappe d'eau longue de trente kilomètres, profonde, toute dentelée de baies et bordée de collines boisées. A l'extrémité nord de ce lieu arrivent deux affluents qui ne sont peut-être que deux émissaires du Congo. Il existerait donc là comme une île immense entourée par un bras du fleuve.

Après son expédition au lac Léopold II, M. Stanley revient en Europe rétablir sa santé fort altérée.

Jusque-là, l'envoyé de l'association internationale du Congo, avec quelques Européens et soixante-huit Zanzibarites, avait fondé cinq stations, transporté en amont des cataractes et laissé sur le Congo une flottille, enfin assuré ses communications avec la mer. De plus, une route à fourgons avait été frayée entre Vivi et Issangila, Manyanga et Stanley pool. M. Stanley avait pénétré à sept cents kilomètres dans l'intérieur du pays et obtenu des cessions de territoire d'un grand nombre de chefs.

Ayant, pendant son séjour en Europe, démontré au comité tout ce qui restait à faire pour ne pas perdre le bénéfice de la tâche accom-

plic, il fut chargé d'une nouvelle mission. Elle eut comme but essentiel la prise de possession dans l'importante vallée du Quiliou-Niari, affluent littoral dont le cours est sensiblement parallèle à celui du Congo.

C'est aux premiers jours de janvier que M. Stanley est de retour à Vivi, où il trouvait la situation compromise par l'incurie et les mésintelligences de ses compagnons. Le 9 mai, il part pour aller fonder des stations jusque sur le haut fleuve, jusqu'aux limites des seize cent mille kilomètres carrés de terre presque plane qui forment, dit M. Stanley, comme l'amande de la noisette africaine. Les stations de Bolobo, Loukela, Ngombo, l'Equateur, furent successivement fondées sur la rive droite du Congo. Il restait à faire par le fleuve une dernière étape de neuf cents kilomètres pour atteindre les Stanley-Falls, terme assigné aux opérations de l'Association internationale. Au cours de cette portion du trajet, le chef de l'expédition eut à traverser la tribu contre laquelle il avait, en 1877, soutenu un si rude combat. L'entrevue, cette fois, fut pacifique, grâce, en partie, au prestige exercé sur les indigènes par le bateau à vapeur, son bruit, sa fumée, sa rapidité d'évolution. L'expédition était, fin décembre 1883, à la septième des cataractes de Stanley-Falls où fut constituée la dernière station sur le Haut-Congo. Trois mois plus tard, M. Stanley se retrouvait à Vivi, ayant accompli le difficile programme dont l'exécution avait été confiée à sa tenace énergie.

Telles sont, à grands traits, les phases de la mission dont rend compte, pour le public, l'ouvrage intitulé : *Cinq années au Congo*. Des incidents ou des accidents, des anecdotes, des aventures racontés avec beaucoup de verve ajoutent à l'intérêt de ce livre, sorte de journal de marche d'une avant-garde de notre civilisation. Des renseignements géographiques et ethnographiques s'y rencontrent aussi. Toutefois ce n'est pas là un livre de science ; il semble même regrettable que les éléments précis n'y soient pas plus abondants.

Avec le personnel dont il disposait, M. Stanley eut pu, certes, rapporter des données de grande valeur pour l'établissement de la carte et pour la connaissance du pays. La carte en deux feuilles qui accompagne l'ouvrage parle de quatre cents observations nouvelles de latitude et de longitude. Sur combien de points et sur quels points portent-elles ? Par quels moyens ont-elles été exécutées ? Où en sont les originaux ? Voilà ce qu'il serait intéressant de connaître.

La publication se termine par une série de pièces annexes, notamment le texte du traité de Berlin, en vertu duquel, sans avoir eu presque le temps d'être une expression géographique, la région du Congo est devenue une expression politique.

Il pourrait y avoir profit à comparer les appréciations de M. Stanley sur certains faits, aux appréciations correspondantes envoyées par la mission française de l'Ouest-Africain. M. de Brazza prépare en ce moment une relation qui fera la contre-partie de celle de l'association internationale africaine.

CH. MAUNOIR.

BULLETIN

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

SECTION

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

DOCUMENTS OFFICIELS

CIRCULAIRE ADRESSÉE AUX MEMBRES DU COMITÉ

Paris, le 15 avril 1886.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous annoncer que l'ouverture du Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne aura lieu, le mardi 27 avril courant, à midi et demi.

Les travaux du Congrès se poursuivront durant les journées des mercredi 28, jeudi 29 et vendredi 30 avril.

Je vous serais reconnaissant, Monsieur, de vouloir bien assister, aussi souvent que vous le pourrez, à ces réunions.

Le samedi 1^{er} mai, à deux heures précises, je présiderai la séance générale du Congrès. Je serais heureux qu'il vous fût possible d'honorer cette cérémonie de votre présence.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts
et des Cultes,

Pour le Ministre et par ordre :

Le Chef du 1^{er} Bureau,

BILLOTTE.

ARRÊTÉ

Le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes,

ARRÊTE :

M. Alexandre BERTRAND, membre de l'Institut, vice-président de la section de géographie historique et descriptive du comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, présidera la séance d'ouverture du Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne.

Suivant l'ordre de leurs travaux, MM. les Délégués des Sociétés savantes formeront des réunions distinctes, dont les bureaux sont constitués ainsi qu'il suit :

.
.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

<i>Président</i>	M. le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE.
<i>Vice-Présidents</i> . .	} M. A. BERTRAND. M. BOUQUET DE LA GRYE.
<i>Secrétaire</i>	

Les assesseurs seront pris parmi les délégués présents aux réunions.

Fait à Paris, le 20 avril 1886.

RENÉ GOBLET.

**RÉUNION DES DÉLÉGUÉS
DES SOCIÉTÉS SAVANTES DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS
A LA SORBONNE**

Le mardi 27 avril 1886, le Congrès s'ouvre, à midi et demi précis, par une réunion préparatoire dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Alexandre Bertrand, membre de l'Institut, vice-président de la section de géographie historique et descriptive du comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur du musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

M. Alexandre Bertrand prend la parole en ces termes :

« MESSIEURS,

« L'honneur de présider le Congrès des sociétés savantes revenait, cette année, à l'amiral Jurien de la Gravière, président de la nouvelle section du comité (section de géographie historique et descriptive). L'amiral est malheureusement retenu loin de Paris par des devoirs auxquels il n'a pu se soustraire. Vous le regretterez comme moi.

« En son absence, M. le Ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes m'a désigné pour le remplacer. Je dois d'abord le remercier de cette marque de confiance, dont j'ai le droit d'être fier.

« Vous représentez, en effet, messieurs les délégués, la science dans ce qu'elle a de plus précis et de plus fécond à la fois. Vous apportez à Paris, de tous les départements, les éléments épars de cette grande enquête scientifique sans laquelle toute généralisation serait stérile. Vous faites de la décentralisation dans la meilleure acception du mot. A Paris, nous ne pouvons rien sans vous.

« L'uniformité ou la diversité régionale des résultats obtenus par vos efforts nous servent de guide. Vos travaux spéciaux nous rassurent sur la légitimité de nos généralisations. Nous attendons donc, chaque année, vos communications avec la légitime impa-

tience qui s'attache à l'espoir de voir confirmées les hypothèses proposées, se révéler des faits nouveaux.

« Dans l'ordre des recherches auxquelles nous nous livrons en commun, la division du travail est un des grands éléments de succès. Nous devons remercier M. le Ministre d'avoir constitué une nouvelle section répondant manifestement aux progrès de la science. La grande prospérité de la Société de géographie, le souvenir des travaux si féconds de la commission de géographie historique de l'ancienne France, momentanément interrompus, imposaient cette innovation à l'esprit éclairé du Ministre qui est à notre tête.

« Au nom du Ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, je déclare ouvert le congrès des sociétés savantes. »

Le président donne ensuite lecture de l'arrêté ministériel du 20 avril 1886, constituant les bureaux des cinq sections du congrès.

La séance est levée à une heure et les différentes sections se réunissent dans leurs amphithéâtres respectifs.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU MARDI 27 AVRIL

PRÉSIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT

La section, réunie dans l'amphithéâtre de physique et chimie de la Sorbonne, procède d'abord à l'élection des deux assesseurs. Sont désignés MM. le lieutenant-colonel de la Noé, et J.-V. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est à Nancy.

M. BOUQUET DE LA GRYE rappelle que huit questions ont été spécialement rédigées par le comité, pour être posées au congrès. — Elles sont ainsi formulées :

1° Anciennes démarcations des diocèses et des cités de la Gaule servant encore aujourd'hui de limites aux départements ;

2° Signaler les nouvelles découvertes de bornes milliaires ou les constatations de chaussées antiques qui peuvent servir à déterminer le tracé des voies romaines en Gaule ou en Afrique ;

3° Grouper les renseignements que les noms de lieux dits peuvent fournir à l'archéologie et à la géographie antiques ;

4° Exposer les découvertes archéologiques qui ont servi à déterminer le site de villes de l'antiquité ou du moyen âge, soit en Europe, soit en Asie, soit dans le nord de l'Afrique ;

5° Signaler les documents géographiques curieux (textes et cartes manuscrits) qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives des départements et des communes.

6° Étudier les mouvements généraux des sables en Afrique et en Asie, déterminer les régions où les sables reculent et celles où ils progressent ;

7° Étudier les résultats géographiques obtenus à la suite des grandes explorations accomplies récemment au Congo, dans l'Indo-Chine et au Tonkin ;

8° Étudier les communications fluviales ou par canaux entre la Manche et la Méditerranée.

M. MARTEL, du club alpin français, expose rapidement la découverte récemment faite d'un grand massif ruiniforme encore inexploré, situé à 80 kilomètres environ de Montpellier et désigné par les montagnards, à cause de son analogie apparente avec les restes d'une ville antique, sous le nom de Montpellier-le-Vieux.

M. Martel donne ensuite, pour répondre à une question de M. HIMLY, quelques renseignements sur deux grottes qu'il a fouillées à 6 kilomètres à l'ouest de Meyrueis (Lozère).

M. J.-V. BARBIER présente une carte de Bourgogne faite par Gauthey et Pourchet en 1782, et une petite carte de France de même date, émanant des mêmes auteurs, dressées toutes deux sur la demande des élus de la province de Bourgogne. Selon l'avis de M. Barbier, ces cartes semblent marquer la transition entre l'ancienne et primitive cartographie du xv^e au xviii^e siècle et la topographie scientifique de nos jours. Pour fantaisiste que soit la représentation du sol, elle est figurée là en une sorte de perspective cavalière dont l'avantage est de donner un aspect artistique et pittoresque. M. Barbier ne se flatte pas, le temps lui ayant manqué pour étudier graphiquement cette figuration, d'avoir approfondi la question, mais il invite les topographes à l'étudier de plus près en lui donnant l'exactitude scientifique, indispensable aujourd'hui, pour mettre entre les mains des touristes des itinéraires donnant une notion pittoresque des accidents du terrain, suppléant peut-être avec avantage aux photographies, aux croquis et dessins dont sont remplis les manuels ou les guides spéciaux si répandus maintenant dans le public.

M. BOUQUET DE LA GRYE résume à ce propos les procédés en usage dans l'hydrographie et qui consistent essentiellement dans l'éclairage à 45° de cartes tracées par courbes équidistantes.

M. DE LA NOE reproche aux perspectives cavalières de ne donner qu'un seul point de vue. On réaliserait bien mieux les *desiderata* qui viennent d'être formulés en multipliant entre les mains des voyageurs, pourvus déjà de cartes à courbes équidistantes, les silhouettes exactes, donnant la physionomie du pays.

M. MAUNOIR fait remarquer que certains guides qui remontent au commencement du siècle, offraient déjà des vues perspectives accompagnant les descriptions de pays, mais que ces vues ne pouvaient servir que dans le sens de l'itinéraire suivi par les auteurs.

M. HAMY se réserve de revenir sur la question historique soulevée par M. Barbier dans sa communication.

M. DRAPEYRON, de la Société de topographie de France, lit une note qui a pour titre : *Examen du vœu des Congrès nationaux de géographie concernant l'institution d'une agrégation spéciale de géographie*. Il s'attache à montrer la diversité des études et des aptitudes que requièrent l'histoire et la géographie dont l'union ne saurait être que malheureuse, du moment qu'elle est forcée. Mais, si les congrès nationaux ont eu raison de réclamer une agrégation spéciale de géographie, cette création pourrait néanmoins échouer faute d'un programme nettement tracé. Une agrégation de géographie d'où la topographie, la cartographie, la lecture de la carte de l'état-major, les sciences naturelles, base solide de toute géographie physique, seraient exclues, ne serait qu'une agrégation de géographie purement nominale ¹.

M. BOUQUET DE LA GRYE propose de renvoyer la proposition de M. Drapeyron à M. le Ministre de l'instruction publique.

Cette proposition est appuyée par M. Fr. BAZIN qui voit dans la création d'une agrégation spéciale de géographie, le meilleur moyen de relever l'enseignement de cette science en France.

M. HIMLY reconnaît que les Sociétés de géographie sont bien dans leur rôle en insistant pour que la science qu'elles cultivent ait, dans l'enseignement, des interprètes autorisés et bien préparés. Mais il fait remarquer que l'Université, qui a aussi ses devoirs et ses intérêts, doit se demander si la création d'une agrégation spéciale de géographie est bien en rapport avec le rôle assigné à cette science dans l'enseignement. Professeur de géographie, M. Himly sait estimer la géographie à sa valeur, mais il voit à regret que l'on en exagère l'importance en cherchant à y englober toute espèce de sciences physiques et natu-

(1) La lecture résumée ci-dessus est imprimée dans le n° de mai 1886, de la *Revue de géographie* (p. 343-349).

relles. L'enseignement de l'histoire, que l'on accuse d'opprimer la géographie, est bien autrement important dans l'éducation, et M. Himly trouve l'homme bien plus intéressant pour l'homme que la terre elle-même.

Dans le conseil général des facultés de Paris, où la question que l'on vient de soulever a déjà été portée, il a été reconnu qu'il serait bon de suppléer à ce que la géographie, telle qu'on l'enseigne dans les facultés des lettres, a vraiment de trop spécial, en créant dans les facultés des sciences un autre enseignement géographique. Il est extrêmement important que le côté scientifique de la géographie soit représenté dans l'enseignement supérieur. On aura ainsi à côté d'une géographie s'occupant plus spécialement de ce qui touche de plus près à l'homme, cette autre géographie qui s'attache plutôt à l'étude de la nature.

M. Himly est tout prêt à émettre et à soutenir tout vœu qui demanderait pour les services géographiques une place très honorable dans les facultés des sciences.

M. MAUNOIR partage cette manière de voir.

M. ALEXANDRE BERTRAND applaudirait à toute mesure qui aurait pour résultat d'élargir la place de la géographie dans l'enseignement *supérieur*. Mais les études *secondaires* sont déjà tellement chargées, qu'il verrait avec terreur une nouvelle agrégation imposer aux malheureux enfants des programmes plus étendus. Il serait bien préférable, dans l'intérêt des études géographiques, d'ouvrir aux travailleurs des débouchés nouveaux dans l'Université, par les créations de chaires dont M. Himly a parlé.

M. BARBIER observe qu'il faut avant tout chercher à former, dans le haut enseignement, des professeurs qui puissent embrasser à la fois toute la science géographique et non point telle ou telle partie de cette science.

M. J. DELONGLE, de la Société bretonne de géographie, insiste en faveur de la séparation dans l'enseignement de la géographie et de l'histoire.

M. LE PRÉSIDENT estime que dans une question aussi complexe que celle qui vient d'être rapidement discutée, il y a bien des côtés qui méritent d'être examinés avec soin et propose de

renvoyer le vœu de M. Drapeyron à la section de géographie du comité.

Cette proposition est adoptée.

M. LETAILLE, pour répondre à la question 4 du programme, communique un court travail résumant les découvertes qui ont permis de fixer l'emplacement de diverses cités antiques de la Tunisie.

M. LE DOCTEUR ROUIRE, de la Société de géographie de Tours, résume les faits nouveaux qu'il a recueillis pendant sa dernière mission en Tunisie, et expose en particulier le résultat de ses recherches sur les dolmens de l'Enfida :

« Dans la Tunisie centrale, dit M. Rouire, sur le territoire de l'Enfida, se trouve une des plus remarquables agglomérations de dolmens qui aient encore été découvertes. Ces dolmens sont situés à une distance de 50 kilomètres environ de Kairouan, à une distance presque égale de Sousa et à 15 kilomètres de la rive nord du lac Kelbiah. Le voyageur qui suit la route de Kairouan à Dar-el-Bey, par Dar-Belouar, les rencontre sur la route, lorsqu'il a franchi l'Abd-el-Goui, à quelques centaines de mètres au nord de cet oued. Il voit alors quelques dolmens s'éparpiller à droite et à gauche du sentier qu'il suit, mais s'il n'a pas été prévenu, il risquera fort de ne prêter qu'une attention distraite à ces monuments. Ensevelis sous les blés et les orges, masqués par les ondulations de terrain, isolés entre eux par des bouquets de cactus, des touffes d'aubépine, et quelques jujubiers sauvages qui, quelquefois, les recouvrent entièrement, les dolmens se dissimulent aux yeux du voyageur qui, passant au milieu d'eux, est loin de se douter qu'il se trouve en présence d'une des plus considérables agglomérations de dolmens qui existent au monde. Cette situation effacée des dolmens par rapport aux terrains environnants, doit être la principale des causes qui ont empêché ces monuments d'être l'objet d'une étude méthodique. Depuis plusieurs années cependant, divers voyageurs en avaient signalé l'existence. En 1875, M. Doumet-Adanson les signalait à l'attention publique, mais pressé par le temps, cet explorateur ne put ni entreprendre des fouilles, ni recueillir assez de documents pour donner de ces dolmens une description scientifique. Moi-même, en 1881, lancé à la pour-

suite d'une fraction de la tribu des Ouled-Saïd, qui s'était insurgée à la suite des événements de Sfax, je ne pus que jeter un regard sur cette agglomération, la noter au passage, et laisser derrière elle le regret qu'on éprouve lorsqu'on voit devant soi un vaste champ d'études ouvert, et qu'on laisse ce champ inexploré. »

M. Rouire est revenu dans ces parages en 1885, et bien que l'étude de ces dolmens ne fit pas partie du cadre de ses recherches, il s'est arrêté quelques jours dans le pays, et a relevé les caractères principaux des monuments qu'il avait sous les yeux.

« La région des dolmens, dit-il, est, dans son ensemble, un pays plat. Elle constitue une partie de la grande plaine de l'Enfida, laquelle n'est elle-même que la prolongation de l'immense plaine de Kairouan vers la mer. Le terrain précis que recouvrent les dolmens est rocailleux, parsemé d'affleurements calcaires formant îlot au milieu des terres sablonneuses et argileuses. Toute cette partie du pays est très fertile. Depuis les bords du lac Kelbiah jusqu'à Dar-el-Bey, c'est-à-dire sur un parcours de 30 kilomètres, on ne voit qu'un immense champ de céréales. Encore de nos jours, en faisant la description du pays, on pourrait reproduire point par point, le tableau que nous donne Scylax, de la région avoisinant le grand marais du Triton. Fertilité du pays, richesse des cultures, qualité et quantité du bétail, rien ne serait à supprimer. Bien que pays de plaine, le site en cet endroit n'en garde pas moins un certain pittoresque. Ce pittoresque tient à la fois de la monotonie de la plaine et du grandiose de la montagne. Au nord le Zag-huan dresse sa double cime à l'aspect sévère. A droite la série des monts qui se prolonge dans la presqu'île du cap Bon, en avant les collines qui s'avancent en promontoire dans la plaine, lui font cortège. Par derrière elles, les hauts blocs montagneux du plateau central, dernière terminaison de l'Atlas, ferment l'horizon. Au sud, la vaste steppe, l'inconnu ; à l'est, l'immense nappe de blé qui jaunit la terre jusqu'au marais d'Halk-el-Menjel communiquant avec la mer.

« Tous les dolmens s'échelonnent sur la rive gauche de la petite rivière d'Abd-el-Goui. Jusqu'ici, il n'en a pas été rencontré un seul sur la rive droite. Là, sur un terrain rocailleux, ils sont groupés, rassemblés au nombre de 800 environ sur un espace

de 250 hectares, sans ordre apparent et séparés les uns des autres par des intervalles variant de 10 à 50 mètres. Tous appartiennent à un type unique.

« Ils se composent d'une longue table de pierre, horizontale, reposant sur des dalles verticales se joignant à angle droit. Ils ont ainsi l'aspect d'un coffret rectangulaire dont les côtés seraient formés par les trois dalles verticales et le toit par la dalle horizontale. Une des quatre dalles verticales manque constamment. Le coffre reste ainsi ouvert par un des côtés.

« J'ai toujours vu cette ouverture tournée à l'est ou au sud-est; de tous les dolmens que j'ai aperçus, il n'en est pas un seul qui ait son entrée à l'ouest ou au nord. M. Maugiavacchi, qui connaît à fond cette région et qui y séjourne depuis plusieurs années déjà, n'en a pas vu non plus. C'est une orientation constante et sur un groupe de 800 dolmens au minimum, une telle régularité d'orientation est un fait dont il me paraît nécessaire de tenir compte.

« Une autre particularité à signaler, mais qui n'appartient en propre qu'à un nombre relativement restreint de dolmens, est l'absence, chez quelques-uns d'entre eux, de la dalle horizontale formant toiture. Les dolmens ainsi constitués ne sont formés que par trois pierres verticales posées de champ. Quelquefois encore, la dalle horizontale ne recouvre que d'une manière insuffisante le monument. Elle n'est que de moitié ou d'un tiers moins grande qu'il ne le faudrait pour couvrir complètement le coffre. Et celui-ci reste ainsi par sa toiture ouvert à moitié.

« Tous ces dolmens appartiennent à la catégorie des dolmens découverts. Sur 800 dolmens, je n'en ai vu aucun qui soit enfoui. Pourtant, dans certains bas-fonds, près de l'Abd-el-Goui, on aperçoit à fleur de terre de grosses pierres que les gens du pays supposent être des dolmens enterrés. Il est possible en effet que ce soient des dolmens dont les dalles verticales enfoncées dans le sol maintiendraient les parois de la fosse et dont la dalle horizontale apparaîtrait seule au niveau du sol. On sait que des dolmens de cette catégorie se trouvent en nombre au Maroc.

« Un autre caractère général à tous les dolmens est l'exiguïté de leurs dimensions. Habitué à voir les monuments mégalithiques des vallées qui descendent vers la Loire, je ne fus pas peu surpris des proportions si modestes des dolmens de l'Enfida.

« Le coffret funéraire ne mesure pas plus de 1 mètre à 1^m,50 de longueur et de 0^m,80 à 1 mètre de largeur. La hauteur des dalles verticales, qui est la hauteur même du coffret ne dépasse guère 1 mètre et ne l'atteint pas toujours. L'épaisseur des dalles varie entre 0^m,20 et 0^m,25. Ces faibles dimensions ne permettraient pas à un corps étendu tout de son long d'être contenu dans l'espace rectangulaire circonscrit par le monument. Ou ce corps était replié sur lui-même, ainsi que cette position a été constatée dans les dolmens de Roknia, ou bien une de ses extrémités, l'extrémité supérieure ou l'extrémité inférieure dépassait, enfouie sous terre, la limite marquée par l'ouverture d'entrée du monument.

« Autour des dolmens j'ai rencontré de nombreux blocs de pierre calcaire, ayant deux ou trois fois la grosseur du poing, posés à plat en terre et décrivant autour du coffre funéraire des enceintes circulaires. Ces enceintes circulaires affectent une véritable régularité géométrique. Toutefois, leur disposition autour des dolmens n'est pas uniforme.

« Tantôt une enceinte circulaire unique entoure un dolmen; tantôt cette même enceinte unique entourera deux, trois, quatre et jusqu'à six dolmens; tantôt enfin, deux enceintes circulaires concentriques entoureront un ou plusieurs dolmens.

« Enfin toutes ces enceintes circulaires sont à leur tour englobées dans une autre grande enceinte, circulaire également, qui enveloppe dans son périmètre jusqu'à cent dolmens. »

Les fouilles n'ont pas été heureuses. Douze dolmens ont été examinés.

« J'aurais voulu, dit M. Rouire, de préférence à tout autre, étudier ceux d'entre eux qui étaient enfouis sous terre, mais j'ai dû tenir compte du temps limité dont je disposais, et en raison de la facilité plus grande, j'ai fouillé de préférence ceux qui étaient à ciel ouvert, c'est-à-dire qui n'avaient pas de dalle de recouvrement et n'étaient constitués que par trois dalles verticales posées de champ. Parmi ces dolmens, les uns ont été trouvés vides, les autres contenaient des ossements, associés ou non à des poteries, que quelques coups de pioche donnés avec mesure ont mis à jour, à 0^m,20 de profondeur environ.

« Ces ossements proviennent de métatarses, de phalanges de pied ou de doigts, de fragments de tibias ou de fémur, de

vertèbres ou d'os costaux. Malheureusement, je n'ai pu trouver en fait d'os du crâne, qu'un petit morceau de sphénoïde.

« Divers ouvrages en poterie se trouvaient à côté des ossements ou mêlés à eux. Ce sont des godets, des coupes, de fabrication tout à fait grossière, primitive, et remarquables par leurs très petites dimensions. Aucun silex.

« Au point de vue de l'histoire en général, la découverte des dolmens de l'Enfida est un point important.

« On connaissait, en effet, des agglomérations de dolmens tout aussi considérables en Algérie. L'existence de dolmens dans l'Enfida montre la prolongation de ces monuments à travers toute l'Afrique du nord jusqu'aux Syrtes. »

M. HAMY complète l'historique des dolmens de l'Enfida en rappelant les notices qui ont été consacrées à ces monuments par MM. Rebatel et Tirant d'abord, dans le *Tour du monde* de 1875 (1^{re} sem., p. 318), par M. le Dr Chopinet ensuite, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Toulouse* (1882, n° 7, p. 203), enfin, par M. Cagnat, dans son rapport publié dans les *Archives des Missions scientifiques* de 1885 (t. IX. p. 34-37). Il est regrettable que M. Rouire n'ait point pris connaissance de ces documents ; il aurait été engagé, en effet, à contrôler certaines assertions qui y sont émises, telles que celle du capitaine Bordier, relative à des cryptes existant au-dessous de certains dolmens, qui seraient ainsi composés de deux chambres superposées. Si ce caractère signalé à l'Enfida par M. Bordier, était fréquemment rencontré en Tunisie, il établirait une ligne de démarcation fort nette entre les mégalithes funéraires de ce pays et les vrais *dolmens*, auxquels ils ressemblent d'ailleurs si exactement que bon nombre d'archéologues attribuent les uns et les autres aux mêmes constructeurs.

M. LE DOCTEUR NOELAS, de la Société d'agriculture de la Loire, résume ce que l'on sait des voies de communication qui reliaient autrefois les bassins du Rhône et de la Loire.

La séance est levée à trois heures.

SÉANCE DU MERCREDI MATIN 23 AVRIL

PRÉSIDENCE DE M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE LA NOÉ

M. FRANÇOIS BAZIN, de la Société de topographie de France, expose les idées que lui a suggérées une expérience de trente-cinq années d'enseignement sur les modifications à introduire dans les cours de géographie des écoles primaires, des écoles primaires supérieures et des lycées.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Bazin de cette communication, qui sera signalée à l'attention du comité.

M. CASTONNET DES FOSSES résume un certain nombre de documents inédits ou peu connus recueillis dans les archives de Lisbonne sur les établissements des Portugais aux Moluques. C'est peu de temps après la conquête de Malacca, en 1511 ou 1512, que la route des Iles aux Épices leur fut révélée par les Chinois, qui étaient alors les maîtres du commerce de la Malaisie, et dont les jonques sillonnaient en très grand nombre les mers de Sumatra, de Java, de Bornéo et même de la Nouvelle-Guinée. Très expérimentés dans la navigation de ces parages, leurs marchands assistaient régulièrement aux foires qui se tenaient dans les différentes îles. Ceux d'entre eux qui étaient musulmans avaient même converti à l'islamisme les indigènes des Moluques. Les Portugais, d'après les documents inédits que nous ont laissés leurs navigateurs, rencontraient incessamment leurs jonques sur toutes les côtes qu'ils visitaient.

M. Castonnet des Fosses expose rapidement l'histoire des établissements des Portugais à Ternate, à Amboine, etc., et montre en particulier les forces, qu'ils employèrent pour dominer les indigènes, empruntées à des éléments chinois encadrés d'officiers européens. Les documents qu'il a consultés sont unanimes pour témoigner de la solidité des troupes ainsi composées. Nous sommes établis au Tonkin et en Annam. Pourquoi ne pas suivre les Portugais du ^{xvi}^e et du ^{xvii}^e siècle, en empruntant aussi, pour dominer les indigènes, des engagés chinois ou d'autres asiati-

ques, japonais, birmans, etc., qui, solidement encadrés, formeraient une armée coloniale d'une réelle valeur.

M. HAMY montre l'intérêt historique que présente la communication de M. Castonnet des Fosses; ce rôle important des Chinois dans les navigations orientales ressortait déjà des documents chinois eux-mêmes récemment coordonnés et traduits par quelques-uns de nos sinologues. Il ne ressort pas moins nettement de la grande enquête archéologique, instituée en Indonésie par les missions scientifiques anglaises, françaises, allemandes, qui ont permis de trouver aux Philippines, à Bornéo, à Céram, et plus loin encore, des céramiques anciennes dont l'origine chinoise ou coréenne n'est pas contestée. Les Chinois allaient bien plus loin encore dans l'est; M. Hamy aura prochainement l'occasion de produire des documents décisifs démontrant la présence de Chinois au XIII^e siècle jusque dans le Honduras.

M. BARBIER donne lecture d'une note de M. Romanet du Caillaud sur les moyens d'accroître l'exportation française en extrême Orient. Comme résumé des considérations qu'il fait valoir, l'auteur pose les conclusions suivantes : Pour faire connaître nos produits à l'extrême Orient, ouvrons à Hanoï, en 1887, une exposition exclusivement composée de produits français et des colonies françaises, ainsi que des produits indigènes des pays de l'extrême Orient. Et pour qu'une telle exposition porte ses fruits, que Hanoï devienne le Nijni-Novgorod français de l'Indo-Chine, que l'on installe au plus vite des chemins de fer de rapide construction qui relient ce centre aussi bien à tous les ports du Tonkin qu'aux villes du Yun-nan et du Kouang-si. Comme considération décisive, l'auteur dit que ces grands travaux à exécuter — par voie de subvention à l'américaine (concession de territoire, exploitation réglementée des forêts, etc.) — auront pour effet de contribuer à la pacification de populations que la ruine et la famine poussent seules souvent à la révolte.

M. MONIN expose, avec de longs développements, un projet d'enquête destiné à établir, pour le centenaire de 1789, un état comparatif de la France à la fin des XVIII^e et XIX^e siècles. Il explique ce projet à l'aide d'une série d'exemples empruntés à l'étude du haut Languedoc en 1789, étude qu'il a déjà fort avancée à ce point de vue spécial.

M. CLÉMENT SIPIÈRE, de la Société de géographie commerciale de Paris, communique des observations faites par M. Ch. Lemire, résident de France en Annam, sur une tête mutilée provenant du palais khmer de Saïgon.

« Depuis 1675, écrit M. Ch. Lemire, les Annamites, en guerre avec les Cambodgiens, avaient pris les forts khmers de Baria, de Saïgon et de Phnôm-Penh. Le premier roi du Cambodge était allé résider à Oudong et le second roi était resté à Saïgon.

« Mais en 1699, les Cambodgiens ayant refusé de payer le tribut aux Annamites, les deux rois du Cambodge furent dépossédés, et les Annamites s'établirent définitivement à Saïgon, qui s'appelait, en cambodgien, Nocor-Prey et qui prit le nom de province de Gia-Dinh.

« C'est dans cette dernière guerre que les soldats annamites, ayant pénétré dans le palais du roi cambodgien à Nocor-Prey, celui-ci mit fin à ses jours¹. Le palais fut saccagé, les habitants furent massacrés. Les statues même furent décapitées. On leur coupa le nez et les oreilles.

« L'une d'elles, en pierre d'Angkor, qui paraît remonter au x^e ou au xi^e siècle, fut pieusement enterrée par quelque bonze cambodgien près du palais.

« C'est là que je la découvris pendant qu'on creusait les fondations du nouveau palais du gouverneur français à Saïgon, en 1867, soit cent soixante-huit ans après la destruction du palais des Khmers. C'est peut-être la seule relique de la domination khmer à Saïgon. Elle marque l'emplacement de l'antique palais du roi cambodgien. Le type de cette figure mutilée est très remarquable. A ces divers titres, cette pièce historique mérite, ce me semble, d'être signalée à l'attention du Congrès.

« Il en est de même pour des plaquettes moulées en figurines dorées. Ces terres cuites sont un composé d'argile mêlée à la cendre de cadavres royaux après leur crémation. Ainsi préparées, elles sont fixées sur les parois des pagodes. C'est un usage historique qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler si la crémation des corps doit s'introduire dans notre pays. »

M. HAMY rapproche de la découverte de M. Ch. Lemire, à Saï-

(1) Voir l'*Exposé chronologique des relations du Cambodge avec l'Annam*. Challamel. éditeur.

gon, une autre trouvaille faite par M. Morel, ingénieur, en décembre 1882, au cours des travaux exécutés pour le chemin de fer, à Cau-Khô, canton de Thai-Binh. Un tombeau fut rencontré à 4 mètres de profondeur; il était surmonté d'une sorte de *singha* couché, fort analogue aux animaux fantastiques que l'on voit à la porte des anciens temples du Cambodge et appartenait, à n'en pouvoir point douter, à l'art des Khmers, qui dominaient d'ailleurs tout le delta du Mekong et du Dong-Naï au moment de l'invasion annamite.

M. PAUL COMBES, de la Société de topographie de France, lit un mémoire intitulé : *Le Déplacement géographique des centres commerciaux et l'avenir de nos possessions océaniques*.

La configuration topographique de notre planète est un des facteurs les plus importants du développement humain. De même qu'elle influe sur la marche des eaux et sur leur répartition entre les divers bassins fluviaux et maritimes, — de même elle préside à l'évolution des peuples et à la distribution des richesses entre ce que l'on pourrait nommer les divers *bassins commerciaux*. Comme les forces géologiques déplacent le cours des fleuves et le lit des mers, les forces économiques (c'est-à-dire l'influence de la topographie sur l'homme et l'influence de l'homme sur la topographie), créent des résultantes suivant lesquelles se déplacent les centres de civilisation et de richesse. C'est ainsi que l'ouverture des isthmes de Suez et de Panama tend à reporter vers l'extrême Orient, le Pacifique et l'Océanie, le foyer d'appel de toutes les richesses du globe. A ce point de vue, nos colonies océaniques, placées précisément sur les grandes lignes de communication, sont appelées à l'avenir le plus prospère. On peut en dire autant de nos colonies de l'extrême Orient, situées auprès de ce réservoir de force et de richesses que constitue le Céleste-Empire.

SÉANCE DU MERCREDI SOIR

PRÉSIDENCE DE M. ALEXANDRE BERTRAND

M. MAXE-WERLY, correspondant du ministère, membre de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, donne lecture d'un travail sur l'enseignement que procure l'étude des noms des lieux conservés sur le cadastre. Dans cette étude, M. Maxe-Werly s'applique à démontrer que, quand l'histoire reste muette sur les événements dont une localité a été le théâtre, lorsque les archives d'une commune sont détruites et que son passé est ignoré de tous, il est encore possible, en recourant à l'étude des lieux dits, d'en raviver les souvenirs éteints, de reconstituer l'aspect primitif du sol, en indiquant l'étendue des forêts et des étangs qui, autrefois, occupaient une partie du territoire, de relever le tracé des voies antiques, de préciser les emplacements où s'élevaient jadis le lieu de refuge des premiers âges, la villa gallo-romaine, le domaine franc, les anciens cimetières, le château féodal, le monastère, les sanctuaires de dévotion, les maladreries, etc., etc. Il démontre que, par l'étude des lieux dits, il devient possible de déterminer la nature de certaines corvées, d'indiquer les terres qui appartenaient aux seigneurs laïques et ecclésiastiques; puis, prenant pour exemple la reconstitution des forêts antiques, M. Max-Werly fait voir quelle était autrefois l'étendue de la zone forestière dans le Barrois¹.

M. BERTRAND insiste, à son tour, sur l'importance de l'étude des noms des lieux et rappelle que cette étude a permis à M. Longnon de préciser d'une façon tout à fait inattendue la distribution ancienne de peuples Ligures et Ibères, la répartition des tribus franques, etc., à la surface du sol de la France.

M. LABARTHE résume les observations qu'il a pu faire sur la rivière Noire, affluent du fleuve Rouge, et sur les Muongs, qui en habitent les bords. Ces Muongs, dont il fait connaître rapi-

(1) Voyez p. 115.

dement les caractères physiques et l'ethnographie, lui fournissent l'occasion de montrer quelles sont les difficultés que présente l'étude si compliquée de l'ethnologie indo-chinoise et d'émettre le vœu que les recherches sur cette matière soient reprises officiellement par l'initiative du ministre de l'instruction publique¹.

M. BARBIER présente une série de peintures originales annamites envoyées de Tourane à la Société de géographie de l'Est par M. PARIS.

M. HAMY, à propos de la communication faite par M. Barbier dans la séance d'hier, d'une carte en perspective cavalière de 1782, montre une collection de cartes anciennes qui mettent nettement en évidence les progrès successifs accomplis dans la représentation des reliefs du sol par la cartographie nationale. Aux œuvres de Mareschal et de Leclerc, encore toutes pleines de réminiscences de la cartographie du moyen âge, succèdent celles de Tassin (1637), dont la perspective cavalière donne déjà une idée relativement exacte du relief du sol. On arrive ainsi, par une série d'efforts longuement prolongés, aux œuvres des Cassini et aux cartes modernes. M. Hamy insiste sur l'utilité qu'il y aurait de dresser des catalogues détaillés de toutes ces œuvres anciennes, manuscrites ou imprimées, et regrette que la question posée à leur sujet par le comité n'ait pas donné lieu à des communications plus nombreuses.

M. DELONCLE présente un résumé des études de la Société bretonne de géographie, dont il est le représentant, sur les questions qui touchent à la colonisation.

M. JOSEPH JOUBERT, de la Société agricole et industrielle de Maine-et-Loire, fait une communication sur la carte politique du littoral africain. Après des aperçus généraux et un résumé des variations de la souveraineté coloniale des puissances européennes depuis le xv^e siècle, M. Joubert expose avec détail les limites exactes, sur les côtes d'Afrique, des colonies des diverses nations européennes : le Portugal, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne. M. Joubert fait ressortir les importantes modifications que la Conférence de Berlin de 1884

(1) Voyez p. 127.

a introduites dans le code du droit international, en ce qui touche à la souveraineté territoriale des puissances, et rappelle les récentes annexions faites par l'Angleterre et l'Allemagne, ainsi que les traités intervenus entre les diverses puissances pour régler les limites de leurs colonies. En ce qui touche la France, M. Joubert a émis le vœu que les conventions avec l'Angleterre, le Portugal et l'Espagne déterminent à brève échéance les frontières des possessions françaises sur les côtes occidentales, afin de parer à toute complication diplomatique.

SÉANCE DU JEUDI MATIN 29 AVRIL

PRÉSIDENCE DE M. J.-V. BARBIER (DE NANCY)

M. BOUQUET DE LA GRYE lit, au nom de M. Romanet du Caillaud, une note sur « la baie d'Adulis et son bassin », extraite en grande partie de l'ouvrage du capitaine Russel, et qui se termine par le vœu qu'une mission scientifique soit organisée à bref délai pour terminer l'exploration d'une région sur laquelle la France a des droits établis depuis plus de vingt-cinq années¹.

M. MAXE WERLY continue la lecture de son mémoire sur les indications que peut fournir l'étude des noms de lieux à la topographie et à l'histoire.

Il démontre notamment que cette étude permet de reconstituer sur bien des points le domaine féodal tel qu'il existait dès la période du haut moyen âge. A l'aide des noms fournis par le cadastre, on peut établir la part faite au domaine, aux seigneurs, aux monastères, aux églises, et enfin, plus tard, aux communes, à l'époque où les affranchissements s'imposent d'une façon presque générale dans la région du Barrois.

Les renseignements que procure l'étude des noms de lieux dits, permettent, en outre, d'énumérer les différentes servitudes, la nature des redevances imposées par les seigneurs, et de reconnaître l'emplacement de ces fourches patibulaires, signes du droit de haute justice auquel prétendait tout propriétaire de fief.

M. Maxe Werly termine en passant en revue les noms des lieux dits qui permettent de reconnaître les tracés des voies antiques, et de déterminer les emplacements des nombreux établissements qui s'élevèrent dans le cours des siècles sur le parcours de ces voies, tels que lieux de refuge pour les voyageurs et les pèlerins au moyen âge, hôpitaux, maisons-Dieu, maladreries, etc.

M. CH. LASSALLE, de l'Académie des lettres, sciences et beaux-

(1) Voy. p. 131.

arts de la province, à Paris, communique le résumé d'un travail sur la langue ibérienne et la géographie antique.

M. LE GÉNÉRAL BRUNON, de la Société languedocienne de géographie, a envoyé un mémoire de géographie militaire dont il est donné lecture. Des observations faites sur place lui ont permis de suivre pas à pas les armées d'Annibal et de Scipion l'Africain depuis leur point de débarquement jusqu'au champ de bataille qui vit se terminer la seconde guerre punique. L'emplacement de la bataille, désignée communément sous le nom de bataille de Zama, serait, suivant lui, au sud-est de Sidi-Youssef, l'ancienne Naraggara.

M. FERD. ANDRÉ, de la Société d'agriculture de la Lozère, a présenté un mémoire sur le *Pagus Gabalicus* ou Gévaudan, ses anciennes limites, sa division en vigueries et ses autres divisions féodale, religieuse, etc. ¹.

(1) Voyez p. 120.

SÉANCE DU JEUDI SOIR 29 AVRIL

PRÉSIDENCE DE M. ALEXANDRE BERTRAND

M. G. SÉNÉCHAL, de la Société des études coloniales et maritimes, expose les principes qui doivent présider à la défense des villages de colonisation.

M. CH. RABOT, de la Société de géographie de Paris, rend compte des résultats principaux du dernier voyage qu'il a fait en Laponie russe.

Cette région était jusqu'ici peu connue; elle était, disait-on, formée exclusivement de plaines. M. Rabot y a découvert, au contraire, quatre grands massifs de montagnes dont l'altitude dépasse, sur certains points, 1,000 mètres. Leurs sommets les plus élevés dominent la limite inférieure des neiges éternelles, qui peut être fixée, dans ce pays, à 7 ou 800 mètres. On n'y rencontre pas de glacier.

Ces montagnes s'élèvent au-dessus de vallées largement ouvertes, occupées par des lacs d'une étendue relativement considérable, mais peu profonds, et couverts d'îles formées par des amas de blocs entassés par la débâcle. Malgré la rigueur du climat, toute cette région est couverte de forêts. Dans la Laponie russe, l'hiver dure neuf mois, les lacs gèlent en octobre, et la débâcle n'a lieu qu'à la fin de juin. En hiver, on a observé —40 degrés, et l'été le thermomètre s'élève à + 30 degrés.

La population se compose de Lapons dont tous les caractères sont profondément altérés par un mélange déjà ancien avec les Finnois. M. Rabot a retrouvé parmi ces indigènes beaucoup de choses réputées caractéristiques de la vie finnoise; ils ont peu de rennes et travaillent particulièrement le bois, auquel ils empruntent la plupart de leurs ustensiles domestiques.

M. JULES DE GUERNE présente quelques observations à la suite de la communication précédente. Grâce à l'obligeance de M. Rabot, M. de Guerne a pu étudier les belles collections rap-

portées de Laponie par ce voyageur et faites particulièrement dans des lacs couverts de glace pendant la plus grande partie de l'année. L'étude de la faune de ces eaux très froides montre un grand nombre d'invertébrés dont beaucoup sont très délicats et ne peuvent laisser aucune trace à l'état fossile. C'est un argument en faveur de l'opinion qui tend à admettre que la faune des lacs alpins, par exemple, est un reste d'une faune marine ancienne dont l'origine serait antérieure à l'époque glaciaire et qui aurait été isolée dans des lacs formés par le soulèvement général du massif montagneux.

M. de Guerne signale également ce fait que les crustacés d'origine marine trouvés dans plusieurs grands lacs russes ou scandinaves (Ladoga, Vexern, Mjosen, etc.) n'ont pas été rencontrés jusqu'ici dans la Laponie russe. Il est probable que des recherches ultérieures les feront découvrir et que la zoologie viendra appuyer les conclusions que M. Rabot a basées sur l'étude du sol, à savoir : *que de vastes régions, en Laponie russe, ont été autrefois couvertes par la mer.*

M. BOUQUET DE LA GRYE dépose sur le bureau de la section, au nom de la Société de géographie de Paris, un mémoire manuscrit qui résume les délibérations d'une commission spéciale nommée par cette compagnie pour régler autant que possible l'orthographe des noms géographiques¹. Après un court exposé historique, M. Bouquet de la Grye fait connaître quels ont été les principes adoptés tout d'abord par la commission et qui sont les suivants : Repousser comme impraticables les transcriptions phonétiques compliquées proposées par quelques linguistiques ; ne point chercher, dans la représentation des sons, une perfection qu'on ne pourra jamais atteindre ; conserver, pour les noms d'origine européenne, leurs formes natives et les orthographes usuelles pour les noms de lieux très connus.

M. Bouquet de la Grye entre ensuite dans quelques détails relatifs aux règles adoptées pour rendre les voyelles, les diphthongues, etc., etc. Les conclusions de la commission de la Société de géographie de Paris s'écartent peu, en somme, de celles qu'a adoptées récemment la Société royale géographique de Londres, et que l'*Hydrographical Office* a acceptées ; elles se rapprochent aussi

1) Ce mémoire est imprimé p. 67 de ce volume.

beaucoup des formules adoptées par notre service hydrographique. Ces efforts, exercés simultanément dans un même sens, ne peuvent demeurer stériles ; « ils déblayeront le terrain de broussailles qui entravent l'expansion de la science géographique. »

M. J.-V. BARBIER. Avant d'entrer dans l'examen des conclusions de la commission de la Société de géographie, M. J. V. Barbier tient, — sans qu'il lui paraisse possible de revendiquer un droit de priorité dans l'étude d'une question ouverte depuis bientôt un siècle, — à rappeler qu'au dernier congrès de la Sorbonne, il invitait expressément les linguistes de profession et les personnalités compétentes à grouper leurs efforts pour en obtenir d'urgence la solution. Et, comme personne n'a répondu à son appel, il a entrepris seul de réunir les éléments de cette solution. Ne pouvant former une commission, il a consulté la grammaire ou les ouvrages spéciaux d'une trentaine de linguistes, et il a constaté combien il est plus facile, relativement, de mettre ceux-ci d'accord d'après leurs travaux qu'en les consultant en commission. Dans leurs publications, en effet, ils ont précisément dû compter avec les nécessités imposées à qui veut rendre les transcriptions intelligibles pour tous. C'est donc fort des éléments puisés à des sources aussi nombreuses qu'autorisées, sans aucun esprit de parti, sans système préconçu, qu'il a posé des conclusions dont quelques-unes diffèrent de celles de la commission.

Ce sont ces conclusions qu'il entendait exposer sommairement dans la communication annoncée au programme ; mais les résolutions de la commission de la Société de géographie, survenues depuis, ont modifié du tout au tout le cadre de cette communication et l'obligent à prendre pour thème les propositions résumées si clairement par M. Bouquet de la Grye.

Des explications qu'il a données, comme du rapport déposé par l'éminent rapporteur de la commission et dont M. Barbier regrette qu'il n'ait pas été donné lecture, ressort la préoccupation, de la part de son auteur, de se mettre d'accord avec le système récemment adopté par les géographes anglais, ceux-ci ayant fait, prétend-on, des emprunts aux langues latines : concession dont on devait tenir compte et à laquelle on ne pouvait répondre que par un même procédé courtois.

Or les Anglais ont dit qu'ils prononceraient *les voyelles comme*

en italien et les consonnes comme en anglais. Ce n'est donc qu'au sujet des voyelles qu'ils auraient fait leur soi-disant emprunt. Mais ils ont tout simplement donné là un point de comparaison pour fixer l'une des nombreuses valeurs de leurs voyelles, et ils auraient aussi bien dit en déclarant que *les voyelles se prononceraient comme en anglais quand elles sont brèves*. Seulement ils eussent été moins bien compris par la plupart des autres Européens, et c'est là sans doute ce qui a motivé la rédaction de leur projet; mais, au fait, ils ne se sont nullement soucié d'une concession de nature à favoriser une transcription internationale.

Ne pouvant entrer dans tous les détails, car il lui faudrait, pour cela, plus d'une séance, M. Barbier signale seulement, en passant, la suppression, fautive selon lui, de l'*e* muet que nous connaissons dans les pronoms *je*, *me* (sorte de son *eu* sourd et bref, très distinct des sons de *eu* dans *feu* et *peur*), qui se trouve dans les langues slaves et dans bon nombre de voyelles frustes des langues sémitiques.

Le choix du groupe *æ*, pour rendre le son *eu*, lui paraît dangereux aussi, car c'est cette transcription qui nous a valu, par l'inattention du géographe et l'ignorance du vulgaire, l'orthographe vicieuse de *Groenland* ou *Groënland* pour *Grönland*, de *Malmoe* pour *Malmö*, etc., etc. Bien plus, dans les transcriptions des Hollandais, dont on ne peut pas ne pas tenir compte en raison de leurs nombreuses et importantes colonies, le groupe *oe* (séparé, comme nous n'avons que trop de tendance à l'écrire) se prononce comme *ou* français et donnera lieu à des confusions très regrettables. L'*ö* german, que possède aussi le magyare, a toujours lui, au contraire, le son *eu*, aigu ou grave, long ou bref.

M. Barbier trouve également peu heureux le choix de la double consonne *sh* pour rendre le *ch* français doux de *charme*, choix motivé par les articulations diverses de ce dernier en anglais, en allemand, en italien et en portugais. Mais le *j*, maintenu par la commission présente exactement les mêmes inconvénients, ayant, lui aussi, des valeurs variables en espagnol, en allemand et en anglais. On eût pu, en attendant une solution internationale décisive et désirée par tous, fixer la valeur de notre chuintante forte *ch*, comme on a fixé celle de la douce *j*, plutôt que d'adopter une forme anglaise qui, le moment venu, sera

probablement rejetée par les autres nations¹. C'est là une concession regrettable, et tout au moins prématurée, au système anglais.

En outre, si M. Barbier applaudit à la suppression du *c*² et à la tolérance dont le *q* est l'objet, il ne comprend pas l'ostracisme absolu dont la lettre *x* est frappée. Dans l'annamite, il y a une articulation double que les linguistes rendent par *cs* et qui, d'après le système adopté, serait rendue par *ks*. Or l'articulation dont il s'agit est un *x* très doux qui tient le milieu entre *ks* et *s* seul, et qui serait aussi mal rendue par l'un que par l'autre. Le transcripteur ne sera donc pas tiré d'embarras, et on pourra voir les noms annamites qui renferment cette consonne écrit avec *ks* ou avec *s*. La lettre *x*, employée par la plupart de nos explorateurs, jouirait là d'une exception précise et parfaitement légitime.

Enfin, M. Barbier proteste contre le système englobant, dans les noms géographiques à transcrire, ceux des langues qui ne sont pas d'origine néolatine, germanique et scandinave. Le but de la commission a été certainement d'éliminer le plus possible les caractères diacritisés. Mais on sait que le roumain, langue néolatine, que les langues scandinaves, et tout particulièrement le suédois, ont des signes diacritiques, et nos alphabets latins eux-mêmes, sous formes d'accents, de trémas, de cédilles, en ont aussi leur part³. Or donc, d'après le système proposé, tandis que le suédois, le danois, le roumain devront jouir d'un droit de cité dans la langue géographique, nous verrions mutiler les noms d'un grand pays, la Hongrie⁴, dont l'orthographe a cours dans tous les documents officiels d'Autriche.

Telles sont, dans l'ensemble, — l'orateur ne pouvant en prolonger indéfiniment la série, — les principales objections

(1) On préférera sans doute, aux groupes *ch* et *sh* le *s* slave (*s* chuinté) ou le *s* roumain. Le premier a été récemment employé par le cartographe allemand Hermann Habenicht.

(2) Dans son travail, M. Barbier a montré dans quels cas bien déterminés on doit employer le *c* qui ne peut, lui, être cause d'aucune confusion.

(3) M. Barbier dit, en passant, que M. le général Parmentier lui a communiqué un brouillon de la liste des caractères diacritisés ou de valeurs accidentelles de tous les alphabets européens, liste édifiante pour qui étudie, sans parti pris, ce côté de la question.

(4) Sans parler de la Bohême où est parlé le tchèque.

soulevées par plusieurs des conclusions de la commission et auxquelles il semble à M. Barbier facile de remédier sans sortir du terrain sur lequel elle s'est placée. Il les a surtout présentées en vue de la perfectibilité du système admise par ses auteurs eux-mêmes quand on en appellera à un congrès international. Convaincu plus que personne de la nécessité d'aboutir, il est prêt à s'accommoder du système proposé, — tout en faisant ses réserves expresses, — étant donné pourtant que tout ce qui n'est pas défendu, implicitement ou explicitement, sera permis, et que par voie d'interprétation, de commentaires, de mode d'application du système, le lexicographe géographique pourra s'inspirer des considérations suivantes :

1° Comme forme connexe de l'*æ* dans l'alphabet germanique, l'*o* sera admis pour rendre le son sourd de notre *e* comme il a été dit plus haut¹ ;

2° La lettre *h* représentant une aspiration absolument insuffisante pour rendre les fortes aspirées, — le *ha* des arabes et le *h* des sinologues (devant *a*, *o*, *u*), — admettre pour la figuration de ceux-ci le *h* précédé de l'esprit rude ('*h*) ;

3° Les règles qui fixent l'emploi de la lettre *h* (en dehors de l'aspirée) dans les groupes *dh*, *th*, *kh*, *gh* et *sh* semblent impliquer la suppression des autres groupes de même nature, pouvant causer quelque confusion, comme *ph*, par exemple, qui rend l'articulation de l'*f*. Mais, jusqu'ici, hors ce cas particulier, l'addition de la lettre *h* à une consonne lui donnait la prononciation emphatique. Celle-ci étant très accusée dans bon nombre de lettres des alphabets sémitiques et extrême-orientaux, il convient de remplacer le *h*, dont on se servait, par l'esprit doux ou apostrophe ;

4° Et pour éviter de confondre cet esprit doux avec l'apostrophe proposée par la commission pour rendre un temps de repos (*e* absolument muet) donner à celle-ci la forme renversée² ;

(1) Ce qui, de l'avis même de M. Bouquet de la Grye, ménagerait la transition au cas assez probable où un congrès international admettrait *o* de préférence à *æ* pour le son *eu*.

(2) Nuance purement typographique et faite seulement pour le linguiste, sa non-observation étant sans conséquence sérieuse dans les publications ou correspondances vulgaires.

5° User de la même tolérance, et dans le cas bien spécifié plus haut, pour l'emploi de la lettre *x* que pour la lettre *q*;

6° Le silence voulu de la commission à propos des nasales en général, laisse entières les interprétations, basées sur la logique autant que sur les précédents, données par M. Barbier à ce sujet;

7° La transcription des noms géographiques d'autre origine que néolatine, germanique ou scandinave et qui s'écrivent cependant en caractères latins diversement diacritisés, ne saurait dispenser le lexicographe, et, dans bon nombre de cas, le géographe, de conserver simultanément l'orthographe nationale des pays auxquels ces noms appartiennent.

Ces commentaires sont le complément de la plate-forme des transcriptions établies par la commission de la Société de géographie de Paris et il est évident que leur admission tacite, mais effective, ne peut que préparer le terrain des améliorations futures dont le système est susceptible. Ils permettent, selon M. Barbier, d'établir une sorte de concordance entre le système nouveau et ceux suivis par la majeure partie des linguistes. Car si, à tous les points de vue, il est absolument désirable que, dans leurs transcriptions, les géographes ne semblent pas parler une autre langue que les autres, M. Barbier ne saurait laisser croire qu'il entend combattre ou fausser le système de la commission. Sentant que toute tentative dissidente aurait pour effet, à l'heure présente, de renverser ce qu'il a cherché si ardemment lui-même à édifier, il déclare que si l'adoption de ces commentaires est, à tous égards, de première importance, et si leur omission lui paraîtrait des plus regrettables, il ne la considérerait pas lui-même comme absolument fautive, ce qui met à l'aise tout à la fois la commission et les transcripteurs.

Les règles les mieux faites rencontrent toujours les difficultés les plus grandes dans leur application. Mais le travail de M. Barbier, — actuellement sous presse et qui sera remis au ministère comme le rapport de M. Bouquet de la Grye, — aidera beaucoup le transcripteur à se reconnaître dans les plus importantes nuances de la phonétique.

M. BOUQUET DE LA GRYE fait remarquer que ce n'est point la géographie européenne qu'a visée spécialement la commission de la Société de Paris; elle a, au contraire, laissé de côté Polo-

nais, Hongrois et Roumains, qui ne font guère de cartes en dehors de chez eux et adoptent alors les formes usitées en Allemagne et en France. C'est de la nomenclature exotique que la commission s'est occupée, et M. Bouquet de la Grye persiste à croire que l'œuvre de simplification et d'unification à laquelle ses collègues et lui ont consacré deux mois d'efforts est appelée à rendre de réels services.

M. GAUTHIOT voudrait qu'il résultât de l'intéressante discussion qui vient de se produire quelques conséquences pratiques, qu'un vœu fût présenté, par exemple, à l'administration, par l'entremise du comité, pour que les formules proposées par la Société de géographie de Paris soient adoptées dès à présent dans les publications officielles de l'instruction publique, recommandées à ses divers fonctionnaires, imposées à ses voyageurs, etc.

M. LE PRÉSIDENT renvoie à la section géographique du comité ce vœu, chaudement appuyé par tous les membres présents à la séance.

M. PILLOY, de la Société académique de Saint-Quentin, donne lecture d'un mémoire sur l'étude des lieux dits de son arrondissement et sur les indications que cette étude fournit à l'archéologie et à la géographie ancienne.

M. LE PRÉSIDENT constate que MM. Aymé, Devic, Régis de l'Estourbeillon, Forestié, Gaffarel, Paquier (J.-B.), Petit (Ed.), Richard (G.), Sacaze (J.) et Vergne, qui s'étaient fait inscrire pour des lectures n'ont pas répondu à l'appel de leur nom.

MM. Aymé et Devic étaient cependant à Paris, puisque leurs noms et leurs adresses figurent sur la liste des membres du Congrès.

La session est close à 4 h. 1/2.

Le Secrétaire :

E.-T. HAMY.

MÉMOIRES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTUDE DES NOMS DE LIEUX DITS

PAR M. MAXE WERLY

Nous connaissons tous l'histoire générale de notre pays, ou du moins les principaux faits qui, dans le passé, ont marqué les différentes époques du peuple auquel nous appartenons; mais si le récit des événements de la monarchie française n'est plus à faire, si, grâce aux recherches patientes de toute une légion d'érudits, celui de la plupart de nos provinces est œuvre achevée, il n'en est pas de même pour bon nombre de petits États féodaux, de localités importantes qui attendent toujours leur historien; aussi, comment s'étonner que les bourgs, les villages demeurent bien souvent sans histoire.

Cependant chaque lieu habité ayant eu sa vie propre, des événements marquants à toutes les phases de son existence, n'est-il point possible, à l'aide des documents qui existent encore, de constater l'exactitude des faits transmis par la tradition, de réunir tous les matériaux épars et de tenter de faire revivre, et surgir de leurs ruines accumulées, quantité de localités dont le passé se trouve intimement lié à celui de notre pays.

Si l'histoire d'un modeste bourg, d'un humble village ne saurait, il est vrai, présenter autant de faits intéressants que celle d'une province, cependant rechercher leur origine dans la nuit des temps, suivre les différentes étapes de leurs transformations, étudier leur organisation aux temps féodaux, déterminer l'époque de leur affranchissement, sont autant de questions qui, relevant de l'histoire générale, ne sauraient être négligées; certains faits peu connus, particuliers à tel ou tel village, pouvant aider à la solution de problèmes non encore complètement résolus.

Indépendamment de ces recherches purement historiques, il en est dont l'attrait serait non moins vif pour tous ceux qui

s'occupent de la reconstitution du sol, tel que l'ont connu nos pères. Décrire dans les moindres détails toutes les parties du territoire qu'ils ont défriché, cultivé, foulé de leurs pieds; réédifier par la pensée aux lieux qu'ils occupaient autrefois ces châteaux, ces monastères, ces sanctuaires de dévotion aujourd'hui disparus, n'est-ce point faire l'histoire du foyer, cette première patrie qu'on appelle le pays natal; de telles études ne peuvent-elles présenter en elles-mêmes un intérêt puissant, capable de tenter de modestes travailleurs?

Diverses monographies ayant pour but de retracer les événements d'une commune ont été l'objet de travaux consciencieux; animées d'un zèle digne d'éloges, bon nombre de sociétés savantes se sont efforcées de faire revivre dans leurs publications ces annales d'un passé qui s'efface de jour en jour, d'invoquer le témoignage de ces ruines que nous foulons à chaque pas, et qui, toutes, apportent leur contingent de renseignements, sur les événements, bouleversements et transformations, par lesquelles les plus infimes localités ont dû passer avant d'en arriver à l'état où nous les connaissons aujourd'hui. Cependant, dans leurs recherches, les plus érudits ont négligé de consulter les pages précieuses d'un livre qui, toujours ouvert à leurs investigations, pouvait leur procurer des renseignements précis et multiples; pour bon nombre d'entre eux, le cadastre avec ses dénominations de lieux dits semble être demeuré un grimoire administratif auquel les érudits n'avaient rien à demander pour l'histoire locale. Or, pour quiconque aborde sérieusement l'examen de ce livre, la plupart des innombrables dénominations qui s'y trouvent apportent une révélation, confirment une tradition et permettent de retrouver avec sûreté, sur bien des points mis en culture, les traces d'établissements aujourd'hui disparus. C'est, en effet, dans l'étude des noms des lieux dits qui, dans les mutations successives de la propriété, sont demeurés sans altérations sensibles, et dont un grand nombre remonte aux époques les plus reculées, que l'observateur doit recueillir les renseignements les plus précieux. Cristallisées pour ainsi dire sous la forme d'un nom immuable de sa nature et attaché au sol, c'est là que se retrouvent les traditions, les légendes, quand les faits qui leur ont donné naissance ont disparu.

Pour la région du Barrois, dont je m'occupe tout particulièrement, j'ai dû consulter le cadastre des communes de la partie

sud du département de la Meuse; un dépouillement de quarante-deux mille noms de lieux dits m'ayant procuré de nombreuses indications sur les voies antiques, la fréquence de certaines dénominations appliquées à quantité de contrées m'ayant conduit à des découvertes imprévues, je suis sorti peu à peu des limites du cercle primitif de mes investigations. Après avoir dressé une liste, aussi exacte que possible, de tous les noms qui me paraissaient offrir un sens bien évident, j'ai dû annoter avec le même soin ceux dont la valeur m'échappait au premier abord, dans la conviction où j'étais que toute dénomination employée pour désigner des lieux différents et éloignés avait son origine dans une cause commune, et établissait entre des lieux ainsi désignés un certain degré de similitude.

Sans doute quand on ignore le patois de la région, quand surtout on n'est point préparé à de telles études, une semblable recherche peut paraître aride et hérissée de difficultés; beaucoup d'appellations semblent en effet n'offrir aucun sens; une prononciation vicieuse, l'orthographe fantaisiste des scribes et des tabellions ayant à la longue dénaturé ces noms¹. Toutefois, comme il n'est pas dans la nature de l'homme d'appliquer à l'objet qui le frappe une dénomination qui n'éveille aucun souvenir dans sa mémoire, il faut bien admettre qu'à leur origine tous les noms ont eu une raison d'être, le caprice ayant bien rarement créé des mots insignifiants.

Avant d'entreprendre l'étude du territoire d'une commune, il convient d'avoir une idée exacte de l'origine de la plupart des lieux habités, et d'accepter ce fait qu'à l'époque gallo-romaine les points occupés, s'ils étaient moins peuplés, se trouvaient disséminés en autant de lieux qu'aujourd'hui. Dans les temps les plus reculés, lorsque les populations primitives eurent à donner un nom aux accidents de la nature qu'ils avaient sous leurs yeux : cours d'eau, montagnes, forêts, rochers, tout dut recevoir une dénomination qui les désignait à tous et qui a survécu aux nombreuses invasions, car si les institutions et les hommes

(1) Il faut bien reconnaître que dans la transcription des noms des lieux dits qu'ils eurent à faire figurer sur les plans du cadastre, les géomètres chargés d'exécuter ce minutieux travail, faute de n'avoir point tenu compte de la prononciation locale, se sont laissés aller à dénaturer, sous le prétexte de les franciser, quantité de dénominations dont il devient souvent impossible de retrouver aujourd'hui l'origine.

disparaissent, le sol demeure, et avec le sol persiste la dénomination.

Déjà, aux temps mérovingiens, nous voyons les plus petites localités en possession d'un nom qui leur était propre, et malgré les altérations occasionnées par ce mélange de races différentes qui se succédèrent et occupèrent le territoire du Barrois dans le cours des siècles, il est permis aujourd'hui d'identifier, pour la plupart, ces noms primitifs avec ceux des villages encore existant ou dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

Au moment de sa création, le village se compose de quelques demeures éparses sur un territoire non encore livré à la culture, et son accroissement s'opère, plus ou moins rapidement, en raison de circonstances multiples. La richesse du sol, la proximité d'une voie fréquentée, le voisinage d'un cours d'eau important, telles sont, au premier temps, les causes principales de son développement. Plus tard des oratoires, des chapelles, objets d'une vénération particulière et qui parfois ont pu remplacer des sanctuaires romains ou gaulois, ont donné naissance à des abbayes, à des prieurés et souvent à des villages. A l'époque de la féodalité, c'est à l'ombre du château, du donjon seigneurial que les populations viennent se réfugier et former avec le temps des agglomérations qui deviennent des bourgs.

A mesure que le village primitif s'étend, que la population augmente, le territoire qui l'environne se modifie : le sol se transforme et, sur bien des points, les forêts antiques sont abattues pour laisser plus de place à la culture ; des étangs factices sont créés pour l'entretien des monastères voisins ; des cours d'eau sont détournés de leur lit naturel dans le but d'alimenter des moulins, des usines et pour des besoins divers ; de nouvelles voies sont établies en raison de relations fréquentes avec de nouveaux centres ; d'anciens chemins sont abandonnés, et, à travers les siècles, les événements qui se succèdent apportent de notables modifications sur la surface du sol. Bon nombre de villages n'occupent plus aujourd'hui leur emplacement primitif ; il en est plus d'un dont l'église et le cimetière se trouvent éloignés du centre habité actuellement ; enfin dans notre région, si éprouvée par les guerres des ^{xv^e}, ^{xvi^e} et ^{xvii^e} siècles, c'est par centaines que l'on compte les villages, les fermes, les moulins détruits, dont le souvenir est complètement ignoré des populations de notre époque. Les monastères, couvents et prieurés,

dont les archives nous signalent l'existence, ont disparu pour la plupart, leurs ruines ont laissé à peine quelques traces sur le sol; presque toutes les chapelles isolées, les sanctuaires de dévotion autrefois très fréquentés ne subsistent plus; les châteaux-forts sont anéantis; les maisons seigneuriales, les fiefs les plus importants se trouvent bien souvent convertis en maisons de culture, et c'est à peine si aujourd'hui la tradition nous en a conservé un souvenir plus ou moins exact.

Quand l'histoire reste muette sur les événements dont une localité a été le théâtre, lorsque les archives d'une commune sont détruites et que son passé est ignoré de tous, il est possible en recourant à l'étude des noms de lieux dits conservés sur le cadastre, d'en raviver les souvenirs éteints, de reconstituer l'aspect primitif du sol en indiquant l'étendue des forêts et des étangs qui, autrefois, occupaient une partie du territoire, de relever le tracé des voies antiques qui le sillonnaient et de préciser avec certitude les emplacements où s'élevaient jadis le lieu de refuge des premiers âges, la villa gallo-romaine, le domaine franc, les anciens cimetières, le château féodal avec ses dépendances, le monastère, couvent ou prieuré, les oratoires et chapelles isolées, les maladreries, le lieu de la justice, etc., etc. L'étude attentive des noms des lieux dits du cadastre permettra de déterminer quelle était la nature de certaines corvées, d'indiquer les terres qui appartenaient au seigneur et celles qui étaient du temporel de l'église, de réveiller le souvenir d'anciennes servitudes ou de privilèges concédés aux habitants, tels que droits de pâturage, d'affouage, de glandée, enfin de retrouver dans l'étendue du territoire les traces d'établissements agricoles ou industriels, que les temps et les guerres ont fait disparaître.

« En résumé, l'étude des lieux dits doit être considérée comme le point de départ et l'assise principale de l'histoire locale. Si cette étude est dirigée avec une méthode exacte, une critique intelligente et une comparaison suivie des formes les plus anciennes, nul doute qu'on arrive maintes fois à des résultats intéressants pour l'histoire de la langue, du parler de nos aïeux, et même pour l'histoire générale, soit politique, soit religieuse¹. »

(1) Voir le rapport de M. Bonnardot sur le *Dictionnaire géographique du canton de Saint-Haon-le-Châtel*. (*Annales de la Société d'agriculture de la Loire*, 1870.)

NOTES SUR LES DIVISIONS TERRITORIALES DU GÉVAUDAN A L'ÉPOQUE FRANQUE

PAR M. FERDINAND ANDRÉ

Après la chute de l'empire romain, le Gévaudan subit successivement la domination des Wisigoths et celle des Francs. Il est uni au royaume d'Austrasie après la mort de Clotaire I^{er} et échoit en partage à Sigebert, l'un de ses fils (561). Eudes, duc d'Aquitaine, le possède en 688; il passe ensuite à Pépin le Bref (767), et aux enfants de ce prince.

Sous les Mérovingiens, le Gévaudan fut gouverné par des comtes; l'histoire nous a conservé le nom de quelques-uns d'entre eux ¹. Ces comtes avaient des viguiers chargés d'administrer la justice dans leur district ou viguerie. Cette division en vigueries, ou petits cantons, paraît avoir eu pour base, du moins en Gévaudan, les principales vallées du territoire :

VIGUERIE DE BANASSAC

La plus importante de ces vigueries, le chef-lieu peut-être du pays gabalitin ou du domaine royal, fut Banassac. Gabalum n'existait plus. Cette ville avait été entièrement détruite lors de l'invasion des Vandales, Alains, Suèves et divers autres peuples du nord qui, en 406, passèrent le Rhin et inondèrent ensuite toutes les provinces des Gaules. Une charte de l'an 1058 ², donne à Banassac la qualité d'un *pagus*, le pays de Bannassac (*in pago Bannecensi*). C'était, comme l'observe l'auteur de la publication du cartulaire de Saint-Victor de Marseille, un *pagus* du second ordre, c'est-à-dire renfermé dans un *pagus* plus étendu. Ce *pagus* était le seul situé en France ³.

(1) Greg. Tur., *Hist. Franc.*

(2) *Arch. de l'Aveyron*, série H, liasse des donations, et *Hist. de Languedoc*, t. V, p. 490.

(3) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor-de-Marseille*, publié par M. Guérard, t. I et II, charte n° 832.

Ce fut à Banassac que les rois francs firent frapper leurs monnaies. On en possède de Chilbert II, de Caribert II, roi d'Aquitaine, de Dagobert I^{er}, etc. Aucune ville de la Gaule n'en a frappé autant, à l'époque mérovingienne, que Banassac, et on peut affirmer que le Gévaudan peut revendiquer à lui seul la dixième partie du total des monnaies mérovingiennes conservées dans tous les cabinets du monde¹.

VIGUERIE DE GRÈZES

Grèzes, le *castrum Gredonense*, mentionné par Grégoire de Tours², était le chef-lieu d'une viguerie. Une charte de dotation du monastère de Langogne en fournit la preuve. Étienne, vicomte de Gévaudan, et son épouse Angemode, pieux fondateurs de cet établissement, lui donnent, en 998, une villa appelée Clairice, située dans la viguerie de Grèzes³.

Le village de Clairice a appartenu jusqu'à la Révolution, au monastère de Langogne.

VIGUERIE MILIACENSE (de Miliac ou de Milat)

La viguerie appelée *Miliacense* nous est connue par une charte relative au monastère de Langogne⁴. Cet acte porte que la ville de Langogne est située dans la viguerie appelée *Miliacense* et dans le territoire désigné sous le nom de *Milacensi* : *in vicaria Miliacense in territorio Milacensi*⁵. Serait-ce le Mont-Milan, ancien oppidum situé sur un mamelon au bord de l'Allier, à 3 kilomètres environ au nord de Langogne ? c'est ce que nous ne pouvons affirmer d'une manière positive.

(1) *Monnaies mérovingiennes du Gévaudan*, par MM. Ponton d'Amécourt et E. de Mozé. — Paris, 1883.

(2) Greg. Tur. *Hist. Franc.*

(3) « ... Et in vicaria Gredonense, donamus villam nomine Clausicias cum vineis, campis, pratis pro mansis decem, etc. » (*Hist. générale de Languedoc*, t. V, édition imprimée à Toulouse, par M. Privat.)

(4) « ... Sunt autem iste res sitæ in comitatu Gabalitano, in vicaria Miliacense, in villa quæ dicitur Lingonia, secus ripam Elerii. » *Hist. de Languedoc*, t. V, p. 381.

(5) On trouve dans d'autres copies MILATENSI. (L'abbé Pascal. *Gabatum christianum*, p. 372.)

VIGUERIE DE VALDONNEZ

Cette viguerie comprenait les villages situés dans cette riante et fertile vallée qu'arrosent le Bramon et la Nize. Une charte du ^x^e siècle nous apprend qu'un personnage du nom de Pierre Garin, donne au monastère de Saint-Guillem-du-Désert, diocèse de Lodève, le mas de Pruneyrolle et divers revenus situés dans le comté du Gévaudan et dans la viguerie du Valdonnez ¹.

Un autre bienfaiteur fait fait don, au même monastère, d'un mas qui se trouve dans le comté du Gévaudan et dans la paroisse de Saint-Etienne-du-Valdonnez.

Vers la même époque, Galbert de Naves et son épouse Adalède et leur fils donnent à Saint-Guillem-du-Désert, la moitié d'un mas dans la villa appelée Frayssinet, dans la viguerie du Valdonnez, et sous le château appelé Melencha ².

VIGUERIE DU CHASSEZAC

La viguerie du Chassezac tire son nom de la rivière de Chassezac qui prend sa source à très peu de distance de celle d'Allier, en Gévaudan, contourne le pic de la Gardelle, traverse les communes de Belvezet, Saint-Frézal d'Albuges, Chasséradés, Puyлаurent, passe à Prévençhères et pénètre ensuite dans le département de l'Ardèche.

L'importante commune de Chasséradés nous paraît avoir été le chef-lieu de la viguerie. Son église romane dénote une haute antiquité.

Dans divers actes du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle, Chasséradés est désigné sous le nom de Chassezadès : *ecclesia beate Marie de Chassezades* ³. Au ^{xi}^e siècle, sous le règne du roi de France,

(1) « ... Ego Petrus Garinus dono Sancti Salvatoris altari Gellonensi monasterii mansum de Prunaliolas in comitatu Gabalitano, in vicaria Valdunensi. » *Arch. dép. de l'Hérault. Cartulaire de Gellone ou de Saint-Guillem-du-Désert.*

(2) « ... Fraxened in vicaria Valdunense subtus castro Melancha... Fraxened, » aujourd'hui le Frayssinel, commune d'Ispagnac, limitrophe de celle de Saint-Etienne-du-Valdonnès. Le château de Melancha ne nous est pas connu ; il pourrait peut-être avoir changé de nom pour prendre celui de Montmirat, à quatre kilomètres environ du Frayssinel.

(3) *Archives dép. de la Lozère*, G. 1850.

Henri I^{er}, Galbert de Naves, son épouse et leur fils donnent au monastère de Saint-Guillem-du-Désert, un mas situé dans la villa appelée Grossefage, dans la viguerie de Chassezac ¹.

VIGUERIE TARNENCHE OU DU TARN

Cette viguerie comprenait les localités situées sur les deux versants du mont Lozère, les deux rives du Tarn jusqu'à la rivière de la Memente.

En 1051, Richard et son fils Guillaume donnent au monastère de Saint-Victor-de-Marseille, savoir : dans le comté de Gévaudan, dans la viguerie Tarnenche ², dans la villa appelée Cassagnas ³, l'église construite ou consacrée en l'honneur de saint Pierre, apôtre, avec son presbytère ; et, dans la villa de Bougezot ⁴, ce qui lui est advenu ou pourra lui advenir.

VIGUERIE DE DÈZE

Les trois vigueries suivantes, à l'exception de quelques localités, dépendaient du comté de Nîmes.

La viguerie de Dèze tirait son nom de l'antique château dont les ruines se voient encore près du Collet, commune située au centre de la vallée. Saint-Germain-de-Calberte ; Sainte-Cécile-de-la-Melouse ⁵, la petite vallée Flandoncorque en faisaient partie. Ces localités étaient comprises dans le comté de Nîmes. Toutefois la commune de Saint-André-de-Lancise, quoique dans la viguerie de Dèze, appartenait au comté de Gévaudan. Dans une charte de donation faite à l'église de Nîmes, en 1019, il est dit que ce qu'on donne d'aleu, est situé dans le comté du Gévaudan et dans la viguerie de Dèze ⁶.

(1) « ... Galbertus de Naves... dat... mansum unum in villa quam vocant crossafagia in vicaria Cassedatis. » *Arch. de l'Hérault, Cart. de Gellone.*

(2) Le nom de Tarnenche, Tarnesque vient du mot Tarn.

(3) Cassagnas, commune du canton de Barre.

(4) Bojoset, aujourd'hui Bougezot, hameau de la commune de Cassagnas.

(5) « ... Ecclesia Sancte-Cecilie de Melosa que es' sita in vicaria de Valle-Dedas. » *Cartulaire de Notre-Dame-de-Nîmes*, publié par M. Germer-Durand.
— Charte de l'année 1092.

(6) « ... Dono aliquid de alodem meum qui est in comitatu Gavallitano in vicaria de Valle-Dedas, prope ipsa aqua quæ vocant Ad-incisa. » *Cartul. de Notre-Dame-de-Nîmes.*

VIGUERIE DE LA VALLÉE-FRANÇAISE

Les localités situées dans la partie supérieure du cours du Gardon de Mialet, avant son entrée dans le diocèse de Nîmes, formaient cette viguerie. Trois communes de l'arrondissement de Florac ont conservé le nom de Vallée-Française, Sainte-Croix, Notre-Dame (aujourd'hui Moissac) et Saint-Etienne, situées toutes trois sur un Gardon, affluent du Gardon de Mialet.

Plusieurs communes du canton de Saint-Germain-de-Calberte dépendaient de la viguerie de la Vallée-Française. En 1084¹, l'église de Nîmes reçoit à titre de donation un mas appelé le *Bon-Castagnier* situé sur les limites du hameau de Thonas, commune de Saint-Germain-de-Calberte, viguerie de la Vallée-Française. Une autre charte de donation, faite en 1058, au monastère de Saint-Victor-de-Marseille, parle de deux mas situés dans la villa de Thonas, *in villa de Tonacio*, et d'un troisième mas situé *in Selventiaco*, peut-être Salvagnac, commune de Sainte-Croix, et dans le territoire gabalitin *in territorio Gatovallitano*².

VIGUERIE ENTRE-DEUX-GARDONS

(*Vicaria inter duos Gardones*)

La viguerie *Entre-deux-Gardons* était une subdivision de celle d'Onduse. Elle renfermait toute la partie de Landusenque, comprise entre le Gardon de Mialet et celui de Saint-Jean, depuis leurs sources dans le département de la Lozère, jusqu'à leur réunion au-dessus d'Anduze. La partie supérieure de cette viguerie appartient aujourd'hui à la Lozère et la partie inférieure a formé, dans le Gard, les cantons actuels de Saint-André-de-Valborne et de Saint-Jean-du-Gard³.

Une donation fut faite en 984, à l'église cathédrale de Nîmes, de quatre mas situés au village du Pompidou, dans la viguerie

(1) « ... Donamus unum mansum in vicaria Vallis Franciscæ in comitatu Nemosensi in terminio de Villa Tonaz. » *Chart. de Notre-Dame-de-Nîmes*.

(2) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor-de-Marseille*, t. II, charte n° 1132.

(3) Germer-Durand, *Cartulaire de Notre-Dame-de-Nîmes*, charte LXXX.

appelée Entre-deux-Gardons : *In pago Nemausense, in agentiis Nemausensis, in castris Andusiensis, in vicaria que nominant Antre duos Quardones in villa que nominant Pompeiano* ¹.

Les localités voisines de la Mimente, rivière qui prend sa source dans la commune de Saint-Privat-de-Vallongue, comprises dans la viguerie Entre-deux-Gardons, appartenaient au comté du Gévaudan ; entr'autre le mas de Castanet ².

Le manque de documents ne nous a point permis de connaître les vigueries qui devaient exister dans la partie nord-ouest du comté gabalitin.

La ville de Mende, siège épiscopal, avait naturellement une certaine importance. Les évêques étaient déjà puissants à l'époque mérovingienne. Chilpéric I^{er}, petit-fils de Clovis, disait : Personne ne règne si ce n'est les évêques ; notre dignité dépérit et est transportée aux évêques des cités. Le même historien ³ parle de démêlés entre Pallade, comte du Gévaudan et l'évêque Parthène ; entre le comte Innocent, et un abbé de la basilique de Saint-Privat : preuve de l'influence des ecclésiastiques et du clergé dans le pays.

Un terrier du chapitre cathédral de Mende donne une division territoriale du diocèse qui pourrait bien correspondre à celle des anciennes vigueries dans la partie nord-ouest du Gévaudan. Voici cette division :

TERRITOIRE DE PEYRE

Dans ce territoire se trouvent les paroisses suivantes : la Chase, Aumont, le Fau, Javols, Saint-Léger, Rimeise, le Buisson, les Bessons, Saint-Chély et Prunières.

(1) *Cartulaire de Notre-Dame-de-Nîmes*, charte LXXX.

(2) « ... In manso de Castaneto, qui est in territorio Gaballitano, juxta fluvium Mimetam. » *Cartulaire de Saint-Victor-de-Marseille*, charte n° 834, année 1058.

(3) *Greg. Tur. Hist.*, liv. VII.

(4) *Archives départ. de la Lozère*, G. 1298.

DANS LE TERRITOIRE DE SERVERETTE

Saint-Denis, Saint-Alban, Fontans, les Laubies, Estables, Saint-Amans, Saint-Gal, Ribennes, Rieutort, la Panouse et Serverette.

DANS LE TERRITOIRE DE CHATEAUNEUF

Grandrieu, Chastanier, Pierrefiche, Allenc, Arzenc, Saint-Frezal-d'Albuges, Châteauneuf, etc.

DANS LE TERRITOIRE D'AUROUX

Saint-Symphorien, Sainte-Colombe, Grandrieu, etc.

La ville du Malzieu, qui relevait des ducs de Mercœur, chef-lieu d'un mandement, pouvait aussi avoir été une viguerie. Il en a été peut-être ainsi de la ville de Saugues qui faisait partie du même duché de Mercœur.

RÉSUMÉ D'UNE ÉTUDE SUR LES « MUONGS »

PAR M. CH. LABARTHE

Pendant mon séjour en Indo-Chine, j'ai eu l'occasion de visiter quelques-uns des affluents du fleuve Rouge et sur l'un d'eux j'ai trouvé une population, celle des Muongs, que, pour bien fixer les idées, je rangerai immédiatement dans la race des Laotiens du Nord, tout en priant de ne pas accorder à cette appellation une trop grande importance et en tout cas de n'en rien conclure.

Le fleuve Rouge n'a que deux affluents réellement importants, l'un est la rivière Claire et celle-ci nous a été décrite par M. de Kergaradec, dans la *Revue Maritime et Coloniale*, l'autre est la rivière Noire, et c'est sur cette dernière que je désire appeler votre attention.

Depuis quelques années déjà une petite partie de la rivière Noire nous était connue par les cartes hydrographiques de la marine. C'est qu'aux approches de son confluent avec le fleuve Rouge, la rivière Noire coule pendant quelques kilomètres dans un lit large et profond, son cours est tranquille, ses rives sont cultivées; d'un côté est la province de Hung-Hoa, de l'autre la province de Son-Tay; nous sommes d'ailleurs encore en plein pays annamite.

Mais au bout de quelques kilomètres, nos canonnières de guerre se sont trouvées en face d'un barrage naturel qui les a arrêtées et à partir de ce point la rivière Noire n'est plus indiquée sur nos cartes que par un pointillé approximatif. Or, c'est à ce point précisément que la rivière Noire devient la plus intéressante. Là, en effet, il semble se produire une faille immense. De ce côté-ci nous avons des terrains d'alluvions récentes, de l'autre côté des terrains de formation ancienne, on perce souvent le granite, la malachite, les basaltes, la serpentine, le carbonate de fer, un peu de cuivre, et beaucoup de sable micacé. A partir de ce point, la rivière Noire coule entre deux murailles granitoïdes à pic, ou quelquefois même surplombant, variant de 100 à 300 mètres de hauteur. Ces roches sont d'une solidité à toute épreuve et aucune érosion n'est à craindre. Plus loin les rives s'abaissent; quelque événement géologique a dû d'ailleurs les bouleverser, car elles se sont effritées dans le lit du fleuve; mais c'est un effritement colossal dont les fragments, chacun de plusieurs mètres cubes, rendent impossible toute navigation.

Ce n'est pas seulement la nature géologique du terrain qui change à ce barrage dont je parlais tout à l'heure, c'est encore la population. Nous n'avons plus ici des Annamites, mais des Muongs, une race encore inconnue sur laquelle je désire appeler votre attention.

A première vue, ce qui distingue le Muong de l'Annamite, c'est qu'il a les membres inférieurs, les fémurs, les pectoraux, beaucoup plus développés. Il est vrai que ces caractères tiennent sans doute à ce que c'est là un peuple de montagnes.

J'ai vivement regretté de n'avoir avec moi aucun des instruments nécessaires aux mesures crâniologiques. Après bien des recherches, j'ai pu collectionner une cinquantaine de crânes absolument muongs. J'avais construit un niveau occipital d'après les données du docteur Broca pour la mesure de l'angle de Daubenton, et d'un autre côté, en me servant à défaut d'autres moyens de la méthode de la *norma verticalis* j'ai pu reconnaître que sur cinquante crânes on compte quarante-un cas de brachycéphalie approximative.

Entre la rivière Noire et le fleuve Rouge, sur de hauts plateaux, j'ai trouvé une autre peuplade de montagnes, les Tho, qui sont au contraire absolument dolicoéphales.

Il était curieux de connaître quelle langue parlaient ces tribus. Cela était difficile en ce sens que l'instruction n'y est point répandue. Ce n'est que dans le bassin du Song-Fo-Yen que j'ai enfin trouvé un chef de village sachant lire et écrire. Je pus, grâce à quelques mots d'annamite et de cantonnais vulgaire, me faire indiquer quels caractères servent de base à ce langage. Ces caractères sont au nombre de trente-six. J'ai pu avoir aussi quelques spécimens d'actes publics. J'ai remis le tout à mon maître et ami, M. de Rosny, qui vous dira mieux que moi ce qu'il faut penser de ce langage. Je vous dirai cependant tout de suite que c'est là une langue alphabétique et non point idéologique. De plus, les Muongs écrivent horizontalement et de gauche à droite. Si vous rapprochez ce fait de la découverte faite il y a peu de temps d'un langage semblable au fond de la Corée, vous jugerez tout de suite quelle importance a ce fait au point de vue des migrations indo-européennes.

La plupart des géographes modernes divisent l'Indo-Chine en sept régions : l'Annam, le Siam, la Birmanie, le Malacca, le Cambodge, les possessions anglaises et la Cochinchine française. Mais ils ne disent généralement rien de toute une grande région située au cœur même de l'Indo-Chine, région presque inexplorée, il est vrai, et sur laquelle d'ailleurs quelques-unes des puissances que nous venons d'énumérer prétendent exercer, mais à tort, des droits de souveraineté. Cette région, arrosée par le Mèi-kong et ses affluents, affecte assez bien la forme d'un triangle dont le sommet partirait du nord même de nos possessions de Cochinchine et qui s'élargirait en empiétant à droite sur l'Annam, à gauche sur le royaume de Siam jusqu'à la hauteur de la ville de Semaou, sous le parallèle de laquelle se trouverait sa base.

C'est dans l'espace compris entre les côtés de ce triangle que se meuvent et s'agitent un nombre considérable de tribus et de peuplades dont les caractères anthropologiques, les mœurs et les dialectes dif-

lèrent souvent beaucoup. Quelques-unes de ces tribus sont absolument indépendantes, d'autres sont soumises, mais de nom seulement, à l'un des États plus puissants qui les entourent. Il est bien difficile de dire où commence la domination de chacune de ces tribus et où elle se termine. Leurs limites, leurs propriétés, leurs villages, leur puissance, sont soumis à de perpétuelles fluctuations qu'il est impossible de concilier avec nos idées européennes.

Souvent quelques années se passent dans la paix et l'abondance, et l'on voit ces tribus exemptes de toute ambition politique, et de mœurs douces pour la plupart, se livrer avec amour à la culture des champs et aux industries locales. Mais survienne quelque inondation, cas fréquent dans ce pays, ou quelque maladie épidémique, comme la peste ou la variole, ou une récolte de riz insuffisante et amenant la famine, ou quelque bande de malfaiteurs ou de pirates ravageant tout sur son passage, aussitôt les tribus se soulèvent, se heurtent les unes contre les autres, se battent avec une sauvagerie sans exemple, sans que la plupart sachent au juste la cause de ce soulèvement général. La guerre dure quelquefois plusieurs années. Pendant tout ce temps les villages restent déserts, une végétation parasite et luxuriante s'empare des rizières, les populations sont décimées par les luttes, les maladies et la famine, et quand on visite ces contrées désolées on trouve des cadavres pourrissant dans des cases abandonnées. Quand la guerre, par lassitude ou quelquefois faute de combattants, se termine, les tribus se trouvent avoir échangé entre elles leurs territoires, les limites sont tracées à nouveau sans souci de ce qu'elles pouvaient être quelques années auparavant; des tribus puissantes naguère se trouvent réduites à un rôle secondaire, tandis que d'autres peuplades qui autrefois passaient inaperçues, acquièrent une importance avec laquelle les peuplades voisines se trouvent obligées de compter. C'est alors que l'Annam d'un côté, les royaumes de Siam et de Birmanie de l'autre, et la Chine au nord, font valoir leurs droits sur les tribus épuisées et décimées, qui ne peuvent opposer la moindre résistance à leurs trop puissants voisins, tandis qu'elles recherchent l'alliance de celles dont la situation et l'importance se sont accrues.

Ces peuplades nous sont connues sous les appellations génériques de Laotiens, de Moïs et de Muongs, mais dans le pays même ces appellations sont peu comprises des indigènes et les noms de races et de peuplades qui frappent le plus souvent l'oreille de l'explorateur sont ceux de Man, Tho, Hoï, Traos, Chops, Strengs, Phros, Penongs, etc. Il reste beaucoup à faire pour saisir la valeur et la signification de ces diverses appellations et pour établir une sérieuse classification anthropologique de ces tribus qui, si elles ne sont pas autochtones, étaient du moins maîtresses absolues de ce territoire à une époque où les Annamites et les Siamois n'existaient point encore. Cette étude, com-

mencée par la mission de la Grée, continuée par le docteur Harmand et poursuivie aujourd'hui par le docteur Neis, est de celles qui intéressent le plus vivement la géographie, mais de celles aussi qui offrent des difficultés telles que les résultats acquis, quelque importants qu'ils soient parfois, ne sont jamais assez considérables pour être la juste compensation des fatigues et des souffrances endurées par l'explorateur.

LA BAIE D'ADULIS ET SON BASSIN¹

COMMUNICATION DE M. F. ROMANET DU CAILLAUD.

L'intervention italienne dans la mer Rouge donne un attrait particulier au récit de la mission en Abyssinie, qu'accomplit en 1859-1860, le comte Stanislas Russel, alors capitaine de frégate, ce hardi négociateur auquel la France est redevable de la cession « par des contrats en règle passés avec le roi Negoussié, » de l'importante baie d'Adulis et des îles qui en gardent l'entrée.

Je ne reviendrai pas sur les faits que j'ai exposés, tant dans le compte rendu de la séance du 19 janvier 1883 de la Société de géographie que dans d'autres publications ; mais je crois utile d'extraire du journal de voyage du commandant Russel certains renseignements géographiques qu'il renferme sur la baie d'Adulis et sur son bassin.

I. — ÎLE DE DESSI OU DISSEH²

Appelée Drine par les Grecs et les Romains, cette île, par la fraîche verdure de ses bois et de ses pâturages, fait, au printemps, un contraste frappant avec les côtes désolées du Samhar.

Elle n'est cultivée nulle part, mais elle pourrait l'être dans les vallées où l'eau se montre à quelques pieds du sol. Cette eau est d'excellente qualité ; filtrée, elle est aussi bonne que celle du Nil. Jamais elle ne tarit.

Les habitants de l'île, au nombre de 90 en 1859, avaient pour demeure un village de 30 cases, faites de branchages pour la plupart ; quelques-unes de ces cases étaient en pierres sèches.

La religion des habitants de Dessi est l'islamisme. L'un d'eux était cadi pour les mariages et pour toutes les cérémonies religieuses.

Ils parlent une langue qu'ils nomment Seham ; c'est un mélange d'arabe et de somali. Le commandant Russel a trouvé dans l'île une pierre gravée en caractères arabes.

Traits assez purs, peau d'un noir brillant, barbe clairsemée, tête rasée, yeux vifs et intelligents, dents superbes, membres grêles, taille élevée, tels sont les caractères physiques de la race qui peuple Dessi.

(1) D'après l'ouvrage du comte Stanislas Russel, capitaine de frégate : *Une mission en Abyssinie*. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1884.

(2) Dissi, des cartes de marine.

La principale nourriture de ces gens est le poisson frais ou sec ; le poisson, les coquillages, les huîtres abondent dans les eaux de l'île. Comme animaux domestiques, on trouve des poules et quelques chèvres qui errent en liberté dans toute l'île.

Moyennant redevance, dans la saison des pluies, de janvier à mai, les Hazortas de la presqu'île de Bourî¹ font paître dans l'île leurs troupeaux, troupeaux comprenant environ mille chèvres, cent vaches et dix chameaux.

Le pic le plus élevé de Dessi est haut de 122 mètres. Sur ce sommet, en décembre, le thermomètre marquait à l'ombre 32° centigrades.

Marée à Dessi. — En décembre, dans la baie Française, la mer marne de 0^m,87.

A l'est de Dessi et au nord de la presqu'île de Bourî sont deux îles plates et boisées, la grande et la petite Ouda².

Plus à l'est, une autre petite île, appelée Assaker³. Entre cette dernière île et les îles Ouda, est une roche du nom de Raham.

II. — BAIE D'ADULIS⁴

Entre Dessi et les îles Ouda, le canal n'offre pas le moindre danger ; partout des fonds de 25 à 30 mètres. De même dans la baie d'Adulis.

Cette baie, très allongée et la plus profonde échancrure de la côte éthiopienne dans la mer Rouge, est ouverte au nord. Ses bornes sont : à l'ouest, la plaine où gisent les ruines d'Adulis ; au sud, une petite plaine, dominée par des sommets de 700 mètres, distants de 5 kilomètres, et dont la côte a une direction moyenne perpendiculaire à celle de la côte ouest, à l'est la presqu'île de Bourî.

Cette dernière presqu'île est hérissée de soulèvements volcaniques, dont quelques-uns se dressent au bord même de la mer ; tels le sommet du sud de cette côte, haut de 244 mètres, le cap Quoin⁵, qui est au milieu de la côte, et la pointe Herto⁶, au nord-ouest de la presqu'île. Le milieu de la partie septentrionale de la presqu'île est occupé par le mont Dulhe, haut de 244 mètres, appelé aussi pic Herto. Entre ce pic et la baie de Houakel⁷, on rencontre un petit lac d'eau salée. C'est la tribu des Hazortas qui habite la presqu'île de Bourî.

Dans la baie d'Adulis, devant le cap Quoin, à un mille de terre, le

(1) La presqu'île Hartau, des cartes de marine.

(2) Hotha, des cartes de marine.

(3) Assarka, des cartes de marine.

(4) La baie d'Annesley, des cartes de marine ; le Ghubbet Zula, des Arabes.

(5) Le cap Coin, des cartes de marine.

(6) La pointe Hartau, des cartes de marine.

(7) La baie de Howakil, des cartes de marine.

fond est de 35 mètres. En suivant la côte est à cette distance, la sonde ne donne jamais moins de 13 à 14 mètres, et le plus souvent de 20 à 30 mètres. Le fond est de sable et de coquillages.

Dans la partie sud-est de la baie, il y a une anse profonde et extrêmement fermée, excepté à l'ouest. C'est un port magnifique, entouré de palétuviers, avec des plages de sable par intervalles.

Plus à l'ouest, un excellent mouillage de douze brasses de fond, sable et vase, porte le nom de Hadis. A l'ouest de ce mouillage, on aperçoit les sommets du mont Gasomta.

Le mouillage de Zoulla est au nord de celui de Hadis, sur la côte occidentale de la baie.

Abrité des vents du nord-ouest au sud-ouest, il ne l'est pas des autres vents venant de la baie. Celui du sud-est rend difficile la communication avec la plage.

Il y a des puits d'eau douce à dix minutes de la plage. Cette eau, abondante, est un peu terreuse ; filtrée, elle ne conserve aucun mauvais goût. Elle est moins bonne que celle de Dessi, mais meilleure que celle d'Imakoullou ¹, qui alimente Massaouah ².

La plage est très plate, et les eaux de la mer, dans les hautes marées, se répandent très loin ; aussi, à marée basse, s'exhale-t-il une odeur fétide.

Cette plage est occupée par deux villages ; en 1859, ils appartenaient l'un au beïs Kalifé ; l'autre au beïs Taouakal.

Les habitants font partie de la tribu des Hazortas, mais se prétendent d'origine arabe, ce que semble confirmer leur langue. Cette langue s'appelle le Séchon.

La plaine de Zoulla porte le nom d'Aftah ; elle est traversée par le lit d'un petit fleuve, à sec en décembre, mais qui, à en juger par la profondeur de son lit et ses nombreuses branches, doit couler assez abondamment après les pluies.

Dans cette plaine, aucune culture, sauf quelques plantations de maïs. Mais si les eaux torrentielles étaient aménagées dans des réservoirs, il serait facile de faire produire de magnifiques récoltes à cette plaine limoneuse aux profondes couches d'humus.

Les ruines de la colonie égyptienne, puis grecque, d'Adulis, sont à huit kilomètres environ du mouillage ³, entre les lits desséchés de deux

(1) *Alias*, Emcoullou, Omno-Koullou, Makullu, etc.

(2) L'eau d'Imakoullou est actuellement conduite à Massaouah par un aqueduc. Massaouah n'est plus une île maintenant ; elle est reliée au continent par une chaussée, qui emprunte le sol de l'île voisine de Taoualoud. Autrefois l'eau d'Imakoullou était transportée quotidiennement dans des outres à dos d'hommes ou de femmes jusqu'au cap Chérard, d'où on l'embarquait pour Massaouah.

(3) Au temps d'Arrien (II^e siècle après Jésus-Christ), Adulis n'était qu'à vingt stades, soit environ 3,700 mètres de la mer.

branches du delta du petit fleuve de Zoulla. « De nombreux débris de pierres taillées, de marbres, de poteries, attestent l'emplacement d'une ville sur une grande étendue de l'est à l'ouest, environ un mille et demi, sur un demi-mille du nord au sud. Des colonnes carrées, à pans coupés, avec leurs soubassements et leurs chapiteaux à feuillures rectangulaires, gisent dans un certain ordre. » Les matériaux qui ont servi aux constructions d'Adulis sont principalement du trachyte, dont on retrouve les carrières dans les montagnes voisines.

Au sud de Zoulla, au fond de la baie, près de l'embouchure d'un ruisseau d'eau saumâtre, devant une côte bordée de palétuviers énormes, il y a un excellent mouillage, mieux abrité que celui de Zoulla; fond gradué de 30 mètres à 3 mètres d'un mille et demi à deux encablures de terre, sable et vase, excellente tenue. Ce mouillage est probablement celui d'Azaphali.

A 200 mètres de la plage, sourd en bouillonnant une source d'eau chaude appelée Atzfé¹ par les indigènes. Cette source forme un bassin de 5 à 6 mètres de circonférence et s'écoule vers la mer. A sa sortie de terre, l'eau est à 44°; à l'endroit où elle coule du bassin dans le ruisseau, elle est à 30°. Malgré sa température de 30°, ce ruisseau contient des poissons.

Refroidie, l'eau de la source Atzfé est potable, quoique un peu saumâtre; elle dissout le savon.

Les indigènes affirment que près de ce mouillage on trouve également de l'eau douce, mais le commandant Russel n'a pu en découvrir aucune source. Cependant, à un mille à l'est de la source minérale, il y a un village, indice presque certain du voisinage d'un puits d'eau douce.

III. — CHEMIN DE ZOULLA A HALAÏE

Des ruines d'Adulis aux ruines de Cohaito.

Ce chemin est en partie le chemin parcouru par l'expédition anglaise de Magdala. Il suit le bassin du petit fleuve de Zoulla.

Ce cours d'eau se nomme d'abord Habascit (d'où peut-être le nom de Habesch, Abyssinie), ce qui signifie mélange; parce qu'il reçoit toutes les eaux des torrents de la chaîne de Tarenta, depuis Halaïe jusqu'à Cohaito.

Première étape. — A trois heures de marche de Zoulla, on entre dans une gorge sauvage appelée Feroh-Tsabbah, bordée à pic de rochers de trachyte.

A quelques kilomètres au delà de la gorge, le torrent change de nom en se bifurquant en deux affluents. L'un est l'Ouia, qui recueille toutes

(1) Allphat-Springs, des cartes de marine.

les eaux de la chaîne du Tarenta, depuis Halaïe jusqu'à la rivière du Hadas. La plaine qu'il arrose s'étend au sud du mont Godam⁽¹⁾, et s'appelle Chiebat en séchon (langue de Zoulla); Ouadaïbo en samhari. — L'autre torrent, celui dont le chemin suit le cours, est le Koumoylé ou Comeilé⁽²⁾. La plaine qu'il parcourt porte le nom d'Aïromalé. Ces deux plaines ont une pente parfaitement sensible.

Le puits de Comeilé est à quatre heures et demie de marche de Zoulla.

Une heure de marche plus loin, le torrent prend le nom de Galalé; puis, après deux autres heures de marche le nom de Séro. Là se trouve un ruisseau d'eau courante fraîche et pure.

Du puits de Comeilé à Séro, le chemin parcourt des ravins sinueux et offre des pentes assez prononcées.

Deuxième étape. — Au delà de ce point, le torrent s'appelle Nabagadé. Là, les montagnes se resserrent en un profond défilé; on le nomme la *Vallée sans Soleil*; il faut une heure de marche pour le franchir. Le chemin suit d'abord la direction ouest, puis celle sud-ouest.

Troisième étape. — Route en pente modérée vers l'ouest-sud-ouest. Au pied des premiers contreforts du Tarenta, se trouve une excellente source, nommée Maghdal.

De ce point, la route suit dans la direction du sud, une vallée large et facile, mais inhabitée. Puis, la pente devient très raide.

A deux heures de la source de Maghdal, le chemin passe non loin d'un village de Chohos (musulmans des contreforts abyssins) appelés Adaf. Il traverse ensuite un vallon du nom de Schou-Nahati, lequel possède de bonne eau.

Quatrième étape. — Pendant trois heures, la pente est peu rapide, puis elle devient de plus en plus escarpée. Après cinq heures de marche, en un lieu nommé Abà, situé à 1,500 mètres d'altitude, on rencontre une belle source.

Le soir, halte dans le frais vallon de Corboussa, qui donne son nom au chemin. Corboussa veut dire la selle; en effet, dans ce vallon on se trouve entre deux sommets qui forment un ensellement très apparent à distance.

Cinquième étape. — Traversé le col de Galéla, de 40° d'inclinaison. En une petite journée de marche dans la direction de l'est. Cohaito est atteint.

Le sommet du pic de Cohaito se nomme Zéban. En allant à Cohaito,

(1) Guddam, des cartes de marine.

(2) Kumayli, des cartes de marine, *alias* Koumailo.

c'est-à-dire vers l'est, on l'a à sa gauche ; il est donc à peu près au nord de Cohaito.

A Cahaïto, le sol est couvert de ruines. C'est sur ce plateau, à 2,000 mètres d'altitude, que s'élevaient les villas des riches habitants d'Adulis, qui voulaient fuir les grandes chaleurs des bords de la mer Rouge, sans trop s'éloigner de leurs affaires.

Les matériaux de ces ruines sont d'un grès dur et serré, que le temps a respecté d'une manière surprenante. Dans ces ruines on retrouve les débris de toutes les civilisations qui se sont succédé sur la côte éthiopienne : inscriptions égyptiennes-hiéroglyphiques, grecques, éthiopiennes ; nécropoles égyptiennes, ayant plus tard servi de tombeaux chrétiens ; temples grecs aux chapiteaux doriques, devenus ensuite des églises grecques ; enfin magnifiques travaux hydrauliques, qui devaient servir à l'irrigation, et qu'il serait facile de restaurer aujourd'hui à peu de frais, tant ils sont bien conservés.

Cohaïto était relié à Adulis par deux routes : l'une était le chemin à pente rapide qui suit la vallée du fleuve de Zoulla ; l'autre était une large voie pavée, « en pente douce, avec une demi-heure à peine de montagne à franchir, et *carrossable* dans tout le reste du parcours. » Cette route, plus longue que la première, se parcourait plus rapidement. Il en reste, à Cohaito même, des traces parfaitement conservées.

Dans les ruines de Cohaito, il faut probablement reconnaître celles de la ville qu'Arrien appelle Coloé. D'Adulis à Coloé, écrit ce géographe gréco-romain, on comptait trois journées (ce qui n'est nullement improbable, vu qu'alors on pouvait suivre la route carrossable).

C'est à Coloé qu'était le principal marché d'ivoire de la contrée. De Coloé à Axomite (Axoum), la métropole, il y avait cinq journées. C'est par Axomite et Coloé que passait tout l'ivoire de la vallée du haut Nil, dirigé sur Adulis, par où il s'exportait.

De Cohaito à Halate.

Sixième étape. — Après une heure de marche au sud-est et une descente assez roide de vingt minutes, on remonte la belle vallée de Menchal, où s'élève le village de Taconda, en partie musulman et en partie chrétien ; puis, après vingt minutes de marche nord-nord-ouest, sur une ondulation du plateau, le village d'Addé-Cayeh¹ (Pays rouge), ainsi nommé de la couleur du terrain. Là, le sol est cultivé et bien irrigué.

Deux heures plus tard, Anatzou, et un quart d'heure plus loin Haouéné, village chrétien sur le ruisseau du même nom.

Septième étape. — A cinquante minutes de Haouéné, le village de

(1) *Alias* Addi-Kaïé.

Marsda ; quelques minutes plus loin, celui de Dorá, dans les environs duquel les Portugais avaient, au xvi^e siècle, introduit la culture de la vigne ; puis un troisième village ; enfin, à une distance de trois heures quarante-cinq minutes de Haouéné, Halaïe, village de 2,000 habitants, qui en 1860 était la résidence de Mgr de Jacobis, le vicaire apostolique de l'Abyssinie.

Toute cette région est d'une fertilité admirable.

IV. — CONCLUSION.

Comme conclusion de cette communication, qu'il me soit permis d'émettre un vœu.

En prenant pied sur le sol éthiopien, par l'acquisition de Dessi, d'Ouda et d'Adulis, la France a assumé le devoir de contribuer à la restauration de la nation éthiopienne.

Or, depuis la mission du commandant Russel, aucune entreprise civilisatrice n'a été tentée par la France, ni à Dessi, ni à Adulis.

Que le gouvernement français hésite à y créer actuellement un établissement colonial, on peut l'admettre jusqu'à un certain point. Mais, en attendant, les droits de la France sur la baie d'Adulis n'en doivent pas moins être hautement proclamés ; notre drapeau doit flotter sur Dessi et sur Zoulla, et nos navires de guerre visiter fréquemment la baie d'Adulis.

C'est un Français, c'est le commandant Russel, qui le premier a déterminé *d'une manière précise* l'emplacement d'Adulis, qui a révélé au monde savant les ruines de Cohaïto, et retrouvé une amorce de la voie commerciale signalée par Arrien.

La France ne doit laisser à aucune autre nation la gloire d'explorer scientifiquement les ruines d'Adulis, celles de Cohaïto et les restes de la route carrossable qui, dans l'antiquité, reliait ces deux villes.

J'é mets donc le vœu que le ministère de l'Instruction publique envoie le plus tôt possible une mission scientifique accomplir cette exploration.

P. S. — La voie suivie par le commandant Russel a été récemment parcourue en partie par un autre officier français, M. Gabriel Simon, voyageant, il est vrai, sans mission officielle en Éthiopie² ; c'est à la

(1) Russel, *Une mission en Abyssinie*, p. 32 et seq.

(2) G. Simon, *L'Éthiopie*. Paris, Challamel, 1885.

descente qu'il a suivi cette voie, tandis que le commandant Russel l'avait remontée.

Parti de Halaïe (2,725 mètres d'altitude), M. Simon est descendu directement en deux heures et demie, par un sentier abrupt, à Mahaha, sur les bords du torrent Adda-Hammamo, nom qui rappelle le Hadas du commandant Russel (1,425 mètres d'altitude). Pour rejoindre Halaïe à Mahaho, la route du commandant Russel fait un long détour par Addé Cayeh et Cohaito.

Dans la vallée de l'Adda-Hammamo, M. Simon a probablement suivi le même chemin que la mission de 1859; seulement les noms de ses points d'arrêt sont différents; ce sont Mahaho, Halilaé¹, Brédéga, Dima, Halélia², Hammamo. De ce dernier point, au lieu de se diriger sur Adulis, M. Simon a gagné Massaouah, par le col de Sahâto, qui sépare le massif éthiopien de la montagne samharienne isolée de Godam.

F. R. C.

1^{er} avril 1886.

(1) Galéla, du commandant Russel?

(2) Galalé, du commandant Russel?

BULLETIN
DU
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES

SECTION
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 2 JUIN 1886.

PRÉSIDENCE DE M. L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, MEMBRE
DE L'INSTITUT

La séance est ouverte à quatre heures et demie : le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. LE SECRÉTAIRE dépouille la correspondance qui comprend notamment deux demandes de subventions adressées à M. le Ministre de l'Instruction publique, l'une par la Société académique indo-chinoise, l'autre par l'Union géographique du Nord de la France.

MM. SCHEFER ET MAUNOIR sont chargés de rédiger des rapports sur ces demandes.

M. BOUQUET DE LA GRYE, prié d'examiner le texte d'une communication adressée par M. Barbier, de Nancy, sur l'orthographe des noms géographiques, présente au sujet de ce travail les observations suivantes :

« Le mémoire de M. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de Nancy, qui m'a été transmis, porte pour titre :

Note pour le compte rendu de la séance du 29 avril 1886, de la section de Géographie, réponse de M. Barbier à la communication faite par M. Bouquet de la Grye.

« Il s'agit du rapport sur l'orthographe des noms géographiques étrangers que j'avais fait au nom d'une commission spéciale appuyée d'un vote de la Société de géographie.

« Il paraîtrait peut-être suffisant de remettre la note de M. Barbier à notre Secrétaire, pour qu'elle soit placée dans le dossier du dernier congrès de la Sorbonne, mais le soin avec lequel l'auteur l'a libellée et l'insistance mise à faire accepter certaines conclusions me semblent devoir vous être signalés.

« Je ferai une courte analyse de cette réponse :

« M. Barbier croit qu'en s'éclairant, comme il l'a fait, de la lecture de trente ouvrages de linguistique, on est plus à même de trouver une solution de transcription orthographique, accordant entre eux les auteurs de ces ouvrages, qu'en les réunissant eux-mêmes en commission. Dans les publications, dit-il, « ils « ont dû compter avec les nécessités imposées à qui veut rendre « les transcriptions intelligibles. »

« Cette idée de faire prédominer le livre sur celui qui l'a inspiré, pour éviter des objections non encore écrites, ne me paraît guère de nature à faire progresser beaucoup la science en général, et en réalité nous avons obtenu des savants linguistes faisant partie de notre commission, bien des enseignements qui n'étaient inscrits nulle part.

« M. Barbier déclare également que la Société royale de géographie de Londres, en adoptant pour les voyelles la prononciation italienne et en abandonnant les sons anglais si variables, « ne s'est nullement soucié d'une concession de nature à favoriser « une transcription internationale. »

« Il est difficile de scruter le sentiment intime des membres du bureau de cette Société, mais le fait est qu'en écrivant à la mode italienne les noms géographiques, les Anglais ont paru, aux yeux du moins de notre commission, avoir fait un grand et méritoire sacrifice, et quoiqu'ils n'en aient point parlé, ils n'en méritent pas moins de grands éloges internationaux.

« Puis viennent de la part de M. Barbier, une série de critiques portant sur presque toutes les conclusions de la commission, il blâme l'adoption de *sh* pour représenter la chuintante forte et aurait préféré la diacritisation de *s* ; il regrette l'adoption de

l'æ pour figurer le son *eu*, voudrait voir conserver la lettre *x*, et regrette qu'on ait proscrit autant que possible la diacritisation des lettres. Il présente toutes ces objections en vue de la perfectibilité du système adopté lorsque l'on formera pour le règlement de la question un congrès international tout « en ne voulant pas combattre ou fausser le système de la commission et « en sentant que toute tentative dissidente aurait pour effet de « renverser ce qu'il a cherché lui-même à édifier. »

« Nous nous arrêtons sur cette conclusion, en regrettant que M. Barbier n'ait pu assister aux délibérations de la commission qui ont duré plusieurs mois; il eut probablement été amené à partager sur bien des points les conclusions adoptées par suite de concessions mutuelles entre des opinions différentes et motivées. »

M. LE LIEUTENANT-COLONEL DE LA NOÉ lit un rapport sur une demande de subvention présentée par la Société de géographie de Tours. M. de la Noé serait disposé à encourager, dans la limite du possible, l'œuvre à propos de laquelle cette Société demande le concours de l'Administration. Mais il estime que le chiffre de la subvention qui est demandée est sensiblement trop fort. Les cartes départementales qu'il est question de faire ne doivent pas entraîner des frais aussi élevés. M. de la Noé propose le renvoi de la demande de la Société de Tours à la commission centrale, et suggère qu'en cas de décision favorable, on impose l'envoi d'un certain nombre d'exemplaires qui seraient destinés aux services publics du département et donnés notamment aux écoles des principales communes.

A la suite d'une discussion à laquelle prennent part MM. Mau noir et Billotte, la demande de crédit de la Société de géographie de Tours est renvoyée à la commission centrale.

M. BILLOTTE montre à la section des spécimens d'impressions du *Bulletin*, dont la publication va prochainement commencer.

MM. BOUQUET DE LA GRYE et HAMY lisent des rapports sur divers travaux présentés à la Sorbonne par MM. Romanet du Caillaud, Rouire et Labarthe, et dont l'impression au *Bulletin* est votée ¹.

(1) Voyez p. 93, 127 et 131.

M. LONGNON a été chargé d'examiner quatre mémoires présentés aussi au congrès des Sociétés savantes. Il propose de publier un extrait du mémoire de M. André sur le *Pagus Gabalicus* au moyen âge¹; de détacher du texte de M. Max Werly, sur l'étude des *noms de lieux dans le Barrois*, l'introduction qui offre un intérêt général, et pourra être lue utilement par tous ceux qui s'occupent de géographie toponymique²; de renvoyer à son auteur, M. Pilloy, avec des remerciements, le mémoire présenté par lui sur la même question; enfin, de déposer aux Archives le texte lu par le D^r Noellas, sur la voie de la Sayette.

M. GRANDIDIER donne communication d'un rapport sur le mémoire de M. Aymonier, relatif au Binh-Thuân³.

M. MAUNOIR rend compte d'un mémoire *Sur les Alpes*, présenté au congrès, par M. le baron de Vautherelet⁴.

M. LE COLONEL PÉRIER fait connaître les dernières publications de la Société languedocienne de géographie.

M. SCHEFER communique un rapport, résumant les travaux de la Société académique Indo-Chinoise pour 1883.

« La Société académique Indo-Chinoise, dit M. Schefer, vient de faire paraître pour les années 1882-1883, un volume renfermant une série de mémoires d'un intérêt considérable. Les uns sont consacrés à l'histoire : M. Castonnet des Fosses a fait l'historique des relations de la France avec le Tonkin et la Cochinchine, d'après les documents conservés aux archives du ministère de la Marine, et M. Boullereaux a donné dans ce volume la fin du mémoire dans lequel il a retracé l'histoire des premiers princes de l'Annam.

« Nous trouvons deux relations inédites. La première est celle de M. l'abbé Guéret, aumônier de la marine, embarqué en 1859 sur la *Cordelière* : elle a trait à Goa et notre établissement de Mahé. M. Genaud a publié ces notes d'après un manuscrit appartenant à M. l'abbé Pierfitte, curé d'Ainvelle, dans les Vosges.

(1) Voyez p. 120.

(2) Voyez p. 115.

(3) Voyez p. 163.

(4) Voyez p. 161.

« L'autre relation consiste en extraits tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de la Marnière-Rochefort, qui contient le journal des deux voyages à Siam de Duquesne Guitton (1681-1691).

« Enfin M. San Januario a donné à la Société Indo-Chinoise une collection de pièces du xvi^e et du xvii^e siècles relatives aux missions portugaises dans le Cambodge et la Cochinchine.

« L'archéologie est représentée par le mémoire de M. Kern sur les inscriptions khmers recueillies au Tonkin par M. Moura, par celui de M. Bergaigne sur l'inscription fixant la date du règne de Surya Varman, et par celui de M. Lesserteur sur les inscriptions Qhiamas. Je signalerai enfin le travail de M. Bartet sur l'archéologie khmer.

« Ce volume contient également une histoire de l'origine et du développement des castes de l'Inde par M. Charles Schœbel, et une étude sur les coutumes et la constitution de la famille annamite par M. Hahn.

« Je mentionnerai parmi les traductions, celle de M. Arthur Williamson qui a traduit de l'espagnol le travail de M. l'amiral Monteyro y Gay, sur les Philippines, leur conquête et les Malais musulmans, et celle des devoirs du bouddhiste laïque, traduite du pali en anglais par M. Childers, et de cette langue par M. Taylor.

« Les mélanges ne forment pas la partie la moins intéressante du volume : ils renferment des comptes rendus de M. le marquis du Croizier sur la Cochinchine française, le Tonkin et les établissements français de l'Inde : des tableaux du commerce de Bangkok, de la navigation et du commerce des détroits et des Indes Néerlandaises, par MM. Largeau, Théodore Meyer et de Rinn.

« Ce volume est orné de cartes et de planches. Les premières ont trait à la péninsule malaise et au percement de l'isthme de Krau, etc.; à la frontière de Siam et de la province de Tenasserim. Les autres nous donnent les inscriptions recueillies au Cambodge par M. Moura.

« Je dois en terminant signaler l'intérêt que présente cette publication de l'Académie Indo-Chinoise : elle renferme des documents qui seront consultés avec fruit par toutes les personnes qui ont fait de l'Indo-Chine l'objet de leurs études. »

M. BOUQUET DE LA GRYE analyse le dernier volume publié par la Société académique de Brest (1884-1885), et qui contient, dit-il, quelques mémoires qui peuvent intéresser le comité :

« Le premier, de M. Foret, capitaine de frégate, expose les résultats de la campagne de l'*Antilope* dans les mers de l'Indo-Chine.

« Ce navire, mis à la disposition du gouverneur de l'Indo-Chine, a fait une série de voyages qui ont conduit M. Foret à Hué, Pulo-Condor, Pnompenh, Bangkok, etc.; chaque station lui donne l'occasion de raconter les faits récents de la politique coloniale en même temps que de donner des descriptions intéressantes de ces pays d'extrême Orient.

« L'article de M. Foret contient des renseignements hydrographiques dont j'ai pris note pour les instructions ou pour la correction des cartes, et se termine par la description des fêtes qui eurent lieu à l'occasion de la crémation d'une reine siamoise, fêtes qui surpassèrent en magnificence tout ce que l'on avait encore vu à Bangkok.

« M. Foret donne une idée de ces pays qui me paraît plus vraie que celle d'autres voyageurs, et en ce sens il me paraît intéressant de signaler son rapport.

« M. Cuzent publie une description des îles de la Société sur laquelle je n'ai point à insister; elle ne me paraît apporter aucune notion bien neuve sur la géographie de l'archipel. Vient ensuite un chapitre très intéressant racontant avec force détails l'annexion de Tahiti à la France. M. Cuzent a assisté aux péripéties de cette prise de possession instructive au point de vue de la lutte des influences de diverses nationalités qui s'exercent dans la Polynésie.

« M. Cuzent termine son article en parlant de l'influence du percement de l'isthme de Panama sur la météorologie de la mer des Antilles; il croit à une surélévation du niveau de l'océan Pacifique par rapport à celui de l'océan Atlantique et est quelque peu effrayé des torrents d'eau qui doivent se précipiter dans la mer des Antilles si l'on ne met point à Panama une écluse. Il me paraît inutile de suivre l'auteur dans ces idées basées sur une hypothèse gratuite; on peut être assuré qu'en tout état de cause rien ne sera changé dans la climatologie des Antilles.

« M. Cuzent avec plus de raison craint l'importation en Polynésie de maladies nouvelles et notamment de la fièvre jaune qui n'y est jamais venue. L'autorité de M. Cuzent en pareille matière est indéniable et il est désirable qu'après l'ouverture de l'isthme une commission sanitaire montre plus de sévérité encore que

celle qui fonctionne à Suez, car la température des îles intertropicales du Pacifique pourrait faire de ces dernières un lieu d'élection pour un des plus redoutables fléaux.

« L'article écrit par M. Bremaud est un exposé succinct et méthodique de la question de Madagascar ; il montre la puissance des Hovas créée par les Anglais en haine des sentiments de sympathie que les Français ont su depuis deux siècles inspirer aux Sakalaves.

« Les agissements des méthodistes ne reculant point devant des crimes pour assurer leur puissance et celle de l'Angleterre, provoquent de la part de M. Bremaud, protestant comme eux, une explosion d'indignation que tous les lecteurs partageront.

« Cette lutte de deux influences, l'une s'inspirant des plus beaux sentiments humains et ayant pour organes MM. Lambert et Laporte, et l'autre usant de subterfuges dignes de la peuplade sauvage qui leur servait de paravent, méritait d'être écrite et donnée en lecture aux marins de la côte de Bretagne.

« Nous n'hésitons donc point, dit M. Bouquet de la Grye, en terminant, à signaler au comité ce travail de M. Bremaud, utile encore aujourd'hui à consulter pour ceux qui espèrent que la question de Madagascar a pu être tranchée par le dernier traité. »

M. HAMY présente à la section une *notice* sur une mappemonde portugaise de 1502, récemment découverte à Londres¹.

La séance est levée à 6 heures.

Le secrétaire :

E.-T. HAMY.

(1) Voyez p. 147.

MÉMOIRES

NOTICE SUR UNE MAPPEMONDE PORTUGAISE ANONYME
DE 1502

RÉCEMMENT DÉCOUVERTE A LONDRES

PAR LE D^r E.-T. HAMY

Les monuments de la géographie, antérieurs à la publication des recueils de cartes gravées du xvi^e siècle, sont, depuis longtemps, devenus fort rares; les mappemondes manuscrites, en particulier, où les pilotes des grandes expéditions espagnoles et portugaises consignaient leurs découvertes, ont presque entièrement disparu. A peine, de temps en temps, signale-t-on, dans quelque fond d'archives inexploré, l'existence d'un de ces glorieux témoins des grands événements maritimes qui ont transformé l'histoire de notre globe. Humboldt et d'Avezac, Santarem et Jomard, Kohl, Peschel, Künstmann, Harriette et d'autres encore ont interrogé avec persévérance les collections publiques et privées d'Europe et d'Amérique, et s'ils n'ont point complètement épuisé la liste des documents de cette nature, du moins est-on forcé de reconnaître que bien peu de pièces importantes ont échappé à l'enquête laborieuse qu'ils ont instituée.

Voici, pourtant, une mappemonde portugaise anonyme, dont aucun historien de la géographie n'a eu jusqu'ici connaissance¹. Comme cette curieuse pièce ne le cède en intérêt qu'à un petit nombre de celles que l'on a précédemment publiées²,

(1) Je tiens cette mappemonde de mon ami M. Alphonse Pinart qui l'a acquise à Londres avec un lot de pièces provenant du voyageur anglais King.

(2) Rien n'est plus obscur, disait Lelewel (*Géographie du Moyen Age*, t. II, p. 139. Bruxelles, 1852, in-8), que la cartographie portugaise, qui ne nous est connue que par des copies ou des imitations postérieures répandues en Italie et en Allemagne.

j'ai pensé que quelques pages consacrées à son étude ne seraient pas indignes d'attirer l'attention du Comité.

La mappemonde que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux, est peinte sur un rouleau de parchemin haut de 59 centimètres et large de 94, en y comprenant la languette percée de deux trous, destinée à en recevoir les ligatures. Elle est bordée en haut et en bas, par un treillis doré de 2 centimètres de hauteur. Les contours des grandes terres sont teintés en bistre clair légèrement relavé; les îles peintes en bleu, en rouge, en argent ou en or; les roses sont en partie décorées des mêmes émaux. Enfin, la nomenclature écrite en rouge et noir utilise deux types de lettres, majuscules et minuscules, qui sont, sans aucun doute, des premières années du xvi^e siècle.

Le mode de construction n'a rien qui distingue notre carte des cartes analogues et de la même époque⁽¹⁾. L'horizon s'y décompose en trente-deux rumbes de vents; les méridiens, les parallèles sont espacés dans les proportions ordinaires. Deux échelles divisées de 5 en 5 degrés montent l'une à l'extrémité droite de la carte, l'autre au niveau de la célèbre ligne de démarcation qui sépare les possessions américaines de l'Espagne et du Portugal⁽²⁾.

Cette mappemonde est d'ailleurs un vrai *portulan*, une carte de navigation côtière. Chargée de noms sur le littoral, dont elle doit faciliter les abords, elle est presque vide, au contraire, à l'intérieur des terres, dont son auteur ne s'est point occupé.

A quelques lignes près, empruntées au latin, toute la nomenclature est exclusivement portugaise : *terra, ilha, cavo, porto, praia, agoa, formoso, fosso, baixa*, etc., etc.⁽³⁾.

(1) Cf. Vicomte de Santarem, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*. Paris, 1849, in-8, p. 275-279, etc.

(2) L'équateur seul offre une disposition qui mérite d'attirer particulièrement l'attention. Depuis l'extrémité du monde oriental jusqu'au cœur du continent africain, la ligne reproduit à peu près celle que Martin Behaim avait tracée sur son globe. Mais dès le littoral africain oriental, une seconde ligne, dont des observations scientifiques viennent de fournir les repères aux navigateurs, s'ajoute et se substitue à celle toute factice des cartographes antérieurs. Cette nouvelle ligne, située à 4° environ au sud de l'ancienne, est très approximativement exacte. L'échelle de gauche est tracée sur ce que j'appellerai le zéro nouveau, tandis que celle de droite est calculée sur l'ancien zéro.

(3) Je signalerai cependant une exception; le cap Race, à l'angle sud-est de Terre-Neuve, est appelé *Capo raso*. (Voir plus loin, p. 157.)

C'est sur le littoral du continent africain qu'abondent principalement ces expressions géographiques (pl. I) et que s'accumulent les épithètes plus ou moins heureusement choisies. C'est sur ce littoral, hier encore inconnu, et dont Gama et Cabral viennent de suivre les contours, que s'est concentrée en effet toute l'attention du cartographe. Il en étudie les formes avec un soin particulier, et tout le long de ces côtes, dessinées pour la première fois dans leur ensemble, avec une certaine précision, deux cent cinquante-cinq noms s'inscrivent depuis Tanger jusqu'à *Melindi* (Mélinde), en passant par le Cap de Bonne-Espérance ¹.

Ce sont des noms de terres, comme *Terra de Natall*, la terre de Natal, découverte par Gama le 25 décembre 1497, des noms de caps, tels que *Cavo de Lopo Consalvo*, notre cap Lopez, *cavo dos Corentes*, le cap des Courants, contourné par les Portugais en janvier 1498. Ce sont des noms d'aiguade, *agoa de Bona passa*, l'aiguade de la bonne Paix, ainsi nommée par Martin Alonso, l'un des compagnons de Gama; ce sont des noms de fleuves, *Rio de Senaga*, le Sénégal, *Rio da Volta*, le Volta, *Rio de Nazareth*, une des branches de l'Ogooué, ou bien encore *Rio de bon Signale*, cette rivière de Mozambique, au bord de laquelle Gama et Coelho furent si bien accueillis en février 1498.

Ce sont encore des noms d'îles comme *Asoutado* (le battu), qui rappelle le châtiment imposé au pilote maure de l'escadre, fustigé le 31 mars de la même année pour avoir trompé l'amiral; *Monbacha*, l'île de Monbaze, etc.

D'autres noms font allusion à l'érection de ces colonnes de pierre aux armes de Portugal, que le roi don Joam avait fait sculpter d'avance pour marquer les principaux points découverts par ses navires. Telle est la *pedra de san Rafaell* dressée au nord de la rivière des Bons Signaux, par Vasco de Gama.

(1) Il n'est pas sans intérêt d'observer qu'un certain nombre de localités nommées dans les récits contemporains ne figurent point sur notre carte si chargée cependant (pl. I).

On n'y trouve, par exemple, ni la *baia de Santa Helena* où s'arrêta Gama avant de tenter de tourner le cap de Bonne-Espérance, ni le *rio de Santiago* dont il est fait mention aussitôt après, ni l'*Aguada de San-Bras*, découverte le 25 novembre 1497, ni les îlots *Chaos* ou *da Cruz*; le *rio do Infante*, limite des explorations de B. Diaz, n'est séparé que par un seul nom *p. de Sabio* du *c. de Bona-Speranza*.

Quelques villes enfin sont signalées à l'attention par une silhouette où se profilent de petites tours : ce sont *Minna*, Saint-George de la Mine, le principal établissement portugais de Guinée ; *Mani Congro*, la résidence du *mani* ou souverain des embouchures de ce fleuve ; *Monsenbichi*, Mozambique , *Melindi*, Mélinde, découverts par Gama, en mars et en avril 1498 ; *Quilloa*, où mouilla la flotte de Cabral, le 26 juillet 1500 ; *Sofalla*, enfin, reconnue par Sancho de Toar, un des capitaines de la même flotte, rentré, comme on sait, à Lisbonne, au mois d'août 1501¹.

Cette riche nomenclature s'arrête brusquement à Mélinde : la côte est peu connue au delà de ce point. La position de Mogadixo que Gama n'a fait que canonner au retour, n'a point été déterminée et se trouve, d'ailleurs, en dehors de la route de l'Inde, dont le tracé préoccupe avant tout notre cartographe.

Tout le reste de son Afrique est d'ailleurs à peu près sans intérêt. L'intérieur est presque aussi nu que celui de nos cartes hydrographiques modernes. Plus de ces animaux aux profils fantastiques, lions, oiseaux ou serpents destinés à représenter la faune du continent ; plus de ces pavillons aux couleurs brillantes où trônent mystérieusement les rois de peuples inconnus ; plus de ces forteresses hérissées d'impossibles bastions ; plus de forêts, presque plus de montagnes et presque pas de fleuves.

Une seule chaîne, la chaîne des monts de la Lune, *Mons Lunæ*, est représentée par une suite de monticules peints en vert, parallèles à l'équateur, et gisant à peu près sous le 7° ou le 8° degré sud.

Seul de tous les fleuves africains, le Nil dessine en bleu son cours immense à travers la moitié droite du continent. Ses sources, au nombre de sept, hardiment repoussées, suivant la tradition arabe, jusqu'au 5° ou au 6° degré de latitude sud, sortent du *Mons Lunæ* pour courir vers le nord et se jeter : trois à gauche, quatre

(1) Il est curieux de comparer la nomenclature si exacte de notre correspondant anonyme avec celle de la Cosa, qui dressait sa carte peu auparavant, d'après des on-dit tellement vagues, que sa topographie et sa toponymie africaines sont complètement fantastiques depuis le Cap jusqu'à la mer Rouge.

On pourrait citer bien d'autres termes de notre carte attestant son origine portugaise, tels que ceux commençant par *o*, *os*, *dos*, etc. : *Os Medones*.

à droite, dans deux grands lacs placés sous l'équateur, l'Ukéréué et le Mwqutan-Ntzigué des voyageurs modernes. Les cours d'eau qui en sortent, convergent et se réunissent vers le 14^e parallèle pour recevoir un peu plus à droite un troisième grand cours d'eau sorti d'un autre lac équatorial, le Bahr el-Azrek ou Nil bleu descendu du lac Tzana, puis un quatrième, l'Atbara, en formant l'île de Méroé, se jeter enfin à la mer non loin de *Cairo*, aux pieds du Soudan d'Egypte, *Soldanus*, dont, en souvenir sans doute du voyage récent de Paiva et de Covilham, le cartographe portugais a maintenu l'image traditionnelle. C'est un vieillard à longue barbe blanche, coiffé d'un immense turban, vêtu d'une robe rouge et tenant de la droite un sceptre d'or de forme lancéolée.

Un autre potentat, bien autrement curieux pour les Portugais des premières années du xvi^e siècle, est assis, dans la carte, au-dessous des monts de la Lune; c'est un vieillard encore, couvert d'une robe bleue et d'une chape brune; sa tête est surmontée d'une mitre d'argent; il porte dans la main droite une grande croix rouge et or et de la main gauche il bénit. C'est le fameux *prête Jean*, PRETE JAM, dit la légende, ce mystérieux souverain, dont Gama entendait parler à Mozambique et sur lequel Cabral s'efforçait d'obtenir des renseignements à l'aide des bannis qu'il débarquait à Mélinde¹.

L'Asie de notre carte ressemble, à peu de chose près, à celle des mappemondes de la fin du xv^e siècle. La mer striée de rouge qui la sépare de l'Afrique, avec la longue chaîne d'îles démesurément grosses qui en encombre le chenal, est restée la mer Rouge des cartes antérieures. La presqu'île arabe n'a guère changé d'aspect; elle est toujours trop étroite vers le nord, trop large au sud, trop tourmentée de formes et sa nomenclature côtière est tirée de sources anciennes. Le golfe Persique, *Sinus Persicus*, creusé tout en travers aux dépens de l'Arabie, rempli de grandes îles bleues, rouges ou dorées, diffère peu de *das Merr Persia* de Martin Behain, ou du *golfo persico* de Juan de la Cosa, et il en est de même de *Mare Hircanū sive Caspi*, la mer bordée de bleu, aux trois îles d'or, que l'on voit juste au-dessus du *Sinus Persicus*, orientée de façon à ce que son

(1) L'étendard à triple croix, symbole de la foi chrétienne, dont le Prête Jean est la personnification, figuré déjà dans la mappemonde catalane de 1329 (collection de Souef), sur les cités de la haute vallée du Nil.

grand axe soit exactement parallèle à l'équateur. C'est sous ces traits que les cartographes se sont habitués à représenter la Caspienne, et notre anonyme n'a fait que se conformer à un usage déjà ancien. Toute son Asie est, d'ailleurs, construite suivant un type dès longtemps consacré. C'est, à bien peu de choses près, l'Asie de Ptolémée ou de Marco Polo ; c'est plus spécialement l'Asie de la mappemonde de 1489 publiée par Kohl, l'Asie du globe de Martin Behain (1492).

Un mot, inscrit sur un nouveau rivage, établit seul une différence au profit de notre carte. Mais ce mot, placé au-dessus de l'image d'une cité, cette ligne de côtes qui marche *vers le sud* en faisant face à l'extrémité orientale du monde africain, ne représentent rien de moins qu'une des plus importantes conquêtes que l'histoire de la terre ait jamais enregistrées.

Ce mot, c'est *Colochuti*, Calicut¹, où, suivant une expression du temps, « il y a toute espicerie, pierrerie et toutes les richesses du monde » ; cette terre, c'est l'Hindoustan, dont la route par mer est désormais ouverte au monde entier.

Le Portugal qui a trouvé cette voie s'efforcera vainement d'en barrer l'accès aux autres nations de l'Europe ; vainement un de ses rois édictera la *peine de mort* contre quiconque aura révélé la route de Calicut. Ces portulans, dont vous avez le type sous les yeux, plus ou moins perfectionnés, comme celui de Francisco Rodriguez (1524), finissent par tomber entre les mains d'un Jean Parmentier ou d'un Cornélis Houtman.

Français, Hollandais, Anglais, tous les peuples civilisés réclament, l'un après l'autre, leur part de ce riche négoce d'Orient dont Venise avait su, pendant des siècles, garder le monopole, et un jour vient où la petite nation qui, dans un magnifique élan, a fait la conquête des Indes, épuisée par ce

(1) Notons cependant que le nom de Calicut est déjà dans fra Mauro, qui d'ailleurs le place à tout hasard. (Cf. Lelewel, *Épilogue*, p. 182.)

On le trouve aussi sur la mappemonde de Juan de la Cosa. C'est une grosse ville fortifiée assise sur le bord de la mer (*mar etiopico oriental*). On lit à côté le mot *Calicut*, et un peu à droite *p. de caticut*.

L'Inde qui porte l'inscription : *tierra descubierta por el Rey Manuel, Rey de Portugal*, n'est qu'une longue ligne de côtes un peu ondulée depuis Calicut, placée en deçà des bouches de l'Indus (*boca de Yndo*) jusqu'aux bouches du Gange (*Rio Ganges*). Les notions acquises sur l'Inde par la Cosa sont si vagues qu'il place le Guzerate (*Chiaserat*) bien plus près du Gange, que de l'Indus.

gigantesque effort, se voit presque complètement dépossédée du magnifique empire qu'ont fondé les plus glorieux de ses enfants.

Nous sommes à la première phase de cette prodigieuse histoire. Vasco de Gama a abordé à Calicut, le 20 mai 1498; Cabral y a fondé, au commencement de 1500, le premier comptoir que les Portugais aient possédé sur la côte de Malabar. Mais Cananar, Cochin, Goa, qu'on commence à connaître quelque peu à Lisbonne, n'ont pas encore trouvé leur place sur la carte. Colochuti y figure seule, inscrite en grosses lettres, et Glafer le Zamorin ou *Samoudri-Radja*, hostile aux Portugais, est dessiné, assis sur un petit tapis; l'index droit dirigé vers Lisbonne, il brandit menaçant de la main gauche un lourd sceptre d'or.

Au milieu de la mer des Indes, flottent à l'aventure quelques grandes îles bordées de rouge ou dorées, aux formes inconnues des géographes modernes. L'une de ces îles est appelée *Madagascar*; une autre se nomme *Tangibar*; détachées l'une et l'autre des bords orientaux de la terre africaine, elles n'ont pas encore leur place définitive dans la nomenclature géographique¹. Plus loin se montre la Taprobane des anciens, *Taprobana*, entourée d'une chaîne d'îles dorées, rouges ou bleues et couverte de noms surannés.

La route de Calicut mènera quelque jour les navires portugais beaucoup plus loin dans l'est, et notre anonyme s'efforce de mettre au service des expéditions futures de ses compatriotes les renseignements qu'il a compilés dans les écrits et dans les cartes de ses prédécesseurs. Voici les îles de la Bonne Fortune : *I. Bonæ Fortunæ*, assez bien à leur place au milieu du golfe du Bengale², et voici *Malacha*, assise au bord occidental d'une chersonèse qui comprend Sumatra et que les Portugais auront

(1) *Madagascar* est au N.-O. de *Tangibar*, ainsi qu'il convient à une terre qui ne représente autre chose à cette époque que la *terre de Mogadico*, déplacée par suite d'une interprétation erronée des récits de Marco Polo. Il en est de même dans Behain, mais la Cosa renverse la nomenclature, et devient inconsciemment l'auteur de l'appellation attribuée quelques années plus tard à la grande île australe qu'on découvrira sous le nom de Saint-Laurent, et que tous les géographes appelleront *Madagascar*. Quant à Zanzibar, Vasco la découvre au retour des Indes sous le nom de Jamjiber, et ne paraît pas soupçonner que ce soit la même île que transportaient à l'aventure en pleine mer les hydrographes, ses prédécesseurs.

(2) Ces îles correspondent aux îles Andaman.

conquise quelques années plus tard. Puis vient *Cattigara*, par delà le *Magnus Sinus*, dans une presqu'île imaginaire qui double l'une des péninsules de l'Inde, et au delà de laquelle la *Seilam* de Marco Polo répète la Taprobane antique¹. Plus loin encore, jetées pêle-mêle dans une mer inconnue, errent les autres îles du grand voyageur vénitien, *Java Minor*, entre autres, et *Java Major*.

La côte du continent remonte oblique du sud-ouest au nord-est, échancrée de golfes hypothétiques, hérissée de caps qu'aucun marin n'a jamais contournés², pour aboutir enfin aux extrémités de la terre où deux curieuses vignettes représentent *Guinsai* et le grand Khan de Catai. Guinsai est le Quinsay de Marco Polo³, la *Cité du Ciel*. Cette ville, dit l'illustre Vénitien, « est toute en eau et est environnée d'eau ; si que pour ce convient-il que il y ait maint pont pour aler par la cité ». Il dit encore qu'à Quinsay « y a xij mille pons de pierre » et « un grand lac, qui a bien xxx milles de tour. » Notre géographe, qui se pique d'érudition, nous a peint son Quinsay au milieu d'un grand lac d'azur : quatre ponts au moins se détachent des murailles pour rappeler les merveilles de la célèbre ville.

Le Khan, auprès duquel Marco Polo avait vécu, n'était autre que Khoubilaï Khaân. Ce « grant Kaan, seigneur des seigneurs » pouvait « avoir d'age bien entour quatre-vingt-cinq ans » au moment où le voyageur vénitien habitait à sa cour. Mais il était « charnus de belle manière » et « trop bien tailliez de touz membres ». Il avait « le vis blanc et vermeil, les yeux vairs, le nez bien fait et bien seant⁴ ». Il semble que notre auteur se soit inspiré de cette description en faisant le portrait du personnage illustre assis près de Quinsay et dont il a singulièrement traduit le titre par *M(agnus) Canis de Cataio*.

Une longue côte sinueuse délimite vers le nord les terres

(1) *Seylan* joue le même rôle dans Behaim.

(2) Il n'y a pas d'îles dans cette mer d'Extrême-Orient. Cipangu lui-même fait défaut dans la nomenclature de notre cartographe.

(3) Cf. *Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilaï-Khaân, rédigé en français sous sa dictée en 1298 par Rasticien de Pise*, publié par M. G. Pauthier. Paris, 1865, in-8, ch. CLI, p. 491 et suiv.

Quinsay, King-Ssé, nom donné à la ville, quelle qu'elle soit, où siège le gouvernement. (Pauthier, *Ibid.*, p. 450, 458, notes 6, 491 et note 1.)

(4) *Ibid.*, ch. LXXVI, p. 258 ; c. LXXXI, p. 258.

d'Asie, dans la solitude desquelles surgit seulement l'Himalaya (*Imavs M.*), d'où descendent le Gange (*Ganges F.*) et l'Indus (*Indes F.*). Suivons cette côte boréale, elle nous ramène jusqu'en Europe où nous retrouvons avec plaisir les contours d'un monde bien réel en sortant du monde fantastique que nous venons de visiter.

Le portulan en miniature de la Méditerranée est, pour l'époque, un excellent morceau et atteste, chez l'auteur, une sûreté de main remarquable.

Les côtes de l'Océan jusqu'à la Manche sont presque aussi exactes; mais au nord des Pays-Bas, les incorrections recommencent. La presqu'île du Jutland s'incurve vers l'Orient; la Baltique parsemée d'îles exagérées s'allonge de l'ouest à l'est et la Scandinavie, dilatée dans le même sens, mais aplatie du nord au sud, ne tient plus à la terre ferme que par un étroit pédicule qui la rattache à une longue et mince presqu'île, coudée à angle droit et soudée au continent du côté du Levant.

C'est la Scandinavie de Nicolas Donis (1482), de l'anonyme de 1489, de Martin Behaim (1492), etc.

Un isthme, tout semblable à celui que nous venons de décrire, relie un peu plus au nord au vieux monde une vaste péninsule triangulaire entourée d'îles, dont trois d'une certaine étendue, et qui porte sur deux lignes les mots EVGLOVELANT, *une terre verte*.

Englonelant, Engronelant (N. Donis) rappellent si bien *En Groneland* de la carte des Zeni, que M. de Nordenskjöld s'est montré disposé à identifier ces diverses terres avec le Groënland qu'il a d'ailleurs si bien étudié.

Mais d'autres historiens de la géographie, M. Japetus Steens-trup en particulier¹, rattachent sans hésiter à l'Europe septentrionale cet ensemble systématique qui ne représenterait, en somme, que la Laponie sauvage (*Wildt Lappland*).

Les premières cartes du xvi^e siècle et la nôtre en particulier viennent à l'appui de cette manière de voir. Elles placent toutes, en effet, à l'ouest de l'*Englonelant*, une grande île qui est l'Islande, tantôt désignée sous ce nom, et tantôt surnommée comme ici : Thulé (*Tile*). (Voy. pl. II ci-après.)

(1) Cf. *Congrès international des Américanistes*, 5^e sess. Copenhague, p. 150, 189.

C'est un peu plus à l'ouest que commence le Nouveau-Monde. Sur notre portulan, comme sur quelques autres cartes portugaises des premières années du xvi^e siècle, conservées à Munich, on peut voir la silhouette d'une vaste terre boréale qui porte le nom de *Terra Laboratoris*. Est-ce bien là le Labrador, comme on le croit généralement? N'est-ce pas plutôt le Groënland, comme le suppose M. Kohl? Le document que nous avons sous les yeux ne fournit aucun argument nouveau pour l'étude de cette question encore controversée. Il reproduit, en effet, à peu de chose près, les contours de la *Terra de Lavorador* de la pl. II de Kunstmann. (Voy. pl. IV ci-après.) C'est une île assez longue, étendue du 54^e au 59^e degré de latit. N., du 36^e au 33^e degré de long. O., et couverte, du côté du sud, par un certain nombre d'îlots. Garnie primitivement d'une couche d'argent, comme la terre semblable du portulan n^o 2 de Munich, elle est, grâce aux sulfures, devenue presque noire. Aucun nom ne s'y lit, mais la carte publiée par Kunstmann en a révélé cinq, imposés, comme l'a bien compris le savant géographe, lors de la première exploration du Portugais Gaspard Corte-Réal. Ce hardi navigateur avait, en effet, découvert, au cours d'un voyage entrepris vers le milieu de l'an 1500, une terre septentrionale où régnait un climat très froid et qu'il nomma Terre Verte, dit Damian de Goes (*Terra Verde*)¹, à cause des grands arbres qui la couvraient, ce qui ne se rapporte guère, on en conviendra aisément, au Groënland des navigateurs scandinaves; mais s'applique fort bien, en revanche, au Labrador, dont de grandes forêts de sapins, de mélèzes, de bouleaux et de peupliers garnissent la moitié méridionale. Les montagnes sont, toute l'année, blanches de neiges, et cela explique parfaitement que les auteurs de notre carte et de celle de Munich aient peint de couleur d'argent cette terre, qu'ils ne nomment point *Terra Verde*, mais *Terra de Lavorador*, *Terra Laboratoris*, en se servant d'un terme qu'ils ont certainement emprunté au découvreur et que leurs successeurs ont, avec raison, maintenu sur la carte de l'Amérique Septentrionale.

Encouragé par le succès relatif de cette première tentative, Gaspard Corte-Réal se hâta de préparer avec le concours de son frère un deuxième voyage vers le nord.

(1) Cf. H. Harisse, *Corte Real*, p. 47-48.

Dès janvier 1501, trois caravelles partaient sous ses ordres de Lisbonne pour aller à la découverte de nouvelles terres boréales. Neuf mois plus tard, à trois jours d'intervalle, deux des navires rentraient au port ; la *Capitaine* manquait à l'appel. Son intrépide chef avait voulu poursuivre une entreprise heureusement commencée et, renvoyant en Portugal les deux conserves chargées de documents recueillis jusqu'alors dans le voyage, il s'était hardiment lancé dans l'inconnu.

On ne le revit point, et Miguel, son frère, parti à sa recherche, disparut à son tour.

Il n'est resté de cette grande mission si tragiquement interrompue que quelques notes et une carte sans commentaire publiée par Kunstmann, la carte de Pedro Reinel (Voy. pl. III ci-après), dont la nôtre émane à coup sûr. L'auteur de cette dernière pièce reporte sur son épure les contours de la côte détaillée par Reinel et à laquelle il impose, en souvenir des glorieuses victimes, le nom de Terre de Corte Real : *Terra Cortereal* ; mais il n'y inscrit qu'un seul nom, quoiqu'il ait assez de place pour en placer une vingtaine. Il est vrai que ce nom : *Capo Raso*, trancherait toute difficulté, s'il s'en élevait quelque une au sujet de l'identification de la contrée vue par Corte-Real dans son deuxième voyage. Ce cap n'a jamais changé de nom depuis lors ; il s'appelle *Cape Race* sur les cartes actuelles. C'est l'angle sud-est de New-Found-Land, Terre-Neuve, dont Gaspard Corte-Real avait certainement exploré et dénommé en 1501 toute la bande occidentale.

C'était neuf ans plus tôt que Christophe Colomb avait atterri à l'une des îles Lucayes, et la reconnaissance des Antilles, grandes et petites, avait assez rapidement marché pour que les cartes de cet archipel, même non espagnoles, fussent dès lors assez complètes.

Notre manuscrit montre en place Cuba, la Jamaïque, Haïti, les Lucayes ou Bahama et la plus grande partie des îles Caraïbes, dont la chaîne aboutit à la terre ferme fort correctement dessinée dans une assez longue étendue. Fidèle à son système d'omettre les détails partout où ils sont inutiles au but tout spécial qu'il poursuit, le géographe a inscrit deux mots seulement dans toute cette portion de sa carte : *Terra de Cuba* et *Isabella*.

1) Navarrete, t. IV, p. 4 et suiv.

C'est par ce dernier mot qu'il désigne Haïti ; Isabella est le nom de la ville fondée par Colomb en 1496 sur la côte septentrionale de cette île et peu après abandonnée en faveur de Santo Domingo.

La terre ferme ne porte aucune mention géographique ; mais les contours en sont si nettement circonscrits qu'aucune hésitation n'est permise sur leur identification. C'est bien la côte des Guyanes et du Venezuela, depuis l'Oyapok, jusqu'au delà de la Goajira. Ce tracé correspond exactement aux découvertes de Alfonso de Hojeda et de Juan de la Cosa dans le cours du voyage qu'ils entreprirent en mai 1499 et terminèrent en juin 1500. Ils avaient pris connaissance de la côte à deux cents lieues environ au S.-O. de Paria et, longeant le littoral, ils avaient découvert les embouchures de deux grandes rivières : l'une qui venait du Sud, l'Essequibo ou *Rio Dulce*, dont on voit l'estuaire sur notre carte ; l'autre qui coulait de l'Ouest, l'*Orinoco* ou Orénoque. Ils avaient abordé à l'île de Trinidad, franchi *las bocas del Drago*, commercé avec les indigènes, puis d'île en île, de port en port, ils avaient reconnu toute la côte jusqu'au grand golfe nommé par eux golfe de Venezuela, à cause de la petite Venise bâtie sur pilotis qu'ils y avaient découverte. Le dernier terme de cette navigation fut le *Cabo de la Vela*, où s'arrête aussi notre carte¹.

Les autres entreprises navales des Espagnols sur le littoral de Terre Ferme étaient encore inconnues à Lisbonne ; le grand voyage de Pinson, par exemple, dont La Cosa consignait les détails sur son célèbre portulan dessiné à Puerto de Santa Maria de juin à octobre 1500, ne fut divulgué que bien plus tard.

Lorsqu'il est question de l'Afrique, les cosmographes portugais sont immédiatement au courant des résultats acquis par leurs compatriotes ; mais au Nouveau-Monde, les découvertes sont aux mains des Espagnols, et, à de rares exceptions près, les deux marines rivales se dissimulent réciproquement avec le plus grand soin leurs progrès dans les mers nouvelles.

Notre anonyme a pu enregistrer sur sa carte les renseignements rapportés de Sofalla par Toar, revenu en août 1501 ; les faits précis dus à Joam de Nova, qui rentre à son tour de l'Inde

(1) Navarrete, *Collección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV*, t. I, p. 12.

(2) Id., *ibid.*, t. III, p. 19.

le 11 septembre 1502, lui font absolument défaut; j'en conclus que son œuvre appartient à coup sûr à la période qui s'est écoulée entre ces deux dates.

Et cependant, le Nouveau-Monde qu'il a tracé est loin de représenter l'état des connaissances acquises à ce moment à la géographie, de l'autre côté de la ligne de démarcation tracée par le traité de Tordesillas. La dernière ligne de côtes que l'on voit commencer un peu au sud de l'équateur, se diriger obliquement du N.-O. $1/4$ O. au S.-E. $1/4$ E. et changer brusquement de direction vers le cinquième degré pour s'en aller bien loin au S.-S.-O., est en deçà de la *ligne de démarcation*. C'est le rivage de la terre de Sainte-Croix, *Terra Sanctæ Crucis*, rencontrée inopinément par Alvaro Cabral, et dont Vicente Janez Pinzon avait eu le premier connaissance au mois de janvier précédent. C'est Gonçalo Coelho, envoyé en 1501 avec trois caravelles pour explorer le pays, qui a reconnu ce littoral jusqu'au 32° degré¹ et imposé la longue nomenclature que l'on trouve sur le second portulan de Kunstmann, si semblable, d'ailleurs, à celui dont j'achève la description².

En résumé, la mappemonde anonyme, que je viens de vous présenter, est un véritable portulan, écrit en portugais et donnant, avec détails, le périple de l'Afrique jusqu'à Mélinde, où l'on embarque le pilote de l'Inde.

C'est une de ces cartes de la route de Calicut, dont la divulgation était punie de mort.

Elle est postérieure au voyage de Alvaro Cabral, antérieure à celui de Joam de Nova, et, par conséquent, a été dressée après le mois d'août 1501 et avant le mois de septembre 1502.

Pour les régions situées en dehors de la sphère d'action des navigateurs portugais gagnant l'Inde, pour l'Extrême-Orient notamment et pour le nord de l'Europe, elle reproduit des formes consacrées par la tradition.

La carte du Nouveau-Monde, fort incomplète en ce qui concerne les découvertes espagnoles, mentionne au contraire avec

(1) Santarem, p. 83 et 183. — Il est remarquable que les deux tracés qui représentent, sur notre portulan, tout ce que l'on sait à Lisbonne des contours de l'Amérique du Sud, coïncide exactement avec les itinéraires des voyages auxquels a pris part Amerig Vesputce.

(2) Voyez pl. n° IV ci-après.

soin celles des Portugais, dont la plus récente nous conduit à cette même année 1502 qu'il faut définitivement adopter pour la date de ce rare et précieux monument de l'histoire des grandes découvertes maritimes.

COMPTES RENDUS ET ANALYSES

GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE

Les Alpes, aperçu topographique, géologique et thermique, communication adressée au congrès des Sociétés savantes, section de géographie historique et descriptive, par le baron Marius de Vautheleret, vice-président de la Société de topographie de France.

Le percement du mont Cenis, suivi de celui du Gothard, a mis en goût les économistes, les financiers et les ingénieurs. Dès le début de la dernière de ces entreprises on s'était bien rendu compte que la France, au grand détriment de ses intérêts commerciaux, resterait en dehors du drainage opéré par le Gothard. Aussi les hommes spéciaux se mirent-ils à l'œuvre pour déterminer l'emplacement d'une nouvelle percée entre celle du mont Cenis, située trop à l'ouest, et celle du Gothard, située trop à l'est.

Le projet du Simplon, né en 1853, puis abandonné, fut repris et donna lieu à d'importantes études. Plus tard, en 1874, était mise en avant l'idée de faire passer la voie sous le massif du mont Blanc ; le tunnel aurait ainsi ses deux extrémités sur territoire français.

Enfin a surgi le projet du grand Saint-Bernard ou du col Ferret, qui donnerait, selon l'auteur du travail, la ligne la plus courte entre Calais et Brindisi.

M. de Vautheleret est un apôtre fervent de ce dernier projet ; il a la foi agissante, et l'an dernier, il remettait au congrès des Sociétés savantes une notice en faveur du Saint-Bernard, comme point à adopter pour une nouvelle percée des Alpes. Cette année, il a lu au Congrès un exposé de la question. Son exposé, qui a pour titre : *Les Alpes, aperçu topographique, géologique et thermique*, s'ouvre par un chapitre sur la topographie générale des Alpes où sont indiqués à grands traits la formation, la division, la structure, les caractères essentiels, les principaux passages des Alpes.

La deuxième partie de l'étude est consacrée aux communications rapides à travers les Alpes. Après avoir sommairement exposé l'histoire des entreprises du mont Cenis et du Gothard, l'auteur signale

les nouveaux projets en indiquant leur direction d'ensemble, leurs vallées d'accès, la hauteur des paliers et la longueur des tunnels.

Les éléments géologiques de la question font le thème du chapitre suivant où M. de Vautheleret examine la nature des roches à percer, leur dureté, leur friabilité, les chances d'infiltrations, les nécessités de revêtements.

Le premier chapitre est consacré à la question thermique, c'est-à-dire de la haute température qui oppose aux travailleurs, dans les excavations à l'intérieur des montagnes, des difficultés, des dangers, dont la preuve a été faite au mont Cenis et au Gothard. M. de Vautheleret traite assez longuement cette question, en s'appuyant sur les données fournies par les rapports officiels. On comprend que pour le Simplon, le mont Blanc et le Saint-Bernard, il se borne à indiquer des températures probables, déduites par le calcul. Le thermomètre atteindrait 36° au Simplon et 50° au mont Blanc. En revanche, au Saint-Bernard, il ne dépasserait pas 22°, et c'est au delà de 29° que les ouvriers du mont Cenis et du Gothard ont commencé à éprouver de graves accidents. Il est permis de faire des réserves sur le chiffre de 22° auquel s'arrête M. de Vautheleret, sans indiquer, d'ailleurs, à quelle hauteur serait foré le tunnel.

Comme de raison, M. de Vautheleret conclut en recommandant le percement du Saint-Bernard qu'il tient pour le plus avantageux à tous égards ; cependant, ni le canton du Valais, ni le conseil fédéral n'ont voulu accorder de concession aux auteurs de ce projet.

Son étude, travail de vulgarisation, n'a fait et ne pouvait qu'effleurer le sujet ; elle aurait sa place dans le bulletin de la section, mais il faut s'attendre à ce que les auteurs de projets de percement du Simplon et du mont Blanc y voudront venir, à leur tour, plaider la cause à laquelle ils se sont attachés.

CH. MAUNOIR.

E. AYMONIER. — *Notes sur l'Annam : I. Le Binh-Thuan.* — Saigon, Impr. colon., 1885, 1 vol. in-8.

Le Binh-Thuan est la province la plus méridionale de l'Annam ; quoiqu'il confine à la Cochinchine française et que les habitants de notre colonie s'y approvisionnent de chevaux, il n'avait pas été exploré jusqu'à l'année dernière ; on en parlait, par ouï-dire, comme d'un pays pauvre, d'une lande stérile. M. Et. Aymonier, auquel la géographie, l'archéologie et l'ethnographie de l'Indo-Chine sont déjà redevables de tant de travaux intéressants, vient de publier le premier fascicule d'un

ouvrage intitulé *Notes sur l'Annam*, où il étudie cette région en détail.

Le Binh-Thuan s'étend le long de la mer depuis la frontière de la Cochinchine française jusqu'au sud de la baie de Cam-Ranh, sur une longueur de deux cent vingt kilomètres environ ; resserré entre l'Océan et une haute chaîne de montagnes, il est divisé par des contre-forts de sept à huit cents mètres d'élévation, qui viennent jusqu'à la côte, en cinq districts naturels : 1^o le désert ; 2^o Man-Thiât ; 3^o Man-Ri ; 4^o Klan, et 5^o Man-Rang. M. Aymonier le compare à un chapelet gigantesque dont ces districts ou plaines seraient les grains et dont la route royale qui traverse le pays du sud-ouest au nord-est serait le fil.

Nous ne pouvons suivre M. Aymonier dans la description très détaillée qu'il donne de ces divers districts ; nous nous contenterons de dire qu'elle est très intéressante au point de vue de la topographie de cette région inconnue jusque-là et qu'elle sera par conséquent très utile aux cartographes.

La côte ne présente pas de traces d'alluvions et M. Aymonier croit qu'elle est soumise à l'action d'un soulèvement lent, mais continu. On a du reste constaté à diverses reprises dans cette région de fortes secousses de tremblement de terre.

Il est naturel que dans un pays disposé comme le Binh-Thuan, les rivières soient petites et impropres à la navigation, et qu'il n'y ait sur la côte aucun port ni aucune rade où les bateaux puissent trouver un abri.

La population est estimée à 200,000 habitants dont 130,000 sont de race annamite et 70,000 de race tjame ; ces derniers descendent des anciens maîtres de l'Annam et sont connus sous le nom de *H'oi* ou barbares, tandis qu'on appelle *M'oi* ou sauvages les habitants des montagnes.

Le Binh-Thuan a pour production principale le riz. Contrairement à ce qui a lieu dans la Cochinchine française, les rizières doivent y être irriguées, surtout dans le nord où les pluies sont rares et irrégulières. Les Tjames, les anciens propriétaires du sol, avaient établi autrefois un système ingénieux de barrages, de prises d'eau, de canaux pour arroser leurs cultures ; mais tout est en décadence sous la mauvaise administration des Annamites, et actuellement les récoltes sont très inférieures à ce qu'elles étaient jadis.

On cultive, outre le riz, des arachides et du sésame pour en extraire de l'huile, du maïs, de l'indigo, du tabac, du coton, de l'ortie de Chine, un peu de canne à sucre, etc.

Les chevaux y sont assez nombreux ; les bœufs, malgré l'horreur que ces animaux inspirent aux Tjames, commencent à s'y multiplier ; il y a beaucoup de buffles, de porcs et de chèvres. La volaille est abondante, surtout les canards.

Le pays est infesté d'animaux sauvages ; les tigres sont, à juste raison, très redoutés ; les éléphants occasionnent des dégâts considérables dans les plantations.

Le commerce de cornes et de peaux a une certaine importance. Les bois d'ébénisterie pourraient aussi donner lieu à des transactions d'une certaine valeur. L'opium, la soie, le coton, l'arec sont les principaux articles d'importation.

M. Aymonier consacre un long chapitre à l'administration du Binh-Thuan ; il énumère les charges, fort lourdes, que les mandarins imposent aux habitants de cette malheureuse province, les vexations sans nombre auxquelles ils les soumettent, les abus qui s'accumulent d'année en année, les malversations et les extorsions qui se pratiquent librement au grand jour et qui doublent et même triplent, au grand préjudice des pauvres agriculteurs, l'impôt dû au roi.

En principe, tout Annamite est soldat de dix-huit à soixante ans, mais en réalité, le tiers seulement de la population mâle porte les armes. Comme nul n'est exempté pour infirmité ou pour quelle cause que ce soit, comme les morts eux-mêmes aussi bien que les gens disparus, comptent tant qu'ils ne sont pas remplacés, peu importe que les habitants d'un village augmentent ou diminuent en nombre, ce village doit toujours fournir à la milice le même contingent, c'est-à-dire le tiers des hommes inscrits, toujours pris parmi les pauvres et les malheureux qui, n'osant pas résister, ne pouvant pas payer et ne sachant pas se défendre, ont un sort réellement misérable. En résumé, les mandarins annamites, par leur astuce et leur perfidie, se rendent odieux à leurs administrés.

Des détails intéressants sur les deux races qui habitent le Binh-Thuan, les Annamites et les Tjames, terminent le mémoire de M. Aymonier.

Il résulte de cette étude que, si l'administration toute féodale de Siam est pleine d'abus, on ne saurait sans injustice la comparer à celle des lettrés qui gouvernent l'Annam, tout démocratique que soit le recrutement de ceux-ci. En effet, il existe entre les mandarins munis de leurs diplômes qu'ils ont gagnés à la suite d'examens pédantesques et le peuple, une démarcation beaucoup plus grande que celle résultant de la naissance dans le royaume de Siam où toutes les hautes fonctions sont réservées aux nobles. Sous l'administration annamite, les abus, les exactions grandissent chaque jour, les fonds publics sont dilapidés, les populations sont opprimées et terrorisées plus qu'on ne saurait le dire. M. Aymonier a cru de son devoir de se faire l'interprète ému des cris de désespoir qu'il a entendus et de dénoncer l'état lamentable dans lequel se trouve le Binh-Thuan.

Il termine en regrettant que la France ait rétrocédé à l'Annam une province limitrophe de notre colonie qui en somme est riche, mais surtout dont la population, décimée et à bout de forces, réclame et

implore notre protection. Il y a tout lieu d'espérer que M. Aymonier, étant aujourd'hui résident dans cette région, réussira à modifier ce triste état de choses et à améliorer la situation de ses habitants.

ALFRED GRANDIDIER.

BULLETIN

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 7 JUILLET 1886

**PRÉSIDENCE DE M. L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, MEMBRE
DE L'INSTITUT**

La séance est ouverte à une heure et demie; le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La correspondance comprend notamment une demande de reconnaissance d'utilité publique adressée par la Société Normande de géographie, à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Cette demande est renvoyée à l'examen de M. Hamy.

M. DAUBRÉE communique un rapport sur une demande de mission dans les Pyrénées, présenté à M. le Ministre de l'Instruction publique par M. Eugène Trutat, de Toulouse.

Les conclusions de ce rapport sont renvoyées à la commission centrale avec l'avis favorable de la section.

M. HAMY annonce à la section la découverte faite tout récemment par M. Lesouef d'un grand portulan exécuté à Majorque

en 1329, par un cartographe du nom d'Angelino Dulcert, et insiste sur l'importance de ce monument géographique, le plus ancien que l'on possède, représentant avec quelque précision l'ensemble du monde connu. Les cartes antérieures de l'anonyme Pisan de Vesconte etc., ne dépassaient guère les côtes de la Méditerranée; celle de Dulcert embrasse la plus grande partie de l'Europe et des portions considérables de l'Asie occidentale et de l'Afrique septentrionale. Les Pizzigani d'une part, l'anonyme catalan de 1375 de l'autre, se sont certainement inspirés de cette œuvre ou de quelque autre de la même école.

M. CH. ROBERT communique un renseignement géographique relatif au nom de *Bagaxa* trouvé sur une monnaie nouvelle publiée dans le *Bulletin épigraphique* de M. Mowat, et insiste sur les secours que peuvent rendre à la géographie historique la numismatique et l'épigraphie, en associant leurs efforts.

A l'appui des paroles prononcées par M. CH. ROBERT, M. A. DE BARTHÉLEMY rappelle que, il y a deux ans, une monnaie antique d'Espagne a permis de rectifier le nom d'une ville dont, jusque-là, la forme avait été admise d'après les manuscrits de l'*Itinéraire d'Antonin*. Le texte mentionne *Esuris* qui, en calculant les distances indiquées entre les stations voisines, *Ostabona* et *Myrtilis*, paraît avoir été située sur l'emplacement de Castro-Marino, près de l'embouchure de la Guadania; la leçon *Esuri* avait été encore confirmée par une monnaie, assez fruste, du cabinet de Madrid, sur laquelle M. Al. Heiss avait cru la lire. Mais M. de Laurière a présenté à la Société des Antiquaires de France (*Bulletin* de 1883, page 101), un nouvel exemplaire, plus complet, trouvé justement en Portugal près de Castro-Marino, sur lequel on déchiffre, sans difficulté : BÆSVRI, qui est évidemment la véritable leçon du nom de cette ville, dans l'antiquité, et qui rectifie ainsi le texte fautif du premier manuscrit de l'*Itinéraire d'Antonin*, sur lequel tous les autres ont été copiés.

La séance est levée à trois heures.

Le secrétaire :

D^r E.-T. HAMY.

SÉANCE DU 3 NOVEMBRE 1886

PRÉSIDENCE DE M. L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE, MEMBRE
DE L'INSTITUT

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE SECRÉTAIRE fait remarquer que la demande de subvention adressée au ministre par l'Union géographique du Nord en faveur du Congrès d'Avesnes, demande qui figure à l'ordre du jour du comité, est arrivée bien après notre dernière séance qui a été tenue le 7 juillet.

M. MAUNOIR, chargé de faire un rapport sur cette demande, ne peut que constater que le Congrès a eu lieu et que l'exposition qui l'accompagnait n'était pas dépourvue d'intérêt. Des renseignements complémentaires seront demandés par le rapporteur qui les résumera dans une prochaine séance.

M. AL. BERTRAND lit une note sur une série d'articles consacrés aux *monuments préhistoriques de l'Algérie*, par M. Henri Mathieu, et adressés par l'auteur au Ministère de l'Instruction publique. « Je n'y ai trouvé, dit M. Bertrand, aucun renseignement qui soit nouveau pour nous. Ce sont des articles de vulgarisation qui ne peuvent même pas être recommandés sans restriction, à cause des essais d'interprétation de divers noms de lieux, noms de peuples, noms de choses, qui ne sauraient être acceptés par aucun de ceux qui sont au courant des progrès de la linguistique. — La même observation s'applique avec bien plus de raison encore à la *traduction justifiée* (sic) *d'inscriptions gauloises découvertes en Etrurie (imprimée) et d'une inscription galate copiée par M. Perrot (manuscrite)*. M. Mathieu a un système d'interprétation qui lui est absolument personnel et dont il nous est impossible de discuter la valeur; nous ne saurions nous placer sur le même terrain que lui. Je propose le dépôt de ces documents aux archives du comité. »

M. Bertrand donne ensuite lecture d'un rapport sur un ~~article~~

extrait du tome IX des *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes maritimes*, intitulé : *Fouilles de la grotte Lombard*, par M. C. Bottin.

« Les résultats de cette fouille ont été sans grande importance. La grotte Lombard qui se trouve sur le territoire de Saint-Vallier (Alpes-Maritimes), est une de ces excavations naturelles désignées dans la contrée sous le nom de Baumes.

« La Baume en question est située au quartier de Dégoutal, à une altitude d'environ 700 mètres, et à 40 mètres au sud du chemin de Saint-Vallier à Saint-Cézaire. Cette grotte est peu profonde ; c'est une sorte d'abri sous roche, très incliné. Elle a été déblayée en partie de nos jours pour en faire une bergerie. La partie qui avait été épargnée donne à penser qu'elle avait été habitée, jadis, pendant très longtemps, vu la quantité d'objets qu'on y trouve. M. C. Bottin y a recueilli plus de mille silex, *couteaux et grattoirs*, avec retouches, sans qu'on y puisse relever, d'ailleurs, aucune particularité. Les ossements, en très grande quantité, proviennent d'animaux qui ont servi à la nourriture des habitants de la grotte, car ils sont fendus dans le sens de leur longueur pour en extraire la moelle et aussi pour les utiliser comme armes et comme outils. C'est par milliers que M. Bottin a recueilli ces débris.

« A une profondeur de 60 centimètres environ, s'est rencontré une hache polie en diorite, dont le tranchant est taillé en biseau d'un côté, comme une herminette ; un seul des côtés a été poli.

« La grotte contenait également en assez grande quantité des fragments de poteries dont la majeure partie appartient, selon l'explorateur, à l'époque néolithique. L'ensemble de la faune n'a pu encore être déterminé. — Un grand nombre d'ossements et de dents ont été mis à part pour être étudiés ; à première vue, les dents et les ossements de cerfs paraissent dominer.

« L'impression de M. Bottin est que la grotte a été habitée à deux époques successives, bien que les silex, à part la hache en diorite, se soient trouvés les mêmes dans toute l'étendue de la fouille, plus nombreux, il est vrai, dans la couche inférieure que dans la couche supérieure. Par contre, le progrès dans la céramique est sensible, les fragments de poterie sont, d'ailleurs, très rares dans la couche inférieure. La nature de la

poterie, la présence d'une hache en pierre polie ne permettent pas, dit M. Bottin, en terminant, d'attribuer la couche supérieure à une autre époque que celle connue sous le nom de *période néolithique*; la couche inférieure doit être plus ancienne. »

M. CH. ROBERT présente, à propos de cette analyse, quelques remarques sur les difficultés toutes spéciales que soulève l'interprétation des résultats de certaines fouilles et rapporte, en particulier, les découvertes inattendues faites en Crimée, où dans des substructions antiques étudiées après l'armistice par les officiers anglais ou français, on a découvert gisant ensemble des silex taillés et des monnaies byzantines.

M. DUVEYRIER lit un rapport sur le livre du Dr Marcet, intitulé : *Le Maroc*, et sur la carte qui y est jointe, intitulée *Itinéraire de Mazagan à Maroc et de Maroc à Mogador*, par M. le capitaine Martin.

M. DUVEYRIER apprécie ensuite les *Études critiques* du Dr Tautain, sur *l'ethnologie et l'ethnographie des peuples du bassin du Sénégal*, publiées dans la *Revue d'ethnographie*.

M. HAMY rend compte du *Bulletin de la Société des Amis des sciences naturelles* de Rouen (2^e série, 20^e année), et en particulier d'un mémoire de M. Montier, intitulé : *Notes sur l'âge de la pierre dans l'arrondissement de Pont-Audemer* (p. 43-65, et pl. I-III).

« Les cartes archéologiques de la Seine-Inférieure, que j'ai autrefois dressées, dit M. Hamy, pour la commission de géographie de l'ancienne France, ne mentionnaient dans ce département aucune station paléolithique à l'ouest de la presqu'île du Rouvray, où s'ouvrent les sablières de Sotteville, le plus ancien dépôt de Normandie, où des haches taillées se soient rencontrées en place dans les alluvions quaternaires.

« Il y a environ quatre ans, M. l'abbé Deshayes, étudiant avec soin le plateau de Manneville, y a découvert des témoignages non équivoques de la présence de l'homme pendant la période paléolithique, et M. Montier a trouvé depuis lors, dans la vallée de la Risle, divers gisements de silex taillés dont il publie la description dans le volume qui est sous nos yeux.

« Ce n'est pas ici le lieu de discuter les théories de l'auteur

sur l'ancienneté relative des divers types d'instruments qu'il recueille ensemble dans les couches quaternaires et dont la contemporanéité est par là même suffisamment établie.

« Je me borne à constater que le mémoire de M. Montier ajoute quelques noms à notre carte des temps primitifs. Ce sont ceux de Manneville, de Saint-Germain-Village et de Tourville, auxquels il y aura lieu de joindre quelques autres encore, ceux de Glos-sur-Risle, de Condé-sur-Risle et de Toutainville, lorsque des observations plus précises auront fait rencontrer en place les instruments primitifs découverts seulement jusqu'ici à la surface du sol dans ces trois communes. »

M. HAMY analyse le n° de novembre-décembre 1885 du *Bulletin de la Société normande de géographie*, qui contient notamment un mémoire de M. Jacques de Morgan, sur les *mœurs, coutumes et langages des Négritos de l'intérieur de la presqu'île malaise*.

A propos du mémoire de M. Vautheleret *Sur les Alpes*, résumé par M. Maunoir à la dernière séance de la section, M. LEVASSEUR rappelle que le projet de percement du mont Blanc remonte au delà d'une dizaine d'années. Il croit que la première idée appartient à un curé de la vallée d'Aoste. Au congrès international des Sciences géographiques qui s'est tenu à Paris en 1875, un ingénieur, M. Stamm avait présenté un projet qu'il avait étudié et pour lequel il avait, disait-il, obtenu des promesses de concession de la part du gouvernement italien ; à l'appui de ce projet, il avait donné deux tracés sur un exemplaire du relief du mont Blanc, de Bardin ; l'un, plus économique, qui coupait la montagne à l'altitude d'environ 1,300 mètres, l'autre qui, par un tunnel plus long, la traversait à peu près à la hauteur de Chamonix, c'est-à-dire de 1,050 mètres et que l'auteur considérait comme plus avantageux parce que les dépenses de la traction auraient été moindres sur des pentes moins fortes. M. Stamm étant tombé malade, c'est M. Levasseur qui a exposé son projet devant le congrès. Puis M. Stamm est mort avant même la fin du congrès, le projet n'a pas eu de suite.

M. BOUQUET DE LA GRYE expose quels sont les sentiments qui ont inspiré le congrès de Nantes lorsqu'il a émis le vœu qu'une commission supérieure centralise en France les travaux de toute nature relatifs à la géographie et donne lecture d'une note qu'il a rédigée à ce sujet.

A la suite d'une discussion à laquelle prennent part MM. CHARMES, PÉRIER, MAUNOIR et BOUQUET DE LA GRYE, la section appuie à l'unanimité le vœu formulé à Nantes, mais déclare que les questions relatives au rattachement de la commission nouvelle à l'un ou à l'autre des ministères ne sont pas de sa compétence.

La séance est levée à quatre heures.

Le secrétaire :

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1886

PRÉSIDENCE DE M. ALEX. BERTRAND, MEMBRE DE L'INSTITUT,
VICE-PRÉSIDENT

La séance est ouverte à quatre heures et demie.

M. l'amiral Jurien de la Gravière, indisposé, s'excuse de ne point pouvoir venir présider la section. M. Anatole de Barthélemy, retenu à la Société des Antiquaires, lira à la prochaine séance le rapport dont on a bien voulu le charger.

M. LONGNON est prié d'examiner une demande de subvention, présentée par M. Malègue, ancien conducteur des ponts et chaussées au Puy, à l'effet de l'aider à publier une nouvelle édition de son *Dictionnaire des lieux habités de la Haute-Loire*.

M. HAMY communique un rapport sur la demande présentée par la Société normande de géographie, en reconnaissance d'utilité publique. Le rapporteur rappelle brièvement l'histoire de la fondation de cette compagnie, et de ses premiers développements, et apprécie la valeur des publications qu'elle a éditées depuis 1879 jusqu'à 1886. Ces publications qui forment actuellement huit beaux volumes in-4° d'environ 500 pages, accompagnés de cartes, ont surtout contribué à faire connaître les voyages de MM. Soleillet, Coudreau, de Morgan, etc., au Choa, dans la Guyane brésilienne et l'Archipel indien. De nombreuses conférences souvent intéressantes, faites à Rouen pour la Société, ont été également publiées dans ce recueil qui rend compte enfin, d'une manière régulière, du *mouvement géographique* français et étranger.

La Société décerne des médailles aux élèves des établissements d'instruction publique de la région, qui se sont distingués dans leurs études géographiques, et elle a parfois accordé aussi des récompenses à des œuvres pédagogiques d'intérêt local. Les

premiers efforts de la Société normande de géographie ont d'ailleurs été déjà l'objet des encouragements officiels; une subvention lui a été accordée en 1880 par le Ministère de l'instruction publique, et le rapporteur estime que les nouveaux services qu'elle a rendus depuis lors à la science, lui donnent le droit d'espérer pour sa demande un accueil favorable.

Les documents de nature administrative, déposés par la Société, doivent être examinés par le Conseil d'État.

La section n'a à s'occuper que de la situation scientifique de la compagnie, et, sous cette réserve, le rapporteur propose d'émettre un avis favorable à la reconnaissance d'utilité publique de la Société normande de géographie.

L'avis favorable, donné à l'unanimité, est renvoyé à la commission centrale.

M. DAUBRÉE dépose sur le bureau un rapport sur les travaux de M. Verbeck, relatifs à l'éruption du Krakatau ¹. Les conclusions de ce rapport sont adoptées à l'unanimité et renvoyées à la commission centrale.

M. DUVEYRIER lit un rapport sur la carte en quatre feuilles des *établissements français du Sénégal*, dressée par ordre du sous-secrétaire d'État au Ministère de la Marine et des Colonies, par le capitaine Monteil avec la collaboration du lieutenant Birger.

M. HAMY analyse les derniers *Bulletins de la Société bretonne de géographie*, et en particulier un mémoire de M. Caillet, publié dans le numéro de septembre-octobre 1886.

M. LEVASSEUR rend compte des dernières publications de la Société de géographie commerciale de Bordeaux :

« La Société de géographie commerciale de Bordeaux est une des plus anciennes de France. Elle a été fondée à la suite du Congrès tenu à Bordeaux en 1872, par l'Association française, pour l'avancement des sciences, et elle doit ses premiers succès à M. Foncin, aujourd'hui inspecteur général de l'instruction publique, qui en a été pendant plusieurs années le secrétaire général.

« La Société publie vingt-quatre bulletins par an. Elle a envoyé au Ministère les deux derniers bulletins de l'année 1885 et les bulletins de l'année 1886; cinq numéros manquent à la collection qui m'a été remise.

« Chaque numéro comprend le compte rendu de la séance de la Société; une chronique des principaux faits géographiques de la quinzaine, une liste des ouvrages offerts à la Société, le bulletin de l'Observatoire astronomique de Bordeaux, et, de temps à autre, le mouvement commercial du port de Bordeaux. Ce sont des chapitres qu'il est bon de signaler, mais qu'il n'y a pas lieu d'analyser.

« Le bulletin contient aussi le compte rendu des conférences parmi lesquelles je signale comme particulièrement intéressantes, celle de M. Schrader, sur le relief de la France (nous regrettons de n'en trouver que le résumé); celle de M. Malleterre, sur le Sud oranais; celle de M. Hubard, sur l'expansion de la France dans la Méditerranée; celle de M. Balande, sur le Japon.

« Il contient d'autre part des articles originaux sur diverses questions de géographie : *l'Histoire de la commune de Monsac*, par M. Lavogué; *quelques Notes sur le nord de Madagascar*, par M. Fleury; *Notes sur le Mexique*, par M. Perez Henrique; *l'Agriculture à Nossi-Bé*, par M. Lauze; *l'Étude sur la barre du Sénégal*, faite par M. Hautreux, d'après les travaux de M. Bouquet de la Grye.

« C'est surtout vers l'Afrique que se porte l'attention de la Société, parce que cette région intéresse particulièrement le commerce de Bordeaux. La Société a raison; une Société de département, même prospère comme celle dont nous rendons compte, a rarement les moyens d'embrasser tout le mouvement géographique et d'en traiter d'une manière originale. Mais, en se bornant aux questions qui sont le mieux connues ou qu'il est le plus utile de connaître dans la région, elle trouve des collaborateurs et des ressources et elle apporte un concours efficace à la science géographique. »

M. MAUNOIR analyse de la manière suivante, les documents adressés par M. Thouar à M. le Ministre de l'Instruction publique et renvoyés à son examen.

« En 1885, du 1^{er} juillet au 10 décembre, M. Thouar avait fait l'exploration d'une partie du Pilcomayo, et présenté au Ministère de l'Instruction publique une série de profils du fleuve, dessinés avec le plus grand soin, par un ingénieur français, établi à Buenos-Ayres, M. Armand Saint-Yves, d'après les carnets du voyageur.

« Bien que M. Thouar ne soit pas chargé de mission du Ministère de l'Instruction publique, il n'en a pas moins le soin d'envoyer au Ministre des documents intéressants et utiles dont l'examen montre que notre compatriote déploie une rare activité, un grand dévouement pour se rendre utile. L'un de ses mobiles est l'ardent désir de faire aimer la France dans ces contrées.

« Voici le résumé très sommaire des voyages de M. Thouar au cours de cette année.

« Le 26 février dernier, il quittait Buenos-Ayres avec l'intention de pénétrer au cœur de la Bolivie, puis de redescendre le Pilcomayo jusqu'à son embouchure dans le Paraguay. Par Tucuman, Salta et Jujuy, il atteignit Tarija où il apprit que le gouvernement bolivien qui avait dû se transporter à Sucre, était retenu encore à La Paz par les conséquences de la guerre contre le Chili. La réalisation du projet de M. Thouar dépendant du concours du gouvernement bolivien, le voyageur n'hésita pas à entreprendre un voyage de cinq cents lieues, aller et retour, à dos de mule, dans une saison défavorable et par des chemins plus que difficiles.

« Le 7 mai, M. Thouar partait accompagné d'un jeune dessinateur français, M. Novis, qu'il avait amené de Buenos-Ayres. Le 11 mai seulement ils atteignirent San-Luis où M. Novis tomba malade. Le 18, ils étaient à Catza. M. Thouar interrogea le nommé Jose Carrea qui, pendant dix-neuf ans prisonnier des Tobas, avait visité le lendemain du massacre de la mission Crevaux, l'emplacement où il avait eu lieu.

« Le 20 juillet, après avoir supporté des fatigues inouïes, après avoir été obligés, par des accès de fièvre, à plusieurs jours de repos, M. Thouar arrivait à Sucre à travers les contreforts des Andes. Lui et son compagnon étaient exténués, mais ils reçurent l'accueil le plus chaleureux.

« Les dernières lettres adressées par M. Thouar au Ministre, sont datées de Sucre, ou Chuquisaca, le 25 août et le 1^{er} octobre 1886.

« A la première, sont joints neuf documents dont deux présentent un véritable intérêt géographique en ce qu'ils renferment des descriptions de la route de Buenos-Ayres à Tarija et de partie du cours du Pilcomayo. Les autres pièces sont relatives à un nommé Fouaillet qui s'était donné comme un survivant

de la mission Crevaux, et aux déclarations faites par le Bolivien Jose Correa.

« Une collection de cinquante-neuf croquis, sinon très habiles, du moins très sincères, dus à M. Novis, le compagnon de M. Thouar. Ils font suite à dix-huit autres croquis du même auteur joints à la lettre datée de Tarija le 9 avril.

« La plus récente des lettres de M. Thouar renferme six documents qui se rapportent aux dispositions que le voyageur a rencontrées auprès des autorités boliviennes, à l'accueil qui lui a été fait et à ses projets.

« Le texte même de la lettre à M. le Ministre présente un intérêt d'ordre politique : elle traite d'une question de frontières pendante entre la Bolivie, la République Argentine et le Paraguay. La situation est telle que la Bolivie semble la moins intéressée à la navigation du Pilcomayo dont un tronçon assez court traverserait son territoire si les prétentions argentines et paraguayennes venaient à prévaloir.

« En ces conditions le gouvernement bolivien inclinerait à se tourner vers la construction d'une route à travers le Chaco boréal, jusqu'au cours du Paraguay.

« Un crédit de deux cent mille francs allait être demandé aux Chambres pour subvenir aux frais d'une escorte de cinquante hommes qui accompagnerait M. Thouar dans l'exploration de la contrée à travers laquelle passerait la route projetée.

« En acceptant la direction de cette expédition, écrit M. Thouar, j'ai la conviction et l'espoir que le succès couronnant mes efforts, le premier noyau de colonisation européenne qui s'établira dans ces contrées sera français.

« L'une des notes envoyées par M. Thouar donne une liste des travaux qu'il a faits en route et des documents qu'il a recueillis. Son intention est de les rapporter en France où il publiera la relation de ses voyages. Mais présentement il est probablement en route, étudiant dans le Chaco boréal les moyens de tracer une route vers le cours du Paraguay.

« Il ne faut pas se dissimuler que M. Thouar, en sa qualité d'étranger, a soulevé de vives jalousies et qu'à son premier voyage il avait rencontré dans son escorte même des dangers auxquels il est exposé cette fois encore.

« Bien qu'à vrai dire, M. Thouar n'ayant pas de mission du Ministère, le présent rapport ne comporte pas de conclusions,

le rapporteur demande à la commission de recommander M. Thouar à toute la sollicitude de M. le Ministre de l'Instruction publique, en le priant de le désigner aussi à l'attention de M. le ministre des affaires étrangères. M. Thouar est un homme plein de cœur et de désintéressement ; il fait honneur à notre pays dans des contrées lointaines qui sont en voie de très rapide développement. »

M. MAUNOIR lit la note qui suit, au sujet d'une communication adressé au Comité par M. Tanneguy de Wogan :

« M. Tanneguy de Wogan est l'entreprenant voyageur qui, sur un canot en papier, le *Qui-Vive*, a parcouru plusieurs cours d'eau de l'Europe. Sa dernière expédition l'a conduit dans la région des sources du Danube d'où il est parti pour descendre le fleuve.

« La note à la section de géographie historique et descriptive se rapporte aux origines du Danube sur lesquelles pendant longtemps les géographes n'ont pas été d'accord. A la vérité, on connaît bien tous les ruisseaux qui appartiennent au bassin du haut Danube, mais lequel mérite l'honneur de porter le nom du fleuve ? M. de Wogan estime qu'en tout cas, le magnifique monument élevé par le prince de Fürstemberg, dans son parc, consacre une légende et non la vérité au sujet des sources du fleuve. En effet, dans le voisinage même de Fürstemberg, il existe dix autres sources également dignes du même honneur. En résumé, M. de Wogan confirme l'opinion adoptée que le Danube est formé du confluent de la Brig ou Brigach et de la Breg ou Bregach, à un kilomètre environ de Donaueschingen.

« Dans une deuxième partie de sa note, M. de Wogan énumère les vents locaux qui règnent sur le lac de Genève ; il indique les périodes des hautes et basses eaux et signale les taches d'apparence huileuse qui s'étalent parfois à la surface du lac. « On assure, dit-il, — et il a raison de décliner la responsabilité de l'hypothèse — que ces taches proviennent de sources d'huile sous le lac. » Enfin, sans doute encore par oubli, il parle de courants accidentels si violents que « les bateaux à vapeur ne peuvent parvenir à toucher leurs embarcadères. »

« La fin de la note, qui est du domaine de l'archéologie, se rapporte à un camp de César et à une route souterraine entre ce

camp et la ville de Wissant. Ces assertions ne paraissent pas beaucoup plus fondées que les précédentes. — M. de Wogan met à la disposition du Comité une lame de poignard très ancienne et provenant, il n'y a pas de doute, dit l'auteur de la note, d'un des nombreux combats qui se sont livrés sur cette côte entre Anglais et Français.

M. HAMY appelle l'attention de la section sur un très intéressant manuscrit adressé au Comité par M. le Dr Collignon, médecin-major au 25^e régiment de ligne. Ce mémoire est consacré à l'*ethnographie de la Tunisie* ; il est accompagné de cartes fort bien faites, qui distinguent très nettement les différentes races dont les recherches de l'auteur ont démontré la coexistence dans le protectorat. Sur la proposition du rapporteur, la section décide que le mémoire de M. Collignon sera imprimé au *Bulletin*¹.

MM. HAMY, MAUNOIR et PÉRIER sont nommés membres de la commission d'organisation du Congrès de 1887.

La séance est levée à 6 heures.

Le secrétaire :

E.-T. HAMY.

MÉMOIRES

ÉTUDE SUR L'ETHNOGRAPHIE GÉNÉRALE DE LA TUNISIE

PAR LE D^r RENÉ COLLIGNON

INTRODUCTION

Attaché pendant trois ans comme médecin aux hôpitaux du corps d'occupation de Tunisie, d'octobre 1883 à juillet 1886, nous avons consacré tous les loisirs que nous laissait notre service à l'étude anthropologique du pays.

Préparé déjà à ces recherches délicates par des travaux analogues sur les populations françaises, nous espérons réussir dans la lourde tâche que nous nous étions imposée, et surtout parvenir à résoudre ce problème insoluble encore, trouver les caractères différentiels anatomiques de l'Arabe et du Berbère.

Les débuts furent pénibles, la période de tâtonnements longue ; mais, à force d'amasser les mesures et les observations, quelques inconnues s'éclaircirent, et à l'heure actuelle, nous espérons être arrivé à pouvoir donner une idée assez nette de l'ethnologie tunisienne et surtout du mode de répartition des éléments sédentaires de la population.

Sans doute, tout est loin d'être fait ; bien des points insuffisamment élucidés appellent de nouvelles recherches, bien des détails se modifieront au fur et à mesure qu'on creusera la question. Tant de peuples se sont heurtés sur le grand champ de bataille de l'Afrique du Nord, tant d'éléments modificateurs s'y sont introduits violemment ou pacifiquement, que ce serait folie d'espérer faire une lumière complète sur ce chaos. Tout au plus est-il permis de tracer les grandes lignes du problème et de poser quelques jalons qui puissent guider les travailleurs futurs.

Nous ne savons si nos efforts ont été couronnés de succès et

si l'avenir confirmera les conclusions auxquelles nous avons été conduit. En tous cas si nous nous sommes trompé, c'est de bonne foi, et nous aurons la consolation de penser que nous n'avons, dans la limite du possible, rien négligé pour arriver à la vérité. Souvent nous avons songé au vieux précepte d'Hippocrate : *Ars longa, vita brevis, experientia fallax, judicium difficile*. Conclure est en effet le plus difficile, aussi nous sommes-nous toujours efforcé d'éviter les hypothèses, pour nous en tenir strictement aux faits. L'interprétation qu'on leur donne peut être fausse, les déductions qu'on en tire illégitimes, c'est un détail : tôt ou tard quelqu'un viendra qui leur rendra leur véritable valeur. Un chiffre est une chose brutale avec laquelle on ne compose pas. Nous avons donc recueilli le plus de mesures possibles, et si ça et là leur total est trop faible, c'est que vouloir et pouvoir sont deux, et nous demandons le bénéfice de circonstances atténuantes, en raison des difficultés imprévues qui surviennent fatalement au cours d'un si long travail.

Forcé de nous borner dans nos observations, nous avons de parti pris entièrement négligé tout ce qui n'était pas anthropologie anatomique pure, les mœurs, les coutumes, la langue, etc. D'ailleurs nous serions tombé dans des redites. En Tunisie comme en Algérie, les deux grands groupes arabe et berbère, nomade et sédentaire, vivent côte à côte, profondément séparés au point de vue social et moral; nous supposerons connu tout ce qui se rattache à ces questions ¹, et nous attachant uniquement aux caractères susceptibles d'être évalués en chiffres ou exprimés par des descriptions sur lesquelles l'erreur ne soit pas possible, nous nous efforcerons de démontrer qu'ils ne le sont pas moins physiquement.

(1) Voir à ce sujet : *Instructions de la Société d'Anthropologie de Paris pour l'Algérie*; *L'Algérie* (Berbrugger), 3 vol. in-folio, 1842; *Description de la Régence de Tunis*, par Pélissier, 1853; *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, par le général Daumas, 1854; *Un été dans le Sahara*, E. Fromentin, 1858; *Une année dans le Sahel*, E. Fromentin 1859; *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Hanoteau et Letourneux, 1872; la *Revue africaine*; les *Beni Mzab*. Amat, *Revue anthropolog.*, 1884; les *Touaregs du Nord*, H. Duveyrier, 1859; V. Guérin, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, 2 vol.; Aucas-pitaine, *Les Beni-Mzab*, 1868; *Kitab-el-Adouani* (traduction Feraud) 1868; Ch. Tissot, *Géographie comparée de l'ancienne province d'Afrique*, 1884; Elisée Reclus, *Géographie*, etc.. etc.

Les Algériens ont été jusqu'ici seuls étudiés, et si les ethnographes et les linguistes se sont facilement mis d'accord sur les caractères distinctifs sociaux des deux grandes fractions indigènes, les anthropologistes au contraire ne sont jamais arrivés à s'entendre complètement. Nous espérons pouvoir montrer plus loin comment et pourquoi se sont produites les divergences constatées par eux, et, sans vouloir procéder par trop du connu à l'inconnu, nous croyons que Tunisiens et Algériens sont ethniquement apparentés d'assez près pour que l'on puisse, sans trop se tromper, appliquer aux uns ce qui aura été constaté chez les autres, et faire profiter l'ethnologie algérienne des données acquises en Tunisie.

PREMIÈRE PARTIE

I

APERÇU GÉOGRAPHIQUE RAPIDE DU PAYS

La Tunisie est située à la partie orientale de nos possessions dans l'Afrique du nord; comprise entre 5°10' et 9°12' de longitude Est, 37°20' et 32°20' environ de latitude Nord; elle a grossièrement la forme d'un long rectangle borné par la Méditerranée au nord et à l'est, le Sahara au sud et la province de Constantine à l'ouest. Sa superficie est de 137,000 kilomètres carrés comprenant une population d'à peu près 1,500,000 habitants.

Les montagnes qui la sillonnent, dernières ramifications des chaînes algériennes, affectent en général une disposition parallèle à la côte nord, c'est-à-dire un peu oblique du sud-ouest au nord-est, et sont séparées par de larges vallées intermédiaires. L'altitude en est considérable; les hauts plateaux de l'ouest et du centre sont en moyenne à 900 ou 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, ils s'abaissent graduellement vers l'est et vers le sud, pour atteindre la mer d'une part et la dépression des chotts de l'autre.

Les rivières, à cours permanent dans le nord, ne sont plus au centre et dans le sud que des thalwegs desséchés en tout temps, et qui se transforment en torrents aussi furieux que temporaires à la suite des grandes pluies.

Ces conditions topographiques permettent de diviser le pays en cinq grandes régions :

1° Le Sahel au bord de la mer, pays de plaines, planté d'oliviers et de céréales, semé de villages nombreux et très peuplés; il forme une longue et étroite bande de terrain qui commence un peu au-dessus de Bizerte au nord pour se terminer près de Sfax à l'est;

2° Une région centrale montagneuse, couverte de forêts sur certains points comme le massif de la Kroumirie; mais de plus en plus dénudée à mesure qu'on descend vers le sud, parcourue par des cours d'eau permanents tels que la Medjerdah et ses affluents. Pays encore relativement riche et cultivé, mais nourrissant déjà une population moins nombreuse;

3° Les hauts plateaux, formés de steppes et de montagnes arides, vaste région qui couvre toute la portion médiane de la Tunisie comprise entre les parallèles 35°5' au nord et les chotts au sud, c'est-à-dire un bon tiers du pays. Les habitants, si l'on en excepte la très mince bande de Sahel de la côte et quelques rares points habités à l'ouest, Feriana par exemple, sont exclusivement des tribus nomades très clairsemées;

4° La région des oasis, le Djerid, le Nefzaouah, Gabès, simples flots de palmiers, plantés au bord de la mer ou des chotts, petits centres à population très dense, isolés de distance en distance au milieu d'une mer de sable.

5° Enfin le Sahara à l'extrême sud.

A ces grandes divisions correspondent naturellement les conditions climatologiques les plus diverses. Ainsi tandis qu'en hiver le Sahel et le sud jouissent d'une température délicieuse, la région montagneuse est ensevelie sous les neiges, et inversement en été, alors qu'en Kroumirie par exemple le thermomètre ne dépasse guère 33° à 35°, on supporte dans le Djerid et le centre, des températures de 50° à 51° à l'ombre, avec une persistance de chaleurs accablantes pendant quatre ou cinq mois, de juin à octobre.

La population s'est naturellement répartie de manières différentes suivant ses aptitudes. *Grosso modo*, et sauf exceptions, les sédentaires occupent le Sahel, la montagne et les oasis; les nomades au contraire prédominent dans les plaines et dans les

steppes, coupant ainsi en deux grandes divisions, l'une au nord, l'autre au sud, les fractions fixées au sol.

Sous ce rapport les diverses cartes du pays sont extrêmement trompeuses pour l'Européen. Tous les points d'eau et toutes les ruines y sont représentés et portent naturellement un nom. A voir la multitude de désignations qui se trouvent indiquées dans la région des steppes, on la croirait au premier abord couverte de villages et de villes importantes, illusion que deux heures de marche se chargent de dissiper. La conquête arabe a passé là : partout on rencontre des ruines dont l'importance confond l'imagination, et dans ces plaines désertes, qui à l'heure actuelle peuvent à peine nourrir quelques troupeaux, on se heurte à chaque pas à d'admirables vestiges de l'occupation romaine ; on ne peut faire une étape sans rencontrer ce qui fut une ville considérable, Suffetula, Cillium, Thala, Thelepte, Amaedra, etc., ni une lieue sans retrouver les ruines de bourgades innomées, de villages et de fermes, qui permettent de se faire une idée de la prodigieuse richesse de cette terre et des ressources qu'on en pourra tirer, le jour où notre civilisation aura repris en main l'œuvre de Rome.

Nous n'en dirons pas plus sur cette question. La seule chose qui nous intéresse en somme au point de vue qui nous occupe est la constatation de zones offrant des conditions d'existence bien distinctes, et ayant pu par suite déterminer une sorte de sélection inconsciente des divers éléments ethniques du pays, en les cantonnant plus spécialement suivant leurs coutumes et leurs aptitudes physiologiques dans telle ou telle région. M. Duveyrier ¹ a déjà montré que « dans le Sahara toutes les régions basses des lits des anciennes sebkas sont habitées par des noirs, et toutes les régions élevées et sèches environnant ces bas-fonds, peuplées de blancs. Le sang noir, dit-il, a vaincu le sang blanc dans les lieux où le climat se rapproche le plus de la Nigritie ; le sang blanc a dominé le sang nègre partout où la race blanche a retrouvé les conditions du climat originel. — Les plantes ne se conduisent pas autrement. La plus vivace étouffe la plus faible. »

De même nous verrons l'Arabe vrai rechercher les vastes solitudes et les plaines où il pousse ses troupeaux de chèvres, cer-

(1) *Les Touaregs du nord*, H. Duveyrier, p. 288.

tains Berbères se cantonner dans la montagne, d'autres rester exclusivement fixés au littoral, d'autres enfin se confiner dans les oasis et, vainqueurs de par les lois de la concurrence vitale, arriver par une sorte d'élimination naturelle des autres éléments, à former de petits noyaux de population où prédominent des types bien tranchés.

C'est à l'étude de ces divers types que nous allons nous consacrer. Quant à rechercher ensuite, lorsque nous aurons établi la légitimité de nos divers groupes, s'il est possible de les faire cadrer avec les données historiques telles que nous les ont transmises les auteurs anciens grecs, romains et arabes, ce n'est plus notre affaire et nous garderons la plus prudente réserve; nous croyons toutefois qu'il ne sera pas inutile de rappeler brièvement l'histoire politique du pays, et de résumer en quelques mots les diverses opinions qui ont cours à l'heure actuelle sur l'ethnologie de l'Afrique du nord. Le lecteur tirera lui-même ses conclusions.

II

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

Les premiers renseignements historiques certains que nous possédions à ce sujet se rapportent à la fondation de Carthage. A la suite d'une révolution de palais, Elissa, la Didon classique s'enfuit de Tyr vers 813 avant notre ère, avec ses partisans, et vint débarquer en Zeugitane, à l'endroit où les Sidoniens, plusieurs siècles auparavant, avaient fondé la ville de Kambé, et s'étaient déjà suffisamment unis aux populations primitives pour former une nation libyphénicienne cantonnée sur le littoral. On sait la fortune de Carthage et comment elle sut imposer bientôt son hégémonie à tous les emporia phéniciens de la côte africaine. Pendant plusieurs siècles elle fut maîtresse du pays, mais sans cependant que sa domination dépassât une zone de littoral assez peu profonde et fût autre chose que nominale sur les états numides et autres de l'intérieur. Nous n'insisterons pas sur ses guerres avec la Sicile, les Mercenaires et contre Rome, qui se terminèrent par la chute de la glorieuse cité. L'Afrique peu à peu et par absorption graduelle se trans-

forma en une province romaine qui subit tour à tour les fortunes diverses de l'empire jusqu'au jour où une horde de barbares, d'origine transrhénane, les Vandales, appelés en Mauritanie par le comte Boniface, vint s'abattre en 428 sur elle et s'y établir pendant un siècle. Écrasés à leur tour en 536, par Bélisaire, les Vandales furent presque entièrement détruits, et l'Ifrikia rentra dans le giron de l'empire grec.

Ce ne fut pas pour longtemps. A la voix des premiers khalifes, les musulmans se précipitèrent sur l'Afrique; l'Égypte d'abord, puis bientôt, en 644, la Cyrénaïque et Tripoli tombèrent entre leurs mains; quatre ans après, la Tunisie était dévastée. Dès lors, les expéditions se multiplièrent; en 675, Okba-ben-Nafi fondait Kairouan en plein cœur du pays, et bientôt après, en 689 (69 de l'hégire), Hassan-ben-Nouman s'emparait de Tunis et de Carthage qu'il détruisait à jamais. Les populations grecques et romaines avaient depuis longtemps abandonné les campagnes et les villes ouvertes pour se réfugier dans les places fortifiées de la côte. A la chute de Carthage leurs débris s'embarquèrent avec ce qui subsistait des légions byzantines et quittèrent définitivement le pays.

A ce moment, en somme, on voit que des anciens conquérants il ne restait plus en Afrique qu'une infime minorité; les Vandales écrasés par les Romains pouvaient tout au plus former quelques fractions perdues dans les montagnes, les Phéniciens des divers emporia, qui, s'étant soumis à Rome, n'avaient pas été anéantis comme les Carthaginois, s'étaient en grande partie fondus tant avec ceux-ci qu'avec les anciens Libyens pendant six siècles de paix romaine et avaient dû comme eux être décimés par l'invasion musulmane; d'ailleurs on ne les trouvait que dans les villes du littoral; seules restaient en face des nouveaux envahisseurs, les populations autochtones, ou si l'on préfère, antéphéniciennes du pays. Celles-ci, soumises à leurs maîtres « mais toujours impatiemment contenues », soutinrent alors glorieusement la lutte pour l'indépendance, et, sous un nouveau nom qui confondait tous les peuples si longtemps asservis, les Berbères apparurent dans l'histoire.

Après une lutte aussi longue qu'héroïque, ils furent vaincus et durent, non sans peine d'ailleurs, abjurer et embrasser l'islamisme. Ce furent toutefois bien plus une conversion et une soumission nominales que réelles. Les gouverneurs et les émirs

placés à la garde du pays par les kalifes, ne tardèrent pas à se déclarer indépendants. La vieille nationalité berbère, si longtemps comprimée, se réveilla et devint conquérante à son tour. Comme il ressort de la lecture des auteurs arabes, Ibn-Khaldoun surtout, et comme l'a fort bien établi M. Mercier, dans son *Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique du Nord*, les Berbères furent les véritables conquérants de l'Espagne, ce furent eux qui mirent la nationalité française à peine naissante à deux doigts de sa perte, et qu'arrêta l'épée de Charles Martel.

Leurs dynasties souveraines se partagèrent le nord de l'Afrique sur divers points, Kairouan, Tlemcen, etc., d'abord arabes, puis exclusivement nationales après la fuite du dernier Arlébite Ziadet-Allah, en 909, à la bataille de Laribus.

En fait, la Berbérie fut libre et autonome pendant deux siècles, de la prise de Carthage à la seconde invasion arabe hilalienne du XI^e siècle.

Pendant ce temps, en Tunisie, nous voyons régner successivement les Ag'labites et les Zirites. C'est sous le règne de ceux-ci que les Arabes réapparaissent dans l'Afrique du Nord, cette fois pour s'y implanter définitivement.

Ce qu'il faut toutefois bien retenir, c'est que, contrairement aux idées courantes à ce sujet, il n'y eut, à l'exception peut-être de quelques fractions sans importance, aucune immigration vraie d'Arabes dans toute l'Afrique du Nord, avant le XI^e siècle, et que, de même que pour le grand public, tous les indigènes d'Algérie sont des Arabes, de même les livres d'histoire courants, sans parler de volumes récents sur la prétendue civilisation et sur l'art arabes, ont toujours eu le grave tort de ne jamais s'occuper des questions de race et de faire du mot arabe le synonyme de musulman. L'Arabe est et n'a jamais été qu'un guerrier et un destructeur; où son cheval a passé, comme il le dit lui-même, l'herbe ne repousse plus. Il serait juste d'en finir avec les légendes dont on l'entoure, et de rendre au Berbère, à cette nation intelligente et valeureuse, le légitime tribut d'admiration dont sa bravoure et ses qualités artistiques l'ont rendue digne, et dont on attribue si fausement tout le mérite aux Arabes.

Pour en revenir à ceux-ci, leur établissement dans le Maghreb ne date que du milieu du XI^e siècle, c'est depuis lors que se sont complétées la ruine et la dévastation du grenier de Rome.

et que d'immenses cultures ont fait place à la solitude et au désert.

Après leur arrivée, la dynastie Zirite resta encore sur le trône une centaine d'années, jusqu'en 1160, époque de la prise de Tunis par Abd-el-Moumen, qui fonda la nouvelle dynastie berbère des Almohades. Ceux-ci laissèrent à Tunis un gouverneur dont le petit-fils Abd-el-Ouahed se déclara indépendant et forma un vaste empire Hafside, en 1205. C'est sous son règne que saint Louis dirigea contre Tunis l'expédition au cours de laquelle il devait trouver la mort. Ses successeurs, dépossédés un moment par le sultan du Maghreb, Aboul-Hassein-Bey, remontèrent bientôt sur le trône qu'ils conservèrent jusqu'à l'époque de la conquête turque par Keirr-ed-din, en 1534.

Le prince Hafside, dépossédé par ce dernier, Moular-Hassin est rétabli dans son autorité, l'année suivante, par Charles-Quint qui prend Tunis et laisse à la Goulette une garnison ; expulsé de nouveau à deux reprises, en 1537 et 1542, il est enfin vaincu et emprisonné par son fils Hamidou, qui à son tour est chassé en 1570 par El-Euldj-Ali, pacha d'Alger. Nouveau retour des Espagnols, ils reprennent Tunis, mais sont bientôt définitivement chassés en 1574, par Sinan-pacha, qui, au nom du gouvernement ottoman, place à la tête de la Tunisie, un bey, d'abord fonctionnaire remplacé tous les trois ans, puis élu par les janissaires pendant environ cinquante ans, jusqu'à ce qu'en 1650, Ali-Bey s'empare du pouvoir qu'il rend héréditaire dans sa famille.

Ses successeurs règnent dès lors paisiblement jusqu'en 1706, où Ibrahim bey ayant été fait prisonnier par les Algériens, Hassein-ben-Ali le remplaça en fondant la dynastie Hassenide qui règne encore. Les principaux événements qui signalèrent ces derniers règnes sont, en 1770, le bombardement, par une flotte française, de Bizerte, Sousse et Monastir, une révolte des janissaires turcs sous le règne d'Hamouda, suivie du massacre de cette milice turbulente, et enfin l'occupation française en 1881.

On voit en résumé que depuis l'invasion arabe, un seul élément anthropologique a pu tendre à modifier les populations tunisiennes, l'élément turc ; les occupations européennes, espagnole, française ou autre ont toujours été trop limitées et trop brèves pour avoir pu exercer une influence sensible sur les indigènes.

III

DONNÉES ETHNOLOGIQUES TRANSMISES PAR LES ANCIENS

Les renseignements qui nous ont été légués par l'antiquité sont en général assez vagues. Souvent, en effet, dans leur ignorance du nom réel de telle peuplade, les historiens se contentaient de la désigner par une appellation propre à fixer les idées en rappelant simplement une coutume ou une particularité physique spéciales, tels les Lotophages ou mangeurs de lotus et les Troglodytes d'Hérodote, tels encore les Læucæthiopiens ou les Gymnètes de Pline. De plus ils donnaient en général nom de *peuples* ou de *nations* indifféremment à de véritables peuples ou à de simples tribus. Enfin beaucoup de noms cités par les auteurs les plus modernes, ne se retrouvent pas dans les nomenclatures plus anciennes, comme celles de Salluste ou d'Hérodote. On conçoit donc combien les identifications sont difficiles, et quel caractère spéculatif conservent les plus ingénieuses adaptations.

Les auteurs qui se sont occupés des peuples libyens sont nombreux¹. Après avoir signalé en première ligne les noms de tribus gravés sur les monuments égyptiens, Lebou, Rebou, Tamahou, Tahennou, Kehak, Maschouach, etc., nous rencontrons par ordre de date Scylax et Hérodote vers le milieu du ^{iv}e siècle, Polybe au ⁱⁱe, Salluste et César vers la fin du ⁱer siècle avant notre ère. Diodore de Sicile, Pomponius Méla, Silius Italicus et Pline l'Ancien au ⁱer siècle après J.-C., puis Appien et Ptolémée au ⁱⁱe, Ammien Marcellin au ^{iv}e, Procope et Corripus au ^{vi}e, enfin l'anonyme d'Alexandrie et de nombreuses indications éparses dans les auteurs, Hésiode, Homère, Tite-Live, Denis

(1) Scylax, *Périple*; Strabon, l. XVII, cap. iii, § 17, 18, 19; Hérodote, *Histoire*, l. IV, § 168 à 197; Polybe, *Hist. gén.*, l. II, III, VI, X, XXIV, XXVI, XXIX; Silius Italicus, *Punica*, l. III; Ammien Marcellin, l. XXVIII, cap. vi, l. XXIX, cap. v; Pomponius Méla, l. I, cap. iv-viii; Appien, *Histoire romaine*, l. IV, § 4; Pline, l. V, § 1 à 10, l. VI, cap. xxxvii, l. VIII, § 10; Salluste, *Jugurtha*, § 18 à 20; Ptolémée, *Géographie*, liv. IV, ch. ii à viii; Diodore de Sicile, l. III, ch. ii et suivants, l. XX, ch. lv, l. XXVI, ch. xxiii; Denis le Périégète, *De situ orbis*, v. 214 à 217; Procope, *De bello vandatico*, l. IV, cap. xiii; Corripus, *Johannide*, l. I à IV.

le Périégète, Plutarque, Apulée, Florus, Justin, Tacite, Claudien, Solin, Zonaras, Callimaque, Pausanias, Festus-Avenius, Valerius-Maximus, Léon l'Africain, Étienne de Byzance, etc., sans parler des itinéraires, tels que l'*Itinéraire* d'Antonin et les *Tables* de Peutinger, et des données fournies par les monuments épigraphiques découverts dans le pays. Les renseignements sont donc abondants ; mais le difficile est de les faire concorder entre eux, et surtout de retrouver après tant de siècles les descendants des diverses tribus citées par les historiens.

Les plus anciens de ces documents nous montrent la coexistence de deux éléments au moins, sinon trois en Libye. L'inscription mutilée de Ménephtah, trouvée à Biban-el-Molouk, nous apprend que sous la XIX^e dynastie, environ seize cents ans avant notre ère, les Libyens descendirent en Égypte, avec l'aide des Tyrrhéniens, des Sardanes, des Sicules, etc. Vaincus à Paari, ils laissèrent sur le champ de bataille de nombreux morts énumérés par l'inscription¹ : Lebou (6,359), Maschouash (6,103), Kéhaks (2,362), puis Tyrrhéniens (790), Sicules (250), etc. Les uns étaient blonds, les autres bruns.

Sous Ramsès III, de la XX^e dynastie, vers 1306, il reviennent à la charge et sont de nouveau vaincus. Les tribus citées sont alors Kéhak, Mashaken (Maschouash), Tamar, Tsaoutmar, Tamahou, Tahennou, etc. Peu après, unis aux Khétas et aux Philistins, ils se font de nouveau écraser par Ramsès. Lenormant fait observer que les Maschouash sont représentés sur des chariots traînés par des bœufs avec femmes et enfants, comme plus tard les Cimbres et les Teutons.

Hérodote ne distingue plus que deux races principales.

Après une longue énumération de peuples, il se résume ainsi, liv. IV, § 197 : « Ce pays est habité par quatre nations et, autant que je puis le savoir, il n'y en pas davantage. De ces quatre nations, deux sont indigènes et deux sont étrangères. Les indigènes sont les Libyens et les Ethiopiens. Ceux-là habitent la partie de la Libye qui est au nord et ceux-ci celle qui est au midi : les deux nations étrangères sont les Phéniciens et les Grecs. »

Cette grande division est encore vraie, et si l'on se reporte aux découvertes de M. Duveyrier, on peut opposer aux Ethiopiens

(1) Lenormant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*.

représentés par les Touaregs ou Tamahegs actuels, Tamahous des Égyptiens, tous les Libyens du nord confondus aujourd'hui sous le nom de Berbères.

Parmi les tribus qu'il nomme, celles qui semblent avoir habité la Tunisie actuelle et les régions les plus voisines seraient (§ 174 à 181) les Garamantes à l'extrême sud (Fezzan et Air), les Maces « à l'ouest et le long de la mer » (Tripolitaine). « Ils se rasent, dit-il, de manière qu'il reste sur le haut de la tête une touffe de cheveux. » C'est encore, on le sait, la coiffure générale des mahométans, cependant beaucoup de Berbères ont la tête absolument rasée ou rasée différemment.

« Les Gindanes touchent aux Maces. Les Lotophages habitent la partie de la côte voisine des Gindanes et s'avancent dans la mer. » (On admet en général qu'il s'agit de Djerbah.)

« Ils confinent, le long de la mer, aux Machlyes. Ceux-ci s'étendent jusqu'au Triton, fleuve considérable qui se jette dans un grand lac nommé Tritonis. » (Littoral de Djerbah à Hergla, ou le Nefzaouah suivant que l'on identifie le grand chott ou le lac Kelbiah au lac Triton des anciens.)

« Après les Machlyes on trouve les Auséens. Ces deux nations habitent autour du lac Tritonis, mais elles sont séparées par le fleuve Triton. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête (coutume encore observée près de Sousse à Kalaa) et les Auséens sur le devant. Les Auséens vivaient donc sur le littoral, soit au nord d'Hergla, soit aux environs de Gabès. Tels sont les peuples nomades qui habitent les côtes de la Libye. »

Il ajoute : « Tout le pays qui s'étend de l'Égypte au lac Tritonis, est habité par des Libyens nomades qui vivent de chair et de lait et ne se nourrissent point de vaches ni de porcs. » (§ 184.)

« Les peuples à l'occident du lac Tritonis ne sont point nomades, ils n'ont point les mêmes usages. » Il s'agirait donc des montagnards du centre, c'est-à-dire en Tunisie actuellement des régions d'Elléz, de Kessera, de Bargau et du Kef.

« A l'ouest du fleuve Triton, les Libyens laboureurs touchent aux Auséens; ils ont des maisons et se nomment Maxyes, ils se disent descendants des Troyens ¹... Leur pays est très monta-

(1) Les Troyens, issus des Dardiens, branche des Mysiens, étaient de souche arienne.

gneux, couvert de bois et plein de bêtes sauvages. La partie habitée par les nomades est basse et sablonneuse jusqu'au fleuve Triton. » Tous ces détails sont parfaitement exacts encore de nos jours.

Enfin il cite les Zavèces et les Gyzantes ou Byzantes, mais ces deux peuples étaient peut-être à l'ouest de la Tunisie, à moins qu'avec M. Tissot, et cela nous semble plus admissible, on ne regarde les premiers comme les Libyens habitant le Zeugis, et les Byzantes comme les indigènes du Byzacium, provinces qui correspondent à la Tunisie actuelle, de Bizerte à Sfax.

On peut conclure toutefois que toutes ces tribus, nomades ou sédentaires, présentaient peu de caractères différentiels, puisque Hérodote dit en propres termes : « Il n'y a que deux peuples indigènes, les Libyens et les Éthiopiens. » Il rapproche donc ces derniers des Éthiopiens de l'Arabie et du sud de l'Égypte dont il cite la longévité et dit qu'ils sont les plus grands et les mieux faits des hommes. » (l. III, § 20.) Remarquons que le nom d'Éthiopiens s'applique aux populations kouschites primitives d'Arabie et de Nubie, *Kousch la vile* des Égyptiens, et non aux Arabes proprement dits de souche sémitique, qu'Hérodote désigne déjà sous leur nom (l. III, § 4, 5, 8, 9), et dont les tribus Jectanides avaient vaincu les kouschites et acquis la prédominance dans l'Yémen, sous Yarob, fils de Kahtân, à peu près sept cents ans avant notre ère.

Il ne faut donc confondre les Éthiopiens ni avec les Arabes ni avec les Libyens, ni, est-il besoin de le dire, avec les Nègres.

Certains Libyens, nomades comme eux, pouvaient avoir déjà des analogies avec les Arabes. Strabon les signale : « Les Gétules ressemblent aux Arabes nomades... Ces peuples ont plusieurs femmes et beaucoup d'enfants. Il en est de même des Maurusiens, des Massessyles et des Libyens en général, qui se ressemblent pour les usages et sous les autres rapports » (l. LXVII, ch. III, § 19) : mais tous ces auteurs s'accordent à les distinguer des Éthiopiens. De même aujourd'hui, les Touaregs, nomades par excellence, descendants probables des Éthiopiens, gens de haute taille et de grande longévité, se différencient encore des Arabes et de la majorité, sinon de tous les Berbères.

Salluste, trois cents ans plus tard, après avoir constaté que les deux premiers peuples de l'Afrique étaient les Gétules et les Libyens (§ 18) se fait l'écho de traditions rappelant l'invasion occi-

dentale de l'armée d'Hercule (?) composée de Médes, de Perses et d'Arméniens (?) qui, par leur mélange avec les populations anciennes, formèrent les Maures et les Numides. Ajoutons qu'il a bien soin d'en différencier aussi les Éthiopiens (§ 19). En ce qui concerne la Tunisie, voici sa division : 1° Les villes puniques ; 2° les Numides, produits par l'union des Gétules et des Perses ; 3° au-dessus de la Numidie, *supra Numidiam*, c'est-à-dire au sud, les Gétules, « les uns sédentaires, les autres nomades » ; 4° *Post eos*, les Éthiopiens ; 5° Le désert, *dein loca exusta solis ardoribus*. Toutefois, il est douteux que l'habitat des Gétules purs se soit avancé en Tunisie plus haut que le Djerid, car Gafsa est encore qualifiée par Salluste, de ville numide (§ 89). Il faut pourtant noter un point important et sur lequel il est bon, croyons-nous, d'insister. Salluste désigne par Numide, non la population totale de la Numidie, mais seulement le peuple qui avait alors la suprématie et était maître, par droit de conquête, de toutes les tribus antérieurement fixées dans le pays. Il dit positivement (§ 18) : « La puissance des Perses (mêlés aux Gétules, *per connubia*), prit de rapides accroissements, et bientôt un certain nombre d'entre eux... allèrent sous le nom de Numides, occuper près de Carthage le pays qui devint dès lors la Numidie. Plus tard les uns et les autres... *soumirent* les nations voisines, soit par la force soit par la terreur, particulièrement ceux qui, plus rapprochés de notre mer, avaient trouvé dans les Libyens des adversaires moins belliqueux que les Gétules. Enfin, la partie inférieure de l'Afrique tomba presque tout entière au pouvoir des Numides, toutes les tribus vaincues, incorporées au peuple conquérant, se confondirent sous une appellation commune. *Dans la suite*, les Phéniciens fondèrent sur la côte, Hippone, Hadrumète, Leptis et d'autres colonies. » Les renseignements donnés par Salluste prouvent donc que la domination numide, qui existait encore de son temps, était antérieure à l'établissement des Phéniciens en Afrique, c'est-à-dire à neuf ou dix siècles au moins avant notre ère, et que, par suite, elle était depuis longtemps un fait accompli au moment où Hérodote écrivait son histoire.

Par conséquent, malgré la suprématie des Numides, dont cet auteur ne parle pas, du moins sous ce nom, il est évident que les vieilles populations du pays qu'il nous énumère avaient conservé au moins dans le sud leur existence propre. De même

que César divise ethnologiquement la Gaule en Belgium, Celtique et Aquitaine, de même Hérodote a pu énumérer en Libye un certain nombre de peuples, l'un et l'autre prenant ces subdivisions plus au sens ethnographique qu'au sens politique. Politiquement il pouvait donc exister une Numidie comme une Gaule, mais composées l'une et l'autre de peuples et de races d'origines diverses.

Après la chute de Carthage, la puissance romaine se substitua, d'abord à celle-ci, puis peu à peu à celle des rois numides et maures.

On connaît le système colonisateur des Romains ; ils s'avançaient lentement, maintenant l'ordre et la paix par des postes militaires solides, des routes stratégiques garnies de forteresses et de petites garnisons fortement établies aux points importants. Cela fait, sûrs de pouvoir triompher de toute résistance, ils ne changeaient rien, ni aux coutumes ni à la religion des vaincus. Ce n'était qu'une occupation et une civilisation fleurissant sous une autorité forte ; car sauf de très rares exceptions, ils ne firent pas la guerre d'extermination. Toutes les populations qu'ils désignaient sous le nom de Numides ne furent donc pas troublées du jour où elles furent soumises. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, dans les listes de tribus ou nations les plus modernes, comme celles de Ptolémée ou du géographe d'Alexandrie par exemple, nous retrouvons pas mal des noms transmis par Hérodote et Salluste, mais avec l'adjonction de fractions très nombreuses, ce qui tient simplement à ce que les premiers auteurs entraient dans moins de détails, peut-être par ignorance, et s'en tenaient aux grandes divisions. Parmi ces peuples on remarque entre autres les Garamantes, les Gétules et les diverses fractions éthiopiennes.

J'en dirai tout autant de la nomenclature de Pline l'ancien. Nous y voyons reparaitre les Nasamons, les Asbystes, les Maces, les Lotophages, les Troglodytes, les Garamantes et les Éthiopiens d'Hérodote, ainsi que les Gétules de Salluste, occupant encore les territoires précédemment indiqués par ces auteurs. Il en est du reste de même de tous les autres historiens. Mais comme nous n'avons nullement le dessein d'entreprendre un travail d'érudition sur cette question, nous nous contenterons de renvoyer le lecteur pour la discussion des textes que l'antiquité nous a légués aux ouvrages spéciaux et

surtout à cette admirable *Géographie de l'ancienne province d'Afrique* où le regretté M. Ch. Tissot a si patiemment et si savamment exposé tout ce que l'histoire et l'épigraphie peuvent nous apprendre à cet égard.

Appelons seulement l'attention sur ce point que dans tout cela nous ne voyons rien qui rappelle le nom actuel de Berbères, M. Sabattier¹, et c'est aussi l'avis de M. Tissot (p. 392), admet qu'il se trouve pour la première fois sous sa forme féminine de Sabarbares dans Pline. Il considère les Berbères vrais, comme amenés en Afrique par une émigration assez récente.

D'après cet auteur, les Berbères ou Hezarre, partis du Berbéristan, en Asie, y seraient venus vers le commencement de notre ère, par la voie du sud, en suivant la route de l'Arabie inférieure, du détroit de Bab-el-Mandeb, de l'Abyssinie et de l'Éthiopie méridionale.

Lors de l'invasion arabe, les populations de l'Afrique étaient, d'après leurs divers historiens, divisées en trois grandes familles : 1° les Bot'r, descendants de Mad'rès-el-Abter ; 2° les Branès, descendants de Bernès, et 3° les Iznaten ou Zenata, ceux-ci, d'après M. Mercier², d'origine plus récente que les deux autres familles et enfoncés à la façon d'un coin entre leurs tribus³.

Les Bot'r ou Madrès et les Zénètes dont fut reine la fameuse Kahenna, célèbre par sa lutte glorieuse contre les Arabes et sa défense acharnée dans le colisée de Thysdrus (El-Djem), protestèrent toujours, au dire d'Ibn-Khaldoun, contre la dénomination de Berbères sous laquelle les enveloppaient leurs ennemis arabes.

Les Branès ou Bernès se disaient au contraire fils de Ber, c'est-à-dire Berbères.

On pourrait voir dans ces divisions, comme le remarque judicieusement M. Sabattier, le reflet d'invasions successives, les Madrès représentant les anciens occupants du sol, les Zénètes

(1) *Essai sur l'ethnologie de l'Afrique du Nord*, par C. Sabattier. (*Revue d'anthropologie*, 1884, p. 430.)

(2) Mercier, *Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique du Nord*, p. 44.

(3) D'après le Cheick Et-Tidjani, les Zenata descendraient tous de la tribu des Nefzaoua dont nous aurons souvent à parler plus loin. Goliath, que tua David, aurait été un Nefzaoua.

et les Berbères, deux éléments étrangers venus plus récemment du sud et encore assez mal fondus dans la masse commune, pour en avoir été distingués par les Arabes.

Nous ne reviendrons pas sur les invasions postérieures, vandales et arabes, ni sur la domination turque.

En résumé nous pouvons admettre que lors de la chute de Carthage et abstraction faite des colons de race chananéenne et de leurs métis, la population indigène se composait de trois grandes fractions disposées parallèlement à la Méditerranée, occupant l'une, le littoral, le Tell et les hauts plateaux et alors appelée *numide*, du nom de sa fraction la plus puissante; l'autre, la région des chotts et tout le versant sud des hauts plateaux, les *Gétules*; la dernière, enfin, perdue dans les déserts, les *Éthiopiens*.

Les deux premières présentaient assez d'analogies physiques pour avoir pu être réunies sous une appellation commune par Hérodote.

Ces deux peuples, les Numides comme les Gétules, étaient subdivisés en tribus, comme le sont encore leurs descendants actuels.

La souche originelle de ces tribus n'était pas unique, la chose est certaine au moins pour les Numides, ce mélange, d'après Salluste, de Gétules, de Libyens et d'étrangers immigrés qu'il appelle Perses, et probable pour les autres. On peut raisonnablement supposer que les noms de peuples des vieux auteurs correspondent les uns à de simples subdivisions d'une même race, les autres à des éléments divers implantés dans le pays à des époques différentes, mais assez anciennes pour que le souvenir s'en soit perdu, sans que pourtant ils se soient encore fondus avec leurs voisins.

Il s'agirait donc de savoir quels sont parmi les noms cités par les anciens ceux qui ne correspondent qu'à *des subdivisions politiques* et quels seraient au contraire ceux qui pourraient être regardés comme des *noms de races*.

Cette question est impossible à traiter historiquement. Car les vieux géographes nous ont transmis volontiers des listes de peuples, il est exceptionnel qu'ils y ajoutent des renseignements anatomiques ou sociologiques assez spéciaux et persistants pour pouvoir nous éclairer. La plupart du temps, qu'ils nous donnent, l'état nomade, par exemple. ou l'état

barbarie de telle ou telle fraction, sont choses encore si répandues qu'elles n'ont rien de caractéristique. Il en est pourtant quelques-uns, bien rares malheureusement, que nous aurons intérêt à signaler, et que nous allons rappeler.

En premier lieu, nous savons par les monuments égyptiens de la xix^e dynastie que les *Lebou* avaient la peau blanche, les yeux bleus, la barbe et les cheveux châtain. Ils étaient tatoués. Les *Tahennou*, et peut-être les *Tamahou*, étaient de même des hommes d'un teint clair, du moins relativement aux Égyptiens.

Scylax note que les Byzantes¹ (et non les habitants de Méninx, comme le dit par erreur M. Tissot) étaient λευκοί καὶ καλλιστοί, c'est-à-dire *blancs* de teint ou blonds, suivant le sens qu'on voudra donner au mot λευκοί².

Le même auteur signale la haute stature³, l'épaisse chevelure, la barbe et la beauté des Éthiopiens, en exagérant même un peu leur taille, car il parle de 4 et 5 coudées (1^m,85 à 2^m,30). Hérodote⁴ étend ces particularités à l'ensemble des Libyens.

Ce dernier note que chez les Gindanes⁵, les Machlies et les Auséens, les femmes sont en commun, ou se glorifient du nombre de leurs amants, ce qui se voit encore chez les Ouled-Nail et chez quelques Touaregs.

Les Carthaginois, au dire de Justin⁶, mangeaient des chiens, coutume qui se retrouve encore, dit-on, dans le Djerid tunisien, ainsi que le signalait récemment le colonel Roudaire⁷. On peut pourtant se demander si par *Carthaginois* Justin ne voulait pas parler des peuples soumis à Carthage, car il ajoute qu'ils brûlaient leurs morts, ce qui est en contradiction absolue avec les mœurs phéniciennes et avec ce qu'on a pu constater dans les sépultures réellement puniques.

Nous pouvons négliger les mœurs et habitudes des Libyens

(1) Scylax, *Periple*, Αἰθύη, § 110.

(2) Le sens *blanc* me semble en ce cas le plus rationnel d'après l'étude des habitants actuels du Byzacium, c'est-à-dire des environs de Sousse et d'El-Djem.

(3) Scylax, *Periple*, § 112.

(4) Hérodote, III, § 20; IV, § 187.

(5) Hérodote, IV, § 176.

(6) Justin, XIX, § 1.

(7) Colonel Roudaire, *Mission des chotts*. Je dois dire que j'ai séjourné trois mois à Tôzeur, au cœur du Djerid, et que rien ne me permet d'appuyer cette assertion.

plus éloignés de la Tunisie actuelle, Nasamons, Garamantes, Atlantes et autres.

Ces renseignements sont bien incomplets; nous tâcherons cependant de les utiliser dans la suite.

IV

PRINCIPALES INTERPRÉTATIONS ADMISES AU SUJET DES DONNÉES HISTORIQUES ANCIENNES

Nous avons vu *grosso modo* les principaux documents légués par l'histoire. On conçoit qu'ils prêtent à controverse; aussi les avis les plus opposés ont-ils eu cours, les uns admettant l'unité, les autres la multiplicité des races de l'Afrique du Nord.

Voici d'abord les conclusions de M. Mercier¹ :

« L'Afrique du Nord a dû être peuplée par une série d'immigrations très anciennes de peuples asiatiques venus de la Palestine, du nord de l'Arabie ou des bords de l'Euphrate.

« Ces groupes asiatiques se sont assimilés ou ont refoulé des populations d'origines diverses, blondes dans le Nord, basanées ou nègres dans les hauts plateaux et le Sud, trouvées par eux dans le pays.

« La réunion de ces éléments et leur assimilation a formé la race berbère.

« Enfin cette unification a dû être complète à une époque si reculée qu'il est permis d'appliquer le titre d'*autochtones* aux Berbères d'Afrique. » Telle est aussi, si j'ai bonne mémoire, l'opinion que m'exprimait à Tôzeur, en 1884, M. Letourneux, et qu'on trouve exposée dans son excellent livre sur la Kabylie.

Le Dr Barth² conclut à son tour : « La population primitive de l'Afrique supérieure paraît être en général d'origine sémitique; mais elle se trouve mélangée à un élément étranger, bien que plus ou moins analogue, provenant de tribus originaires d'Égypte ou y ayant demeuré. »

M. Périer pense « qu'il aurait existé et qu'il existe encore dans le nord de l'Afrique³, dans le Sahara et aussi dans les îles Cana-

(1) Mercier (livre cité, p. 375). Nous ferons dans ce chapitre de nombreux emprunts à cet excellent ouvrage.

(2) Dr Barth, t. I, p. 132 et 134.

(3) J.-A.-N. Périer, *Des races dites Berbères*. (Mém. de la Soc. anthrop. de Paris, t. I, p. 52.)

ries, deux types fondamentaux de races qui peuvent être considérées comme des rameaux de la souche atlantique autochtone de l'Atlas, l'une généralement rousse ou blonde, et l'autre aux cheveux bruns.

« Quelles que soient les altérations survenues à la suite des mélanges anciens et modernes, non seulement avec les Palestiniens et les Arabes, mais entre eux-mêmes, nous croyons qu'il est permis de voir principalement dans l'ensemble des groupes kabyles et dans les Touaregs actuels, soit plutôt l'une, soit plutôt l'autre des races anciennes.

« Tout ce que nous savons des Touaregs... autorise à croire qu'étant d'un autre type, ils sont d'une autre race que les Kabyles. »

Le général Faidherbe, dans les instructions de la Société d'anthropologie, considère les blonds comme « venus en Afrique par le détroit de Gibraltar ; les témoins de leur migration sont cette ligne continue de dolmens qu'on trouve depuis les bords de la Baltique jusqu'à la Tunisie.

« Les Libyens sont, en général, physiquement analogues aux indigènes égyptiens et à certaines populations des mêmes latitudes en Arabie et contrées voisines d'Asie.

« Nous appellerons Berbère la population qui résulta du mélange des Libyens indigènes avec les blonds du Nord. »

MM. Tissot, Bertrand et Perrier professent la même opinion en ce qui concerne les blonds, et leur attribuent aussi la construction des dolmens. Dans les *Instructions*, M. Topinard s'y ralliait également. — H. Martin la rapportait aux Celtes qui pour lui étaient blonds. Pour M. Duveyrier ¹, « les Touaregs du Nord semblent devoir au plus haut degré représenter le type primitif de la race berbère si ce type peut être retrouvé en toute pureté. »

Les linguistes comme M. Renan ² se basant sur l'identité de la langue libyenne et des dialectes berbères actuels, déclarent la question tranchée et disent que le Berbère actuel est le Libyen d'Hérodote, l'Afer de l'époque romaine.

M. Tissot lui-même déclare « que l'unité de la race berbère est attestée par celle de la langue qu'elle parle », conclusion certaine-

(1) *Les Touaregs du Nord*, p. 381.

(2) Renan, *La Société berbère*, *Revue des Deux-Mondes*, 1873.

ment très hasardée, et qu'il s'empresse de démentir lui-même.

En effet, il considère plus loin les Libyens anciens comme produits par la fusion de *deux* éléments *bruns*, l'un saharien (race basanée du sud), l'autre venu d'Europe (race des cavernes de France ou Atlantes). Des blonds s'y seraient surajoutés depuis une haute antiquité. Les invasions postérieures ibères, kouschites, hellènes et phéniciennes auraient été sans importance au point de vue ethnologique.

Cette *race unique* n'aurait donc été, de son aveu même, qu'un mélange des plus complexes, même avant les temps historiques.

Toutefois la présence d'éléments asiatiques signalée par Salluste, par Procope et tant d'autres, a également préoccupé les historiens. L'abbé Mignot pense que par Mèdes, Perses et Arméniens, Salluste a voulu désigner des peuplades cananéennes et syriennes, les Madianites, Phéréséens et Araméens.

Movers suppose que cette tradition s'applique aux mercenaires que Sidon envoyait à ses colonies de la Méditerranée.

Vivien de Saint-Martin combat ces opinions et rappelle l'analogie de ces noms avec ceux des tribus berbères Medaça, Ourmana, Mediouna.

M. Tauxier traduit le mot de Masmoud (ancien nom des indigènes de l'Atlas) par descendants de Moud.

Rappelons que Procope¹ représentait les Berbères comme des Girgéséens chassés de Palestine par les Hébreux sous Josué. « Ils y habitent encore et parlent la langue phénicienne, » dit-il; mais ce n'est là qu'une légende de l'époque chrétienne, sans valeur bien sérieuse.

M. Maspero², à propos de l'établissement des Phéniciens en Libye, dit : « Tout porte à croire qu'ils y rencontrèrent des races apparentées à la leur. A la suite de l'invasion des pasteurs en Égypte, quelques tribus cananéennes continuèrent à marcher vers l'Occident... et s'arrêtèrent dans les cantons fertiles de la Byzacène. »

Nous avons vu que M. Mercier admet « une série d'immigrations asiatiques très anciennes. »

Ibn-Khaldoum³ pense que les Berbères descendent de Cha-

¹) Procope, l. II, ch. xx.

²) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 294.

³) Ibn-Khaldoum, *Histoire des Berbères*, traduit par de Slane, t. I, p. 168. 183-85, 227-28, puis p. 212 et 234.

naan et constate que dans la grande famille des Bernés, les tribus de Ketama et de Sanhadja n'étaient pas berbères, mais yéménites. « Ces peuples, dit-il, devinrent graduellement berbères. » De même, à son avis, les Zenata étaient originellement arabes de race pure ; mais par suite des alliances qu'ils ont contractées avec les Masmoudes, leurs voisins, ils sont devenus eux-mêmes Berbères. »

M. Périer déclare « qu'il est permis de considérer ces immigrations cananéennes et arabes, comme ayant tous les caractères de faits acquis ou peu contestables. » (P. 20.)

Nous avons gardé pour la fin l'étude de M. Sabatier, sur cette question et, sans adopter toutes ses conclusions, nous en donnerons le résumé parce qu'il nous semble avoir présenté un ordre de succession admissible des divers éléments qui se sont heurtés dans l'Afrique du Nord.

Au début, les bords de la Méditerranée occidentale étaient habités par un peuple distingué en montagnards sédentaires (Libyens) et bergers nomades (Gétules).

Deux mille ans avant J.-C., les Ibères venus de l'Inde par la voie d'Arabie, du Sahara et du Maghreb, se jettent sur l'Espagne.

Douze cents ans avant J.-C., ceux-ci sont refoulés par les Celtes de la Gaule et refluent en partie sur l'Afrique, poursuivis par ceux-ci. (Ce serait la fameuse invasion rappelée par Saluste.) Vers ce moment, premières colonies cananéennes et phéniciennes.

Les Romains s'emparent du pays. Peu après, invasion des Berbères et des Zénètes venus du Sud. Ensuite, conquête vandale, puis retour des Byzantins. Enfin, les deux invasions arabes.

Si nous résumons ces données, on voit qu'on admet en général dans l'Afrique du Nord, une population primitive : libyenne sur le littoral, gétule dans la montagne, éthiopienne dans le Sahara, fortement mêlée de blonds dans toutes ses fractions depuis une très haute antiquité. Des invasions ou émigrations successives y auraient amené des Sémites divers, Syriens, Arabes et Juifs ; des Kouschites, Phéniciens, Cananéens, Berbères, et peut-être Ibères ; des Aryens, blonds, Vandales et autres, bruns, Grecs, Latins, et peut-être Mysiens et Aryas proprement dits, etc., etc., enfin par infiltration lente, de nouveaux Aryens, des Turcs et des noirs.

Toutefois les auteurs s'accordent généralement à penser que

le temps a complété son œuvre d'unification, et qu'il ne reste plus dans l'Afrique du Nord que deux grands types en présence, l'un nomade, les Arabes ; l'autre sédentaire, les Berbères ; ceux-ci comprenant l'ensemble de tous les éléments ethniques pré-arabes suffisamment amalgamés pour rendre toute analyse impossible.

En somme, l'histoire se déclare impuissante à retrouver dans les populations actuelles les diverses races qu'elle sait s'être fondues dans l'Afrique du Nord. Jusqu'à ce jour, l'anthropologie n'a pas été plus heureuse ; les documents qu'elle nous a livrés sur l'Algérie sont incomplets, limités à quelques sujets et à quelques points de la carte, et la distinction anatomique reste encore à faire, même entre l'Arabe et le Berbère. Pour éclaircir la question, des recherches d'ensemble étaient nécessaires, c'est ce que nous avons tenté de faire en Tunisie, du moins autant que la chose était possible à un simple particulier sans mission officielle, entravé dans ses études par les nécessités d'un service à assurer et l'impossibilité fréquente d'aller visiter des points et des tribus dont l'étude eut présenté le plus grand intérêt.

Laissant donc définitivement de côté tout ce qui touche à l'histoire et à l'ethnographie proprement dites, faisant également table rase du peu que nous savons sur les races algériennes, nous procéderons en Tunisie comme *in terra incognita*, et verrons ce que la confrontation des diverses mesures du corps, du crâne et de la face, prises dans toute l'étendue du pays, pourra nous enseigner. Peut-être ensuite sera-t-il possible de tirer des conclusions plus solides et d'établir des points de repère propres à guider les recherches historiques.

DEUXIÈME PARTIE

CARACTÈRES ANTHROPOLOGIQUES DES TUNISIENS

V

LA TAILLE

La mensuration de la taille est, on le sait, un des plus précieux modes d'investigation anthropologique. De tous temps l'attention des observateurs s'est spécialement portée sur elle, tant en raison de son importance comme procédé d'analyse ethnologique, que par la facilité que seule elle offre, de permettre d'opérer sur des masses, ce desideratum si rarement atteint en anthropométrie. Aussi possédons-nous en général, du moins pour les nations européennes, des statistiques empruntées aux conseils de révision et portant non sur des milliers, mais sur des millions de sujets. Des cartes ont été dressées; celles de Boudin et de Broca en France, si célèbres pour avoir montré la voie à suivre, sont encore à l'heure actuelle, l'unique document sérieux et complet sur la répartition des races primitives dans notre pays.

En Tunisie nous n'avons pas les mêmes ressources, et l'ethnologie s'y voit réduit à ses mesures personnelles, aussi ne présenterons-nous pas nos chiffres comme absolument définitifs, surtout dans les détails. Cependant nous ne croyons pas que, d'une manière générale, l'avenir en modifie beaucoup ni le total moyen, ni les grandes lignes telles qu'elles sont figurées dans la carte ci-jointe (n° 1).

Le manuel opératoire employé était des plus simple, un double mètre à équerre glissante et muni d'un fil à plomb pour assurer la verticalité de l'ensemble. Le sujet se tenait debout, les talons joints, la tête dans l'attitude du regard, et jamais appuyé à un mur, pour éviter toute tendance à l'affaissement et toute position vicieuse du crâne.

Dans ces conditions nous avons pu mesurer 1133 sujets pro-

venant de tous les points du pays. Nous sommes loin par conséquent des totaux imposants des statistiques d'armée : pourtant d'une manière générale la série suffisante est largement acquise, même pour les groupes partiels.

Nos 4133 Tunisiens appartiennent presque exclusivement à la population sédentaire des villes et villages ; celle-ci se prêtait d'assez bonne grâce à nos mensurations ; les nomades, au contraire, se montraient en général récalcitrants. Étant en effet, de par la loi tunisienne, exempts du service militaire en temps de paix, les gens de tente craignaient sans doute que la toise ne fût l'avant-coureur du fusil Gras, et en hommes prudents l'évitaient soigneusement ; aussi n'avons-nous guère pu mesurer que ceux d'entre eux que nous trouvions dans les prisons. Toutefois il nous a semblé que, dans les tribus, la taille était ordinairement plus élevée relativement que dans les localités avoisinantes, tout en en suivant les fluctuations. D'ailleurs, les 41 Arabes dont nous avons les observations ont 2 centimètres de plus que la moyenne du pays, ce qui viendrait à l'appui de notre remarque.

Sur la carte, nous nous sommes contenté, lorsque nos mensurations étaient en nombre insuffisant, de porter ce qui nous semblait ressortir de ce que nous avons vu pendant notre séjour dans la tribu, c'est-à-dire haute taille ou taille au-dessous de la moyenne.

Quant aux villages, chaque fois que la série suffisante nous a paru atteinte, nous avons indiqué le chiffre de notre moyenne ; d'autres fois, nous avons dû, pour l'obtenir, réunir deux ou trois points les plus voisins, comme par exemple Saaline et Si-Ahmer près de Sousse, Seïada, Lemta et Kesser-el-Hal. Exception a été faite cependant lorsque deux villages proches l'un de l'autre, n'avaient ni l'un ni l'autre la série voulue, mais pourtant donnaient un même chiffre de taille aux décimales près, et que ces nombres concordaient avec ceux des localités environnantes. Il est évident en ce cas que la réunion des divers petits totaux ne faisant pas varier la moyenne, il était préférable de noter sur la carte tous les endroits sur lesquels avaient porté nos observations, malgré le faible total de quelques-uns.

Ajoutons, afin de n'avoir pas à y revenir, que nous avons opéré de même pour l'établissement des cartes de l'indice cépha-

lique et de l'indice nasal. Ce procédé est d'ailleurs correct, nous en avons l'application en plus grand dans les cartes analogues dressées pour les pays européens, où l'unité de circonscription admise reste soit le département, soit la province, suivant le cas, en attendant un travailleur assez courageux pour oser entreprendre la répartition par cantons. Du reste, comme nous donnerons tous nos chiffres *in extenso*, il sera loisible à chacun d'adopter le mode de groupement qui lui semblera le plus satisfaisant, les cartes que nous avons dressées n'ayant d'autre prétention que de fixer les idées d'une façon plus précise qu'une sèche énumération de noms et de chiffres.

Il est presque superflu de le dire, opérant en terre musulmane, nos recherches ont exclusivement porté sur des sujets masculins. Quant à l'âge, c'étaient des jeunes gens de 21 à 30 ans, exceptionnellement nous avons pu opérer sur des hommes plus âgés en général défilants; quant aux sujets plus jeunes, on pouvait en accepter à la rigueur pour la mensuration de l'indice céphalique qui, je crois, doit peu varier après 18 ans, mais pour la taille, ils ont été rigoureusement laissés de côté. Peut-être s'en est-il, malgré toutes les précautions, glissé quelques-uns dans nos moyennes, étant donné qu'il est absolument impossible de connaître l'âge exact des sujets, dans un pays où l'état civil n'existe pas; mais en ce cas, certainement l'erreur a été peu préjudiciable, car le fait seul de n'avoir pas été exclu à première vue, impliquait un développement physique complet, ou du moins semblant normal pour un garçon de 21 ans.

La taille moyenne de nos 1,133 Tunisiens est de 1^m,6627, et, en mettant à part les nomades de race arabe,

1,092 Tunisiens sédentaires, 1^m,6620

41 — nomades, 1^m,6813

soit une différence de deux centimètres en faveur des nomades.

Ces nombres, comparés à ceux qui sont dans la science et qui concernent des Algériens, prouvent que la taille est en général plus faible en Tunisie. Les Kabyles de M. Prengruber ont 1^m,673, les 67 Biskris de M. Seriziat ont 1^m,643, 60 Kabyles de M. Duhousset 1^m,69, 27 Arabes (?) auraient 1^m,679 (chiffre très voisin du nôtre); des indigènes de l'Oued-Rhir, près de Tougourt, 1^m,64 (Weisgerber), enfin les 50 Mzabites du Dr Amat

n'atteindraient que 1^m,60. Ces divergences énormes ont de tout temps appelé l'attention des observateurs ; on a voulu les rapporter à des différences de manuel opératoire, ou à des erreurs dans les mensurations ; elles s'expliqueront tout naturellement lorsque nous aurons démontré la coexistence de races diverses dans les populations dites berbères de l'Afrique du Nord.

Hâtons-nous d'ajouter d'ailleurs que nous avons pu en vérifier l'exactitude, au moins d'une manière générale ; 71 Algériens de la province de Constantine mesurés par nous avaient une taille de 1^m,674 comme la série Preengruber, et, parmi les Tunisiens, nous trouvons des moyennes locales qui varient entre 1^m,62 et 1^m,70 ; il est même à remarquer que la zone de grandes tailles en Tunisie longe précisément la frontière algérienne. Ce qui a contribué à en baisser le niveau dans la moitié orientale, c'est la présence de deux éléments petits très répandus, l'un sur le littoral, l'autre au cœur même du pays, et que nous désignons dans le cours de ce travail sous les noms de type de *Djerbah* et de type d'*Elléz*, c'est aussi ce qui nous donne une moyenne générale relativement faible.

D'ailleurs ici, comme partout où des races multiples ont concouru à former un peuple, les moyennes générales ne signifient rien, l'étude par régions est seule importante. Dire que les Français ont 1^m,65 ne présente que peu d'intérêt en comparaison des cartes de répartition de Broca et de Boudin.

Voyons donc comment se groupent, localité par localité, nos 1,133 sujets. (*Tableau I.*)

TABLEAU I

Répartition de la taille en Tunisie.

NOMBRE	LOCALITÉS	TAILLE	NOMBRE	LOCALITÉS	TAILLE
		mètres			mètres
10	Nefta	1,683	3	Sidi-bou-Ali	1,673
63	Tôzeur	1,691	2	Djédeïda	1,690
4	El-Hamma-Djerid	1,635	35	Kairouan	1,669
26	El-Oudiane	1,676	7	Houmet-Djemaa	1,667
3	Chebika	1,716	10	Houmet-Djebli	1,695
20	Gafsa	1,679	14	Zaghouan	1,658
20	El-Ksar	1,654	35	Hammamet	1,662
12	El-Guettar	1,656	5	Kelibia	1,666
18	Lala	1,632	10	Nébel	1,665
6	Bou-Amrane	1,691	3	Groumbalia	1,630
7	Nefzaoua	1,688	20	Tunis	1,672
2	Matrnatas	1,585	4	Bargau	1,685
2	Zarzis	1,610	12	Kessera	1,628
20	El-Hamma (Arad)	1,636	18	Ellèz	1,634
50	Djerbah	1,666	21	Le Kef	1,684
45	Gabès	1,660	16	Teboursouk	1,658
7	Iles Kerkennahs	1,651	15	Testour	1,643
22	Slax	1,662	14	Medjel-el-Bab	1,630
3	Scheba	1,713	6	Tebourba	1,610
15	El-Djem	1,657	4	Rafraf	1,612
43	Ksoursef	1,652	4	Mettline	1,632
10	Zramedine	1,673	3	El-Alia	1,657
14	Kesser-el-Hal	1,644	4	Bizerte	1,650
4	Lemta	1,607	10	Menzel-Djemile	1,669
7	Seïada	1,630	4	Kroumirie (Berbères)	1,703
3	Bou-Merdès	1,640	8	Mateur	1,669
52	Méhédiah	1,645	20	Béja	1,655
20	M'Kalta	1,670	16	Ouled-Saïd	1,673
14	Teboulba	1,653	1	Ouled-Zlass	1,560
11	Moknine	1,657	2	Ouled-Abd-el-Krim	1,740
10	Menzel	1,686	1	Ouled-Hammami	1,560
30	Djemal	1,674	1	Ouled-Bou-Ali	1,790
11	Ksiba	1,681	3	Ouled-Mamer	1,716
18	Bembli	1,667	2	Ouled-Selami	1,695
36	Monastir	1,678	4	Ouled-Rhadouan	1,682
7	Si-Ahmer	1,688	3	Frecchichi	1,690
8	Saaline	1,652	4	Trabelsi	1,672
10	Ouardenine	1,670	4	Tribus diverses	1,685
3	Knaïs	1,710			
9	Mzaken	1,705			
6	Zaouiet	1,683	1133	Tunisïens	1,6627
13	Sousse	1,667			
12	Hammam-Souza	1,643			
20	Akouda	1,651	125	Algériens (des 3 provinces)	1,6654
9	Kalaa-Srira	1,625	18	Marocains	1,6866
40	Kalaa-Kebira	1,649	6	Tripolitains	1,6566
10	Hergla	1,659			

Il ressort de l'examen de ces chiffres et surtout de l'étude de la carte qu'ils nous ont servi à dresser, que la taille oscille dans des limites assez étendues ; de 1^m,62 à Kalaa-Srira et Lemta, à 1^m,69 dans le Djerid, tous les nomades étant mis à part. Sur la carte, les portions teintées en rouge sont habitées par les populations de faible taille 1^m,60 à 1^m,64 inclus, et celles teintées en bleu, par celles de haute taille, 1^m,65 à 1^m,70. Toutefois, pour mieux accuser certaines transitions, une couleur d'un bleu plus pâle distingue celles de 1^m,65 et de 1^m,66. (Pl. VI).

Dans ces conditions, nous voyons que les tailles au-dessus de la moyenne couvrent le pays entier, à l'exception de quelques enclaves rouges ; l'une, la plus importante, part d'une bande de littoral comprise à peu près entre Bizerte et l'embouchure de la Medjerdah, remonte le cours du fleuve jusqu'à son confluent avec l'Oued Siliana et forme auprès de cette rivière une vaste région entièrement occupée par les petites tailles, réparties dans tous les villages, ksours et dechras qui couvrent les plateaux montagneux des environs d'Elléz.

Au bord de la mer, non loin de Sousse, trois autres petites taches aux points Kalaa-Kebira, Lemta et Méhédiah.

Enfin, dans le sud, l'oasis d'El-Hamma, près de Gabès, se continuant avec le plateau des Matmatas, et plus à l'ouest un point unique, le petit village de Lala, près de Gafsa, sont aussi habités par des indigènes de faible taille.

On ne saurait ici supposer de simples hasards de série, car à l'exception de Méhédiah et de Lala, points isolés, je le veux bien, mais dont le chiffre de taille a été donné par 52 et 23 sujets, nombres déjà suffisants ; toutes les autres enclaves de couleur rouge comprennent plusieurs villes ou villages, Kalaa-Srira, avec Kalaa-Kebira et Hamman-Souza, 61 sujets ; Lemta, Seïada et Kesser-el-Hal, trente observations. De plus, les villages les plus proches ont des tailles très voisines. Akouda, qui touche Kalaa, 1^m,651, soit seulement deux millimètres de plus ; Hergla, 1^m,659, Sousse 1^m,667. Une véritable bande de tailles moyennes de 1^m,65 et 1^m,66 relie les deux centres de Kalaa et de Lemta, formant avec eux un groupe enserré de toutes parts par les hautes tailles. En somme, les tailles de 1^m,65 et 1^m,66 dites intermédiaires, sont partout disposées comme une bordure autour des zones de petite taille, aussi bien au sud à Gabès et même à Lala qu'aux environs de Sousse et qu'autour de la

grande enclave de la Medjerdah, et les séparent des localités où dominant les hautes statures. Un seul point fait exception, le plateau d'Ellez, au sud et à l'est duquel il n'y a plus de zone moyenne; la race de petite taille y semble plantée comme une flèche au cœur de l'autre.

Les conditions topographiques rendent facilement compte de cette répartition. Dans les plaines et les larges vallées, comme le Sahel et les bords de la Medjerdah, où les centres habités sont nombreux, la terre fertile et bien cultivée, la population relativement dense, les races doivent tendre fatalement à se fondre les unes dans les autres, tout vient favoriser leur union; dans la montagne, au contraire, surtout dans un pays où les routes ne sont que des pistes, où les centres habités les plus importants ne sont que des villages (j'en excepte le Kef qui peut compter 6,000 âmes), et où, par surplus, ils sont extrêmement clairsemés, on conçoit que les chances de fusion tendent au minimum, deux lieues de précipices et de rochers séparent plus deux localités que cent kilomètres de plaines cultivées. On conçoit donc que des races distinctes puissent y conserver presque indéfiniment, dans un état de pureté relativement satisfaisant, leurs caractères primitifs.

Les montagnes, de tous temps, ont été le refuge des vaincus. En Tunisie, par exemple, ce n'est que là que les blonds se retrouvent encore, en proportion sensible, dans quelques villages, et, comme nous le verrons, elles sont aussi l'unique retraite où se soit conservée une race qui rappelle, par plusieurs particularités, le type fameux de Cro-Magnon.

Mais n'anticipons pas; pour le moment nous y voyons simplement en présence deux populations sédentaires différenciées par la taille, sans parler bien entendu des nomades qui, comme nous l'avons dit, sont en général d'assez haute stature.

Au sud, sur le littoral, la taille est petite ou intermédiaire, elle est au contraire élevée dans les deux régions qui bordent le grand chott, le Djerid et le Nefzaoua, un peu moins cependant dans cette dernière. Toutefois, bien que réunies par ce caractère commun, ces provinces sont pourtant, nous le verrons bientôt, profondément distinctes de toutes manières. Plus loin, au nord du chott Rharsa, dans les replis d'un massif montagneux, absolument isolé, existent quelques centres peu importants, Tamerza et Chebika et quelques nomades Ouled-Mamer

et Ouled-Abd-el-Krim, les uns comme les autres de haute stature. Évaluée à l'œil, la moyenne de taille semble voisine de 1^m,70, nous n'avons pu, par malheur, y mesurer que trois individus (moyenne 1^m,716); non loin de là, plus au nord, trois petits villages voisins de Gafsa, ceux de El-Ksar, Lala et El-Guettar forment un ilot où la taille s'abaisse à 1^m,65 et même 1^m,63.

En résumé, à la simple inspection de la carte, il est évident que la Tunisie est habitée par deux races sédentaires au moins, l'une grande et l'autre petite, des différences allant de 1^m,62 à 1^m,70 ne peuvent s'expliquer autrement. Reste à savoir : 1° s'il n'y a pas lieu d'établir dans ces deux groupes des subdivisions, en un mot si tous les Tunisiens de haute stature sont de même souche, et si tous ceux de petite taille ont également une origine unique; 2° si les individus de haute taille ne sont pas de simples métis produits par le croisement avec les Arabes ou les nègres de haute taille, de Berbères plus petits.

Ces croisements sont réels, mais insuffisants pour expliquer le phénomène. La taille des Arabes nomades n'est que de 1^m,68, or elle atteint 1^m,69 et 1^m,70 chez certains sédentaires, de plus tous les autres caractères physiques démentiraient cette assimilation; il en est de même pour les Nègres : leur taille, à peine supérieure à celle des Arabes, est inférieure à celle des berbères de Tôzeur et du Nord-Ouest. D'ailleurs, eux et leurs métis sont faciles à reconnaître et à éliminer au simple examen. Nous ne voulons pourtant pas nier que les uns comme les autres n'aient pu influencer les populations au contact desquelles ils vivent. Il est incontestable que le sang nègre est très fréquent dans la région des oasis et qu'il a certainement contribué à élever la taille sur quelques points, le Nefzaoua entre autres, mais c'est là une action accidentelle et locale qui ne saurait être prise pour règle générale; nous concluons donc qu'en Tunisie existent : 1° Des populations de petite taille réparties de-cà-de-là, par ilots au centre, à l'est et au sud; 2° une masse générale, de taille au-dessus de la moyenne, comprenant au moins deux éléments, l'un nomade, l'autre sédentaire, avec adjonction dans le sud de nègres soudanais.

VI

L'INDICE CÉPHALIQUE

Nos mesures ont été prises par le procédé Broca, le diamètre antéro-postérieur maximum obtenu en plaçant une des branches du compas à la glabellle, l'autre prenant le maximum où qu'il tombe en arrière, et le diamètre transversal au maximum de largeur, le rapport $\frac{\text{D. Trans.} \times 100}{\text{D. Ant.-Post.}}$ est l'indice céphalique. Nous l'avons recueilli sur 1354 sujets qui donnent une moyenne de 76.66.

Ce nombre brut concorde absolument avec les principaux documents recueillis en Algérie par divers observateurs :

184 Kabyles de Palestro (Preengruber)	76.4
47 Arabes (?) (divers)	76.3
50 Mzabites (Amat)	77.3
67 Berbères de Biskra (Sériziat)	74.2 ¹
? Berbères Rouaras de Touggourt (Weisgerber) ..	74.3
qui réunis en une seule série nous donnent 348 Algériens 76.09.	

Mais il en est de même pour les indices crâniens que pour la taille, un chiffre brut ne signifie rien; passons donc à l'étude des détails. Pour ne pas multiplier les tableaux, nous réunissons ici localité par localité, les indices céphalique et nasal, nous réservant d'y rappeler en temps et lieu lorsque nous étudierons à part ce dernier. (*Tableau II.*)

(1) On a répété partout le chiffre de 77.14. C'est une erreur. Les mesures vraies sont D. Ant. Post. Max., 190,^{mm}, D. Trans. Max., 141,^{mm}, Ind. Céph., 74.21. Il y a une faute d'impression dans le mémoire de M. Topinard, que tout le monde a cité sans vérifier.

TABLEAU II

Indices céphalique et nasal de la Tunisie.

NOMBRE	LOCALITÉS	DIAMÈTRES		NEZ		INDICES	
		Ant.-Post. maximum	Transv. maximum	Hauteur directe	Largeur	Céphal.	Nasal
10	Nefta	196,2	143,0	47,3	37,5	72,88	79,81
66	Tôzeur	194,8	143,4	48,3	36,5	73,62	75,50
4	El-Hamma (Djerid)	192,0	140,2	45,1	38,6	73,04	79,44
33	El-Oudiane	193,1	143,3	48,3	37,1	74,23	76,83
3	Chebika	186,6	144,0	46,0	36,0	75,80	78,25
30	Gafsa	193,9	144,4	48,5	34,5	74,45	71,71
8	Lala	195,7	144,0	46,9	34,4	73,56	73,33
60	El-Guettar	191,8	144,0	47,9	33,6	75,08	70,19
12	Bou-Amrane	198,5	149,1	49,2	37,1	75,07	75,38
7	Nefzaoua	190,5	143,7	48,7	36,9	76,46	75,81
1	Matmatas	178,0	143,0	39,0	31,0	80,33	79,48
2	Zarzis	189,2	142,5	47,7	33,5	75,32	70,15
10	El-Hamma (Arad)	192,3	146,9	47,55	34,6	76,38	72,76
48	Gabès { 26 Djara	193,6	146,8	48,6	35,0	75,82	73,15
	13 Menzel	192,7	143,4	50,0	36,5	75,45	73,15
	6 Teboulbou	194,0	147,5	46,1	33,2	76,03	72,10
	3 Ouderef	195,7	142,2	45,0	33,8	72,79	75,80
60	Djerbah	186,0	152,0	48,3	34,2	81,68	70,90
3	Maharès	193,3	147,0	49,7	34,8	76,03	71,06
28	Iles Kerkennahs	189,7	148,7	50,0	34,2	78,36	68,45
70	Sfax	193,5	150,5	50,5	34,1	77,78	66,66
5	Louza	189,8	149,6	50,0	33,9	78,82	67,80
6	Djebelliana	195,3	150,0	47,4	32,3	76,78	68,39
9	Scheba	193,7	150,5	50,5	34,7	78,00	68,01
16	El-Djem	193,3	146,6	50,7	33,9	75,82	66,85
34	Ksoursef	192,1	148,6	50,1	33,8	77,34	67,38
45	Mahédlah	194,2	146,5	49,9	33,5	75,47	67,18
17	M'Kalta	195,4	146,7	49,4	34,6	75,07	70,12
21	Teboulba	192,7	147,0	50,4	33,6	76,30	66,67
2	Ben-Hassein	181,0	146,5	46,0	32,5	80,95	70,80
16	Djermal	191,3	148,1	50,4	35,6	77,44	70,40
15	Zrmedine	193,7	148,1	50,9	34,3	76,42	67,47
5	Menzel	193,2	148,2	47,5	34,6	76,70	73,30
6	Touza	191,0	144,5	49,5	34,5	75,65	70,52
35	Moknine	190,6	147,1	48,7	34,1	77,16	70,21
11	Kesser-el-Hal	186,5	148,4	48,7	33,8	79,58	69,53
5	Seiada	186,6	147,2	46,5	35,6	79,01	77,11
14	Lemta	191,6	150,6	48,6	34,6	78,74	71,48
7	Ksiba	195,6	149,7	50,1	34,3	76,56	68,37
7	Bembla	194,4	149,0	47,2	33,5	76,65	71,20
35	Monastir	192,8	148,4	50,5	35,1	77,00	69,63

TABLEAU II (suite).

Indices céphalique et nasal de la Tunisie.

NOMBRE	LOCALITÉS	DIAMÈTRES		NEZ		INDICES	
		Ant.-Post. maximum	Transv. maximum	Hauteur directe	Largeur	Céphal	Nasal
4	Knaïs	196,2	150,0	49,4	36,1	76,65	73,61
1	Beni-Khaltoum	210,0	161,0	51,0	35,0	76,63	68,63
11	Ouardenine	189,5	147,1	49,3	35,4	77,60	71,95
7	Saaline	191,3	147,1	47,0	34,4	76,92	73,70
6	Si-Ahmer	193,0	145,8	49,3	34,1	75,41	69,86
3	Matmer	196,7	147,3	50,3	35,5	74,95	74,27
17	Mzaken	192,4	148,2	51,1	33,4	77,04	65,44
5	Moureddine	192,2	146,4	48,2	34,0	76,17	70,66
8	Zaoulet-Souza	191,4	149,0	51,7	34,3	77,85	66,91
16	Sousse	190,4	149,0	50,4	34,8	76,24	69,02
2	Oued-Laya	186,5	147,5	48,2	32,0	79,10	67,26
24	Hammam-Souza	191,1	150,7	50,3	34,9	78,85	69,48
18	Akouda	190,2	151,2	50,2	34,3	79,49	68,41
15	Kalaa-Srira	187,2	151,2	49,8	35,0	80,17	70,20
50	Kalaa-Kebira	187,9	151,8	48,7	35,0	80,81	71,86
6	Sidi-bou-Ali	191,0	147,1	45,7	32,8	77,01	72,09
3	Djeradou	190,0	144,7	51,0	33,3	76,17	65,43
18	Zaghouan	182,4	139,5	48,1	33,1	76,52	68,76
61	Kairouan	193,5	149,7	50,6	35,8	77,39	70,88
2	Dj. Ousselet	196,5	136,0	50,0	32,5	69,20	65,15
1	Ouled-Zlass	190,0	154,0	53,0	36,5	81,05	67,58
16	Ouled-Said	192,4	149,1	52,8	34,9	77,79	66,09
7	Bargau	189,7	143,8	51,7	36,1	75,82	69,89
35	Hammamet	193,9	147,1	49,5	34,4	75,88	69,52
10	Nebeul	196,5	146,0	52,2	34,8	74,30	66,66
6	Kelibia	193,0	146,0	49,3	35,2	75,51	69,76
4	Soleiman	197,7	148,0	52,6	35,1	74,90	66,37
3	Tunis	192,7	148,7	49,8	37,1	77,16	75,60
11	Rafra, El-Alia	191,9	146,3	50,7	35,1	76,22	69,17
10	Menzel-Djemile	195,8	151,0	50,3	35,5	77,12	70,67
14	Bizerte	194,7	150,0	52,7	36,1	77,02	68,61
27	Béja	196,2	147,2	50,5	35,6	74,98	70,43
18	Mateur	197,0	147,2	53,0	34,7	74,74	65,71
1	Djédeïda	187,0	150,0	53,0	33,0	80,21	66,00
25	Tebourba	190,8	146,7	50,0	33,7	76,89	67,32
16	Medjez-el-Bab	192,3	145,4	49,7	35,9	75,62	70,21
4	Bou-Djelida	196,2	148,2	50,0	34,3	75,54	68,75
18	Testour	193,7	145,0	50,6	34,3	74,85	67,94
8	Teboursouk	196,5	149,0	51,7	36,7	74,61	70,93
4	Kroumirie	194,2	145,0	51,7	36,0	74,64	70,04
21	Le Kef	198,7	146,6	51,8	35,8	74,45	69,09

TABLEAU II (suite et fin).

Indices céphalique et nasal de la Tunisie.

NOMBRE	LOCALITÉS	DIAMÈTRES		NEZ		INDICES	
		Anté-ro-Post. maximum	Transv. maximum	Hauteur directe	Largeur	Céphalique	Nasal
4	Ouled-Yacoub.	193,0	146,0	52,2	34,6	75,60	66,28
3	Frecchichi.	196,0	142,8	52,3	33,0	72,80	63,09
23	Ellèz.	193,1	144,8	49,8	35,2	74,02	70,53
16	Kessera.	194,8	144,9	50,1	35,3	74,50	70,52
4	Ouled-Abd-el-Krim.	198,0	153,5	52,0	34,2	79,53	65,86
3	Ouled-Memer.	192,1	145,0	"	"	75,80	"
2	Hammami.	184,5	148,0	52,0	28,8	80,22	55,30
1354	Tunisiens ¹	190,9	146,3	49,19	35,30	76,66	70,23

(1) On remarquera peut-être qu'en calculant les indices d'après les chiffres des mesures moyennes on obtient une légère divergence avec les nombres que nous donnons. Cela tient à ce que ceux-ci ont été obtenus de la façon la plus rigoureuse en additionnant toutes les mesures d'une localité et divisant les uns par les autres les totaux obtenus ; c'est une question de décimales.

Ce tableau se résume graphiquement dans la carte ci-jointe (pl. VII). Dans celle-ci, pour plus de clarté, et comme les moyennes locales oscillent entre des nombres assez restreints : 72 à 81, nous avons abandonné la division suivant la nomenclature quinaire, qui eut eu l'inconvénient de pratiquer des groupes trop inégaux aux deux extrémités, tout en confondant des indices aussi différents que ceux de 79 et 75, et avons préféré pratiquer les coupures de deux en deux, réunissant toutefois au premier notre unique moyenne de 72, et au dernier celle non moins unique de Djerbah, à 81. Restent donc quatre grandes divisions :

73 et 74	en bleu foncé.	Dolichocéphales
75 et 76	en bleu clair.	Mésaticéphales
77 et 78	en rose pâle.	Mésaticéphales
79, 80 et 81	en rose foncé.	Brachycéphales.

Cette division a l'inconvénient de mêler aux brachycéphales les indices de 79. Nous demandons d'avance pardon de cette petite licence. D'ailleurs, comme on le verra, ceux-ci s'appliquent à des localités où nous retrouvons la même race que dans les centres nettement brachycéphales, un peu plus métissée toutefois; en sorte qu'en en parlant comme de brachycéphales, nous ne ferons qu'employer l'expression au sens relatif, comme si nous disions tangents à la brachycéphalie, et par opposition aux dolichocéphales vrais et mésaticéphales tangents à la dolichocéphalie.

Au premier coup d'œil la carte se divise en trois régions parallèles au rivage Est : l'une, la plus occidentale, dolichocéphale vraie, présente des indices de 72, 73 et 74; la suivante, d'une mésaticéphalie de 75 et 76, est semée sur le littoral, de taches rose pâle, indiquant les mésaticéphales de 77 et 78, ceux-ci environnant de petits centres brachycéphales teintés en rose plein. Ces centres sont :

L'île de Djerbah.....	81.68
Le groupe de Kalaa, vers.....	80
Le groupe de Kesser-el-Ilal, vers.	79

Enfin, ça et là quelques tribus nomades semblent mésaticéphales.

Laissant les nomades de côté pour le moment, il reste un fait essentiel à mettre en lumière, c'est la présence en Tunisie d'un élément véritablement brachycéphale qui, en dépit de tous les croisements, a pu subsister jusqu'à nos jours et se révéler à nous, comme nous le verrons plus tard, non seulement par son indice céphalique, mais par un ensemble général de caractères qui le différencient profondément de toutes les races que nous rencontrerons dans la suite.

L'existence des brachycéphales, en tant que race distincte et non de cas individuels, dans l'Afrique du nord, est une chose aussi imprévue que capitale pour l'ethnologie du pays. On peut même dire qu'elle domine la question en ce qui concerne la Tunisie, car par ses métiis et sa diffusion relativement considérable, cette race a modifié profondément les types qui l'avoisinaient et entre pour la meilleure part dans les différences que l'on peut constater aussi bien sous le rapport du physique qu'au

point de vue moral, entre les Tunisiens pris en général et les Algériens.

Quelques savants l'avaient, semble-t-il, pressenti. Dans une récente discussion à la Société d'anthropologie, M. G. Lagneau ¹ rappelait que Roger de Belloguet insistait sur l'origine africaine des Ligures « *petits brachycéphales bruns*, disait-il, et leur parenté avec les Gétules du nord de l'Afrique. » Il ajoutait que MM. H. Martin et Deloche avaient remarqué une grande ressemblance entre certains Kabyles et certains brachycéphales bruns du sud-est, voire même de la partie méridionale du centre de la France. Toutefois, la chose n'avait jamais été démontrée péremptoirement, chiffres en mains.

Cela se comprend d'ailleurs. Dans nos pays où chacun va plus ou moins tête découverte, rien n'est plus facile que de dire à première vue si un individu est brachycéphale, mésaticéphale ou dolichocéphale; pour qui en a l'habitude, la chose saute aux yeux. Dans l'Afrique du nord il n'en est plus de même, toutes les têtes sont soigneusement enfouies sous cinq ou six épaisseurs de calottes, d'étoffes et de capuchons, et pour faire enlever le tout à un individu, il faut dix minutes d'explications et de commentaires. Tout au plus peut-on, lorsqu'on connaît l'existence des brachycéphales, les deviner à leur figure ronde et large, mais encore gare aux individus dont la face est dysharmonique par rapport au crâne; en tout cas, c'est une pure impression qui rigoureusement ne saurait avoir une valeur absolue.

Ce n'est du reste pas sans quelque surprise qu'au début nous avons constaté sur certains points la fréquence des brachycéphales parmi les sujets que nous mesurions. Depuis, nous avons creusé la question, visitant les régions où cet élément semblait abondant, accumulant les matériaux, et nous sommes en mesure d'affirmer qu'il n'y a pas là une simple coïncidence due au hasard, mais que l'existence d'une race brachycéphale est certaine.

Qu'on se reporte à la carte, on constatera que chacune des régions brachycéphales ne correspond pas à une localité unique. Djerbah est une grande île de 46 kilomètres carrés, comprenant de nombreux centres habités, des villes importantes, peuplée de

(1) Séance du 16 juin 1881.

(2) R. de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, p. 303 et 310.

45,000 habitants au moins. Plus au nord, les deux groupes voisins de Sousse comprennent : l'un, une petite ville, Kalaa-Kebira, 6,000 habitants, et trois villages, Kalaa-Srira, Akouda et Od. Laya formant en tout un groupe d'au moins 18,000 âmes ; l'autre, un très gros bourg, presque une ville, Kesser-el-Hal, et les deux villages de Seiada et de Lemta. Les localités immédiatement avoisinantes ont un indice mésaticéphalique, mais se rapprochant de la brachycéphalie : près de Kalaa, Hammam-Souza, Zaouiet-Souza, Messaadine et même Sousse sont à 78, Sidi-bou-Ali, Ouardenine et Mzaken à 77. Près de Kesser-el-Hal qui est à 79.6, nous trouvons Moknine et Djemal, deux bourgs de 4,000 à 5,000 habitants, qui ont un indice de 77.

L'élément brachycéphale a donc là des centres véritables, s'irradiant et se fondant doucement dans le substratum dolichocéphale qui prédomine aux environs. Celui-ci a du reste, lui aussi, ses points de résistance spéciaux, généralement dans la portion du Sahel qui regarde l'intérieur, parfois pourtant au bord de la mer, comme à Saaline, Ksiba et dans les villages de Teboulba et Mekalta, voisins de Méhédiakh.

Mais, dira-t-on, les séries que vous avez pu mesurer, sont-elles suffisantes pour entraîner la conviction ? Broca, dans son mémoire sur la détermination de la série suffisante¹, dit en propres termes : « Nous considérons la série de vingt crânes (de même sexe) comme suffisante. » Il est évident que ce qui s'applique au crâne peut s'entendre du vivant. Or nous avons :

Djerbah, 60 sujets ; — Kalaa et environs, 83 ; — Seiada et Lemta, 19, et en y ajoutant Kesser-el-Hal, 30.

Donc, nos séries sont bonnes, même la dernière, malgré son infériorité numérique relative. D'ailleurs, comme nous le disions plus haut, l'examen sur place est venu entièrement corroborer ces nombres. A Lemta, certain jour, je causais après mon repas avec quelques notables. Comme toujours, dans la petite zaouia qui m'avait donné asile, les habitants de tous âges s'étaient réunis, passant leur temps à me contempler avec une curiosité assez légitime, car dans cette partie du pays, la présence d'un officier est chose rare et intéressante. De mon côté je les observais. Il y avait là deux types absolument tranchés, l'un au visage allongé, que je décrirai en temps et lieu, qui représentait l'élé-

1) *Bulletin*, Société d'anthropologie de Paris, 1879, p. 794 et suiv.

ment dolichocéphale; l'autre à face ronde et large, aux pommettes un peu saillantes et entièrement semblable au type de Kalaa. Il y avait à peu près égalité de l'un et de l'autre. Je n'ai pris ce jour là aucune mesure, ayant par hasard oublié mon compas d'épaisseur, je ne puis donc affirmer que tous les gens à figure ronde et plate étaient brachycéphales, bien que pour quelques-uns que j'ai fait découvrir, la chose soit positive; mais à ce moment, ce type de physionomie m'était devenu si familier que toutes les probabilités sont en faveur de l'hypothèse.

Il est toutefois une chose à ne pas oublier. Dans aucune de ces régions brachycéphales, même à Djerbah, nous n'avons et ne pouvons avoir affaire à une race pure, ni par conséquent arriver à déterminer l'indice céphalique vrai de celle-ci, qui est certainement supérieur à notre maximum de 81. Partout il y a plusieurs éléments en présence. Ces populations se composent de métis plus ou moins accentués dans un sens ou dans l'autre; mais en tous cas et toujours de métis, un peu plus purs en tant que brachycéphales, à Djerbah qu'à Kalaa, et à Kalaa qu'à Kesser-el-Hal; mais de toute manière, fortement pénétrés par les dolichocéphales.

Il en est de même ici qu'en Europe, tout est une question de degrés. M. Houzé, en Belgique, séparant par l'indice céphalique les Flamands des Wallons, considère ceux-ci comme des Celtes brachycéphales par opposition avec les Flamands dolichocéphales de race germanique. Or, l'indice céphalique des uns est 77, des autres 79. Un département français dont l'indice moyen serait de 79, serait au contraire évidemment classé par nous dans la race kymrique, par comparaison avec ceux où le type brachycéphale est plus pur et dont l'indice s'élèverait à 85 ou 86. Nul doute cependant que ce ne soit la même race qui soit venue en Belgique relever le chiffre observé dans la partie wallonne. Les uns ne sont dits brachycéphales que par rapport aux autres.

Nous sommes autorisés à poser le même principe en Tunisie, et sans rechercher à quel degré pouvait s'élever l'antique brachycéphalie de la race originelle dont nous retrouvons les descendants à Djerbah ou à Kalaa, il nous suffit que le fait soit constaté, et il est absolument hors de conteste.

Son existence en tant que type à part se confirme d'ailleurs d'une constatation importante. Si l'on se reporte à la carte de

répartition de la taille, on retrouve deux flots de faible taille, juste aux points où nous avons des brachycéphales, Kalaa d'une part, Lemta, Seiada de l'autre. Ainsi donc, deux caractères viennent se confirmer mutuellement. Il en est de même des environs de Bizerte, où une tache rose pâle nous indique une mésaticéphalie tangente à la brachycéphalie et qui se trouvent aussi dans la zone des petites tailles.

En revanche, les vallées de la Medjerdah et de l'Oued Siliana, malgré leur faible taille, sont extrêmement dolichocéphales.

On serait donc peut-être en droit d'établir une subdivision de ce côté, et d'expliquer l'abaissement de la stature près de Bizerte, par l'adjonction d'une proportion assez forte de brachycéphales, en considérant au contraire le groupe central de la Medjerdah et d'Elléz, comme l'habitat d'une race différente, petite et dolichocéphale.

Près de Bizerte, la taille serait faible, parce que, des trois races en présence, deux sont petites pour une grande ; l'indice céphalique, au contraire, atteint 76 et 77, c'est-à-dire presque la vraie dolichocéphalie, parce que de ces trois races, une seule est brachycéphale pour deux dolichocéphales. L'examen direct et les autres mesures viendront d'ailleurs confirmer cette hypothèse.

Il en est de même à Elléz, où, comme nous le verrons, la population forme un groupe ethnique absolument à part dans le pays.

Deuxième exception ; nos brachycéphales les mieux caractérisés, ceux de Djerbah, dont l'indice s'élève à 81.68, ont une taille de 1^m,666, c'est-à-dire 2^{cm} de plus que ceux de Kalaa. Devrons-nous faire de cet écart un caractère différentiel par rapport aux autres brachycéphales ? Nous ne le pensons pas et nous croyons devoir les considérer simplement comme deux rameaux de souche voisine, séparés depuis bien longtemps sans doute, et ayant par suite subi des influences aussi diverses qu'inconnues¹, qui ont pu avoir pour résultat de hausser légèrement la taille sur l'un des points. Nous verrons dans la suite de ce travail que tous les autres caractères, l'indice nasal et l'angle facial notamment les rapprochent, sans parler des traits généraux de la physionomie, qui offrent la plus complète ressem-

(1) Peut-être le mélange avec la race de haute taille spéciale aux oasis du Sud (voir ch. XIV).

blance. Pour nous, tous les groupes brachycéphales, ou tangents à la brachycéphalie, sont en Tunisie de même race, et le plus ou moins de métissage suffit à expliquer les divergences de détail qui, dans leurs divers cantonnements, se rencontrent entre eux.

Si nous passons du reste à l'examen particulier des indices, le fait sera plus complètement mis en lumière. Pour mieux peindre les choses, employons la méthode graphique, les analogies comme les différences nous sauteront aux yeux.

Dans un premier tableau (pl. X, fig. 1), voici la courbe de l'indice céphalique à Djerbah, en opposition avec celle des groupes Kalaa et Lemta, si nettement voisins qu'il n'y a pas lieu de les séparer¹. Dans l'une comme dans l'autre, deux maxima principaux se dessinent, l'un vers 78, et l'autre vers 81 et 83.

Nous en concluons que les deux séries ne sont pas pures et contiennent au moins deux éléments prédominants : mais à Djerbah, le maximum vrai est à 83, donc les éléments adventices y sont en minorité. A Kalaa, au contraire, ils se contrebalancent, toutefois l'analogie reste sensible.

Bien au contraire, si pour revenir à la distinction que nous établissions entre les groupes brachycéphales et la population d'Ellèz et de la Medjerdah, nous opposons en bloc les mesures prises à Djerbah, Kalaa et Lemta, en tout 162 sujets, à 166 Tunisiens de la région d'Ellèz (pl. X, fig. 2); on voit qu'il n'y a plus l'ombre d'analogie. On peut dire que l'une des courbes commence où finit l'autre, au moins à leurs points culminants. Ce seul tracé permettrait de nier absolument la communauté de race. En effet, si à Ellèz l'abaissement de la taille était dû à un croisement des petits brachycéphales avec l'élément grand et dolichocéphale du voisinage, il est hors de doute que ce facteur se révélerait par un pointage ou tout au moins un très sérieux renflement de la courbe du côté des indices supérieurs à 80; or, en tout, il y a sur 166 sujets, 5 indices dans ces conditions, soit 3.01 o/o, alors que l'autre tracé en compte 80 sur 162, soit 49.37 o/o.

En poussant plus loin l'analyse, prenons nos 166 Tunisiens de petite taille du Nord, et comparons les tracés fournis par les environs de Bizerte et de la basse Medjerdah jusqu'à Testour (71 sujets) à ceux des environs d'Ellèz (91 sujets) (pl. X, fig. 3).

(1) Sur toute la planche, la hauteur verticale correspond au nombre de cas observés, l'horizontale au chiffre de l'indice céphalique.

Les deux courbes divergent; l'une à son sommet à 75, l'autre à 78; dans l'une les ultra-dolichocéphales, 69 et au-dessus, sont relativement nombreux, 9 sur 95, dans l'autre exceptionnels, 1 sur 71. Inversement celle-ci-comprend 8 vrais brachycéphales, l'autre quatre seulement. La chose serait encore plus nette, si, pour égaliser les séries en nombre, nous n'avions pas joint les indigènes de la Medjerdah qui tiennent beaucoup du type d'Elléz, à ceux de Bizerte; mais les deux séries auraient été trop disproportionnées comme nombre. En tous cas nous constatons que la race brachycéphale tout en ayant, cela se conçoit d'ailleurs facilement, un peu pénétré partout, est relativement assez abondante près de Bizerte, et devient de plus en plus exceptionnelle lorsqu'on pénètre au cœur de la montagne où elle se noie dans les dolichocéphales vrais.

Ceux-ci (les dolichocéphales vrais) occupent, comme nous l'avons dit, toute la moitié occidentale de la Tunisie. Laissant à part ceux d'Elléz, la topographie du pays les sépare en deux groupes, l'un au nord, l'autre au sud des steppes et hauts plateaux déserts du centre.

La partie nord comprend la Kroumirie, le Kef, Béja, Tebour-souk, etc., toutes populations dont l'indice s'élève à 74 environ; entre ceux-ci et les brachycéphales du littoral, une large zone d'indices intermédiaires, régulièrement décroissants de 75 à 79 dont nous avons parlé précédemment.

La région des steppes, terre bénie de l'archéologue, a vu ses villes florissantes et ses riches campagnes se transformer en solitudes; on n'y trouve plus que des tribus Arabes nomades, Ouled-Ayar, Ouled-Madjer, Ouled-Rhanen, Frechichi et Hameïma, sur lesquelles je n'ai que des renseignements insuffisants.

Il faut descendre jusqu'à Gafsa, puis, à 100 kilom. plus au sud, au Djerid, pour retrouver dans les oasis du Sud des villes et des lieux habités.

Toute la région du Sud se subdivise elle aussi en deux groupes, séparés par le grand chott Djerid; à l'est, (presque en face de Djerbah), Gabès, le plateau des Matmâtas et le Nefzaouah. A l'ouest, le Djerid. Ces divisions naturelles isolent, de la façon la plus absolue, d'une part le nord de la régence de la portion sud, et dans celle-ci, le Djerid des populations cantonnées sur l'autre rive du chott. Il ne faudra donc pas être surpris si ces obstacles naturels ont pu, jusqu'à un certain point, garantir la

pureté relative de races distinctes sur ces diverses parties du territoire.

Le Djerid, plus que tout le reste, est d'ailleurs un centre d'isolement parfait. A l'est le grand chott, mer de sable et de sel, parfois fondrière où s'engouffrent les voyageurs imprudents, à l'ouest le chott Rharsa, plus inhospitalier encore s'il est possible, au sud le Sahara avec ses dunes, enfin au nord la vallée déserte de l'Oued Tarfaoui et des montagnes calcinées par le soleil ; la seule ville qui l'avoisine, à 100 kilomètres au nord, est Gafsa défendue, comme aux temps où Marius la détruisit, par les solitudes immenses qui l'entourent, *inter ingentes solitudines*, dit déjà Salluste.

La population de ce pays est des plus dolichocéphales, l'indice de Nefta est de 72,8, il s'élève en gagnant le nord, à 73 à Tôzeur et à El-Hamma, 74 à El-Oudiane et à Gafsa. Resterait la question de savoir si elle doit être identifiée aux dolichocéphales du Nord.

A l'avance, une portion de ceux-ci peut être éliminée, la population de la région d'Ellèz, en raison de sa petite taille de 1^m,635, bien inférieure à celle de 1^m,685 du Djerid. Mais aux environs, au Kef d'une part, à Bargau de l'autre, la taille s'élève aussi à 1^m,68 ; voyons donc la répartition sériale des indices. Dressons à cet effet les courbes des deux régions (pl. X, fig. 4) et comparons 224 indigènes du Djerid à 223 des portions nord et nord-ouest de la Tunisie, en en exceptant Tunis, Ellèz, ses environs, et le Sahel oriental, c'est-à-dire les régions brachycéphales et celle des dolichocéphales de petite taille.

L'aspect des deux tracés diffère absolument. L'ascension de celui du Djerid est brusque, droite, régulière ; il offre deux maxima très nets à 72 et 74, une descente brusque, suivie de 77 à 88, d'un renflement, où se révèle la présence de l'élément brachycéphale (ceux-ci se retrouvent, en effet, bien que relativement rares, à Gafsa et aux environs, El-Guettar entre autres). Cette race, dont le pointage particulier s'accuse à 80, une fois éliminée, nous restons en présence d'un graphique bien régulier à deux sommets.

La courbe de la partie nord présente un tout autre aspect, elle est dentelée, irrégulière : près d'un maximum unique à 76, nous voyons de deux en deux divisions des pointages à 68, 70, 72, 74, 78 et 80 ; en somme elle est infiniment plus déjetée vers

le côté brachycéphale, tout en restant cependant mésaticéphale par sa médiane. Nous avons vu précédemment la part qu'il faut y faire à l'élément brachycéphale, et si l'on se reporte aux tracés 2 et 3, on remarque, à côté d'une moyenne de 76, une ascension partant de 66, dont l'étalement, si j'ose m'exprimer ainsi, n'est guère compatible avec l'idée d'unité de race, et ne pourrait s'expliquer que par l'adjonction d'un élément très dolichocéphale.

Dans le Djerid, au contraire, se rencontrent deux éléments dolichocéphales vrais. La première idée qui vient à cet égard, après ce que nous avons exposé en parlant de la taille, est de faire ici la part du sang nègre dont la présence dans le pays est absolument évidente; mais nous devons confesser qu'elle ne saurait nous rendre compte des faits. 40 nègres soudanais, dont la moitié au moins étaient précisément des habitants de Tôzeur¹ et qui, par conséquent, représentent exactement les types noirs habituels au pays, avaient un indice céphalique de 74,34, moins dolichocéphale, par conséquent, que tous ceux du Djerid et égal seulement au plus élevé d'entre eux, celui de Gafsa, qui est de 74,35. Il n'y a donc pas à songer à attribuer aux nègres la haute dolichocéphalie de la race du Djerid, ni le maximum à 72, tout au plus pourrions-nous leur concéder une légère action sur le maximum de 74, mais en déclarant qu'il est impossible, en raison de leur nombre relativement restreint, de la leur rapporter entièrement. L'analyse des courbes conduirait donc à admettre l'existence de deux éléments dolichocéphales dont l'un, plus accentué que l'autre, serait particulier au Djerid.

Cette hypothèse sera d'ailleurs confirmée; il existe en effet dans cette région une race bien à part, nettement caractérisée de toutes manières et de moins en moins métissée, au fur et à mesure qu'on descend au sud. Très atténué à Gafsa, ce type devient manifeste à Tôzeur et bien plus encore à Nefta.

Sur l'autre rive du grand chott, nous rencontrons au contraire deux régions mésaticéphales, le Nefzaouah et Gabès, séparées l'une de l'autre par le massif montagneux des Matmâtas, qui semble brachycéphale vrai.

Nous disions, il n'y a qu'un instant, que la présence de nom-

(1) Leurs pays d'origine étaient, par ordre de fréquence, le Bornou, le Kanou, le Barghimi, le Hafsi, etc.

breux nègres avait pu influencer les populations du Djerid ; au Nefzaouah, il en est de même, mais cette action s'est exercée avec une énergie considérable, si bien que le type primitif de la région en a été profondément modifié et rendu positivement mulâtre. Cependant, au lieu d'y être franchement dolichocéphales, les habitants n'y sont que mésaticéphales à 76,5, et les véritables brachycéphales s'y rencontrent fréquemment. L'examen de la physionomie permet, sur les sujets qui ne sont pas trop négroïdes, de retrouver des traits bien différents de ceux qu'on observait au Djerid, et semblables au contraire à ceux de Djerbah. Le milieu primitif est donc différent, et le sang nègre, au lieu de se surajouter à un type grand et dolichocéphale, est venu se mêler à une race de petite taille brachycéphale, ce qui non seulement nous explique la mésaticéphalie des habitants actuels, mais encore leur taille légèrement inférieure à celle de leurs voisins du Djerid.

D'une manière générale, on peut dire que de Djerbah et du rivage de la Syrte, au littoral Est du grand chott, s'étend une nappe de brachycéphales¹ qui se mélange, suivant les lieux, à des éléments divers, berbères à Gabès et aux Matmâtas, noirs et aussi berbères dans le Nefzaouah. Si les premiers n'ont pas été soumis à ce dernier croisement, cela tient aux conditions topographiques et climatiques de leur pays. La chaîne montagneuse des Matmâtas a formé barrière et préservé Djerbah et Gabès. Le Nefzaouah, au contraire, simple prolongement de la région des dunes fertilisé par un peu d'eau, semble voué par son climat à la pacifique conquête nègre. C'est une plaine de sable absolument corrodée par le soleil (j'y ai vu 32° à l'ombre en février 1884) et couverte d'une multitude de petites oasis alimentées par des sources abondantes. La malaria y règne en souveraine maîtresse, aussi comme toujours en pareil cas, l'immunité relative dont jouissent les noirs à l'endroit de la fièvre intermittente, est venue assurer, dans la lutte pour l'existence, l'avantage à eux et à leurs métis sur les indigènes de race blanche, ce qui nous explique leur multiplicité dans la région.

Donc, pour le Nefzaouah, mélange de brachycéphales, de noirs et d'un autre élément blanc dolichocéphale, celui-ci en petit

¹ Voir la carte ethnographique.

nombre, telle est l'impression que j'ai conservée de mon passage dans le pays, comme d'ailleurs le confirment les quelques mesures prises, trop rares malheureusement.

Il n'en est plus de même pour les oasis de Gabès. La situation du Nefzaouah et du Djerid les vouait à l'invasion nègre; celle de Gabès, au bord de la mer, en fait le centre du transit entre le sud de la régence d'une part, et de l'autre tout le reste du pays, l'île de Djerbah, la Tripolitaine et l'Europe. Aussi devons-nous nous attendre à y trouver d'autres éléments surajoutés.

En effet, si nous dressons le graphique des indices de la région, la courbe obtenue (pl. X, fig. 5) est des plus irrégulières. Elle présente un fort maximum à 72, puis un long plateau débutant et finissant par deux pointages à 74 et 79. Si nous la comparons à celle de Tôzeur, qui est sensiblement de même force, et qui donne une idée moyenne exacte de la population du Djerid, nous pouvons nous rendre exactement compte de la chose. Les débuts de ces deux tracés sont très analogues, les maxima de 72 et 74 se retrouvent très accentués à Tôzeur, plus mous à Gabès : mais l'élément brachycéphale, juste soupçonnable à Tôzeur par les basses oscillations de la terminaison du tracé, se dessine nettement à Gabès. Rien d'étonnant, d'ailleurs, si l'on songe au voisinage de Djerbah et des brachycéphales de la montagne. En tous cas, il en ressort que trois éléments s'y trouvent étroitement mêlés, l'un très dolichocéphale, probablement celui qui prédomine dans le Djerid, le suivant dolichocéphale également, peut-être celui qu'on trouve sur tout le littoral, et enfin les brachycéphales.

Quant à leurs voisins troglodytes des Matmâtas, nous n'osons conclure, faute de chiffres en nombre suffisant. Le seul que nous ayons mesuré était brachycéphale. Ceux plus nombreux qu'il nous a été donné de voir, étaient ou du moins nous ont paru être de petite taille, mésorhiniens, larges de figure et très voisins comme aspect des indigènes de Djerbah, avec pourtant plus de rudesse dans la physionomie et des traits plus durs et plus accentués, plusieurs avaient en outre le plan antérieur du bas de la figure triangulaire, ce qui semblerait indiquer un croisement avec le type du Djerid. Sur la carte, nous nous sommes borné à indiquer notre impression personnelle en teintant la région en rouge plein.

Dans le long exposé qui précède nous n'avons parlé que des

Tunisiens sédentaires ; en ce qui concerne les tribus nomades nous sommes plus embarrassé. En premier lieu, nos documents sont relativement peu abondants, d'autre part ils concordent si mal qu'on ne peut guère qu'émettre des hypothèses et surtout des doutes.

TABLEAU III

Indice céphalique des Arabes.

	16 Ouled Saïd	13 Soufi (Constantine)
66	»	1
67	»	»
68	»	»
69	»	»
70	»	»
71	»	1
72	1	1
73	1	1
74	1	4
75	2	2
76	2	1
77	3	1
78	2	1
79	1	»
80	1	»
81	1	»
82	»	»
83	»	»
84	1	»
	77,79	74,81

Celle des tribus dont nous possédons le plus de mesures et qui nous est le mieux connue est celle des Ouled-Saïd. C'est, en somme, une bonne fortune ; car, au dire des arabisants, entre autres d'un de mes amis extrêmement compétent en ces matières, M. Alata, vice-consul de France à Sousse, il serait difficile de trouver, même en Algérie, une tribu plus pure. Les Ouled-Saïd, fraction des Riah', de la famille de Hillal-ben-Mansour, ont une des généalogies les moins sujettes à caution de toutes celles de l'Afrique du Nord, et si l'on pouvait espérer trouver dans le pays des représentants typiques de la race Arabe vraie, c'est là qu'on aurait le plus de chance de les découvrir.

Seize d'entre eux nous ont donné un indice de 77,79, c'est-à-dire juste celui des populations sédentaires qui avoisinent l'Enfida, leur terrain de parcours. Pour les autres tribus, nous n'avons plus que des cas isolés variant de 80 à 72, et donnant une moyenne de 76,12 pour 19 individus; chiffre qui, en somme, se rapproche de celui des Ouled-Saïd; mais si je viens à comparer à ceux-ci une autre petite série de 13 Arabes algériens du Souf: Ouled-Amer, Ouled-Sebaa, Ouled-Troudi, etc., dont les deux premiers sont aussi des Riah', je leur trouve un indice dolichocéphale vrai de 74,81. Cette série, en ce cas, pêche évidemment par le nombre; mais si nous disposons l'une et l'autre, dans l'ordre des indices, elles présentent toutes deux, malgré le faible total des sujets, une cohésion remarquable, en ce sens que l'amplitude des variations individuelles est faible, que le maximum des cas tombe juste à la médiane et qu'il coïncide aussi avec les moyennes calculées de 74 et 77 (*Tableau III*).

Que conclure de ces divergences? A notre idée, et nous reviendrons sur ce point plus en détail en nous occupant spécialement des races Arabes, il y aurait là une simple question de milieu ethnique ambiant. Si l'on se souvient du petit nombre d'Arabes dont se composaient les tribus qui envahirent au *x^e* siècle le Maghreb, *trois mille* combattants, dit Ibn-Khaldoun¹, si l'on songe, en outre, que cette invasion ayant été unique, tous les Arabes actuels devraient descendre de ceux-ci, il est évident, même en admettant pour certaine la filiation dans le temps, que les mariages et croisements postérieurs ont dû, à la longue, modifier profondément le type primitif des vainqueurs. Or, que remarquons-nous? Les Ouled-Saïd, dans une région dont l'indice céphalique moyen est mésaticéphale ou brachycéphale ont 77, les Arabes du Souf dans un pays dolichocéphale sont dolichocéphales. Les uns comme les autres se sont pour ainsi dire accommodés aux populations voisines. Cette explication est-elle la vraie, je l'ignore; en tous cas, elle est plausible, car elle rend compte des principales divergences constatées précédemment par d'autres observateurs. On peut de même comprendre pourquoi ceux-ci se sont toujours accordés à déclarer que, par ce caractère, l'Arabe ne se distingue pas du Berbère. Toutefois, à s'en rapporter tant à l'ensemble de nos chiffres

(1) Ibn-Khaldoun, t. I, p. 35.

qu'à la plupart des données recueillies jusqu'ici, il semble établi que l'indice céphalique des tribus Arabes prises en bloc est mésaticéphale vers 76, alors que, parmi les Berbères, se rencontrent des brachycéphales et plusieurs types dolichocéphales vrais, le croisement, avec les uns ou les autres, de l'élément Arabe primitif, expliquerait les oscillations en haut ou en bas constatées dans les diverses tribus étudiées.

Pour en finir avec l'indice céphalique, nous le comparerons graphiquement avec une série sensiblement égale de Français de toutes provenances (pl. XI). Nous ne nous arrêterons d'ailleurs pas aux considérations qu'elles peuvent inspirer.

VII

L'INDICE NASAL

On sait quelle est, en anthropologie, l'importance de l'indice nasal, c'est-à-dire du rapport de la largeur maximum du nez mesurée aux narines, à sa hauteur prise pour unité. Il constitue avec l'indice céphalique et la taille, l'un des éléments essentiels de toute détermination ethnique. Cependant, jusqu'ici, la côte nord de l'Afrique peut être considérée comme vierge de toutes recherches en ce sens. A ma connaissance, en effet, le seul document connu est celui de M. Prengruber, qui, sur 184 Kabyles de Fort-National, en Algérie, a trouvé un indice de 66,5. En somme, un point sur la carte et rien de plus. Aussi attirons-nous spécialement l'attention sur les résultats qui vont être exposés, et qui pour la première fois embrassent dans le détail un pays entier.

Nous avons donné plus haut dans le tableau II nos chiffres détaillés, nous y renvoyons le lecteur pour l'indice de chaque localité en particulier, d'ailleurs la carte ci-jointe donnera une idée plus nette de l'ensemble des faits.

L'indice calculé par l'addition de toutes les hauteurs et de toutes les largeurs en bloc, nous donne en moyenne 70,23 pour 1,354 Tunisiens.

Mais ici nous nous voyons obligé de combler une lacune. S'il existe pour l'indice pris sur le crâne une nomenclature dont les divisions ont été fixées par Broca, elle n'est plus applicable au vivant, et jusqu'ici personne n'a pris soin de délimiter les

groupes et les points où commencent la leptorhinie, la mésorhinie et la platyrhinie.

La question ne laisse pas que d'être un peu embarrassante, en raison de l'énorme étendue des variations de l'indice nasal. On sait que, sur le vivant, les séries connues vont de 63,36 chez les Français du Nord mesurés par nous-même, à 108,9 chez les Tasmaniens, et 107,6 chez les Australiens.

Nous nous sommes donc vu contraint d'établir pour notre usage privé une échelle spéciale, et, pour qu'on sache bien ce nous voulons dire en parlant de mésorhiniens ou de leptorhiniens, nous allons en donner l'exposé ¹ :

Leptorhiniens, 60.00 et au-	{	55.0 à 59.9	inclus.
dessous.		60.0 à 64.9	—
		65.0 à 69.9	—
Mésorhiniens, 70.00 à 81.99	{	70.0 à 74.9	—
inclus		75.0 à 79.9	—
		80.0 à 84.9	—
		85.0 à 89.9	—
Platyrhiniens, 85.00 à 99.99	{	90.0 à 94.9	—
		95.0 à 99.9	—
Hyperplatyrhiniens, à 100 et au-dessus.			

Comme on le voit, nous avons adopté une nomenclature quinaire, analogue à celle de l'indice céphalique de Topinard et dans laquelle les grands groupes humains entrent d'une manière parfaitement sériale, comme ils le font dans la nomenclature de Broca. Les Européens dont l'indice moyen va de 63 à 69 sont leptorhiniens. Les races jaunes et les Américains, qui vont de 70 à 81, mésorhiniens. Les nègres et noirs de toute nature rentrent dans le groupe platyrhinien et son annexe d'hyperplatyrhiniens. De cinq en cinq indices nous avons établi des coupures propres à mettre en relief les caractères des diverses subdivisions des grands groupes humains. En tous cas, que cette nomenclature soit adoptée, ou qu'on s'arrête à quelque division meilleure, pour le moment je suis forcé de m'y tenir faute de mieux.

D'après cela, les Kabyles de M. Prengruber seraient leptorhiniens, et les Tunisiens, pris en masse, mésorhiniens.

(1) Voir à ce sujet mon mémoire sur l'indice nasal dans la *Revue d'anthropologie*, 1887.

Mais passons à l'examen des détails. Sur notre carte, nous avons porté trois teintes qui correspondent à trois de nos subdivisions quinaires ; l'une, rose, comprend les leptorhiniens ; une teinte bleu pâle limite les indices mésorhiniens faibles de 70 à 74,9 et enfin la teinte bleu foncé correspond aux mésorhiniens vrais, qui vont de 75 à 79,99.

Au premier abord, on voit sur la carte quatre zones bien séparées. Une large surface leptorhinienne qui part du milieu de la frontière algérienne et descend obliquement de l'Ouest à l'Est, pour venir enfin mourir à la côte Est entre Sfax et Maharès. Une vaste enclave mésorhinienne au centre du pays dans la région d'Elléz. Aux environs de Sousse, une zone où se mêlent les leptorhiniens et les mésorhiniens faibles. Enfin le reste du territoire est mésorhinien faible, à l'exception des régions d'oasis, Djerid et Nefzaouâh qui deviennent mésorhiniennes vraies. Ça et là des rayures roses indiquent l'existence de leptorhiniens, ce sont des tribus arabes. Nous n'en avons d'ailleurs porté qu'un très petit nombre, nous tenant à celles que nous avons pu observer personnellement. Nous ne répéterons pas à leur égard ce que nous avons déjà dit précédemment : pour elles les gros totaux de chiffres nous font défaut, nous n'en avons pu recueillir qu'une trentaine en tout ; mais si le simple coup d'œil ne pouvait nous renseigner sur l'indice céphalique des Arabes, en revanche il suffisait à accuser d'une manière frappante un caractère essentiel, la leptorhinie. Nos quelques mesures sont d'ailleurs concordantes. Les dix-sept Ouled-Saïd ont 66,09, un Zlass 67,5, deux nomades de l'Ousselet 65,15, les Ouled-Abd-el-Kriz 65,86, un Hammami et un Selami 56,73 et 53,86.

Il est donc une chose certaine, c'est que la leptorhinie est un des caractères les plus constants de la race arabe et assurément le meilleur signe différentiel que nous ayons à notre service pour la distinguer des populations voisines, quelque nom qu'on leur donne, Berbères si l'on veut, le terme importe peu.

D'une manière générale, on peut dire que, dans l'Afrique du Nord, un indigène de haute taille au nez leptorhinien *aquilin* a du sang arabe dans les veines. J'ajoute le terme *aquilin*, car, dans la masse berbère sédentaire, nous constatons l'existence d'un type leptorhinien, très répandu en Tunisie surtout dans le

Sahel, et qui, entre autres caractères différentiels, a le nez droit ou busqué ¹. C'est à ce type que nous rapporterons toute la large zone leptorhinienne du nord et du nord-est tunisien.

Assez voisine de 70 dans la région de Bizerte (69 et 68) comme dans la presqu'île du cap Bon, la leptorhinie s'accroît aux environs de la Medjerdah où nous trouvons des indices de 65 à Béja, 67 à Tébourba et Testour, 68 au Kef. Nous retrouvons le même type assez pur par flots aux environs de Sousse, à Monastir, près de Méhédiyah, d'El-Djem, de Sfax, et aux îles Kerkennahs ; c'est donc un élément très répandu et très important. Près de Sousse, toutefois, il se trouve en présence d'une zone de mésorhiniens dont l'indice oscille entre 70 et 74. Chose remarquable, les centres autour desquels ceux-ci semblent s'irradier, sont précisément ceux que nous signalions précédemment comme brachycéphales et de petite taille, Kalaa-Kebira, d'une part, avec un indice de 71,86. Seïada et Lemta de l'autre, avec celui de 74,30. Le fait est d'autant plus significatif que Djerbah, de son côté, est aussi dans la portion mésorhinienne, son indice atteint 70,90, c'est-à-dire un chiffre très voisin de celui de Kalaa. Si, d'autre part, nous groupons les trois localités de Kesser-el-Hal, 69,53, de Seïada et de Lemta, c'est-à-dire notre petit centre brachycéphale précédent, nous obtiendrons une moyenne de 71,51, c'est-à-dire exactement celle de Kalaa. La zone teintée en bleu sur la carte semble pourtant indiquer une diffusion plus grande de la mésorhinie que de la brachycéphalie. Cela tient uniquement à ce que les divisions adoptées pour les teintes de la carte et pour notre nomenclature de l'indice nasal n'ont pas été créées en vue d'une concordance possible de cette nature, et nous montre que la race à la fois brachycéphale et mésorhinienne s'est étalée, pour ainsi dire, à la façon d'une tache d'huile dans toute la région de Sousse, ainsi que nous le révélaient déjà les décroissances graduelles de l'indice céphalique et de la taille à ce niveau.

Ces trois séries de preuves viennent donc se confirmer l'une l'autre, nous révélant ainsi avec une parfaite certitude la coexistence sur ce point de deux races principales, l'une petite, brachycéphale et mésorhinienne, l'autre grande, dolichocéphale et

(1) Il va sans dire que je laisse entièrement de côté les juifs.

leptorhinienne, fondues l'une dans l'autre, mais avec un certain enchevêtrement des trois caractères.

Lorsque deux éléments aussi dissemblables sont mis en présence, le mélange ne saurait se produire comme celui de deux liquides versés l'un dans l'autre. Les lois de croisement des races sont encore bien mal connues, mais il est cependant hors de doute que les caractères s'échangent entre elles de la façon la plus variable suivant les lieux et sous des influences qui nous échappent. En France, par exemple, les Lorrains actuels, produits, eux aussi, du croisement de grands blonds dolichocéphales leptorhiniens, avec de petits bruns brachycéphales à tendance mésorhinienne, ont le crâne court des uns, la haute stature et le nez long des autres. Le même mélange dans les départements voisins de la Seine a donné naissance à un type de taille moyenne, dolichocéphale et moins leptorhinien que ne sont les grands blonds. Le fait est donc parfaitement normal en Tunisie, comme en France et, sans aucun doute, partout où les mêmes conditions se sont rencontrées.

Pour en revenir à nos leptorhiniens, leur aire comprend toute la partie nord de la Tunisie, aussi bien dans la région des dolichocéphales vrais de haute taille que dans la zone intermédiaire occupée par les indices céphaliques de 75 ou 76, à l'exception, bien entendu, des centres où l'on trouve les brachycéphales, c'est-à-dire des environs de Sousse, d'un point isolé auprès de Bizerte, et aussi, ce qui est très important, de toute l'enclave centrale occupée par les dolichocéphales de petite taille qui sont mésorhiniens.

Toute cette portion, c'est-à-dire les plateaux d'Elléz, de la Kessera, le Ksour et les diverses dechras de la montagne, ont un indice d'environ 70. Il en est de même de Béja et de Medjez-el-Bab sur la Medjerdah; Testour est le seul point qui fasse exception. Peut-être faut-il attribuer cette particularité à des croisements, d'ailleurs incontestables avec les Trabelsi, nomades d'origine tripolitaine, comme l'indique leur nom, et dont le terrain de parcours environne cette ville, ou encore à ce qu'une partie de sa population descendrait, dit-on, d'une colonie de Maures andalous réfugiés dans le pays après la chute du Khalifat de Cordoue¹.

(1) D'autres colonies de ces Maures existent également à Laghouat et à Tazeur, par exemple; le type spécial, s'il en existait un, s'est du reste perdu.

Quoi qu'il en soit, Testour et le village voisin de Bou-Djelida sont leptorhiniens.

Nous ne pouvons quitter la zone leptorhinienne sans y signaler, à côté des Berbères dolichocéphales bruns leptorhiniens, la présence d'une proportion de blonds assez accusée, du moins dans les villes du littoral. Les blonds, anthropologiquement, nous représentent la race germanique septentrionale, caractérisée, comme on sait, par une haute stature, un indice céphalique de 77 environ, la leptorhinie, une forme du nez en général busquée, des cheveux blonds et des yeux bleus.

On a discuté interminablement sur l'origine des blonds de l'Afrique du Nord. Pour notre part, dans ce travail du moins, la chose nous préoccupe peu, et nous ne saurions trop nous associer aux sages paroles du général Faidherbe dans les *Instructions* sur l'anthropologie de l'Algérie : « Un blond que l'ethnographe rencontrerait, croyant avoir mis la main sur un précieux descendant des antiques Maschouach, pourrait être tout simplement le petit-fils d'un renégat danois ou flamand. » Aussi, sans nous arrêter à en rechercher et à en discuter l'origine, nous contenterons-nous d'en signaler la présence en Kroumirie et dans certaines localités, notamment Méhédia et Hammamet.

Il ne faudrait cependant pas s'en exagérer l'importance même sur ces points.

On sait que l'un des caractères que cette race transmet avec le plus de ténacité à ses métis est, après la teinte pâle de l'iris, sa haute stature : la carte de répartition de la taille en France suffirait seule à le prouver. Or, à Méhédia la moyenne de taille de 52 indigènes n'est que de 1^m,645, et à Hammamet de 1^m,662 sur 34 sujets. De plus, dès qu'on quitte les villes et surtout le littoral, les cheveux châains et les yeux relativement clairs deviennent si exceptionnels dans la zone leptorhinienne, qu'il n'y a réellement plus à en tenir compte. A Zaghouan, par exemple, où j'ai séjourné deux mois, je ne me souviens pas d'en avoir remarqué un seul cas ; à Kairouan, à Sfax, à Sousse même, il en existe, mais certainement pas dans une proportion supérieure à 2 o/o, et ce sont pourtant, après Tunis, les villes les plus importantes du pays.

Il y a cependant des blonds en quantité notable parmi les montagnards du nord et du centre. En Kroumirie, on peut en signaler une traînée¹. Au sud, dans le petit village de Bou-

Amrane, nid d'aigle situé à 50 kilomètres Est de Gafsa, la proportion des yeux bleus est de 4.14 o/o, et ce chiffre peut être considéré comme certain, car il résulte d'un pointage opéré sur la presque totalité des habitants lors des opérations de recrutement de l'armée beylicale en 1884 (9 sujets à yeux bleus sur 217). L'indice céphalique de ce village est pourtant de 75,09, preuve évidente que l'influence du sang blond y est minime.

Peut-être en Algérie, chez les Berbères blonds signalés par de nombreux observateurs, les Beni-Snouss, les Ouled-Yacoub et autres, la prédominance de cette race est-elle plus franche, et la population a-t-elle conservé encore les caractères de la race germanique septentrionale ; en tous cas, en Tunisie, au moins dans les régions que nous avons pu observer, elle était bien trop mêlée pour pouvoir être isolée autrement que par les caractères de coloration ; pur accident et rien de plus.

Cependant quelque doute peut subsister en ce qui concerne la Kroumirie, et ce point resterait à éclairer par une statistique exacte, mais portant sur des nombres sérieux, la simple constatation du fait ne suffit pas, il est nécessaire de savoir dans quelle proportion il se présente.

Une dernière région reste à examiner, celle du sud, le Djerid, Gafsa, le Nefzaouah et Gabès. Elle est entièrement mésorhinienne, mais, suivant les lieux, ce caractère est plus ou moins accentué.

Dans le véritable Djerid nous trouvons la mésorhinie vraie, toutes les moyennes dépassent 75, celle de Nefta s'abaisse même à 79. L'influence nègre y est incontestable ; elle s'accuse davantage à mesure qu'on descend au sud, car du côté de Gafsa les indices oscillent entre 73 et 71 seulement. Remarquons toutefois que parmi les populations des quatre oasis du Djerid proprement dit, celle de Tôzeur a le moins de tendance à la platyrhinie, peut-être en raison de l'introduction dans cette ville d'un élément à nez mince, amené autrefois, dit-on, par une colonie de Maures d'Espagne ; ce serait un phénomène analogue à celui que nous venons de signaler à Testour. Simple supposition, d'ailleurs plausible, car bien que nous ignorions ce qu'étaient exactement ces Maures.

1. Notre ami, le Dr Bertholon, nous les signale notamment aux environs de Fernana.

on sait du moins que l'invasion improprement qualifiée d'arabe qui ne fut arrêtée que par l'épée de Charles Martel, était en réalité purement berbère, et, comme nous le voyons, les divers éléments de cette race étudiés jusqu'alors sont ou leptorhiniens ou de faible mésorhinie; leur influence spéciale, bien affaiblie toutefois depuis, aurait donc pu tendre à relever légèrement l'indice nasal. Sur 67 Touzeri, il y a 16 sujets dont l'indice nasal est leptorhinien, c'est-à-dire compris entre 55,00 et 69,99, alors que, sur 46 individus des trois autres oasis voisines, il ne s'en trouve que 3. Nous pouvons d'ailleurs lui comparer Gafsa et les localités voisines.

Il est cependant bon d'observer que l'indice de 71 observé à Gafsa est dû en partie à l'influence de croisements divers. Cette ville, par sa situation topographique (c'est le seul point d'eau existant à 60 kilomètres à la ronde), a de tous temps été le carrefour de toutes les invasions, celle de Marius comprise, et de tous les transits entre l'Algérie et le Sud tunisien d'une part, le Nord de la Tunisie et le Djerid de l'autre. On n'y trouve d'ailleurs le type spécial du Djerid, si caractéristique, comme nous le verrons plus loin, que sous une forme atténuée, et l'élément leptorhinien s'y trouve largement représenté. De même un peu plus loin, au Guettar, où habitent pas mal de Hammami résignés à la vie sédentaire, l'indice n'est plus que de 70,19.

Sur l'autre rive du chott, le Nefzaouah est également mésorhinien vrai à 75 : rien d'étonnant si l'on y admet, comme nous le proposons, l'existence d'un substratum brachycéphale profondément croisé de nègres. Les Matmâtas brachycéphales présentent également de la mésorhinie. Reste à expliquer celle que nous rencontrons à Gabès.

Si l'on se reporte à ce que nous disions précédemment des populations de ce groupe d'oasis, on se souviendra que nous y admettions la coexistence de trois éléments berbères, unis à peu près en égale proportion. 1° les brachycéphales; 2° les dolichocéphales leptorhiniens; 3° le type du Djerid, le tout très légèrement saupoudré de nègres. L'influence de ces derniers, sans être négligeable, est peu considérable; en tous cas, sur ces quatre facteurs, un seul a le nez allongé, les trois autres l'ont plus ou moins large. Dans ces conditions, la résultante est conforme à ce qu'on pouvait supposer à priori, l'indice nasal est de 72,6, c'est-à-dire intermédiaire à ses divers composants.

Nous ne présenterons pas les tableaux graphiques des séries partielles pour l'indice nasal, comme nous l'avons fait pour l'indice céphalique.

Ce mode d'investigation, si précieux pour celui-ci, est difficilement applicable en ce qui concerne l'indice nasal. Les limites des variations individuelles sont si étendues, que les séries s'étalent et perdent tout relief. Nous donnerons toutefois l'ensemble de nos mesures réunies en un seul tableau *Tableau IV*, ce qui permettra d'apprécier l'amplitude et le décousu des variations qui se produisent. Les pointages les plus désordonnés s'y présentent du haut en bas de l'échelle. Le groupement par deux est tout aussi discordant, et il faut arriver à additionner par groupes de cinq divisions, pour obtenir une gradation régulière. Il faut bien du reste convenir que celle-ci n'a plus d'intérêt, et ne nous apprend rien d'autre que le simple chiffre de la moyenne.

C'est en général ce qu'on remarque pour cette mesure; une série de 2,100 Français que je puis lui comparer est non moins irrégulière et présente des limites individuelles très analogues. Chez les Tunisiens, elles vont de 49 à 96, chez les Français de 48 à 100. Ces cas extrêmes ne sont d'ailleurs isolés, ni dans l'une, ni dans l'autre, ils se relient graduellement au corps de la série et rendent difficile d'attribuer de prime abord à un croisement nègre les cas de platyrrhinie constatés en Tunisie, puisqu'en France, même en dehors d'une déformation pathologique, nous en trouvons d'analogues.

En somme, en ce qui concerne cet indice, il y a une certaine proportion de cas extrêmement embarrassants dans lesquels on ne sait si on a affaire à un métis lointain ayant conservé le caractère négroïde de l'élargissement du nez, ou simplement à une variation extrême de la série.

En ce cas, on doit se guider d'abord sur les autres particularités du visage du sujet, ainsi que sur les commémoratifs qu'il peut vous rapporter, puis enfin, en appréciant la forme du nez en elle-même, on arrive à poser un diagnostic sensiblement exact, et à pouvoir presque sûrement éliminer les mulâtres, même lointains.

Le nez de ceux-ci doit en général sa platyrrhinie surtout à un excès de largeur, alors que celle des blancs français ou tunisiens provient presque exclusivement d'une diminution de hauteur.

TABLEAU IV

Indice nasal des Tunisiens.

(Indice moyen 70,23.)

	TOTAL	TOTAL PAR 2		TOTAL par 5		TOTAL	TOTAL PAR 2		TOTAL par 5
49	1	1		1	72	85		160	348
50	1		2		73	63	148		
51	"	1			74	43		106	
52	3		3	20	75	59	102		
53	6	9			76	47		106	
54	10		16		77	56	103		210
55	2	12			78	22		78	
56	10		12		79	26	48		
57	6	16		59	80	36		62	
58	16		22		81	18	54		
59	25	41			82	8		26	88
60	19		44		83	13	21		
61	30	49			84	13		26	
62	59		89	217	85	5	18		
63	31	90			86	4		9	
64	78		109		87	7	11		31
65	63	141			88	11		18	
66	74		137		89	4	15		
67	56	130		323	90	5		9	
68	72		128		91	3	8		13
69	58	130			92	2		5	
70	82		140		93	2	4		
71	75	157			94	1	1	3	95 etc. 6

Telles sont du moins les considérations sur lesquelles nous nous sommes appuyé et qui nous ont fait comprendre dans nos séries des individus d'une platyrrhinie relativement si considérable, qu'au premier abord on pourrait être tenté de les écarter comme mulâtres.

Arrivés à ce point de notre étude, nous avons épuisé les caractères anthropologiques réellement sériaires, et avant de passer à l'examen des mesures de détail, il importe de jeter un coup d'œil en arrière et de résumer les données acquises.

Déjà nous avons vu s'imposer, comme la seule explication plausible, la multiplicité des races ou des types, peu importe ici le mot. Voyons quelles grandes divisions nous sommes conduits à adopter, et précisons, autant que faire se peut, les éléments irréductibles dont la juxtaposition et les croisements semblent avoir concouru à former les populations tunisiennes.

Ces bases posées, l'examen des mesures secondaires et les caractères purement descriptifs viendront se surajouter postérieurement et confirmer ou infirmer, s'il y a lieu, les résultats auxquels nous nous serons arrêté.

En premier lieu, et bien que jusqu'ici nous n'ayons que des différences peu accusées entre ces grands groupes, nous devons séparer l'élément sédentaire, berbère, en prenant ce mot dans son sens le plus large, de l'élément nomade, généralement arabe. Celui-ci caractérisé jusqu'ici par sa taille relativement haute et son indice nasal franchement leptorhinien.

Parmi les Berbères :

1° Un type brachycéphale, mésorhinien et de petite taille dont nous pensons avoir suffisamment établi la légitimité pour n'avoir pas à y revenir;

2° Un type blond, analogue par conséquent aux races blondes d'Europe, et par suite probablement mésaticéphale grand et leptorhinien.

3° Un type dolichocéphale, grand et leptorhinien prédominant dans les régions Nord et Nord-Est, très altéré dans celle-ci par l'influence brachycéphale, qui y détermine une zone neutre d'une taille intermédiaire et mésorhinienne; se mêlant également dans la vallée de la Medjerda à l'élément de petite taille

dolichocéphale d'Ellèz, et existant encore dans le Sud, mais sans y avoir la prédominance : 1° à Gabès où il se mêle aux types 1 et 5 ; 2° à Gafsa et dans le Djerid où il s'unit au type 5. — On pourrait de prime abord, en raison de sa taille et de sa leptorhinie, supposer qu'il n'est lui-même qu'un mélange d'Arabes avec l'une quelconque des races berbères : incontestablement de semblables unions se sont produites ; mais la généralisation et l'extension considérables de ce type dans toute la Tunisie, son aspect toujours le même partout où il se rencontre, même lorsqu'il coexiste avec les autres races, ne permettent pas d'admettre cette hypothèse.

Il est certain, en effet, que la fusion du type arabe, ici avec les brachycéphales, là avec l'une ou l'autre des races 4 et 5, ne saurait donner pour résultante un type toujours unique, et partout semblable à lui-même, comme celui que nous observons, mais plutôt des variétés diverses suivant l'élément primitif modifié. Notre troisième groupe correspond donc bien à un type spécial.

4° Un élément dolichocéphale à 74, mésorhinien long à 70, de taille faible, 1^m,64, représenté par la moitié supérieure de l'enclave de petites tailles, située au centre du pays, et par un îlot isolé aux environs de Gafsa. On ne peut l'envisager comme produit par le métissage des types 1 et 3, car il diffère absolument du type mixte produit de la sorte, rencontré par nous aux environs de Sousse et de Bizerte.

5° Un type très dolichocéphale 72, mésorhinien accentué 75, de haute taille 1^m,69, spécial au Djerid. On ne saurait le confondre avec les races 3 et 4, dont il diffère par l'exagération de la taille, de la dolichocéphalie et de l'élargissement du nez. D'ailleurs, sur certains points il coexiste avec la race 3, et s'en distingue absolument.

Le tout peut se présenter de la sorte :

Berbères . . .	{	Brachycéphales	I
		Mésaticéphales (?) blonds	II
		Dolichocéphales	Leptorhiniens III
			Mésorhiniens . . . { Petits . . . IV Grands . . . V

Dans ce qui précède, nous avons donc fait entière abstraction des idées généralement reçues ; les divisions que nous adoptons

sont uniquement la résultante de nos chiffres, c'est une classification anatomique.

Peu nous importe, par suite, de savoir si les uns sont des Ligures, les autres des Tamahous ou des Vandales, si tel élément peut être considéré comme Libyen, tel autre comme Gétule, ce sont là des étiquettes qu'il sera loisible à chacun de placer comme il l'entendra. Toutes les théories sont légitimes, quand elles s'accordent avec les faits observés ; mais comme l'a dit excellemment M. Manouvrier : « Toute hypothèse malheureuse chemine difficilement au milieu des chiffres, qui sont pour elle autant d'épines. »

Pour nous, nous appuyant dorénavant sur ces données fondamentales, nous continuerons l'étude des races tunisiennes par l'examen de l'angle facial et des diverses proportions en hauteur et en largeur de la tête et du corps.

VIII

L'ANGLE FACIAL

Dans un récent travail publié dans la *Revue d'anthropologie*, nous avons étudié d'une manière générale les résultats qu'on pouvait obtenir, à l'aide d'un instrument nouveau, le goniomètre flexible de Topinard, dans la mesure de l'angle facial de Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Nous nous permettrons d'y renvoyer le lecteur pour les généralités et le manuel opératoire, nous contentant d'exposer ici ce qui concerne les populations tunisiennes¹.

Rappelons seulement que cet instrument, ingénieuse modification du goniomètre de Broca, est le seul, entre tous ceux qui ont été proposés jusqu'ici, qui, bien manié, donne des résultats constants et une approximation de 1 degré. L'angle de Cuvier a, comme on sait, pour points de repère, un plan inférieur fixe passant par le centre des trous auditifs et l'extrémité inférieure des incisives, un sommet au bord antérieur de l'extrémité inférieure de celles-ci, et un plan antérieur variable suivant

(1) *L'angle facial de Cuvier et le goniomètre de Topinard*, par Dr R. Colli-gnon. (*Rev. anthrop.*, 1886.)

qu'on choisit comme point de repère supérieur le milieu des bosses frontales, l'ophryon ou la glabelle. A ces trois points correspondent donc trois angles : frontal n° 1, ophryal n° 2, glabellaire n° 3. Nous avons mesuré les uns et les autres sur 314 Tunisiens.

En bloc, les résultats sont compris dans le *Tableau V*. On voit par comparaison que les trois angles sont un peu plus faibles de 0,80 environ chez les Tunisiens que chez les Français et qu'ils sont les uns et les autres bien moins prognathes que les nègres.

TABLEAU V

Angle facial des Tunisiens.

RACES	TAILLE	ANGLE FACIAL			INDICES	
		1	2	3	Céph.	Nasal
266 Tunisiens.	1.659	59.85	62.23	63.13	76 36	71.49
300 Français	1.638	60.00	63.01	63.96	83.56	66.80
12 Nègres	1.688	56.12	59.04	59.79	73.97	94.57

Mais ces nombres confondent toutes les races mêlées en ces divers pays; et, pour les distinguer, il nous faut sectionner le total brut et l'examiner par régions comme nous l'avons fait précédemment pour les autres indices.

En France, à chacune des trois principales races, correspondent des différences sensibles dans le degré de prognathisme; pour nous en tenir à un seul des trois angles, l'angle n° 3 (sommet à la glabelle) par exemple, nous voyons les Celtes brachycéphales atteindre 64°,74, les Kymris blonds descendre à 63°,38, et enfin les dolichocéphales bruns du Midi, de race dite méditerranéenne, s'abaisser encore un peu plus à 63°,22.

Le même phénomène se rencontre en Tunisie. Répartissons nos 266 Tunisiens entre les divers groupes établis précédemment (*Tableau VI*). Nous ne pouvons plus, en raison du total relativement faible des sujets et du peu d'amplitude de l'écart qui se produit entre les races, songer en ce cas à étudier les loca-

lités une à une, et nous devons nous borner à le faire par régions, sur des séries d'une vingtaine autant que possible. Mais comme plusieurs de ces petits groupes de 20 portent sur des populations où nous trouvons le même type prédominant, nous pouvons les réunir de manière à les faire cadrer *grosso modo* avec les grandes divisions que nous avons établies précédemment (*Tableau VII*). Nous sommes alors frappés par un fait saillant et capital. Comme en France, la race brachycéphale est en Tunisie infiniment plus orthognathe que les types dolichocéphales.

TABLEAU VI

Angle facial des Tunisiens, par régions.

LOCALITÉS	TAILLE	ANGLE FACIAL			INDICES	
		1	2	3	Céph.	Nasal
16 Arabes Ouled-Saïd (F ^{os} des O'Riahs)	1.673	69.90	62.81	63.31	77.79	66.09
50 Brachycéphales (Djerbah, Kalaa) . .	1.660	61.34	63.41	64.29	80.40	72.50
40 Environs de Sousse et Mèhédiâh . .	1.663	59.46	62.16	62.92	75.61	69.78
20 Kairouan	1.663	59.07	61.59	62.30	77.25	72.22
20 Hammamet	1.667	59.22	61.55	62.57	75.95	67.93
20 Bizerte	1.649	58.00	60.67	61.67	76.61	71.43
20 Le Kef, Béja	1.666	59.15	61.65	62.57	75.50	69.49
20 Medjerdah (Testour, TebourSouk, etc)	1.624	59.75	62.67	63.77	74.48	72.66
20 Elléz, Kessera	1.646	59.82	62.50	63.25	74.46	71.39
20 Gabès	1.658	60.60	63.02	63.72	75.38	70.23
20 Djerid (Tôzeur, Nefta, Gafsa)	1.683	60.22	62.22	62.87	74.16	76.79
50 Français méridionaux	1.638	59.13	62.13	63.22	81.37	65.73

Les trois angles y sont de 61,34, 63,41 et 64,29, nombres qui se rapprochent de la manière la plus frappante des chiffres trouvés en France pour les Celtes brachycéphales, 61,17, 63,89 et 64,74.

C'est une nouvelle confirmation de la légitimité réelle de notre groupe. Ajoutons, d'ailleurs, que nous avons eu soin d'établir¹ que cette tendance à l'orthognathisme n'est pas sim-

(1) Travail cité.

plement une conséquence de l'indice céphalique même ; car, *dans chaque race prise à part*, les sujets les plus brachycéphales n'ont pas un angle plus droit que les autres, c'est un véritable caractère de race.

Tous les autres éléments dolichocéphales présentent un angle facial sensiblement uniforme, avec cependant quelques particularités intéressantes à noter.

TABEAU VII

Angle facial des Tunisiens, grands groupes.

RACES	TAILLE	ANGLE FACIAL			INDICES	
		1	2	3	Céph.	Nasal
16 Arabes vrais.	1.673	60.90	62.81	63.31	77.79	66.09
50 Brachycéphales (Djerbah, Kalaa)	1.650	61.34	63.41	64.29	80.40	72.50
100 Littoral Nord-Est et Est.	1.660	59.40	61.61	62.47	76.10	69.82
20 Le Kef et Béja.	1.666	59.15	61.65	62.57	75.50	69.49
40 Elléz et Medjerdah	1.634	59.78	62.53	63.51	74.47	72.02
20 Djerid (Tôzeur, Nefta, Gafsa).	1.683	60.22	62.22	62.87	74.16	76.79

Ainsi l'on se souvient qu'en analysant les indices céphaliques de Gabès, nous y constatons la réunion de trois éléments principaux, les brachycéphales entre autres ; or, en dépit d'un indice céphalique moyen de 75, ils ont un angle exactement intermédiaire à celui de leurs divers composants. Il en est de même pour les 40 sujets des environs de Sousse qui viennent s'intercaler d'une manière absolue entre les brachycéphales et les dolichocéphales du Kef, que nous considérons comme les deux principaux facteurs de cette population mésaticéphale. (*Tableau VI*).

Parmi les dolichocéphales, la mieux partagée sous le rapport de l'angle facial est la petite race à tête longue d'Elléz. Ses trois angles sont de 59,7, 62,6, 63,5.

Ensuite vient le Djerid qui nous accuse un caractère spécial. L'angle 1 (bosses frontales) s'élève jusqu'à 60,2, un degré de plus que tous les autres dolichocéphales, l'angle 3 (glabelle), au

contraire, n'a que 62,8 et le met en moins bon rang. Cela vient ainsi à l'appui de sa mise à part.

La race dolichocéphale leptorhinienne Kef, etc., ferme la marche sur toute la ligne.

En somme, tout cela confirme pleinement les résultats précédemment acquis.

Pour en finir, examinons le type arabe¹. Il en est de lui comme des indigènes du Djerid. Il a une physionomie particulière qui ne permet pas de le confondre avec les autres. L'angle 1 est à 60,9, presque 61, l'un des plus élevés de nos séries et voisin même du chiffre trouvé sur les brachycéphales; l'angle 2, au contraire, n'a que 62,8; l'angle 3, 63,3, est par conséquent relativement plus faible. Les rapports des trois angles entre eux ne sont donc plus ceux que nous observons chez les différents Berbères.

Quant aux blonds, nous n'oserions même pas tenter de les séparer par ce moyen, pour les raisons déjà données précédemment. D'ailleurs l'angle facial des Français blonds des départements du Nord est très sensiblement celui des Tunisiens dolicho et mésaticéphales, ses trois variétés sont 58,90, 62,47 et 63,38, ce qui, de toutes manières, rendrait une semblable recherche illusoire.

Toutes ces données sont résumées, par catégories comprenant à peu près les grands groupes ethniques, dans le *Tableau VII*.

IX

LES PROPORTIONS DU VISAGE

L'étude des proportions du visage se subdivise en deux parties bien distinctes, les proportions de hauteur et de largeur. Les premières ont été mesurées à l'aide de l'équerre céphalométrique, instrument assez connu pour que je n'insiste pas sur son manie-

(1) Nous donnons ici les résultats obtenus sur nos 16 Ouled-Saïd, sans y ajouter aucun autre Arabe. Au moment où nous avons publié notre travail sur l'angle de Cuvier; nous n'avions pas encore cette série et nous avons dû, faute de mieux, réunir des mesures prises sur des individus de provenances les plus diverses, notamment d'Arabes Algériens du Souf. Cet amalgame ne saurait avoir la valeur d'une série d'une pureté aussi exceptionnelle que

L'ensemble des sujets observés s'est élevé à 340 ; ils provenaient, à peu près exactement, de tous les points du territoire, à raison de 20 par région. En commençant cette série de recherches, nous n'avions pas, on le conçoit, encore réuni les matériaux qui nous ont permis de dresser les cartes de répartition que l'on connaît ; aussi, dans notre ignorance des résultats auxquels devait nous conduire l'avenir, nous avons divisé la Tunisie en un certain nombre de régions naturelles assez rapprochées les unes des autres, nous proposant de mesurer 20 sujets au moins dans chacune et de voir dans la suite s'il s'accusait des divergences. Ces données sont résumées dans le *Tableau VIII* ; il va donc sans dire que le nom de localité inscrit dans la première colonne est pris au sens général et pour désigner une petite circonscription territoriale.

Toutefois, actuellement, nous sommes en droit de réunir certaines d'entre elles, conformément à ce que nous savons de la répartition des races, et de fournir ainsi des groupes denses où le nombre d'observations nous mette mieux à l'abri des variations accidentelles.

Les 50 brachycéphales sont donc à réunir. De même les dolichocéphales leptorhiniens du Sahel, c'est-à-dire Sousse, Méhédia, Zaghuan, Kairouan, Hammamet, Bizerte et Menzel-Djemile, 100 sujets en tout, en laissant pourtant à part nos 20 indigènes du Kef, petite série représentant mieux cette race dans sa pureté que les précédentes, toutes passablement imprégnées de sang brachycéphale.

Un groupe de 40 réunira les séries d'Elléz et de la haute Medjerdah, c'est-à-dire la race de petite taille du centre. A ce propos, qu'on nous permette une constatation. Nous avons précédemment admis que le petit Sahel des environs de Bizerte, bien que réuni par sa faible taille au groupe dolichocéphale du centre, s'en distinguait ethniquement et devait être considéré comme habité par un mélange de dolichocéphales leptorhiniens et de brachycéphales.

TABEAU IX

	TAILLE	DIAMÈTRES						HAUTEUR A L'ÉQUERRE CÉPHALOMÉTRIQUE DU VERTÈX A								NEZ		INDICES	
		Ant. Post. max.	Transv. max.	Frontal min.	Bi. Orbit. Ext.	Bi. Zygomaticque	Bi. Goniatique	Limite des cheveux	Opityron	Glabelle	Racine du nez	Épine nasale	Espace interdentaire	Menton	Tragus	Hauteur directe	Largeur	Céphalométr.	Nasal
20 Arabes	1,668	193,3	149,3	112,7	123,1	139,6	123,6	39,8	79,7	83,9	105,3	157,8	182,3	226,3	135,3	52,70	34,90	77,23	66,26
50 type brachy céphale . .	1,650	187,7	150,9	112,9	125,6	138,4	127,5	46,5	81,5	91,9	108,1	156,9	181,1	224,9	134,4	49,28	35,60	80,38	72,30
40 Medjerdah - Ellez . . .	1,634	194,5	144,8	112,8	124,6	137,9	124,3	41,7	77,9	88,4	105,5	155,5	180,5	223,3	133,7	50,60	36,17	74,50	72,04
100 côtes NE et E	1,660	194,9	148,3	111,5	123,5	136,7	124,9	43,4	80,3	92,5	107,6	158,0	183,1	226,8	"	50,77	35,45	76,10	69,82
20 Le Kef	1,669	194,9	147,1	111,0	123,6	136,8	122,1	39,3	76,9	88,2	104,6	155,4	181,6	225,	"	51,20	35,57	75,50	69,49
80 Djerdid	1,692	194,4	143,4	109,1	119,9	132,8	114,0	40,6	76,9	89,7	106,8	155,1	180,8	224,3	133,9	48,64	36,79	73,76	75,63
330 Tunisiens . .	1,664	193,57	147,03	111,15	122,9	136,26	122,11	42,81	79,51	90,80	107,27	156,93	182,04	225,63	"	50,00	35,86	75,95	71,70
280 Français . .	1,656	190,42	150,83	"	"	140,89	"	34,95	"	81,22	99,09	152,26	175,59	219,50	"	53,15	34,68	82,36	65,24

Si l'on compare les moyennes données par les 30 indigènes de Bizerte et de Menzel-Djemile : 1° aux 70 du Sahel de Sousse d'une part ; 2° aux 40 d'Ellèz et de la Medjerdah de l'autre, la chose devient évidente, il y a concordance absolue avec les premiers, alors que de sérieuses divergences s'accusent par rapport aux autres. L'examen des proportions de la face vient donc pleinement confirmer notre proposition et nous autoriser à joindre les 30 indigènes de Bizerte au groupe du littoral. Soit sur le *Tableau IX*, les 100 indigènes désignés sous la rubrique côtes Nord et Nord-Est.

Les 80 Djeridis feront un dernier groupe.

Nous laisserons toutefois de côté Gabès où nous avons constaté un mélange très complexe de population et la petite série de Bou-Amrane qu'une négligence (oubli de deux mensurations) nous force d'exclure de la moyenne générale.

Deux mots encore avant d'aborder l'étude de ces groupes. Nous estimions autrefois que 20 sujets formaient pour ces recherches la série suffisante ; c'est exact au moins comme minimum admissible pour les divers diamètres de la face, mais pour les proportions verticales, il n'en est rien. Nous avons beaucoup manié l'équerre céphalométrique, un millier d'observations diverses peuvent en témoigner ; c'est un bon instrument, nous nous plaçons à le reconnaître, et qui constitue un énorme perfectionnement par rapport à l'ancienne méthode de la toise ; mais il ne saurait, comme exactitude, se comparer, même de loin, aux deux compas. Avec ceux-ci, on est en droit d'exiger une approximation de 1 millimètre pour les diamètres crâniens et faciaux, ainsi que pour les facteurs de l'indice nasal. L'équerre céphalométrique, à notre avis, ne la donne qu'à un demi-centimètre au plus. Pour s'en convaincre, qu'on fasse la petite expérience suivante : Mesurez trois jours de suite le même individu, avec les plus minutieuses précautions d'orientation, en surveillant méticuleusement votre fil à plomb, puis comparez les trois résultats obtenus. En général, les rapports des parties entre elles varient peu, là vous aurez l'approximation de 1 millimètre si vous opérez bien ; mais, quoi qu'on fasse, l'orientation de la tête et la verticalité de l'instrument varient toujours d'une manière appréciable et vous avez, en dépit de tout, de grosses différences dans la première et la dernière mesure, naissance des cheveux et menton. Conclusion : il faut de fortes séries pour

contrebalancer l'erreur probable. Comparez, pour vous en convaincre, les séries de 20 sujets du tableau VIII ; alors que vous sentez, par le peu d'écart qu'elles présentent, régner l'unité dans la partie consacrée aux diamètres horizontaux, vous remarquerez, au contraire, en ce qui concerne les rapports verticaux, un certain décousu dans les séries les plus voisines comme origine, et vous n'arrivez guère à une moyenne de stabilité qu'avec les fortes séries du tableau IX. Celles qui, dans ce tableau, divergent le plus, au moins pour les deux dimensions que nous incrimions précédemment, les hauteurs du vertex à la naissance des cheveux et au menton, sont celles qui ne portent que sur 20 sujets. Par bonheur, nous le répétons, les rapports intermédiaires, longueur du nez, hauteur du front, etc., en sont à l'abri et peuvent, même sur 20 sujets, être considérés comme exacts ; il n'en est pas moins vrai que si l'on veut un ensemble donnant des résultats indiscutables, 40 observations au minimum sont nécessaires.

Les diverses longueurs obtenues de la sorte doivent, pour avoir leur valeur vraie, être converties en indices ; nous pouvons toutefois faire quelques remarques générales sur les dimensions absolues de la tête.

La tête la plus haute se rencontre à Gabès et à Bou-Amrane (231,5) ; la plus courte à Ellèz (221,8) ; différence, 1 centimètre ; elle est, de toutes manières, plus allongée que celle des Français (219,5) ; écart maximum, 12 millimètres ; minimum, 2^{mm},3.

La plus grande longueur du crâne, D. antero-post. max., est donnée par diverses séries de la race dolichocéphale-leptorhinnienne (195 millimètres), la plus faible par les brachycéphales de Djerbah (184,9). Les Français en bloc ont 190,4.

La plus forte largeur transversale du crâne se trouve à Kalaa (152^{mm},1) ; la plus faible dans le Djerid (143^{mm},4). Les Français l'ont de 156^{mm},8. Écart max. 13^{mm},4 ; min. 4^{mm},7. La divergence est donc considérable, nos dolichocéphales de France eux-mêmes ont le crâne plus large que les Tunisiens les plus brachycéphales.

Les plus grandes largeurs de la face et du front se rencontrent naturellement chez les brachycéphales, suivis de très près par les dolichocéphales d'Ellèz ; mais les Français ont la face plus large encore. Les plus faibles largeurs se trouvent dans le Djerid. C'est, d'ailleurs, l'un des caractères les plus frappants de cette population, que sa figure absolument en lame de couteau.

Il est notoire, même pour des yeux habitués aux faces longues des autres indigènes, et s'accroît surtout dans la portion inférieure du visage. Nous trouvons, par exemple, un écart de près de 2 centimètres entre les diamètres bigoniaques mesurés au Djérid et à Hammam-Souza, ce qui est énorme sur une longueur de moins de 13 centimètres.

Dans la série arabe, on remarquera une largeur bizygomatique considérable qui, associée à des diamètres biorbitaire externe et bigonique, presque identiques, nous prouve la régularité de l'ovale de la figure dans cette race.

TABLEAU X

Proportions verticales de la tête. Hauteur de la tête = 100.

PROVENANCE et NOMBRE DES SUJETS OBSERVES	LES QUATRE DIVISIONS CLASSIQUES				Vertex à racine.	Vertex à glabella.	Vertex à ophryon.	Ophryon à bouche.	Bouche à menton.
	Vertex à limite des cheveux.	Limite à racine.	Racine à base du nez.	Base à menton.					
20 Arabes vrais...	17.58	28.95	23.20	30.27	46.53	37.07	35.22	45.33	19.45
50 Type brachy- céphale.....	20.67	27.39	21.70	30.24	48.06	40.86	36.24	44.28	19.48
100 Littoral Nord- Est et Est....	19.13	28.32	22.21	30.34	47.45	40.79	35.42	45.31	19.27
20 Région du Kef et de Béja...	17.48	29.00	22.58	30.94	46.48	39.20	34.20	46.51	19.29
40 Région d'Ellèz et de la Med- jerdah.....	18.67	28.57	22.39	30.37	47.24	39.58	34.90	45.93	19.17
80 Type du Djérid.	18.10	29.51	21.53	30.86	47.61	39.98	34.28	46.32	19.40
30 Français du midi dolichocéphales bruns.....	14.61	29.56	24.68	31.15	44.17	35.84	»	»	20.13
330 Tunisiens.....	18.97	28.56	22.09	30.38	47.53	40.23	35.23	45.46	19.31

Les Arabes ont le nez le plus long, les Djeridiens et les brachycéphales le plus court.

Le nez le plus mince est aussi celui des Arabes; le plus large celui des Djeridiens et de la région d'Ellèz. On voit donc que la

mésorhinie de ces derniers est plus liée à la largeur du nez qu'à sa hauteur qui est moyenne; inversement, celle des brachycéphales serait plutôt due à un raccourcissement qu'à de l'élargissement. Bons caractères distinctifs à noter.

Le module auquel nous rapporterons ces diverses mesures est naturellement la hauteur de la tête, du vertex au menton. Nous obtenons par ce moyen les deux tableaux X, proportions verticales, et XI, proportions transversales de la tête.

Les quatre premières colonnes du *Tableau X*, comprennent les divisions du canon classique des ateliers; les suivantes, diverses coupures suivant les autres points de repère de la face.

Une fois de plus nous constaterons que le canon est purement théorique: la première et la troisième divisions sont toujours trop fortes, la deuxième et la quatrième trop faibles.

En général les cheveux, chez les Tunisiens, ont leur point d'implantation plus bas que chez les Français de toutes races. Alors qu'elle oscille entre 21 et 17 chez ceux-là, elle est de 15,9 chez nos 280 Français, et 14,9 pour 42 Parisiens de M. Topinard, de 18,4 chez les Belges de Quetelet. Les races jaunes, à tout prendre, sembleraient plus voisines sous ce rapport; 26 Chinois (Novara) ont 18,5 et 34 indigènes des îles Nicobar 20,6.

Les dimensions du nez confirment ce que nous disions un peu plus haut, et les différences dans la partie inférieure de la face sont presque insignifiantes.

Il est cependant une importante remarque à faire. Si nous comparons les brachycéphales 1° aux 100 indigènes du littoral Nord et Nord-Est, et 2° à la série du Kef, nous remarquons entre les trois une gradation parfaitement régulière, que nous ne retrouverions plus si nous remplacions cette dernière par les autres dolichocéphales de haute taille du Djerid.

Nous insistons sur ce point, car il vient apporter un nouvel argument en faveur de l'assimilation que nous avons établie a priori entre les dolichocéphales du Kef et la bande de mésaticéphales qui les sépare des vrais brachycéphales. Ces mésaticéphales pouvaient en somme être considérés soit comme un élément particulier soit comme le produit d'un métissage. Nous nous sommes arrêtés à cette dernière hypothèse en faisant le raisonnement suivant:

L'élément brachycéphale étant certainement l'un des composants, pour produire comme résultante la population mésaticé

phale que nous observons, il est nécessaire que l'autre facteur soit dolichocéphale vrai : est-il une des races dolichocéphales du pays qui remplisse toutes les conditions requises et rende compte de tout ce que nous observons?

Quatre hypothèses se présentaient. L'élément modificateur dolichocéphale pouvait être : les Arabes, la race du Djérid, celle d'Ellèz, celle du Kef.

Il était en tout cas évident que cet élément, quel qu'il fût, devait être : 1° leptorhinien ; 2° de haute taille ; 3° relativement prognathe, puisque la résultante présentait ces trois caractères et que l'autre race composante brachycéphale était petite, mésorhinienne et très orthognathe.

Or le type du Djérid est de haute taille, c'est vrai, mais très mésorhinien et moins prognathe que la race du littoral. Le type d'Ellèz ne saurait mieux convenir, il est aussi mésorhinien et relativement orthognathe, enfin il est petit.

Les Arabes sont grands et leptorhiniens, mais également plus orthognathes, et leur indice céphalique est en général mésaticéphale.

Restait donc l'élément du Kef et des hauts plateaux du Nord-Ouest. Or, quels caractères généraux trouvons-nous à cette population? 1° une haute taille, 1^m,68 au Kef; 1^m,67 à Mateur; 2° une dolichocéphalie accentuée, le Kef 74,4, Mateur 74,7; 3° la leptorhinie, le Kef 68,2, Mateur 65,7. Les localités voisines comme Béja présentent encore les mêmes caractères, un peu atténués. Enfin, dans toute la région, l'angle facial est faible. Angle de Cuvier : n° 1, 59,1; n° 2, 61,6; n° 3, 62,5.

En somme, tous les caractères cherchés, ce qui nous conduisait à rejeter, en tant que race à part, l'existence d'un type brun mésaticéphale et à ne voir dans ces populations que des métis. L'étude des proportions verticales de la tête confirme, par conséquent, cette proposition d'une manière définitive.

Cependant si, par rapport aux populations de l'Est, le type du Kef est plus pur, il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pas de son côté subi des influences analogues. Les dolichocéphales leptorhiniens de l'Est ont été métissés de brachycéphales, ceux du Kef le sont par la race de petite taille d'Ellèz. Déjà l'abaissement de la taille, qui se remarque à Mateur et à Béja, permettait de le pressentir, l'étude des proportions transversales de la face nous le montrera d'une manière certaine.

Consultons le *Tableau XI*, nous y voyons échelonnées dans l'ordre suivant les quatre séries : brachycéphales, littoral Est, le Kef et Ellèz.

TABLEAU XI

Proportions transversales de la tête. Hauteur de la tête = 100.

PROVENANCE et NOMBRE DES SUJETS OBSERVÉS	DIAMÈTRES				DIFFÉRENCE AVEC D. RIZYGOMATIQUE DE		
	Transversal max.	Bi Orbitaire ext.	Bi Zygomatique	Bi Goniaque.	Bi Orb. ext.	Bi Goniaque.	Transv. Max.
20 Arabes classiques....	65.97	54.39	60.49	54.61	— 6.10	— 5.88	+ 5.48
50 Type brachycéphale.	67.09	55.84	61.53	56.69	— 5.69	— 4.84	+ 5.56
100 Littoral Nord-Est et Est.....	65.40	54.45	60.25	55.07	— 5.80	— 5.18	+ 5.15
20 Région du Kef et de Béja.....	65.37	54.93	60.80	54.35	— 5.93	— 6.45	+ 4.57
40 Région d'Ellèz et de la Medjerdah.....	64.84	55.79	61.75	55.66	— 5.96	— 6.09	+ 3.09
80 Type du Djerid.....	63.93	53.44	59.20	50.82	— 5.84	— 8.38	+ 4.73
42 Parisiens (Topinard).	»	50.4	60.8	47.8	— 10.4	— 13 0	»
330 Tunisiens.....	65.16	54.47	60.38	54.12	— 5.91	— 6.26	+ 4.78

Or, que remarquons-nous ? La gradation parfaite que nous constatons précédemment à propos des proportions verticales dans les trois premières séries n'existe plus ; les diamètres faciaux du Kef se trouvent au contraire exactement intermédiaires entre ceux d'Ellèz d'une part et ceux du littoral de l'autre. Une seule mesure qui fait exception vient en plus souligner un caractère bien spécial de la race, l'étroitesse du diamètre bigoniaque, large au contraire à Ellèz et chez les brachycéphales.

En résumé, ces deux dernières races ont la face courte et large, les leptorhiniens l'ont au contraire longue et étroite, surtout à sa partie inférieure. Dans les deux formes de métissage qui se sont produites, les proportions verticales ont été de part et d'autre influencées d'une manière à peu près égale ; mais transversalement les populations du Kef ont pris, à leurs voisins

d'Ellèz, un certain degré d'élargissement au niveau des zygomas et du front, régions extrêmement développées en largeur dans cette race.

En somme, personne d'ailleurs n'en doute, retrouver dans leur pureté les types primitifs est chose impossible. Tout ce qu'on peut faire, c'est, en procédant par exclusion, d'arriver à en reconstituer *grosso modo* l'aspect général et les grandes lignes, rien de plus.

Sous ce rapport, le tableau XI établit encore un point de haute importance. De toutes nos séries, celle dont la face est le plus large par rapport à sa hauteur, est précisément celle d'Ellèz. Cette considération vient légitimer la place spéciale que, dès le début, nous avons faite à ce type, et lui donner définitivement ses droits à une existence propre en tant que race.

Aux caractères qui le distinguaient de prime abord, la taille au-dessous de la moyenne, la dolichocéphalie, la mésorhinie et son angle facial remarquablement élevé pour une race dolichocéphale, nous pouvons ajouter une largeur bizygomatique supérieure même à celle des brachycéphales, et hors de toute comparaison avec celle des autres races tunisiennes, la plus large par conséquent du pays (Ellèz, 61,75 ; Brachycéphales, 61,53 ; littoral Est, 60,25 ; Arabes, 60,49 ; Djerid, 59,20), en somme, une face absolument dysharmonique par rapport à son crâne dolichocéphale.

Or, il est, dans la région méditerranéenne, une race dont la caractéristique la plus frappante est précisément cette dysharmonie. Signaler le fait suffit pour évoquer à l'esprit l'idée de Cro-Magnon. Une chose cependant est gênante dans ce rapprochement : chacun sait qu'on regarde en général les Guanches comme les représentants les plus authentiques de cette race, et ils sont très leptorhiniens.

Nous avons donc toujours considéré la race de Cro-Magnon comme leptorhinienne ; lorsque l'idée nous vint de nous reporter aux mesures, non plus des Guanches, mais des crânes eux-mêmes ; et, nous l'avouons à notre entière confusion, nous avons été stupéfait en constatant que les représentants les plus anciens et les plus complets de cette race sont mésorhiniens.

D'après la nomenclature de Broca, la mésorhinie s'étend de 48 inclus à 51. Or, les *Crania ethnica*, page 97 (*Tableau X*), nous donnent : Crânes de Cro-Magnon, indice nasal, 5 hommes, 49,18 ; femme, 51,02. Moyenne prise sur les crânes suivants : *Masculins* :

Cro-Magnon, n° 1 ; Menton, n° 1 ; Grenelle, n° 1 ; Solutré, n° 5 et 8 ; *Féminin* : Cro-Magnon, n° 2, pages 80 et 88.

Nous n'ignorons pas que les deux indices ne sont pas susceptibles de conversion, mais le fait brutal est que les uns et les autres sont mésorhiniens ; les crânes le sont même plus que ne l'est la race d'Ellèz. Aussi comme la race de Cro-Magnon est encore à retrouver en tant que type vivant de nos jours, et que, jusqu'ici, personne ne nous en a montré, chiffres en mains, des descendants en chair et en os, nous sommes en droit d'enregistrer les caractères communs, crâniens et faciaux, qui résultent de nos mesures, et de dire que jusqu'ici l'élément tunisien des environs d'Ellèz est parmi les populations actuelles celle qui semble le plus s'en rapprocher. Nous savons certes que les analogies de cette race avec certains crânes kabyles ont été maintes fois signalées ; disons même que peut-être on a été un peu loin en ce sens, si bien que, pour beaucoup, les deux mots de Berbères et de Cro-Magnon semblent synonymes ; mais sur le vivant c'est autre chose, et jusqu'ici les appellations vagues ont seules eu cours ; il n'est pas, à ma connaissance, une seule des séries vivantes algériennes mesurées jusqu'à ce jour qui ait prouvé positivement une filiation quelconque avec notre grande race fossile. Les faces larges, remarquées par quelques voyageurs, par M. Topinard entre autres, en Kabylie, peuvent aussi bien être celles de brachycéphales ; on ne pourrait conclure en ce sens qu'en joignant à cette constatation la mesure de l'indice céphalique.

Dans le Djerid, nous trouvons un type absolument opposé, caractérisé par une face d'une étroitesse énorme, surtout dans sa partie inférieure où elle présente au niveau des angles du maxillaire un rétrécissement des plus accentués, supérieur de beaucoup même à celui que nous constatons en parlant des leptorhiniens. D'ailleurs, de toutes manières, cette race diffère des précédentes, mais plus peut-être par les caractères d'ordre descriptif, tels que son front et son menton fuyants, ses pommettes osseuses, son nez concave et retroussé que par les mesures proprement dites. (Voir pl. XII, fig. 5.) Il en est d'elle, sous ce rapport, comme de la race arabe ; avec un peu d'habitude de l'œil, il n'y a pas d'erreur possible, mais malheureusement tout cela ne s'exprime pas numériquement, et nulle description ne rendra ce qu'une seconde d'observation fait apprécier *de visu*.

Les trois dernières colonnes du *Tableau XI*, sont consacrées à la comparaison des diverses largeurs au diamètre bizygomatique. Ce sont les nombres obtenus par soustraction à l'aide des rapports précédents. Les deux premières colonnes sont destinées à indiquer le retrait en dedans des deux largeurs, supérieure et inférieure, du visage, relativement à la moyenne : la troisième, les largeurs relatives du crâne et de la face.

On constate tout d'abord, par comparaison avec les premiers résultats recueillis par M. Topinard, l'inventeur de cette méthode¹, que tous les écarts constatés sur nos séries sont plus faibles que ceux des Européens (il le remarquait déjà sur un Arabe), ils sont de — 5 en moyenne, alors que chez les Français ils s'élèvent à — 10,4 et — 13; donc, d'une manière générale, tous les Tunisiens ont l'ovale de la face plus régulier et plus allongé que les Français, ce qui est exact.

Au point de vue de la régularité de l'ovale, les montagnards d'Ellèz et les Arabes tiennent la tête avec des écarts de 0,13 et 0,22 seulement entre les diamètres biorbitaire et bigoniatique, mais chez ces derniers l'ovale est plus allongé.

Les brachycéphales, chose assez curieuse, ont le bas de la figure plus large que le haut. Au contraire, les dolichocéphales du Kef et surtout la race du Djerid ont le haut plus large que le bas.

Quant à la différence qui existe entre les diamètres transversal maximum et bizygomatique, elle est au maximum — 5 chez les brachycéphales et les Arabes, au minimum — 3 à Ellèz.

Ce rapport est du reste important. Nous pouvons chercher à l'évaluer d'une manière plus précise en établissant un indice

céphalo-zygomatique $\frac{\text{D. Transv. Max.} = 100}{\text{D. Bi-Zyg.}}$. (*Tableau XII.*)

Nous comparons ici, à titre de curiosité, à la série d'Ellèz, le même indice calculé sur le vieillard de Cro-Magnon. La chose n'est certainement pas régulière, mais l'identité presque absolue des deux chiffres d'indice est tout au moins intéressante, surtout si l'on observe que les arcades zygomatiques sont recouvertes par la peau seule, et qu'il est donc très vraisemblable que, par rapport aux dimensions mesurées sur le squelette, une augmen-

(1) P. Topinard, *Éléments d'anthropologie générale*, p. 994.

tation relative de largeur aurait plus lieu de se présenter, sur le vivant, au niveau des pariétaux (voir les discussions à propos des conversions de l'indice céphalique) qu'aux zygomat, et qu'ainsi l'indice, calculé sur un individu vivant, aurait des chances d'avoir un chiffre bien moins élevé que celui qu'on trouverait sur son crâne. On peut donc conclure que la relation de coïncidence que nous constatons entre Elléz (95,23) et Cro-Magnon (95,74) présente, faute de mieux, quelque intérêt, et n'est pas à négliger.

TABLEAU XII

	D. Transv. Max.	D. Bi-Zyg.	Indices Céph. Zygom.
Brachycéphales	150.9	138.4	91.72
Le Kef.....	147.1	136.8	92.99
Djerid.....	143.4	132.8	92.60
Arabes	149.3	139.6	93.50
Elléz	144.8	137.9	95.23
Crâne de Cro-Magnon' ...	141	135	95.74

Pour en finir avec les proportions de la face, il nous reste à étudier la largeur des yeux. (*Tableau XIII.*) Elle s'obtient en mesurant les diamètres bioculaires maximum et minimum, retranchant le second du premier et divisant le reste obtenu par 2. Ces mesures se prennent, comme on sait, au compas glissière : 1° de l'angle externe, 2° de l'angle interne des deux yeux. La seconde donne l'espace interorbitaire.

Le nombre des sujets examinés est faible, 57 en tout, dont 17 Arabes. Ils se prêtent aux considérations suivantes : l'œil le plus long se rencontre chez les brachycéphales, ce qui est sans doute lié à la largeur de la face, en revanche, l'espace interorbitaire est rétréci. Chez les dolichocéphales, la race d'Elléz vient ensuite, ce qui semblerait indiquer une grande largeur de l'orbite et, ajoutons-le, de la microsémie, car, dans cette race, l'ouverture palpébrale est remarquablement

(1) *Crania ethnica*, p. 97.

étroite de haut en bas, nouvel argument pour la rapprocher du type de Cro-Magnon. En troisième lieu, seulement, viendraient les Arabes, puis le Djerid et enfin les dolichocéphales du littoral Est. Le plus faible espace interoculaire se trouve chez les Arabes, le plus large chez les Berbères dolichocéphales de la côte Est.

TABEAU XIII

Proportions absolues et relatives de l'œil.

		17 Arabes.	40 Brachy de Kala.	40 Littoral Est.	8 Ellez.	42 Djerid.	40 Berbères.	57 Tunisiens.
Y	D. Bioculaire externe.....	93.59	99.3	94.63	97.12	94.66	96.35	95.52
Z	D. Bioculaire interne..... (Espace interorbitaire.)	32.53	33.9	35.91	34.77	34.50	34.77	33.54
W	Largeur de l'œil..... Y — Z	30.53	32.70	29.36	31.17	30.08	31.19	30.99
J	Largeur du nez. ²	35.00	35.80	34.95	35.00	35.40	35.25	35.17
V	D. Bizygomatique	140	140.2	134.7	137.9	133	136.2	137.3
	Rapport à D. Bi Zygn. = 100 des largeurs							
	W de l'œil.	21.80	23.32	21.79	22.60	22.61	22.90	22.57
	Z interorbitaire....	23.23	24.18	26.65	25.21	25.93	25.53	24.42
	J du nez.....	25.00	25.53	25.94	25.38	26.61	25.88	25.61

Nous comparons en outre ces mesures à la largeur maximum du nez. On sait que le canon des ateliers admet que l'œil est égal à l'espace interorbitaire et à la largeur du nez. Cette théorie absolument fausse, en ce qui concerne les Européens, ne l'est

pas moins, comme on voit, pour les Tunisiens. La chose ne laisse pas que d'avoir un certain intérêt, en raison des origines du canon artistique. On s'accorde généralement à admettre qu'il nous a été transmis par les Grecs qui eux-mêmes le tenaient des Égyptiens. Il est presque oiseux de rappeler que le seul squelette qu'on ait pu inscrire dans les formes de l'Apollon du Belvédère était nègre. Or, les auteurs les plus compétents, Hamy et Hartmann entre autres, reconnaissent et signalent les profondes analogies des fellahs égyptiens actuels, si semblables encore, au point de vue physique, à leurs ancêtres des beaux âges de l'Égypte, avec certains Berbères de l'Afrique du nord. Personnellement, je me souviens avoir trouvé absolument le portrait vivant du fameux scribe accroupi du Louvre, chez un indigène de Kalaa-Kebira, actuellement sous-lieutenant dans un de nos régiments de tirailleurs. La chose était si frappante, que, montrant à des officiers du régiment où il servait, la gravure contenue dans l'*Histoire de l'Art*, de Perrot et Chipiez, planche X, page 646, tome I et leur demandant à qui cela ressemblait, tous, sans hésiter, nommèrent le sous-lieutenant X**.

Il était donc intéressant de rechercher si la relation classique se rencontrait chez une des races berbères. On voit qu'il n'en est rien, le nez est toujours beaucoup plus large et la longueur de l'œil plus étroite que l'espace interorbitaire. Toutefois, il est juste de reconnaître qu'elles se rapprochent davantage de l'égalité chez les Tunisiens que chez les Français mesurés par M. Topinard.

Si l'on compare ces trois dimensions à un module commun, le diamètre bizygomatique par exemple, les divers caractères que nous signalions, ressortent encore mieux, spécialement en ce qui concerne les Arabes. On peut même dire que pour différencier ceux-ci des diverses races berbères, l'étroitesse de l'espace interorbitaire est peut-être le meilleur caractère mesurable que nous ayons trouvé jusqu'ici. On s'étonnera peut-être toutefois de l'étroitesse relative de l'œil arabe. Il y a dans l'impression que produit l'œil à la vue, et qui nous fait dire : yeux petits ou grands, deux choses à considérer : 1° la largeur vraie de la fente palpébrale ; 2° sa hauteur. Des yeux largement ouverts, à longueur égale, sembleront infiniment plus grands que des yeux à paupières serrées. Cette proposition ressort avec une éclatante évidence des mesures absolues de l'œil dans les

racés jaunes. Toutes les descriptions artistiques faites sur les Chinois ou les Japonais s'accordent à leur trouver les yeux petits ; or, ceux des 22 Chinois de la Novara ont 32 millimètres de longueur, alors que 42 Parisiens n'ont que 27^{mm},5, ils sont donc plus grands, tout en semblant à première vue plus petits.

C'est là ce que nous rencontrons en Tunisie. L'œil de l'Arabe vrai est largement ouvert, la majorité des races berbères au contraire l'a plutôt un peu fermé, la hauteur qui sépare les deux paupières est faible, aussi semble-t-il en général avoir l'œil petit et enfoncé ; je dis en général, car les brachycéphales ont au contraire et paraissent avoir les yeux grands.

Il faut encore faire entrer en ligne de compte un dernier facteur, la largeur absolue de la face. Supposons des yeux de 30 millimètres par exemple, placés sur une face très large, ils sembleront petits, et au contraire sur la mince figure de nos Tunisiens, ils paraîtront grands. Ce sont là de pures questions de contraste qui viennent compliquer fort désagréablement nos recherches.

X

PROPORTIONS DU CORPS

Les mesures des diverses parties du corps ont été prises sur 124 Tunisiens, dont 14 seulement de race arabe pure. Nous appellerons spécialement l'attention sur la méthode employée à cet effet et sur certains procédés rapides à l'usage des voyageurs qui, recommandés dans ses nouvelles *instructions* par M. Topinard, n'ont encore été expérimentés par personne, les longueurs de la coudée et de la taille prise à genoux.

Ces mesures se réduisent à 14 et peuvent, par addition ou soustraction, donner les dimensions principales du tronc et des divers segments des membres. Ce sont :

- A. La taille (le sujet debout et sans appui).
- B. La taille du sujet assis (sur un tabouret de 10 à 20 centimètres) les jambes allongées.
- C. La taille du sujet à genoux.
- D. La hauteur de la fourchette sternale au siège, le sujet assis comme précédemment ; hauteur du tronc.
- E. Longueur directe du bras, acromion à médius.

F. Longueur de la coudée, par le procédé indiqué par M. Topinard.

G. Longueur de la main, par le procédé indiqué par M. Topinard.

H. Longueur du pied à la grande glissière.

I. Hauteur du sommet de la malléole interne au sol.

K. Grande envergure.

L. Diamètre biacromial (angle antérieur et externe de l'acromion).

M. Diamètre bihuméral maximum. En dehors à hauteur de la tête humérale, mais pris réellement au maximum,

N. Diamètre biiliaque, en embrassant les crêtes iliaques.

O. Bi-trochantérien ou maximum des hanches.

La longueur du bras s'obtient en retranchant la coudée de la longueur totale E—F. On doit remarquer qu'elle n'est pas comparable à la mesure directe obtenue par projection, de l'acromion au pli sus-olécranien, elle est plus courte.

L'avant-bras se mesure en déduisant de la coudée la longueur de la main F — G. Il comprend l'olécrane.

Les dimensions du membre inférieur sont données en retranchant de la taille du sujet debout sa taille assis, A — B; elles se ramènent à la hauteur trochantérienne par une correction en plus de 90 millimètres¹.

La cuisse se déduit des mesures C — B; taille du sujet à genoux, diminuée de sa hauteur assis. Même remarque que précédemment en ce qui concerne la correction à faire pour la ramener à la longueur totale (fémorale).

La longueur de la jambe se trouve en déduisant de la taille totale les hauteurs du sujet à genoux et de la malléole interne A — C — I.

Enfin celle du cou est calculée en retranchant les hauteurs de la tête et du tronc de la taille assise.

Il est incontestable qu'en ce qui concerne les divers segments des membres, les résultats obtenus ainsi ne seront comparables à ceux qu'on obtient en prenant les repères anatomiques qu'après correction. Les corrections en anthropométrie sont

(1) Correction exacte pour une taille de 1^m,655. Voir la comparaison des deux procédés dans *Étude anthropométrique élémentaire des principales races de France*, par R. Collignon. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1883, p. 480, Tableau VI.)

une chose détestable, chacun l'admet, mais il est à remarquer que même les procédés les plus anatomiques, maniés par les mains les plus compétentes, ne donnent, par rapport au squelette, que des mesures très relatives et nullement susceptibles de leur être rigoureusement comparées. Elles aussi doivent subir des corrections. Puisque de toutes manières on en est réduit à cette extrémité, il nous semble que la préférence doit être accordée aux mensurations qui se prennent le plus commodément, le plus vite, et n'hésitons pas à le dire, le plus correctement. A ce titre nous croyons pouvoir recommander :

- 1° La coudée, cette mesure si facile à prendre et à la fois si fixe qu'elle a été le mètre de presque tous les peuples primitifs, et l'est encore restée pour beaucoup, les Arabes entre autres ; et
- 2° la taille à genoux, qui elle aussi ne souffre pas deux manières d'opérer et réduit au minimum l'erreur personnelle. Qu'importe d'ailleurs que les chiffres trouvés en mesurant les longueurs du bras et de l'avant-bras, par exemple, soient différents sur le vivant et sur le squelette ? Cherche-t-on à rapporter l'un à l'autre l'indice nasal obtenu sur les deux ; l'essentiel est d'amasser pour les diverses races humaines vivantes un total aussi élevé que possible de mesures *comparables entre elles*, et, sous ce rapport, les procédés qui comportent des points de repère anatomiques trop délicats sont jugés ; le voyageur ne les prend pas, ou souvent les prend mal, soit par l'indocilité du sujet, soit faute de connaissances anatomiques précises, soit encore faute de temps. Au jardin d'acclimatation, plusieurs anthropologistes ont pu les employer avec succès ; mais ils avaient affaire à des individus en petit nombre, et relativement civilisés, puisqu'ils avaient consenti à se laisser exhiber en Europe ; en tous cas, on nous concédera qu'ils étaient moins effarouchables que leurs congénères pris dans le pays, et encore, si nous avons bonne mémoire, leur docilité mit-elle souvent la patience des opérateurs à l'épreuve. Nous disions plus haut notre insuccès dans les tribus arabes, nous ajouterons que, chez les populations villageoises, alors que nous obtenions volontiers des sujets complaisants quand nous ne mesurions que la taille ou les indices céphalique et nasal, au contraire, si nous commençons à prendre quelques mesures du corps, nous avons peine à trouver des gens de bonne volonté, et certes leur nombre eut diminué en raison directe

du total de nos mensurations, surtout s'il eut été nécessaire de mettre le patient à nu. Cela d'ailleurs s'explique aisément, et point n'est besoin d'être craintif ou superstitieux comme un Arabe ou un sauvage, pour trouver désagréable de se prêter pendant vingt minutes à des mensurations parfois passablement indiscrètes. Ceux-là seuls, je crois, me blâmeraient d'avoir employé des procédés commodes, qui n'ont jamais mis la main à la besogne et s'imaginent que cent observations se prennent en une matinée.

Mes mensurations se répartissent de la manière suivante : 14 Arabes purs, 30 brachycéphales, dont 20 de Djerbah et 10 de Kalaa-Kebira, 42 indigènes du littoral Est et de la région du Kef (race de haute taille dolichocéphale leptorhinienne), 18 d'Elléz (petite race dolichocéphale mésorhinienne à face large) et 20 du Djérid (race des oasis) en tout 124.

Le *Tableau XIV* donne les dimensions absolues de ces divers groupes. Sous cette forme, il y a peu de choses à en dire, c'est un simple document à l'usage des travailleurs futurs qui voudraient recourir aux chiffres réels ; pour les utiliser, nous les rapporterons au module commun, la taille.

On peut pourtant remarquer le peu d'étendue des variations qui s'observent tant entre les séries tunisiennes partielles, qu'entre deux grands groupes tels que les 124 Tunisiens pris en bloc comparés à mes 280 Français de toutes races.

On observera simplement que, la taille des Français étant inférieure à celle des Tunisiens de 1 centimètre, la taille assise l'est de 5 millimètres, la longueur des bras de 1^{cm},25, celle du membre inférieur de 4 millimètres, de la grande envergure de 3 millimètres et qu'enfin celle du tronc est absolument égale, puisqu'elle n'en diffère que de 4 *dixièmes* de millimètres seulement.

C'est un point intéressant à noter, car il vient à l'appui d'une opinion que nous avons soutenue précédemment, que peut-être il vaudrait mieux rapporter toutes les mesures du corps à un autre module que la taille, si influençable par tant de conditions et notamment par les dimensions du membre inférieur. Nous propositions jadis de lui substituer la taille du sujet assis, nous croyons actuellement que la hauteur du tronc serait préférable.

TABEAU XIV
Dimensions absolues des diverses parties du corps.

	14 Avalés	80 Brachycéph.	42 Littoral Est	18 Ellipz	20 Djerdil	124 Tunisiens	280 Français
A Taille, le sujet debout	1.656 m	1.66 m	1.672 m	1.645 m	1.683 m	1.666 m	1.656 m
B — — assis	85.85 cm	87.60 cm	87.70 cm	86.68 cm	88.37 cm	87.38 cm	86.79 cm
C — — à genoux	1.225 m	1.245 m	1.250 m	1.238 m	1.256 m	1.244 m	1.244 m
D Sternum au siège	54.70 cm	55.33 cm	55.44 cm	54.80 cm	56.30 cm	55.40 cm	55.44
E bras { acromion	76.51	76.17	76.41	75.15	76.38	76.25	75.00
F { à médus	44.90	46.12	46.65	46.06	46.58	46.16	"
G Coudée	19.37	19.45	19.84	19.57	19.95	19.66	"
H Main { ap. styl.	25.43	25.79	25.56	25.42	25.95	25.65	"
I { à médus	7.44	7.19	7.54	7.05	7.27	7.34	"
J Pied	1.703 m	1.732 m	1.740 m	1.690 m	1.740 m	1.728	1.725 m
K Hauteur de la malléole interne	34.96 cm	36.18 cm	34.95 cm	35.91 cm	35.14 cm	35.36	33.39
L Grande envergure	40.15	40.91	41.30	40.95	40.46	40.84	40.37
M Bi Acromial.	28.33	29.07	28.68	28.71	27.85	28.58	27.92
N Bi Huméral max.	31.08	31.87	31.63	32.70	31.00	31.74	31.38
O Bi Iliacue.	31.61	30.05	29.73	29.09	30.80	30.09	"
P Bi Trochantérien	25.53	26.67	26.81	26.49	26.63	27.50	"
Q Longueur { du bras E-F	79.75	78.40	79.51	77.82	79.95	79.22	78.81 cm
R { de l'avant-bras F-G	36.65	36.90	37.31	37.12	37.25	37.02	"
S du membre inférieur (siège au sol)	35.66	34.34	34.56	33.65	35.43	34.86	"
T Longueur { de la cuisse C-B							
U { de la jambe A-C-I							

1. Mesures prises sur une autre série de 200 Français de toutes races. Taille, 1^m 640.

Toutefois, au préalable, il conviendrait de s'entendre sur la mesure à laquelle on doit s'arrêter; pour notre part, la hauteur du sternum au siège nous semble présenter tant d'avantages au point de vue de la facilité opératoire, que nous la préférons de beaucoup à celle, peut-être plus précise anatomiquement, de la septième cervicale au coccyx.

1. *La tête et le tronc.*

Le rapport à la taille des mesures absolues de la tête et du tronc se trouve exprimé par le *Tableau XV*.

TABLEAU XV

Proportions relatives du corps. I. Tête et Tronc.

	14 Arabes	30 Brachycép.	42 Littoral Est	18 Elléz	30 Djérid	124 Tunisians	280 Français
Taille	1,656	1,660	1,672	1,645	1,683	1,666	1,656
Rapport à la taille = 100 :							
Hauteur de la tête X.	13,56	13,48	13,78	13,28	13,46	13,57	13,25
— du cou B-D-X.	5,25	5,96	5,51	6,11	5,69	5,66	5,67
— du tronc D.	33,03	33,33	33,16	33,31	33,45	33,25	33,47
Rapport à la taille = 100, des dia- mètres :							
Bi Acromial L.	21,11	21,80	20,89	21,83	20,88	21,23	20,36 ¹⁾
Bi Huméral M.	24,24	24,64	24,69	25,50	24,02	24,51	24,61
Bi Iliaque N.	17,10	17,51	17,56	17,45	16,54	17,15	17,01
Bi Trochantérien O.	18,77	19,20	19,20	19,87	18,41	19,05	19,12
Rapport de la largeur maxima des épaules et des hanches $\frac{M=100}{O}$	77,40	77,90	76,59	79,85	76,61	77,71	77,73
Rapport de la largeur maxim. des épaules au bassin $\frac{M=100}{N}$	70,56	71,05	69,44	70,11	68,83	69,98	69,16

La tête. — Tout d'abord on constate que la hauteur de la tête varie faiblement, de 13,28 à Elléz à 13,78, sur la côte Est; c'est conforme aux divers résultats obtenus pour les races blanches,

1) Taille de ces 200 Français, 1^m,640.

toutes oscillent entre 13 et 13,8. M. Preengruber obtient pour 121 Kabyles 13,3, un peu moins que la moyenne des 124 Tunisiens, qui est 13,57. Le groupe d'Ellèz est celui dont la tête est le plus courte, 13,28, exactement comme 30 Français de la région méditerranéenne, 13,26, les uns et les autres malgré leur petite taille. Par ce caractère également, ils sont les seuls qui se rapprochent du canon artistique égyptien qui donne 13,2. Une simple remarque en passant; ces chiffres n'ont été obtenus que sur les 124 sujets examinés complètement et ne concordent pas par conséquent d'une manière absolue avec ceux qui pourraient ressortir des chiffres du *Tableau IX*, portant sur 330 cas. Les principales divergences seraient celles-ci : 80 indigènes de Djérid donneraient 13,25 au lieu de 13,46, 50 brachycéphales 13,63 au lieu de 13,48, les autres coïncident d'une façon satisfaisante; de plus, 20 Tunisiens de la région du Kef, qui représentent la fraction la plus pure des dolichocéphales leptorhiniens, donneraient 13,48. Nous n'avons pas voulu utiliser ces nombres, il n'eût pas été correct de réunir des mesures prises les unes sur 20, les autres sur 80 individus; mais nous signalons le fait de façon qu'on ne soit pas surpris de ces divergences de détail dont l'étendue est d'ailleurs normale.

Notons bien d'autre part que les différences qui existent entre les séries partielles ne sauraient s'expliquer par l'influence de la taille. Chez les Français nous avons montré que, *dans chaque race prise à part*, les gens de plus haute taille ont relativement la plus petite tête; ici nous voyons que, si nous voulions admettre l'unité de race des Berbères, il n'en serait rien. A Ellèz, avec 1^m,645 de hauteur, la tête n'atteint que 13,28. Les populations du Djérid et du littoral Est, au contraire, malgré leur taille de 1^m,683 et 1^m,672, ont la tête haute de 13,46 et 13,69. C'est donc un argument qui milite en faveur de la multiplicité réelle des types en Tunisie.

Le tronc. — Le tronc nous retiendra plus longtemps. De tous les caractères tirés des proportions du corps, c'est on le sait à la fois le plus fixe et le moins influencé par la taille, celui par conséquent qui, si l'on constatait des divergences sensibles, pourrait donner les renseignements les plus sérieux dans les questions de détermination des races.

D'une manière générale, les Tunisiens ont le tronc un peu plus court que les Français : parmi eux, le minimum se rencon-

trerait chez les Arabes, 33,03, et le maximum, 33,45, dans la race des oasis. Les nombres trouvés par M. Prengruber sur 72 Kabyles de 20 à 29 ans (conditions analogues aux nôtres) sont sensiblement plus faibles, 32,7. Peut-être ne s'est-il pas mis en garde contre l'attitude affaissée que prend souvent le sujet dès qu'il est assis.

Les proportions en largeur semblent indiquer en général des épaules plus larges que chez les Français. Nous prenons comme terme de comparaison une série de 200 Français récemment mesurés par moi.

Le diamètre acromial le plus large se trouverait chez les Tunisiens du centre et chez les brachycéphales, conformation qui semble assez normale ; les races petites sont généralement trapues et larges d'épaules, les races de haute taille ayant au contraire le thorax mince et élancé, et c'est ce que nous constatons.

Les renseignements fournis par le diamètre bihuméral ou largeur maximum des épaules, concordent absolument et suivent la même loi, les Arabes faisant pourtant exception par leur étroitesse relative. La différence de largeur entre les deux indices est en moyenne de 3,29, elle est au minimum, chez les brachycéphales, 2,84, au maximum chez les dolichocéphales du littoral 3,80, et à Elléz, 3,75. Elle n'a aucune relation avec la taille. Vraisemblablement cette particularité tient aux dimensions propres de la clavicule, qui serait plus longue et plus massive chez nos brachycéphales.

Les proportions inférieures du tronc semblent également indiquer un bassin et des hanches légèrement plus larges aussi bien d'une manière absolue que relative chez les Tunisiens que chez les Français.

Le rapport à la taille du diamètre biiliaque est pour l'ensemble de 17,15, allant de 16,54 chez les indigènes du Djérid, à 17,51 chez les brachycéphales. Celui du diamètre bitrochantérien s'élève pour tous à 19,05 ; minimum, 18,41 dans le Djérid, maximum 19,87 à Elléz.

En résumé, le thorax à la fois le plus long et le plus étroit dans toutes ses parties, caractérise le type du Djérid. A Elléz, en dépit d'une longueur thoracique au-dessus de la moyenne, toutes les largeurs sont au maximum. N'oublions pas que cette population est de petite taille, trapue et montagnarde ; l'indi-

gène du Djérid, sous son climat accablant, passe ses journées dans l'oisiveté la plus absolue, à moins qu'il n'y soit absolument contraint ; le montagnard du centre est au contraire laborieux, rompu aux marches et aux exercices corporels, son système musculaire est infiniment plus développé que celui du Djeridi ; peut-être ces conditions influeraient-elles autant que la race sur les différences constatées. Les dolichocéphales du littoral correspondent à peu près au type moyen du pays. Quant aux brachycéphales, ils sont sous ce rapport de tous points comparables aux naturels d'Ellèz et présentent comme eux le type large et trapu. Chez les Arabes enfin, le thorax est court et étroit. Peut-être le fait reconnaîtrait-il la même cause que celle que nous proposons au Djérid ; on sait en effet que l'amour du travail n'est pas précisément la vertu dominante de ces messieurs. Leur fainéantise habituelle pourrait expliquer jusqu'à un certain point les faibles dimensions thoraciques que nous constatons.

Reste enfin à étudier le rapport de la largeur des hanches à la largeur max. des épaules $\frac{\text{D. bitroch.} \times 100}{\text{D. bihum.}}$.

Les indices qu'on en déduit varient de 76,59 (race dol. du littoral) et 76.61 au Djerid, à 79.85 à Ellèz. La moyenne prise en bloc sur les 124 Tunisiens est de 77,71, presque identique à celle que j'ai recueillie sur 200 Français du même âge et par la même méthode 77,73, mais sensiblement inférieure à celles que cite M. Topinard¹, 80,8 pour les 40 Parisiens de Sappey et 82,5 pour 30 Belges de Quételet. Dans les détails, ils sont l'expression parfaite de ce que peut constater l'œil. Car en somme qu'expriment-ils ? simplement ce fait que par rapport à la largeur des épaules, certaines races tunisiennes, et ce sont celles qui, numériquement parlant, forment la majeure partie de la population (le type du Djérid et la race dite dolichocéphale leptorhinienne), ont la taille plus mince que les Français, ou inversement qu'elles ont, par rapport au bassin, les épaules plus larges. Or il suffit de voir passer un bataillon

(1) *Éléments d'Anthropologie générale*, p. 1084. — Il y a lieu toutefois de ne pas tenir compte du premier nombre cité par cet auteur, 100 Parisiens H (A. Bertillon) 88, ce chiffre concerne le diamètre biacromial et non le diamètre bihuméral.

de tirailleurs algériens ¹ pour remarquer la taille fine de la plupart des indigènes par rapport à leurs camarades français. Au contraire, on appréciera plus spécialement le rapport inverse, c'est-à-dire la largeur relativement grande des épaules sur le sujet nu. Aux baignades militaires, où m'appelait fréquemment mon service, la chose était manifeste. Tunisiens, Français et nègres prenaient leur bain simultanément, et rien n'était plus frappant que la forme en tronc de cône renversé aigu présentée par le thorax de la majorité des indigènes et leurs épaules carrées, faisant contraste avec le tronc plus cylindrique des Français et leurs épaules un peu obliques. Sous ce rapport, la ressemblance de ces deux grandes races berbères avec les anciens Égyptiens, statues ou peintures, est absolument manifeste.

Nous avons pensé que pour étudier complètement ce caractère important il serait bon de comparer également les deux diamètres qui frappent plus spécialement le regard et d'opposer la largeur maximum des épaules (bihumérale) à la largeur minimum du bassin (biiliaque) par un indice
$$\frac{\text{D. Bi Iliaque} \times 100}{\text{D. Bi Humér.}}$$

ou bihuméro iliaque. En voici les résultats comparés au rapport précédent bihuméro trochantérien.

TABEAU XVI

	Bi-Hum. Iliaque.	Bi Hum. Troch.	Taille.
20 Djérid	68.83	76.61	1.683
42 Littoral Est.....	69.44	76.59	1.672
18 Elléz.....	70.11	79.85	1.645
14 Arabes	70.56	77.40	1.656
30 R. brachyc. (Djerbah)...	71.05	77.90	1.660
124 Tunisiens	69.98	77.71	1.666
200 Français	69.16	77.73	1.640

(1) Le 4^e régiment de tirailleurs dits Algériens est en réalité composé de Tunisiens enrôlés par tirage au sort.

Ces résultats sont intéressants, en ce sens qu'ils ne concordent pas pour les deux indices. En somme, le rapport huméro-trochantérien est influencé par le plus ou moins de longueur de la tête du fémur et par la grosseur des grands trochanters, sans parler des parties molles; il ne donne que relativement les dimensions du bassin. Au contraire, l'indice huméro-iliaque est exclusivement sous la dépendance du bassin et des épaules. C'est par conséquent un bon rapport, et nous croyons qu'il y a lieu de le conseiller et de l'introduire dans la liste des indices à calculer. De plus, il a comme le précédent cet immense avantage de n'être pas influencé par la taille. Nous noterons donc les points suivants (*Tableau XVI*). Les deux races berbères dolichocéphales, qui précédemment se trouvaient réunies par l'indice huméro-trochantérien, sont actuellement séparées et décidément la taille la plus mince est l'apanage des indigènes du Djérid : la race dolichocéphale d'Elléz, malgré sa petite taille, vient immédiatement derrière elles, alors qu'elle *était classée au dernier rang*, par l'autre rapport; elle a donc taille fine et hanches larges. Les Arabes suivent, et les brachycéphales arrivent bons derniers. Enfin, comme nous le disions, la taille n'est pas le facteur de ces différences, son influence, admissible à première vue pour les deux premières séries, est controuvée par les suivantes et surtout par celle d'Elléz. La question de race prime donc l'action de la taille, et c'est là la meilleure manière de recommander ce rapport à l'attention des anthropologistes.

2. Membre supérieur.

Nous avons exposé plus haut notre façon de procéder dans la mensuration des membres; rappelons seulement les noms des mesures qui concernent le membre supérieur. Ce sont : la longueur totale de l'acromion au médus, la coudée, la longueur de la main (du milieu de la ligne qui joint les apophyses styloïdes du radius et du cubitus à l'extrémité du médus), et enfin la grande envergure. Ces mesures sont rapportées à la taille = 100 dans le *Tableau XVII*.

Si nous considérons en premier lieu les proportions du membre dans sa totalité, nous voyons que les variations de longueur ne sont pas absolument corrélatives de la taille, bien que dans l'ensemble les deux plus petites aient le bras le plus

long, les deux plus grandes le bras plus petit. C'est en somme une preuve de la diversité des races.

	Taille	Ind. brachial
Ellèz	1,645	45,68
Arabes	1,650	46,30
Brachycéphales	1,660	45,28
Littoral Est.	1,672	45,40
Djerid	1,683	45,38

En avançant autrefois ce fait¹ que, dans une race donnée, la longueur du membre supérieur est en raison inverse de la taille, nous avons toujours eu bien soin de spécifier le mot *dans une race donnée* et par conséquent de bien indiquer que l'action de la race était réservée.

En France par exemple, la petite race méditerranéenne a, malgré sa taille, le bras relativement plus court que les Celtes et Kymris de plus haute stature.

TABLEAU XVII

II. Membres supérieurs. Proportions intrinsèques.

	14 Arabes	20 Brachycéph	42 Littoral Est	18 Ellèz	20 Djerid	124 Tunisiens	280 Français
Rapport à la taille = 100 de la longueur de :							
Membre supér. total E	46,30	45,28	45,40	45,68	45,38	45,77	45,3
Coudée F	28,02	27,77	27,90	28,15	27,67	27,80	27,5 ²
Bras E-F	19,69	18,10	17,81	17,68	17,70	18,06	"
Avant-bras F-G	16,02	16,06	16,04	16,10	15,82	16,00	"
Main G	12,00	11,71	11,86	11,95	11,85	11,80	11,6 ³
Grande envergure K.	102,83	104,34	104,40	102,00	103,38	103,72	104,4
Rapport de la coudée au bras $\frac{E-F=100}{F}$	142,00	153,3	156,7	158,3	156,3	153,3	"

Nous insistons sur ce point, parce que, dans ses *Éléments d'anthropologie générale*, M. Topinard² semble nous avoir mal

(1) *Étude anthropologique des principales races de France.*

(2) 100 Parisiens (Bertillon).

(3) P. 1087.

compris, et remarquant « que les bras les plus longs s'observent chez les Patagons et les Hottentots, les deux extrêmes de taille de l'humanité, conclut que la taille ne gouverne pas les proportions. » Nous avons toujours été de son avis sur ce sujet, mais il s'agirait de savoir si, dans une série de 100 Patagons, les plus grands n'auraient pas le bras plus court que les plus petits. D'ailleurs tous les chiffres qu'il cite¹ viennent à l'appui de notre assertion, à l'exception d'une moyenne portant sur 4 individus petits et 5 grands de la série de M. Sappey, total absolument insuffisant, surtout si l'on songe que chez les Parisiens mesurés par l'éminent anatomiste, la question de race n'était pas en jeu et n'a pas été étudiée.

Si donc nous avions vu toutes nos séries s'échelonner graduellement en raison inverse de leur taille absolue, c'eût été un argument contre la pluralité des races que nous admettons; il n'en est au contraire rien, et c'est ce que nous tenions à établir.

Ce point posé, nous voyons que le bras le plus long se rencontre chez l'Arabe, puis à Ellèz, et le plus court chez les brachycéphales. La moyenne de tous est 45.77, chiffre très voisin de celui des Kabyles de M. Prengruber, 45.6.

Un autre procédé de mensuration des bras nous est fourni par la grande envergure. En voici les résultats :

TABLEAU XVIII

	Gr. Env.	Taille.	Long. du M. S.
Ellèz	102.00	1.645	45.68
Arabes	102.83	1.656	46.30
Djerid	103.38	1.683	45.38
Brachycéphales	104.34	1.660	45.28
Littoral Est.....	104.40	1.672	45.40
184 Kabyles (Prengruber)	101.5	1.673	45.6

Après la même constatation en ce qui concerne l'influence négative de la taille, nous remarquerons non sans surprise que

(1) Topinard, *op. cit.*, p. 1098 et 1099.

précisément les indigènes d'Ellèz et les Arabes, avec le bras le plus long, ont la grande envergure la plus petite, les contradictions sont absolues du haut en bas de la liste. La chose peut paraître étonnante, mais en France j'avais déjà trouvé une anomalie semblable, portant précisément sur le groupe le plus voisin des races de l'Afrique du Nord. La grande envergure des dolichocéphales bruns méditerranéens est plus grande que celle des Celtes, bien qu'ils aient le bras plus petit.

	G. Env. —	M. sup. à taille = 100.
100 Celtes	104,31	45,41
30 Méditerranéens . . .	104,34	44,76

D'autre part, et malgré cela, les mêmes Méditerranéens présentent cette nouvelle particularité d'avoir 10 fois pour 100 la grande envergure inférieure à la taille, alors que chez les Celtes elle ne se rencontre qu'une fois sur cent.

TABLEAU XIX

	G. Env. infér. à la taille,	Rapport 0/0.
14 Arabes	3	21.4
18 Ellèz	4	26.6
20 Djérid	1	5.0
30 Brachycéphales	3	10.0
42 Littoral Est.....	2	4 4

Or il en est de même chez les Tunisiens (*Tableau XIX*), chez les 14 Arabes trois fois la grande envergure est plus petite que la taille, soit 21,4 0/0, à Ellèz quatre fois, soit 26,6, ce qui s'accorde bien avec leur grande envergure faible, mais dans les trois autres groupes il n'y a plus aucun parallélisme. Peut-être pourrait-on expliquer par l'influence nègre la minime proportion qui se remarque dans le Djérid : mais celle-ci n'existe plus ni aux environs de Sousse où pourtant nous obtenons le même rapport, ni à plus forte raison chez les Médi-

terranéens français. Je ne pense cependant pas qu'on puisse incriminer le manuel opératoire. Si chacune des séries avait été prise séparément en une seule fois et à grand intervalle de temps l'une de l'autre, cela pourrait peut-être s'admettre ; mais elles se sont créées toutes ensemble, puisque je mesurais chaque jour des sujets des unes et des autres, la chose n'est donc pas admissible.

J'avais aussi pensé trouver la raison de l'anomalie constatée entre les rapports de la grande envergure et de la longueur du bras, dans le plus ou moins de largeur du tronc. Si telle en est la cause, elle ne ressort pas de mes mensurations, les dimensions relatives des diamètres bi-acromial et bi-huméral n'ont rien qui puisse les expliquer, ou du moins je n'ai pu le constater.

J'ai cependant, dans mon embarras, la consolation de voir qu'il est partagé. Les 184 Kabyles de M. Preengruber, avec un rapport de grande envergure de 101,5, c'est-à-dire extrêmement faible, ont eux aussi un bras relativement long de 45,6, et une très forte proportion de cas où la grande envergure est inférieure à la taille. En somme, ce sont des faits à enregistrer sans tenter l'explication. Constatons donc simplement que les renseignements donnés par les deux mesures ne concordent pas, peut-être l'explication en sera-t-elle donnée plus tard.

3. Proportions intrinsèques du membre supérieur.

Le rapport des divers segments du membre supérieur à la taille = 100 est contenu dans le *Tableau XVII*. Nous n'en dirons que quelques mots. Les plus fortes variations constatées sur le bras proprement dit, oscillent entre 19,69 chez les Arabes et 17,68 à Elléz : soit un écart de 2,01. En revanche, la coudée est une mesure relativement très fixe, la main et surtout l'avant-bras ne variant dans nos séries qu'entre d'étroites limites. Le bras le plus court s'unirait à l'avant-bras le plus long à Elléz. Un seul détail à noter, mais important ; c'est au Djérid, dans la région la plus métissée par les nègres, que nous trouvons l'avant-bras *le plus court*, preuve que cette influence n'a pas modifié bien profondément les proportions du corps de la race du pays, d'ailleurs le rapport de la grande envergure n'y atteignait pas plus de 103,38, alors que chez les

Français il s'élève à 104,4. Les brachycéphales ont le bras assez long et la main petite.

Comparant la moyenne de nos séries aux mêmes proportions chez les Européens et les Kabyles, nous trouvons des nombres très analogues.

Le rapport de la coudée à la taille, de 27,5 chez 100 Parisiens (Bertillon) est de 27,8 chez les Tunisiens.

Celui de la main est de 11,6 chez les Parisiens, 11,9 chez les Kabyles, 11,8 dans nos séries.

Le rapport de la coudée au bras $\frac{\text{bras} = 100}{\text{coudée}}$, ne donne pas les résultats auxquels on pourrait s'attendre. Il classe les races de la manière suivante : Arabes, 142 ; Brachycéphales, 153,3 ; Djerid, 156,3 ; littoral Est, 156,7 ; Elléz, 158,3.

Ainsi donc, à s'en tenir là, les Arabes auraient la coudée la plus courte, ce qui n'est pas exact ; au contraire ils tiennent presque le premier rang sous ce rapport, mais leur bras est long. De même les indigènes du Djérid, qui ont réellement la coudée la plus courte, ne viendraient qu'au troisième rang. Les deux facteurs sont en ce cas trop sujets à varier en sens inverse, il est impossible par cet indice de faire la part de l'un et de l'autre.

TABLEAU XX

III. Membres inférieurs. Proportions intrinsèques.

	14 Arabes	30 Brachyceph.	49 Littoral Est	18 Elléz	20 Djerid	124 Tunisiens	280 Français
Rapport à la taille = 100 des longueurs de :							
Membre inférieur total A-B	48,16	47,23	47,55	47,30	47,50	47,55	47,60
Cuisse C-B.	22,13	22,22	22,31	22,56	22,13	22,22	"
Jambe A-C-I.	21,53	20,68	20,73	20,45	21,05	20,92	"
Malléole interne I.	4,50	4,33	4,50	4,29	4,32	4,41	"
Pied H.	15,35	15,54	15,29	15,45	15,42	15,39	14,8 "

En tous cas nos chiffres viennent confirmer les doutes qu'é-

(1) 100 Parisiens (Bertillon).

mettait M. Topinard sur la longueur de la coudée adoptée pour les grandes statistiques américaines de la guerre de sécession. Notre rapport varie entre 142 et 158, le leur entre 114 et 124. On a certainement opéré d'une manière qui n'est pas la nôtre. laquelle, nous l'ignorons.

4. Membre inférieur.

Les diverses proportions du membre inférieur sont comprises dans le *Tableau XX*.

Nous répéterons que la longueur totale du membre a été prise en retranchant de la hauteur du sujet debout sa taille assis. C'est donc la distance du plan ischiatique au sol que nous avons mesurée. On pourrait, à l'aide de corrections, la ramener à la hauteur trochantérienne; mais nous préférons n'en employer aucune et donner nos chiffres tels qu'ils sont. Leur longueur, rapportée à la taille = 100, classe les races de la manière suivante :

Arabes.	48,16
Littoral	47,55
Djérid	47,50
Elléz	47,30
Brachycéphales	47,23
Moyenne.	47,55
280 Français	47,60

L'ordre de taille n'est pas observé, telle est notre première remarque, elle a ici d'autant plus d'importance qu'on sait que l'accroissement des membres inférieurs est le facteur le plus important de la taille. Cette loi se vérifie pourtant, nous avons pris soin de nous en assurer, dans chacun des groupes pris à part, mais l'influence ethnique reste prépondérante.

Le fait est surtout évident pour les Arabes, on se souvient d'ailleurs que nous signalions précédemment leur thorax relativement court. La moyenne générale 47,55 est très sensiblement celle des Français de toute race, 47,60, un peu plus faible que celle des Kabyles de M. Prengruber 48,6, dont la taille est aussi plus élevée.

Les variations observées entre les divers segments du membre

sont extrêmement peu accusées, nous n'avons du reste aucun point de comparaison dans la science, puisque le procédé de mensuration par la taille à genoux est ici mis en pratique pour la première fois. Les moyennes, toujours par rapport à la taille = 100, sont de 22,22 pour la cuisse, avec un écart absolu de 0,46; de 20,92 pour la jambe, écart 1,08; et 4,41 pour la hauteur de la malléole interne, écart 0,21. Il semblerait donc que des trois segments du membre inférieur ce serait la jambe qui varierait le plus.

Le pied est de même sensiblement égal dans toutes les séries, en moyenne 15,39, avec un écart total de 0,25, les Parisiens et les Kabyles l'auraient un peu plus petit, 14,8.

TROISIÈME PARTIE

XI

LES RACES TUNISIENNES

Nous avons épuisé les renseignements que pouvait nous donner l'anthropométrie. Par la comparaison des nombreuses mesures et des divers indices recueillis, nous nous sommes vus contraints d'arriver à des conclusions entièrement nouvelles sur l'ethnologie tunisienne et par extension sur celle de l'Afrique du Nord. Hier la discussion n'était guère ouverte que sur les caractères différentiels qui pourraient se découvrir entre la race arabe et la race berbère. Cette division ne saurait plus être maintenue, du moins sous cette forme. Le cadre doit s'élargir. Il n'y a pas de race berbère ni même de race arabe au sens propre du mot; il existe, comme l'avait parfaitement remarqué M. Topinard en Kabylie, *des types* ou races berbères et, disons de suite, *des types* ou races arabes. Qu'on conserve ces deux grandes catégories au point de vue sociologique, soit; au point de vue ethnologique, non. Les Berbères sont un mélange de populations d'origines diverses, incomplètement fondues les unes dans les autres et parfaitement isolables, nous l'avons démontré. Il en est de même des Arabes, nous tâcherons de le prouver plus loin. Les uns comme les autres n'ont pas plus droit au nom de *race* que les Français ou les Allemands, pris

en nation. M. Mercier, le savant auteur de *l'Histoire de l'Établissement des Arabes dans l'Afrique du Nord*, a pu admettre comme historien que les Berbères, produits du tassement de races diverses, s'étaient mêlés depuis si longtemps qu'à l'heure actuelle la fusion était complète ; l'ethnologiste ne saurait plus s'associer à cet aveu d'impuissance ; le compas d'épaisseur à la main, il isole des groupes parfaitement distincts dans cette population soi-disant homogène. Que les divers Berbères se distinguent des Arabes et se rapprochent les uns des autres par leurs caractères moraux, leurs institutions civiles, par la langue même sur certains points, cela n'empêche pas que l'anatomie ne trahisse leurs différences originelles.

Lors de l'invasion arabe, ces éléments divers, si longtemps et si impatiemment contenus par les Romains, se sont unis dans l'œuvre de défense commune et se sont fondus en nation. De l'expulsion des Romains à l'invasion hilalienne du ^x^e siècle, les Berbères ont vécu de la vie nationale, ils ont formé un peuple sous des dynasties autochtones ou arabes, les institutions les plus conformes à leurs tendances morales ont pu se propager librement, et depuis se maintenir en dépit de leurs maîtres divers jusqu'à l'heure actuelle ; mais un peuple n'est pas une race, c'est une association. En France que d'éléments dissemblables ! Sans parler des premiers occupants préhistoriques dont on voit çà et là des représentants reparaitre par atavisme, Celtes, Germains, Ligures, Basques, Ibères, etc., etc., le mélange le plus complet, et pourtant tous Français. Même confusion dans l'Afrique du Nord. Aussi allons-nous, pour éclaircir la question, résumer d'abord en quelques mots les données que nous avons établies précédemment. D'abord deux catégories principales : 1^o les Berbères ou Libyens (peu importe le nom) anciens occupants du sol, généralement sédentaires, agriculteurs ou ouvriers ; 2^o les Arabes nomades, pasteurs et cavaliers vivant sous la tente.

Ces deux grands groupes se distinguent mal jusqu'ici par les procédés de mensuration, mais se séparent absolument par les caractères d'ordre descriptif, forme du nez, du front, dentition, habitus extérieur, et peut-être mieux encore par ceux d'ordre moral.

La classification des Berbères peut être basée dichotomiquement sur les grands traits anatomiques suivants, couleur, indice céphalique, indice nasal, taille.

La première isole les blonds, le second un groupe brachycéphale, le troisième un groupe leptorhinien et la quatrième différencie les deux dernières races.

Le tout peut être, dans ses grandes lignes, présenté sous la forme suivante :

Types berbères (sédentaires).	Bruns..	} Brachycéphales.....	} Leptorhiniens.....	I
				II
				III
	Blonds	} Dolichocephales. {	} Mésorhiniens.. { Grands ...	IV
Types arabes (nomades).				V

Nous allons étudier séparément ces six grandes divisions et noter pour chacune d'elles en particulier, les caractères descriptifs qui paraissent s'y rattacher. Cette étude est très délicate et il n'en est point où il soit plus facile de se laisser influencer par une première impression défectueuse ou par une tendance inconsciente de l'esprit. Pour tenter de nous mettre à l'abri de cette cause d'erreur, voici le procédé que nous avons employé. C'est en somme un peu celui qui sert à M. Beddoe dans ses déterminations de couleur des cheveux et des yeux.

Lorsque nous nous trouvions pouvoir opérer à notre aise, au conseil de revision par exemple, ou bien dans une station où de nombreux indigènes devaient passer devant nous, nous dressions à l'avance une liste portant les indications suivantes : forme générale de la face ; nez, sa forme, sa saillie, sa largeur ; front, sa direction, sa largeur ; bosses frontales ; saillie de la glabellle ; pommettes ; yeux, leur forme, leur couleur ; prognathisme apparent ; dimensions des lèvres, sourcils, bouche.

En regard étaient disposées des colonnes qui contenaient par conséquent chacune l'observation d'un individu. Au fur et à mesure que les sujets se présentaient, nous notions par une lettre chaque caractère. La face, par exemple, peut être allongée A, large L, ou intermédiaire, moyenne M ; le nez droit D, aquilin A, busqué B, retroussé R ; au point de vue de la saillie, il peut être saillant S, moyen M, épaté E, etc., ainsi de suite pour chaque caractère.

Avec l'habitude de ce processus opératoire, la chose va très vite ; reste ensuite à collationner et à noter les caractères les plus fréquents pour se faire une idée exacte du type dominant.

Lorsque nous traversions simplement le pays, nous nous

contentions de regarder les indigènes que nous rencontrions et de piquer avec une épingle sur des cartes préparées d'avance, la forme du nez et la saillie de la glabelle. L'impression personnelle sera donc annihilée autant que faire se peut dans les résultats auxquels je me suis arrêté. Assurément je n'oserais prétendre avoir écarté ainsi toutes les causes d'erreur ; mais j'ai du moins tenté de mettre les chances de mon côté. Rien n'est en effet plus difficile que de conclure, même en opérant de cette manière, tant est grand l'enchevêtrement des caractères individuels ; les résultats se contredisent souvent dans deux localités voisines, il faut tâcher de prendre un juste milieu et de tout faire concorder le moins mal possible, ce qui est aussi laborieux que délicat.

Il faut en effet se bien pénétrer d'une chose, c'est qu'il n'est pour ainsi dire pas de localités où il ne soit possible de retrouver plusieurs, sinon la totalité des types répandus sur le territoire. Lorsque nous disons par exemple qu'à Djerbah la population est brachycéphale, cela signifie simplement que la race brachycéphale est suffisamment prédominante pour y former la majorité par rapport aux autres, et n'implique nullement l'absence de celles-ci. De plus les métis abondent ; tel dont l'indice céphalique s'élèvera à 84, pourra être leptorhinien et inversement. Partout où diverses races se sont mélangées, il en est fatalement de même. Peut-être par exemple ne serait-il pas un village de France où l'on ne puisse retrouver le type blond ; en tous cas il existe aussi bien en Auvergne qu'en Savoie et dans les Pyrénées, mais il y est en minorité.

On conçoit donc combien il est épineux, une fois que les grandes divisions sont établies, de démêler les caractères accessoires qui peuvent être attribués le plus sûrement à chacune d'elles.

A titre d'exemple, nous reproduisons une des petites listes dont nous parlions plus haut : elle concerne une vingtaine d'individus de Lala, village voisin de Gafsa, particulièrement intéressant en ce sens qu'il forme un véritable petit flot ethnique ayant conservé un type différent de celui des localités voisines. La taille y est plus basse (1^m,635), l'indice céphalique plus dolichocéphale et le nez plus mésorhinien (73,33).

Voyons ce que nous apprendront les caractères descriptifs (*Tableau XX*).

TABLEAU XXI

Caractères descriptifs du visage. — Lala près Gafsa.

FORME de la FIGURE	NEZ			FRONT		BOSSES FRONTALES	GLABELLE	POMMETTES	YEUX		PROGNATHISME	LÈVRES	SOURCILS
	FORME et PROFIL	SAILLIE	LARGEUR	DIRECTION	LARGEUR				FORME	COULEUR			
Moyenne	Busqué	Saillant	Petite	Droit	Large	Basses	0	0	Petits	Bruns	1	Moyennes	Anguleux
Moyenne	Droit	Moyen	Fort	Droit	Étroit	Basses	0	1	Petits	Bruns	2	Moyennes	Anguleux
Allongée	Droit	Saillant	Petite	Droit	Moyen	Basses	0	2	Petits	Bruns	0	Moyennes	Anguleux
Allongée	Retroussé	Aplati	Fort	Droit	Moyen	Basses	0	3	Petits	Bruns	0	Grosses	Arqués
Large	Busqué	Aplati	Fort	Droit	Étroit	Basses	0	3	Petits	Bruns	2	Moyennes	Anguleux
Large	Droit	Moyen	Petite	Droit	Large	Basses	0	1	Petits	Bruns	1	Moyennes	Anguleux
Large	1/2 busqué	Moyen	Moyenne	Droit	Large	Basses	0	1	Petits	Bruns	0	Moyennes	Anguleux
Large	Droit	Moyen	Moyenne	Droit	Large	Hautes	0	1	Grands	Bruns	1	Moyennes	Anguleux
Large	1/2 busqué	Moyen	Moyenne	Droit	Large	Moyennes	0	1	Petits	Bruns	1	Moyennes	Anguleux
Large	Sinueux	Moyen	Fort	Droit	Étroit	Basses	0	2	Amandé	Bruns	1	Petites	Anguleux
Moyenne	Busqué	Moyen	Moyenne	Bombé	Étroit	Hautes	1	2	Petits	Bruns	2	Moyennes	Anguleux
Très large	Droit	Moyen	Moyenne	Droit	Étroit	Basses	0	0	Petits	Bruns	0	Moyennes	Anguleux
Moyenne	1/2 busqué	Moyen	Moyenne	Droit	Moyen	Basses	0	1	Petits	Bruns	0	Moyennes	Anguleux
Moyenne	1/2 busqué	Moyen	Petite	Droit	Moyen	Basses	0	0	Petits	Bruns	0	Moyennes	Anguleux
Large	Busqué	Moyen	Fort	Droit	Large	Hautes	0	0	Grands	Bruns	0	Moyennes	Anguleux
Moyenne	Droit	Saillant	Petite	Droit	Étroit	Basses	0	2	Petits	Bruns	2	Grosses	Anguleux
Large	1/2 busqué	Moyen	Fort	Droit	Large	Hautes	0	0	Petits	Bruns	0	Moyennes	Anguleux
Allongée	1/2 busqué	Saillant	Petite	Droit	Large	Moyennes	0	0	Grands	Bruns	0	Moyennes	Anguleux
Large	1/2 busqué	Saillant	Petite	Droit	Large	Hautes	0	0	Petits	Bruns	1	Petites	Anguleux
Large	Droit	Moyen	Fort	Droit	Étroit	Hautes	0	1	Petits	Bruns	1	Petites	Anguleux

Si nous en dressons le relevé, nous trouvons les totaux suivants :

Face. — Allongée, 3; moyenne, 6; large, 10; très large, 1.

Nez. — Droit, 7; convexe, 9; aquilin, 0; retroussé, 1; sinueux, 1; de chèvre, 1.

Saillant, 4; moyen, 13; épaté, 2.

Large, 7; moyen, 6; étroit, 6.

Front. — Droit, 18; bombé, 1; fuyant, 0.

Large, 9; moyen, 3; étroit, 7.

Bosses frontales. — Hautes, 5; moyennes, 2; basses, 12.

Glabelle. — N° 0 absente, 18; n° 1 faible, 1; n° 2, forte, 0.

Pommettes. — N° 0 effacées, 7; n° 1, 7; n° 2, 3; n° 3, 2.

Yeux. — Grands, 3; moyens, 0; petits, 15; en amande, 1; brun foncé, 19.

Prognathisme. — N° 0 absent, 9; n° 1 faible, 6; n° 2 assez fort, 4; n° 3, 0.

Sourcils. — Anguleux, 16; droits, 2; arqués, 1.

Lèvres. — Minces, 2; moyennes, 15, grosses, 2.

Comment résumer cet ensemble? Nous dirions pour notre part face large (il faut mettre ici une restriction; ces individus avaient leur coiffure, ce qui rend difficile l'appréciation de la largeur de la face; de plus, j'étais dans le Djérid depuis un an, et pouvais avoir l'œil faussé par la vue journalière des figures en lame de couteau habituelles au type moyen du pays; en tous cas, la face était relativement large). Donc nous reprenons : Face large; front droit, bas et moyennement élargi, sans glabelle; sourcils anguleux; yeux petits et bruns; nez droit ou busqué sans être aquilin; pommettes peu accentuées; lèvres, moyennes. Si nous en rapprochons la taille et les mesures d'indice, nous retrouvons là, dans les traits essentiels, le type que nous rencontrerons plus tard dans la région montagneuse du centre où prédomine la population de petite taille qui a quelques analogies avec la race de Cro-Magnon.

Passant à l'examen des détails, nous constatons sur le sujet 4, les caractères frappants de la race des oasis. Face longue, nez retroussé, aplati, front bas et droit, pommettes très saillantes,

lèvres grosses. Une note au bas de l'observation ajoute : sourcils arqués, visage aux pommettes formant une forte saillie et s'amincissant brusquement jusqu'à un menton pointu.

Le numéro 18 semblerait plutôt se rapprocher de notre type dolichocéphale, leptorhinien, etc., etc.

Nous ne pouvons songer à reproduire toutes ces statistiques locales dont certaines comprennent une soixantaine d'individus, aussi nous sommes-nous contenté d'un exemple et nous bornerons-nous dans la suite au simple énoncé des conclusions qu'il nous a paru possible de tirer. Passons maintenant à l'étude descriptive de chacun des types.

XII

TYPE BRUN BRACHYCÉPHALE OU DE DJERBAH (N° 1)

Caractères physiques. — La taille mesurée sur 171 individus provenant sans triage de toutes les localités brachycéphales s'élève à 1^m,650, juste à la moyenne par conséquent, mais ce chiffre est probablement trop fort, si l'on songe que dans ce total il y a un nombre considérable de métis et que presque tous les autres éléments ethniques du pays sont de taille plus élevée; nous pourrions donc plus justement dire : Taille un peu au-dessous de la moyenne; crâne brachycéphale (moyenne 81,68 pour toute la population de Djerbah) avec maximum individuel de 88,13. Nez d'une mésorhinie peu accentuée, variant de 74 à 69 dans les moyennes locales, avec une moyenne de 71,24 sur 146 individus, toujours bien entendu en prenant en bloc la population des villages brachycéphales et sans élimination des métis leptorhiniens. Angle facial de Cuvier très élevé, atteignant le chiffre des brachycéphales français et supérieur de 1 et 2 degrés à celui des autres races tunisiennes.

Si nous prenons pour type de la race les indigènes de Djerbah, l'ensemble peut se décrire ainsi (voir planche XII, fig. 1) : Crâne court, globuleux, arrondi, à occiput aplati. Front droit, élevé, bosses frontales hautes, en général assez écartées l'une de l'autre. Glabellule absolument effacée, échancrure du nez habituellement peu accusée. Nez court, droit, peu saillant, un peu empâté du bout, de largeur plutôt faible, mésorhinien, plus par son peu de hauteur que par sa largeur. Le plan inférieur

du nez regarde légèrement en avant, narines bien faites et petites. Bouche assez grande aux lèvres épaisses, menton arrondi. Ensemble de la figure plat, et très élargi au niveau des pommettes, sans pourtant que cette saillie soit exagérée. Face très large à la hauteur des arcades zygomatiques, en forme d'ovoïde renversé par rapport aux diamètres bi-orbitaire et bi-goniatique, mais d'un contour doux et arrondi. Sourcils épais, recourbés sans être arqués, *se rejoignant souvent à la glabella*. Les yeux sont bruns, grands, présentent la forme européenne ordinaire et sont séparés par un espace interorbitaire faible. Oreilles de dimensions moyennes à lobule bien formé. Dents belles et peu sujettes à la carie, mais larges, ternes, et ne ressemblant en rien aux superbes dents des Arabes.

Couleur. — Peau de teinte claire variant entre les n^{os} 25 et 26 de l'échelle dans ses parties couvertes. Cheveux noirs ou bruns très foncés, ternes et droits, sans être raides. Barbe et système pileux en général peu développés. Sous ce rapport je crois utile d'insister un peu. Se basant sur un passage mal cité du *Périple* de Scylax, plusieurs auteurs ont prétendu que les anciens Lotophages de Djerbah étaient blonds, et j'ai dans divers travaux, qu'à l'heure actuelle les Djerabi étaient blonds. Ces deux assertions sont inexactes. Scylax dit § 110 que les *Byzantes* sont ξανθοί; or, les Byzantes, habitants du Byzacium, sont les indigènes de la région de Sousse; de plus ξανθοί veut aussi bien dire blancs (par rapport aux races basanées du Sud) que blonds. Quant aux indigènes de Djerbah, ils ne sont pas blonds, mais *bruns* comme les Celtes de France. Je n'y ai pas noté de blonds véritables; mais des cheveux châtains dans la minime proportion de 7.32 o/o, le reste étant brun ou noir. Les yeux réellement clairs y sont encore en moindre nombre.

Les proportions du corps les rapprochent des races européennes. Ils ont le thorax large, la taille plus épaisse que les autres Tunisiens, et la grande envergure sensiblement plus forte.

En somme, n'était l'effacement de la glabella, ils seraient absolument comparables aux brachycéphales du centre de la France. J'ai dû pourtant m'arrêter à cette conclusion pour les raisons suivantes. A Djerbah, où le type est le moins métissé, la glabella est nulle, dans la proportion de 82 o/o. A Kalaa

et à Lemta, où le métissage est plus grand, cette proportion descend à 44 o/o. Aux Mâtmatas, au contraire, la glabellie était généralement accentuée, du moins sur les quelques sujets que j'ai observés. Mais sur ces points il y a eu un profond mélange avec deux types à glabellie manifestement saillante, à Kalaa avec la race dolichocéphale leptorhinienne, aux Mâtmatas avec la race des oasis. Nous ne voyons en Tunisie aucun autre élément à glabellie effacée, et ce caractère se retrouve plus ou moins marqué partout où nous rencontrons un noyau de population brachycéphale ou voisine de la brachycéphalie.

Ajoutons encore, pour terminer cette description, une tendance à l'obésité dans l'âge mûr.

Caractères moraux. — Les particularités les plus saillantes sont l'activité, le goût du négoce, du déplacement, et des tendances particularistes accentuées. En Tunisie, l'indigène de Djerbah se rencontre dans toutes les grandes villes, Tunis, Sousse, Sfax, Bizerte, il y garde avec le juif le monopole du commerce; mais alors que l'Israélite sera plutôt orfèvre, courtier, changeur, les Djerabi se spécialiseront plutôt dans la vente des étoffes, des armes, des poteries.

Dans leur île ils s'occupent de culture, de pêche, tissent des étoffes de laine et de soie très renommées dans le pays. Ce sont en somme les Mzabites de la Tunisie. Autrefois ils étaient pirates et sont encore aujourd'hui relativement belliqueux. Aux environs de Sousse, Kalaa seule s'est défendue en 1881.

Au point de vue religieux, les Djerabi sont de la secte ibadite, de purs hérétiques par conséquent, puisqu'ils n'appartiennent à aucune des quatre sectes reconnues. C'est à juste titre qu'ils ont été appelés parfois les protestants de l'islamisme; aussi les véritables musulmans les tiennent-ils en assez médiocre estime et les qualifient-ils de *Khammès*, c'est-à-dire *cinquièmes*. C'est d'ailleurs pour eux un nouveau point de ressemblance avec les Mzabites, qui sont également ibadites.

Enfin un dialecte berbère, apparenté au tefinagh des Touaregs, au chaouia, au zenatia et au chelha, y est encore usité. Chose assez curieuse, il paraîtrait, d'après Venture⁽¹⁾ qu'il y a un siècle, cette langue se parlait encore à Monastir, c'est-à-dire

(1) Venture de Paradis, *Grammaire et dictionnaire abrégé de la langue berbère*, rev. par Am. Jaubert. Préface, p. xvii, Paris, 1844.

à quinze kilomètres de Lemta et de Seiada, ce petit centre de brachycéphales que nous retrouvons aux environs de Sousse, et où, à l'heure actuelle, la seule langue usitée est l'arabe.

Aussi de tout temps l'île de Djerbah a-t-elle été considérée en Tunisie comme un centre distinct réputé berbère pur, par rapport au reste de la population. On peut même ajouter, qu'aussi haut que nous remontions, les historiens sont unanimes à différencier les *Lotophages* de Meninx et du littoral avoisinant, du reste de la population libyenne. Il est donc vraisemblable que l'arrivée des brachycéphales dans l'Afrique du Nord est très ancienne, et en tous cas antérieure au moins à 500 avant notre ère.

Aire et répartition de la race. — En Tunisie son principal foyer est Djerbah, où grâce à un isolement relatif, le type et la langue sinon l'écriture primitifs se sont conservés relativement bien.

Hors de là, nous le retrouvons d'abord en montant vers le nord, non loin de Sousse, où il forme deux groupes séparés, l'un à quinze kilomètres au nord, l'autre à quarante kilomètres au sud de cette ville. Le premier a pour centre la petite ville de Kalaa Kebira, dont l'indice céphalique s'élève à 80,81. Les villages voisins se métissent de plus en plus au fur et à mesure qu'on s'en éloigne, Kalaa-Srira 80,17; Akouda 79,49; Ouled-Laya 79,10; Hamam-Souza, 78,85; Zaouiet-Souza, 77,84; Sidi-Bou-Ali, 17,73, etc. Le second centre est formé par la petite ville de Kesser-el-Hal et les bourgades de Seiada et de Lemta avec un indice céphalique décroissant de 79,58, 79,01, 78,74, s'abaissant progressivement à mesure qu'on s'éloigne, Djemal 77,45, Moknine 77,16 pour arriver à 76 et 75 à Teboulba, Bembla, M'Kalta, etc., etc. Chacune de ces régions brachycéphales est également un centre de petite taille et de mésorhinie (voir les cartes). Voir aussi le graphique 1 (pl. X) pour la répartition des indices céphaliques. D'une manière générale on peut dire que tout le Sahel, c'est-à-dire la région qui s'étend de l'Enfida (au nord d'Hergla) à Sfax, est profondément pénétré de sang brachycéphale. Nous y ajouterons en outre les fles Kerkennahs qui sont voisines, mais où ce type se retrouve encore avec assez de netteté. Un simple coup d'œil sur la carte ethnographique IX en rendra compte (régions teintées en rose ou en grisé rose, suivant l'importance numé-

rique de la race dans la région). Toutes les autres races tunisiennes sont dolichocéphales, à l'exception des blonds ; leur indice s'élève à 73 ou 74. Or, dans le Sahel, jamais la dolichocéphalie ne s'abaisse à plus de 75, lorsque la série est suffisante, car je ne fais pas entrer en ligne de compte les quelques localités dont le total est trop faible et par conséquent douteux. Il est donc évident que partout l'influence brachycéphale s'y fait sentir en élevant la moyenne du chiffre de l'indice céphalique.

D'ailleurs la configuration du pays s'y prête, c'est une plaine traversée de légères ondulations, bien cultivée et d'une excessive fertilité, lorsque les pluies ne manquent pas. C'est même chose surprenante que dans ces conditions des types ethniques aient pu vivre côte à côte sans se fondre complètement. En tous cas, la fusion partielle existe ; car il existe aussi bien des représentants du type dolichocéphale à Kalaa, que des brachycéphales à Zramedine ou à Menzel. De la sorte nous trouvons dans cette région une population mixte où s'enchevêtrent les caractères propres aux deux races.

Aux Kerkennahs le mélange est plus intime ; toutes les races de la régence semblent s'y être donné rendez-vous, peut-être parce que de tous temps cette île a servi de lieu de relégation et, sans vouloir parler de Sempronius Gracchus qui dut y expier ses relations trop intimes avec la grande Julie, fille d'Auguste, de nos jours c'était sur ce point que le gouvernement beylical se débarrassait des femmes adultères et des filles publiques, sans doute quand elles avaient cessé de plaire ; car ordinairement ni les Tunisiens ni leurs gouvernants n'ont passé pour avoir sur la continence les principes de Scipion l'Africain. Quoi qu'il en soit, la population des Kerkennahs semble contenir une notable proportion de brachycéphales ; la taille y est faible, 1^m,651, et l'indice céphalique s'y élève à 78,3.

Nous trouvons un nouveau centre, mais très métissé de ce type, aux environs de Bizerte ; là, sur une bande de littoral allant de cette ville à l'embouchure de la Medjerdah, existe une région entièrement comparable au Sahel des environs de Sousse, aussi bien aux points de vue agricole et topographique que sous le rapport de la population. Les villages y sont nombreux, riches, et la campagne bien cultivée. De même les cartes nous y montrent réunis les trois caractères habituels : taille faible,

indice céphalique mésaticéphale et de ça de là la tendance à la mésorhinie. Les mêmes races s'y retrouvent en présence; mais, alors que les brachycéphales étaient à peu près à égalité près de Sousse, ici ils ne semblent pas former plus du quart de la population. D'ailleurs, à première vue, la largeur relative de la face y est frappante, et c'est là un des caractères les plus apparents de notre type brachycéphale.

Reste enfin un point très important : la question de la région Sud. Déjà à propos de l'indice céphalique, nous avons longuement parlé du Nefzaouah, ce tapis d'oasis jeté sur la rive Est du grand chott. Nous avons montré qu'en dépit d'un mélange accentué de sang nègre, l'indice céphalique n'y atteignait que 77,5 et demeurerait mésaticéphale. Frappé en outre de la différence profonde de type que nous y observions, par rapport au Djerid, nous arrivions à cette conclusion que le substratum ethnique ancien du pays était la race brachycéphale¹.

S'il est positif que pour les historiens et les linguistes, toute question anatomique mise à part, les insulaires de Djerbah sont de purs Berbères, des Lemaia de la famille des Beni-Fatene, il est aussi vrai à leur point de vue que les Nefzaoui en sont d'autres. Tous les arabisants, et tous ceux qui se sont occupés des origines berbères, s'accordent à les considérer comme un des plus vieux, des plus importants et des plus authentiques rameaux de ces familles. Il est donc curieux d'y retrouver en dépit des croisements et du sang noir, cette tendance à la brachycéphalie alliée d'ailleurs à une légère diminution de la taille² (toujours par opposition avec le Djérid). Resterait toutefois à savoir si l'assimilation de la race originelle au type de Djerbah est entièrement permise. Nous le croirions volontiers pour notre part, mais la chose est bien difficile à établir à l'heure

(1) On a supposé d'après un passage de Diodore de Sicile (XX-LVII-5), que les indigènes basanés du Nefzaouah pourraient nous représenter les anciens Asphodéodes qui se rapprochaient, d'après cet auteur, des Ethiopiens par la couleur de leur peau. Voir à ce sujet : Tissot, *Géographie de la province d'Afrique*, p. 444. Sous ce rapport, il faut bien le dire, les indigènes du Djérid sont dans les mêmes conditions. Il est donc difficile de conclure.

(2) Cette remarque semble d'ailleurs pouvoir s'étendre à plusieurs des groupes algériens qui parlent encore la langue dite berbère, sauf toutefois, semble-t-il, les Touareg. Beaucoup se distinguent par une légère tendance à la brachycéphalie.

actuelle et demanderait des recherches délicates et plus étendues que celles que nous avons pu faire : nous nous bornerons donc à la signaler à l'attention des explorateurs futurs.

Nous leur recommanderons en même temps l'étude du plateau des Mâtmatas, question étroitement liée à la précédente et sur laquelle, à notre vif regret, nous ne pouvons donner qu'un rapide aperçu.

A environ quarante-cinq kilomètres du rivage, un peu au sud de Gabès, au point où le golfe s'arrondit et prend la direction Ouest-Est, s'étend une chaîne de montagnes d'une hauteur variant entre 200 et 600 mètres, qui court parallèlement au rivage sous divers noms pour se terminer en Tripolitaine. Ses contreforts viennent mourir en pente douce sur la Méditerranée au Nord et sur les dunes de sable à l'Ouest et au Sud. Ce massif assez large, forme une succession de plateaux, qui, au dire des officiers qui y ont fait la colonne de 82, seraient un véritable petit Tell tunisien. Ils portent, en allant du Nord au Sud, les noms de plateaux des Mâtmatas, de Toujane et des Ahouaya. Dans le premier d'entre eux, on trouve des stations de véritables troglodytes.

Les villages sont composés de grottes creusées de main d'homme au flanc de la montagne, affectant en général la forme d'une salle circulaire à laquelle on accède par un étroit couloir, et qu'éclaire un trou percé au sommet ¹.

La famille entière s'y trouve réunie ; chaque fois qu'un mariage vient y constituer une fraction nouvelle, on lui creuse une demeure semblable prenant ouverture sur la première salle, qui reste comme le véritable foyer de la maison. Aussi chacune de ces habitations est-elle composée de chambres multiples qui font de la montagne une véritable ruche. Les principaux villages troglodytiques sont, du nord au sud, Chemlali, Joudiig, Hadège, Moursa, Techin et Riba. On a fait remarquer à leur sujet que l'ancien nom romain du pays, l'Ifrikia, dont nous avons fait Afrique, pourrait bien avoir pour origine le mot berbère *ifri* (en libyque □ □) qui veut dire caverne, et de plus Hérodote rapporte que « les Garamantes font la chasse aux Troglodytes ».

(1) Je dois ces détails à l'obligeance du général de La Roque, qui a longtemps commandé la subdivision de Gabès, et que ces questions intéressaient vivement.

(2) Hérodote, l. IV, ch. CLXXXIII.

Je n'insisterai d'ailleurs pas. J'ai pu examiner environ une dizaine d'individus de cette curieuse population, mais sans pouvoir en mesurer plus d'un (pl. XII, phot. 2); deux d'entre eux, auxquels j'ai pu faire découvrir la tête sous un prétexte médical, m'ont paru l'un brachycéphale, l'autre mésaticéphale. Tous avaient une taille au-dessous de la moyenne, la face large, osseuse, le nez droit ou légèrement convexe, en général court, les pommettes saillantes, l'œil vif, la physionomie ouverte et sympathique. Ils semblaient vigoureux et bien musclés, comme tous les montagnards du reste. Nous n'oserions conclure sur un examen aussi superficiel : mais si l'ensemble de la population se rapproche des sujets que nous avons vus, nous croirions volontiers à un fond primitif de brachycéphales auxquels se serait surajouté un type que nous décrirons plus loin sous le nom de race des oasis.

Voici d'ailleurs les documents recueillis sur le seul que nous ayons pu mesurer. (Voir pl. XII, fig. 2.)

Diam. ant. post. max., 178; transv. max., 143; front min., 106; biorb. ext., 120; biocul. ext., 94; biocul. int., 33; largeur de l'œil, 30,5; diam. bizyg., 133; biang., 128; haut. du nez, 39; larg., 31; haut. de la tête, 208; angles faciaux de Cuvier, n° 1, 54,5, n° 2, 56,5, n° 3, 58; taille, 1^m,58; tronc, 0^m,55; ind. céph., 80,33; ind. nasal, 79,48.

Ajoutons qu'il ne nous a pas paru mal représenter le groupe de ses concitoyens, au moins autant qu'il est permis de juger à distance et d'après ses souvenirs ¹.

En somme, il y a là un point très intéressant à étudier complètement; à mon vif regret, le pays n'étant pas occupé à poste fixe par nos troupes, je n'ai pas eu occasion de m'y rendre et n'ai, quel qu'en fût mon désir, pu jamais arriver à me renseigner d'une façon *anatomique* satisfaisante à leur sujet. En effet, lorsqu'on questionne à ce sujet ceux qui ne font pas de l'ethnologie une étude spéciale, les réponses sont toujours nettes et catégoriques, jamais un doute. Tous les indigènes sont des Arabes et rien de plus, ou bien l'on vous dit : « ce sont de vrais Berbères, » ce qui n'est pas plus précis.

(1) Cet homme, engagé volontaire aux tirailleurs, a été mesuré et photographié en 1886; j'avais vu les autres à Gabès en 1884 et à Kebilli vers la même époque.

Berbères, soit : incontestablement les Mâtnatas le sont ; comme les Lemaia de Djerbah ils sont une fraction des Beni-Fatene et historiquement même ils sont réputés tels. D'ailleurs aucun, dans les types que j'ai observés, ne présentait trace de métissage arabe ; mais à quelle catégorie de Berbères les rattacher anatomiquement, c'était autre chose, et chacun semblait surpris d'une question aussi extravagante. Concluons donc par un gros point d'interrogation.

Nous ne pouvons terminer l'étude des brachycéphales tunisiens sans signaler leurs analogies avec certains groupes algériens dont l'un récemment étudié par notre collègue et ami le Dr Amat, et par M. Elisseïef¹ ; nous voulons parler des Mzabites. Les Beni-Mzab, comme les Djerabi, ont la prétention de représenter seuls la race berbère dans sa pureté originelle ; ils parlent un dialecte berbère et pratiquent la religion ibadite.

Les mesures et la description qu'en donne le Dr Amat permettent de les rattacher à notre type brachycéphale, avec cette restriction toutefois qu'ils seraient, quoi qu'ils en disent, moins purs et plus métissés par des éléments dolichocéphales qui restent à déterminer.

L'indice céphalique s'y élève à 77,3 avec écarts maximum de 71,5 à 84,7 ; M. Elisseïef arrive au chiffre voisin de 78. La seule étendue de l'écart suffirait à indiquer le métissage ; à Djerbah nous allons de 73 à 88, à Kalaa de 72 à 87. Le front et la face sont larges, l'angle facial élevé, la taille petite, 1^m,62. Par malheur, nous ne pouvons accepter l'indice nasal trouvé par M. Amat, qui est extraordinairement fort pour une moyenne : Hauteur maximum, 56 ; largeur maximum, 34 ; indice nasal, 60,4 ; surtout si l'on remarque que dans les proportions de la face, la longueur de la racine à la base du nez, trouvée par M. Amat, n'est que de 24² (je dis bien vingt-quatre), cette différence absolument colossale doit nous mettre en garde contre le procédé employé². Ajoutons que la largeur prise au compas glissière concorderait au contraire exactement avec

(1) Voir *Revue anthrop.*, 1886, p. 352.

(2) Ch. Amat, *Les Beni-Mzab*, *Revue d'anthrop.*, 1884, p. 644.

(3) J'ajouterais que j'ai vu en Tunisie une douzaine de Mzabites, généralement employés comme masseurs dans les bains maures ; j'ai toujours été frappé de leur nez court.

celle de nos 1,354 Tunisiens qui est de 34,5. En outre de toutes les moyennes d'indice nasal connues, la plus leptorhinienne, celle des Kymris français, n'atteint que 62,98. Les Mzabites seraient donc bien plus leptorhiniens que les Kymris, ce qui me paraît inadmissible. En revanche, comme nous le disions, la taille et l'indice céphalique suffisent pour mettre à part les Mzabites et en faire un groupe entièrement différent des autres Algériens, à l'exception des Chaouias de l'Aurès, autre rameau d'une souche historiquement et linguistiquement berbère, mais mêlé de blonds et, disons-le de suite, de la majorité des Kabyles. Au contraire, par ces deux caractères, les Mzabites et les Chaouias se rapprochent des brachycéphales tunisiens.

	Taille.	Ind. céph.
Tunisiens.	1,650	81,3
Chaouias	1,643	77,1
Mzabites	1,620	77,3

Raisonnons en effet la question. En Tunisie nous trouvons un seul élément brachycéphale à 81, et peut-être quelques blonds d'une mésaticéphalie voisine de 77; toutes les autres races sont dolichocéphales entre 72 et 74. En Algérie toutes les mesures connues ne nous montrent que des dolichocéphales vrais de 72 à 74 et des taches mésaticéphales à indice 77, disséminées un peu partout où l'on retrouve des populations que précisément les linguistes et les voyageurs appellent des Berbères purs; en un mot, des populations qui à première vue diffèrent assez comme type de celles qui les environnent, pour avoir toujours appelé l'attention des uns et des autres, même après un examen superficiel.

Djerbah	81,3
Kalaa (et environs).	80,8
Kesser-el-Hal (et environs)	79,6
Bizerte (et environs)	77,1
Mzabites (Amat).	77,3
Chaouias (Sériziat).	77,1
Kabyles (divers).	76,8
Kabyles (Prengruber).	76,4

Quoi qu'on puisse supposer de leur origine première, sur laquelle d'ailleurs personne ne sait rien, il faut leur reconnaître

un caractère commun. Leur indice céphalique est *moins dolichocéphale* que celui du reste des populations tunisiennes et algériennes. Le fait est brutal, il n'y a pas à le contester, mais à l'expliquer.

Donc, puisque aucune des autres races voisines n'a pu produire cet abaissement de l'indice céphalique, c'est qu'il appartient en propre à ces populations, c'est que chez elles existe un élément brachycéphale primitif.

Il va sans dire que sur celui-ci se sont exercées bien des influences étrangères, plus puissantes en Algérie qu'en Tunisie, en Kabylie qu'au Mزاب, mais insuffisantes pourtant pour anéantir le type primitif à tête courte.

En Tunisie, nous avons déjà constaté des cas analogues. Alors qu'à Djerbah les brachycéphales ont la majorité, à Bizerte où l'indice n'est plus que de 77, ils ne forment plus que le quart de la population actuelle, et si l'on ne connaissait d'autre part la présence d'une race brachycéphale vraie dans le pays, on ne pourrait deviner de prime abord la part qu'elle prend dans l'ethnologie locale de cette région.

Il en est identiquement de même en Algérie, les croisements sont intervenus, le type s'est modifié en conséquence, mais en conservant malgré tout un cachet tout particulier suffisant pour le différencier à première vue.

Il faut également bien remarquer une chose. Près de Sousse, en séparant village par village, nous avons pu trouver de petits noyaux brachycéphales isolés ; si nous faisons de tous les indices recueillis dans la région une série unique, nous tomberions à une moyenne de 77 comme au Mزاب et comme en Kabylie.

Or, qu'a-t-on fait jusqu'ici dans ces deux populations? On a mesuré l'ensemble indistinctement, sans s'inquiéter de rechercher si deux localités voisines ne présentaient pas de différences appréciables. En raisonnant par analogie, il est évident que si, en pays de plaine, dans le Sahel de Sousse, sans barrières naturelles, deux races ont pu se maintenir vis-à-vis l'une de l'autre sans se fondre complètement, en pleine montagne dans les massifs de la Kabylie ou de l'Aurès, le même phénomène a non seulement pu, mais dû se produire.

Le jour où quelque anthropologiste voudra bien se donner la peine de faire dans ces régions ce que nous avons fait en

Tunisie, il y a gros à parier qu'il obtiendra des résultats conformes aux nôtres, découvrant ici des ilots brachycéphales, là des points habités par d'autres types et entre eux tous les degrés intermédiaires. Peut-être même y rencontrera-t-il de nouveaux éléments, restes de populations primitives actuellement cantonnées dans quelque vallée ou sur quelque pic inaccessible, des blonds par exemple.

En tous cas, il est évident pour nous qu'il trouvera des noyaux brachycéphales. Tout le fait pressentir : non seulement l'indice céphalique, mais même la taille.

Nous savons en effet qu'elle est au-dessous de la moyenne dans nos régions brachycéphales de Tunisie, or précisément Mzabites et Chaouias sont petits : 1^m,60 et 1^m,64, les Kabyles eux-mêmes, pris en bloc, ont 1^m,67, taille certainement plus élevée, mais pourtant inférieure à celle de nos deux principales races dolichocéphales qui ont toutes deux 1^m,68 au moins.

Je ne puis en dire autant de l'indice nasal, M. Amat ayant certainement employé un procédé défectueux qui nous donne pour ses Mzabites un chiffre absolument inadmissible, et la leptorhinie de 66,8 trouvée par M. Prengruber pouvant n'être due qu'au mélange de races que nous constatons en Kabylie, et se trouvant d'ailleurs voisine de ce que nous donnerait la moyenne de notre zone du littoral Est où les deux éléments brachycéphale et dolichocéphale sont en présence.

En revanche, les caractères descriptifs concordent de tous points. Reportez-vous d'abord à la description générale du type pour laquelle nous nous sommes surtout guidés sur les insulaires de Djerbah; puis voyons rapidement quelles sont les conclusions que M. Amat tire de l'étude des populations du Mzab?

« Les Mzabites, dit-il, sont petits, trapus, orthognathes modérés; ils ont le teint mat, les cheveux, la barbe et les yeux bruns. Le visage est grossièrement ovale, long ¹, large, aplati, aux pommettes légèrement saillantes. Le front élevé, large, sensiblement vertical, présente à sa base une faible dépression.

(1) Je ne puis accepter cette conclusion. La hauteur totale de la tête, d'après M. Amat, est chez le Mzabite de 205 millimètres; or 280 Français de toutes races ont 219,5, et 340 Tunisiens, 213,6. Leur tête est donc courte d'une manière absolue.

Les crêtes sourcilières garnies de poils nombreux sont saillantes (ajoutons que comme chez les Djerabis les sourcils tendent à s'entrecroiser à la racine du nez 35 fois sur 50), le nez échancré à sa racine, un peu busqué, se prolonge au-dessous du plan des narines ¹. La bouche est grande, bordée de lèvres un peu épaisses, les oreilles développées se tiennent écartées de la tête, la main est petite et le pied grand. »

Nous ne divergeons que sur deux points, la saillie des crêtes sourcilières d'une part et la forme du nez de l'autre. Mais ces deux caractères tiennent certainement au métissage. A Kalaa et à Lemta les crêtes sourcilières bien marquées deviennent déjà presque la règle, en raison du croisement par le type leptorhinen, ici, étant surtout donnée la forme du nez, nous croirions à un mélange d'éléments sémitiques, soit modernes, c'est-à-dire Arabes, soit anciens.

On peut en effet, sans y attacher d'ailleurs plus d'importance qu'il ne convient, rappeler la vieille tradition des Mzabites qui se prétendent descendants des Amalécites, chassés de Palestine par les Hébreux. Cette légende conserve peut-être le vague souvenir d'une origine orientale, commune patrie des brachycéphales. D'ailleurs en Syrie ceux-ci se retrouvent encore.

Cette vue serait encore confirmée par M. Elisseief qui considère les Mzabites « comme des Sémites ayant beaucoup d'analogie avec les habitants de la Palestine méridionale et avec les Juifs. »

En Kabylie d'autre part, M. Topinard a été frappé également de l'aspect tout particulier de l'ensemble de la population. Après avoir parcouru le nord des provinces d'Oran et d'Alger et s'être fait l'œil aux types qu'il rencontrait sur sa route, il arrive en Kabylie, et s'étonne d'y trouver des types absolument différents de tout ce qu'il a vu jusque-là, relativement laids et dont il donne la description suivante :

Quatrième type de M. Topinard². « Rare ou absent dans les tribus arabes, il est si commun dans la grande Kabylie que je

(1) Nous ne croyons pas que ce caractère soit très accentué, car M. Amat dit, p. 626 : « Dos du nez rectiligne, 8, *légèrement* convexe, 42. » D'ailleurs, le fait du prolongement au-dessous des narines, fait de cette forme du nez plutôt un nez très légèrement aquilin qu'un nez busqué, ce dernier ayant un plan horizontal.

(2) Topinard, *Les Types indigènes de l'Algérie*, Bull. Soc. Anthr., Paris, 1881.

lui donnerai d'emblée l'épithète de Kabyle. Il diffère radicalement de ceux qui précèdent et se reconnaît avec la plus grande facilité. »

Tel est absolument mon avis pour les brachycéphales tunisiens.

« Visage ovale et régulier, *mais court*, à côtés parallèles dans la moitié supérieure, tantôt parallèles, tantôt obliques vers le menton dans la moitié inférieure.

« En outre, visage sensiblement aplati, quelquefois beaucoup, souvent élargi au niveau des pommettes qui sont assez développées. Arcades sourcilières et glabelle développées sans excès.

« Nez caractéristique, bas, ou si l'on préfère, court dans le sens vertical, large, un peu aplati dans son ensemble, il est mésorhinien. Sa ligne du dos, très oblique en avant, est droite ou concave. Sa pointe se retrousse même un peu, les ailes du nez, sans être grossières, sont empâtées. Avec cela les yeux sont petits, le menton rond et pointu. »

En somme, c'est là la description presque exacte du type de Djerbah, atténué toutefois, comme on pouvait le pressentir a priori, par des croisements.

Quant à la nature de ceux-ci, nous pouvons la deviner avec quelque certitude. En quoi cette description s'écarte-t-elle de la nôtre ? Par les points suivants : le menton parfois pointu, la saillie modérée des arcades sourcilières et de la glabelle, enfin par la forme parfois concave et même retroussée du nez. Or il est un de nos types pour lequel ces particularités sont caractéristiques, le type III ou des oasis (voir plus loin p. 309). Il est donc probable que M. Topinard a rencontré une population où s'étaient mêlés en notable proportion nos brachycéphales et notre type III.

Nous le croirions d'autant plus volontiers qu'il signale à titre de jalon et comme étant selon lui « le type kabyle pur de tout mélange » un type caractérisé par « le visage rond, plein, et les pommettes saillantes » ce qui semblerait s'accorder encore mieux avec notre description.

D'ailleurs, ayant depuis fait examiner à M. Topinard les photographies de brachycéphales apportées par nous, il nous a de suite déclaré retrouver en elles l'aspect exact de ce qu'il avait constaté en Kabylie, notamment chez notre Mâtmata (pl. XII, fig. 2).

Rien d'étonnant à cela, on se souvient que précisément nous

regardions les Mâtmatas comme des métis des types brachycéphale I et dolichocéphale III, c'est-à-dire des deux éléments que nous soupçonnons, de par la description de M. Topinard, réunis en Kabylie.

Toutefois nous n'oserions trancher absolument la question ni affirmer d'une manière catégorique que la réunion de ces caractères soit le produit d'un mélange de races. Peut-être existe-t-il un type particulier chez lequel ils seraient normaux pour ainsi dire et qui réunirait les Kabyles et les Mâtmatas. Nous ne le croyons pas, mais pour conclure, il faudrait de nouvelles recherches.

En Kabylie également, un autre observateur, M. C. Sabattier¹, distingue deux types bruns, tous deux dolichocéphales il est vrai, l'un de haute taille, 1^m,699, l'autre de petite, 1^m,569. Ce dernier, dont malheureusement M. Sabattier se borne à donner la description sans l'appuyer de mesures, est certainement assimilable à l'une des deux petites races de Tunisie, reste à savoir à laquelle. Le fait brutal de la dolichocéphalie semblerait d'abord trancher la question et tendre à l'assimilation à la race d'Ellèz que je décrirai plus loin. Mais, comme je l'ai dit, il y a dolichocéphalie et dolichocéphalie, et dans la description de M. Sabattier quelques points me feraient croire qu'il s'agirait plutôt de populations voisines de mes brachycéphales. Quand cet auteur publiera ses résultats numériques, le chiffre seul de l'indice céphalique, pour les raisons que j'ai données précédemment, tranchera la question ; s'il est égal à 76 ou plus, 77, 78, ma supposition se confirmera, s'il atteint au contraire 75 ou 74 la proposition sera renversée, et il faudra songer au type d'Ellèz.

Or voici les passages de ce travail qui me portent à cette idée : « Les variations individuelles de l'indice céphalique sont considérables et vont de la *sous-brachycéphalie* à la dolichocéphalie, ce résultat étonne d'abord, car l'aspect général de la tête est sensiblement rond et laisse croire à une brachycéphalie vraie. » Il en résulte donc qu'il y a dans cette population des *sous-brachycéphales* (80 à 83,3). Quant à la largeur de la face, elle est normale dans les deux types.

(1) C. Sabattier, *Bulletin de la Société anthropologique de Paris*, 1882, p. 889.

Continuons. « L'aspect général est celui d'un homme petit, assez charnu, à os faibles et arrondis..... La face est absolument glabre..... Les dents sont belles, blanches, courtes, serrées et normalement implantées. Le nez est de hauteur et de largeur moyennes. Les arcades zygomatiques *ne sont point apparentes* et le menton *est peu saillant*. »

Les points que j'ai soulignés me paraissent plutôt s'accorder avec les caractères du type de Djerbah qu'avec ceux de la race d'Ellèz, en tous cas en l'absence des chiffres, le doute est permis et je ne veux pas insister. (Voir chapitre xv.)

Nous ne pouvons quitter la Kabylie sans rapporter aussi ce qu'en disait Henri Martin ¹.

Après avoir signalé des Kabyles blonds aux yeux bleus « disséminés çà et là » il s'exprimait en ces termes :

« Le type brun *qui domine* dans la grande Kabylie du Djurdjura ressemble singulièrement en majorité au type français brun. Si l'on habillait ces hommes de vêtements européens, vous ne les distingueriez pas de paysans ou de soldats français.

« Quant à la majorité, à ceux qui paraissent être les vrais Berbères, je croirais qu'ils sont de race aryenne et qu'ils sont arrivés en ce pays longtemps avant la venue des Celtes et des autres Aryens en Europe. »

Et plus loin il ajoutait : « J'ai vu de beaux types de vieilles femmes au profil et aux allures sculpturales, qui me rappelaient celles du canton de Guérande et celles des Vosges. »

« Il y a parmi les Berbères des brachycéphales ; je croirais volontiers que les brachycéphales bruns sont des Ligures. Libyens et Ligures paraissent avoir été originairement de la même race. »

Ces passages nous semblent remarquables, notamment l'assimilation descriptive établie entre les femmes kabyles et les Vosgiennes. Le type vosgien est en effet essentiellement brachycéphale, l'indice moyen du département atteint presque 87, il comporte un visage plat, large, rond, aux pommettes saillantes, au menton arrondi, et un nez dont l'indice est très voisin de la mésorhinie ; type très analogue en somme à celui qui caractérise nos brachycéphales.

(1) H. Martin, *Bull. Soc. d'anthropologie de Paris*, séance du 19 mai 1881.

Quoi qu'il en soit, au milieu d'influences diverses, au Mزاب, comme en Kabylie, nous retrouvons un fond de population évidemment apparenté à nos Tunisiens de Djerbah.

Nous nous croyons donc autorisé à poser en principe général que partout où dans l'Afrique du Nord (exception faite, bien entendu, des Arabes vrais et des blonds) nous rencontrons chez une population sédentaire brune un indice céphalique égal ou supérieur à 76, il y a eu mélange de brachycéphales avec les autres éléments ethniques du pays. Ce mélange se reconnaîtra en outre par un abaissement de taille relatif et par la conservation de certains caractères d'ordre descriptif, tels que la largeur et l'aplatissement de la figure.

Cette nouvelle manière d'envisager la question sera la clef qui nous permettra de comprendre pourquoi jusqu'ici l'on a tant discuté sur la question berbère sans arriver à jamais s'entendre.

Les divers observateurs qui se sont livrés à cette étude ont tous, à l'exception de MM. Topinard et Sabattier, admis comme une vérité indiscutable, que la race berbère se composait uniquement de deux éléments, l'un blond, l'autre brun, mais ce dernier *unique*. Toutes les modifications qu'on pouvait constater devaient être attribuées au croisement avec les Arabes, les Turcs, les Européens ou les nègres.

On retrouvait d'autre part entre certaines tribus berbères un lien commun, la langue.

Il semblait donc fort légitime de faire un choix entre les tribus de cette race, parlant le berbère et de considérer de prime abord, comme représentant le type primitif dans toute sa pureté, tout groupe de population qui, par ses caractères physiques différerait nettement à première vue de tous les autres.

On était donc conduit à une sélection inconsciente.

En effet, ce principe étant admis, on regardait d'abord et à priori les habitants des villes et ceux des localités facilement accessibles comme de purs métis indignes de tout intérêt scientifique : mais comme cependant d'autre part on avait dans l'œil, si j'ose m'exprimer ainsi, l'impression générale donnée par ceux-ci d'un type à la figure étroite, au nez mince, en lame de couteau, il était fatal qu'on dût de prime abord remarquer l'existence sur certains points de populations à face large d'un type entièrement différent.

De plus celles-ci parlaient le berbère, elles étaient en majorité cantonnées dans des lieux d'accès difficile, la montagne en Kabylie et dans l'Aurès, le désert au Mزاب. La conclusion s'imposait. C'étaient là les véritables Berbères.

En conséquence, toutes les recherches portaient presque exclusivement sur deux grands groupes, les blonds d'une part, et de l'autre tous les éléments que nous rattachons aux brachycéphales métissés, Kabyles, Mزابites et Chaouïas. Quand par hasard une population donnait des chiffres différents, nul embarras, cela s'expliquait fort simplement par le croisement avec les nègres lorsqu'on était dans le Sud, avec les Européens ou les Turcs quand il s'agissait du Nord.

On avait donc créé une *race Berbère unique* absolument artificielle, non que Kabyles et Chaouïas ne soient pas des Berbères, au sens général du mot la chose est hors de discussion ; mais ils ne sont pas *les seuls* et véritables Berbères. Comme tous les autres, ils comprennent plusieurs éléments plus ou moins fondus mais dans des proportions différentes suivant les lieux et en plus une forte adjonction de brachycéphales qui leur donne leur faciès caractéristique et en a fait tant au physique qu'au moral des groupes absolument à part dans l'Afrique du Nord.

Quant aux autres types qui forment en somme la majorité de la population, on les éliminait de prime abord et sans discussion.

En somme, s'il est une conclusion à tirer de ceci, c'est que la méthode *à priori*, celle qui procède par un choix, quelque judicieux qu'il puisse sembler, peut conduire à des résultats absolument faux, et aussi qu'il faut être prudent, en ce qui concerne la langue parlée ; c'est une présomption et non un critérium.

Il reste à examiner un dernier point sur lequel, d'ailleurs, je serai bref. Pouvons-nous savoir à quoi correspondent dans les nomenclatures anciennes nos brachycéphales, quels noms leur donnaient les auteurs latins et grecs ; et, enfin, s'ils les distinguaient des autres populations libyennes ?

En ce qui concerne la Tunisie, il nous paraît évident que les indigènes de Djerbah, l'antique Meninx, et du littoral adjacent, ont toujours été considérés comme un type spécial. Hérodote, Strabon, Scylax, Pline, etc., parlent des *Lotophages* (ou Alachroens suivant Pline) qui habitent l'île des Lotophages et la

partie de la côte qui s'avance dans la mer. D'autr part, Diodore semble placer non loin de cette région ses *Asphodelodes* « dont la peau rappelle celle des Éthiopiens par sa couleur. » Les uns seraient donc très probablement les Djerabi actuels, les autres nos Nefzaoui au teint basané. Par malheur Lotophages et Asphodelodes sont de purs mots grecs et nous ignorons absolument quels pouvaient être les noms réels libyens de ces deux populations.

J'en dirai tout autant en Algérie des *Aurasii* ou habitants de l'Aurès et des *Quinquegentiens* de Kabylie, ces noms latins ne nous apprennent rien. Les Mzabites enfin sont relativement de nouveaux venus dans la région qu'ils occupent.

Les seuls noms de peuples ou de tribus antiques qui correspondent peut-être aux appellations réelles indigènes, dans la zone où actuellement il y a des brachycéphales, seraient les Nacmusii, les Bauares du mont Babor, les Chituœ, les Toduces et les *Suburbures* (première forme du mot *Berbère*) ; toutes occupaient la grande et la petite Kabylie actuelle. Il est en tous cas difficile, sinon impossible, de savoir à quelle race ou à quel type elles pouvaient répondre *anatomiquement*, car autrefois comme de nos jours le mélange et la juxtaposition des races ont dû exister.

XIII

TYPE BRUN DOLICHOCÉPHALE LEPTORHINIEN (N° II)

Sous cette appellation anatomique, nous rangerons l'élément ethnique qui semble prédominer numériquement dans l'Afrique du Nord, au moins dans sa partie nord orientale, la Tunisie.

J'avais hésité longtemps à l'admettre comme type à part et m'étais demandé s'il ne représentait pas simplement la résultante *fixée* du croisement d'une quelconque des races berbères indigènes (toutes plus ou moins mésorhiniennes) avec des éléments leptorhiniens, soit Européens comme toutes les races méditerranéennes, soit Sémites comme les Arabes, les Phéniciens et les Juifs ?

L'ensemble des faits observés m'a finalement convaincu que, même en admettant des croisements avec ces divers types, croisements qui d'ailleurs ont dû fatalement s'exercer indistinctement sur *toutes* les populations de l'Afrique du Nord,

à quelque race primitive qu'elles appartenissent, il était bien peu probable qu'il pût en sortir un type aussi net, aussi un et aussi répandu que celui dont nous nous occupons en ce moment. D'autre part ses analogies incontestables avec l'ensemble des races brunes dolichocéphales du bassin méditerranéen d'Europe, étaient aussi plus favorables à cette hypothèse qu'à l'idée d'un type métis local fixé. Je me suis donc cru autorisé à le mettre à part et j'en donnerai la description suivante :

Caractères physiques. — La taille prise sur 426 individus provenant de la zone leptorhinienne du Nord et de l'Est, à l'exclusion des nomades Arabes, s'élève à 1^m,669. Si considérant comme profondément mélangée de brachycéphales, et par suite comme atténuée au point de vue de la taille, la zone voisine de Sousse, nous nous en tenons aux environs de Mateur et du Kef, nous obtenons 1^m,681 sur 46 sujets. L'indice céphalique, dans la même région de Kef, donne 74,76 pour 56 individus; mais dans la plaine et surtout aux environs de Sousse et de Bizerte l'influence des brachycéphales a profondément modifié le type et abaissé la moyenne qui oscille dès lors entre 75, 76, 77 et 78 pour se fondre graduellement avec les chiffres brachycéphales vrais. L'indice nasal suit les mêmes lois; aux environs du Kef, il est en moyenne de 68,6, près de Sousse sensiblement de 69,8. Le nord de la presqu'île de Hammamet semble une des régions les plus leptorhiniennes.

L'angle facial, sur 100 sujets, est : Angle n° 1, 59,40; n° 2, 61,61; n° 3, 62,47; ce sont de tous les Tunisiens les plus mal partagés sous ce rapport, ils viennent même après la race des oasis, malgré ses croisements avec les nègres.

L'ensemble de la tête peut se décrire ainsi (voir pl. XII, fig. 3, 4 et 5) : Crâne allongé dolichocéphale vrai, mais plus en raison de sa grande longueur que de sa largeur qui est moyenne, élevé, présentant son sommet au milieu des pariétaux; front droit, un peu moins pourtant que les brachycéphales, bosses frontales basses et rapprochées; crête sourcilière et glabellum moyennement accusés, sourcils courbes ou droits assez bien dessinés. L'échancrure du nez est peu profonde, le nez long et droit (dans la proportion de 59,4 p. 100 contre 40,6 convexe ou légèrement convexe), jamais concave, son plan inférieur est horizontal; narines minces et bien dessinées, la bouche est moyenne, les

lèvres moins épaisses que celles des autres Tunisiens, le menton droit.

Vu de face, le visage est étroit, allongé, régulier, quoique un peu rétréci à sa partie inférieure, les pommettes sont à peine indiquées, l'ensemble n'est pas ovale, mais plutôt carré au niveau du maxillaire inférieur. Les yeux ne sont pas grands, mais bien ouverts, bruns, et d'un dessin agréable, l'espace interorbitaire large, les oreilles grandes et écartées de la tête.

La peau est claire (teintes 25 et 26) et les cheveux bruns très foncés, je n'ose dire noirs, car le seul véritable noir, le noir de jais, est plus spécial aux Arabes, et la couleur du cheveu de toutes les races berbères n'en a ni le brillant ni la teinte vraiment noire ; c'est en somme un brun presque noir.

Les proportions du corps ne présentent pas de particularités bien tranchées. Cette race se distingue cependant par sa face étroite, longue, son thorax plus court, sa taille mince à la ceinture et la petitesse relative du pied.

Aire et répartition du type. — C'est la race la plus répandue en Tunisie ; elle forme sensiblement à elle seule la moitié de la population sédentaire ; dès qu'on met le pied dans le pays, c'est la première que l'œil rencontre, plus ou moins mélangée, cela va sans dire. Du Nord au Sud aussi bien au Djérid qu'à Bizerte, à Sousse qu'au Kef on la rencontre, dans les villes, dans les campagnes, dans les tribus arabes les plus pures, elle s'est infiltrée partout ; plus affinée et plus élégante dans les villes, où ce type est parfois fort beau, il s'épaissit et devient rude et osseux chez les agriculteurs ou les bergers de la plaine au point qu'on pourrait hésiter à les rattacher à la même souche (comparer les deux sujets III et IV)¹. Sa grande diffusion fait aussi

(1) Je donne dans la planche photographique (fig. 3) le portrait d'un indigène de Teboulba, village voisin de Sousse. Il reproduit assez mal le type, sauf de face, et encore sous sa forme laide ; de plus, comme c'est la règle dans cette région, il est croisé de sang brachycéphale. Les deux photographies voisines, sont l'une, n° 4, celle d'un Kroumir, de la fraction Berbère de cette confédération, qui donne une idée plus exacte des dolichocéphales leptorhiniens. Quant au n° 5, c'est un indigène dont j'ignore la provenance, mais qui rend très bien le type de cette race, vu de profil. J'aurais désiré pouvoir donner de meilleures reproductions de ces divers types : par malheur, j'ai dû faire à Sousse toutes mes photographies, ce qui m'a forcé à prendre uniquement ce que j'avais à ma disposition dans cette ville, et dans certains cas seulement des à peu près (notamment fig. 8, race d'Ellèz et fig. 11, race mongoloïde).

que le type pur est rare à rencontrer et que la détermination des caractères descriptifs qui lui sont propres est délicate ; on ne peut guère procéder que par exclusion.

En somme, les régions où la race est le plus pure sont certains points de la Kroumirie, les environs du Kef avec la montagne de la région Nord-Ouest et la presqu'île de Hammamet, puis certaines localités du Sahel, des environs de Sousse et Méhédia. Dans le sud, il est relativement rare, exceptionnel dans le Djerid, sauf à Tôzeur où il semble représenté par cette colonie de Maures Espagnols qu'on sait s'être établie dans le pays après la chute des Khalifes. A Gafsa il devient plus commun et forme environ les deux cinquièmes de la population ; à Gabès il se rencontre à peu près dans la proportion de 38 pour 100 et à Djerbah sensiblement en même nombre 30 o/o. En un mot c'est un type avec lequel on doit compter partout.

Je manque de documents pour apprécier sa répartition en Algérie, cependant, à en juger par les nombreux Algériens que j'ai pu voir en Tunisie, il m'y a peut-être semblé encore plus fréquent et mieux caractérisé, ce qui pourrait tenir à ce que les brachycéphales s'y trouvent en moins grand nombre et sont moins mêlés à l'ensemble de la population. Je croirais volontiers qu'il doit être analogue à ce que M. Sabattier¹ a appelé « la grande race de Kabylie » qui, au moins au point de vue descriptif, puisque cet auteur n'a pas publié ses mesures, s'en rapproche très remarquablement.

J'ajouterai que de tous les éléments répandus dans le pays, c'est celui qui ressemblerait le plus aux Méditerranéens européens, si nombreux dans la Régence, Italiens du sud, Siciliens, Corses et surtout Maltais. Et pourtant on ne peut les confondre ; dire en quoi ils diffèrent serait chose difficile, et même, abstraction faite des costumes, j'avoue qu'il me serait impossible de rien préciser. Ce sont en quelque sorte des nuances qui s'apprécient à l'œil, mais qu'on ne sait comment rendre. Il est probable que pour tous il y a une souche commune très ancienne, mais le métissage d'une part, l'influence de milieux différents, s'exerçant pendant des siècles de l'autre, ont créé

(1) C. Sabattier, *Essai de détermination anthropologique des deux types ou races confondus sous le nom moderne de Kabyles*. (Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, 1882, p. 891.)

des divergences indéfinissables, mais suffisantes pourtant pour qu'on ne puisse faire erreur, et qu'il soit impossible à celui qui connaît bien les uns comme les autres, de se laisser tromper à la vue de ces photographies d'Européens en costume arabe que les colons et voyageurs de toutes races aiment tant à envoyer à leurs familles à titre de souvenir exotique. J'en dirai tout autant d'une partie de la colonie juive, d'un type fin, au nez mince et droit, très répandu dans la Régence, et qui a de telles analogies avec notre race leptorhinienne tout en différant si notablement du juif classique au nez gros, crochu et empâté, qu'il y aurait lieu de se demander s'il n'en descend pas par métissage, ou en tant que Berbères convertis au judaïsme depuis une haute antiquité ¹.

A titre de document et pour montrer plus clairement le mode de répartition de cette race, nous avons réuni dans le *Tableau XXII* les sériations de l'indice nasal de quelques localités.

La première colonne comprend le Kef et Mateur ; la race y est relativement pure, la seconde Zaghouan, la troisième Méhédia sur le littoral Est, enfin la série de Tôzeur, destinée à faire apprécier la profonde différence des deux races dolichocéphales de haute taille, et à montrer de quelle manière on peut déceler, dans la population de cette ville, l'influence leptorhinienne et la part qu'elle conserve dans l'ensemble de la population. En somme, les premiers, dans les cas individuels, descendent à peine au-dessous de 70, les autres, au contraire, ne s'y élèvent qu'exceptionnellement.

Une dernière remarque pour en finir. Il faut surtout dans les grandes villes et sur le littoral prendre garde à une cause d'erreur. On y rencontre naturellement une population des plus hétérogènes et ce n'est en somme pas là qu'il est possible d'étudier facilement le type qui nous occupe. Or à ne s'en tenir qu'à la définition *dolichocéphales leptorhiniens de haute taille*, on pourrait être conduit à ranger dans un groupe unique, non seulement notre race berbère, mais encore tous les descendants de renégats européens de la race méditerranéenne, la plupart des

(1) On sait que des tribus berbères entières pratiquaient autrefois le judaïsme. La Kahenna, la fameuse héroïne de l'indépendance, si célèbre par sa défense dans le colisée d'El-Djem, était juive et reine des Berbères Madrès.

métis arabicoberbères qui ne sont pas exceptionnels dans les villes, et peut-être même ce qui peut y subsister des anciens Phéniciens.

TABEAU XXII

Indice nasal de la race berbère leptorhinienne.

INDICE NASAL	LE KEF 30	ZAGHOUAN 18	MÉHÉDIAH 45	TÔZEUR 67
50-51	1			
52-53			1	
54-55				
56-57				
58-59	2		3	
60-61	2	1	2	1
62-63	1	3	5	1
64-65	5	3	8	4
66-67	8	2	7	3
68-69	4	2	3	5
70-71	2	2	6	8
72-73	2	3	3	7
74-75	1		2	7
76-77	2		2	7
78-79			»	5
80-81		1	1	4
82-83			1	1
84-85			1	1
86-87				3
88-89				4
90 etc.				4

L'élimination de ces éléments adventices est difficile et délicate, car eux-mêmes ont subi des croisements multiples, notamment avec nos Berbères leptorhiniens, ce qui se conçoit d'ailleurs aisément, puisque ceux-ci prédominent sur tous ces points.

Il y a donc là une complication dont il est nécessaire de tenir compte, et qui ne laisse pas que d'être embarrassante surtout lorsqu'on veut décrire exactement les caractères morphologiques du type. C'est ce qui fait entre autres que je ne suis pas

absolument fixé sur la forme du nez, et ne puis dire positivement si cet organe est droit ou busqué. La première hypothèse me semble probable, mais je n'oserais l'affirmer.

Comme précédemment nous devons enfin nous demander à quoi *historiquement* semblerait répondre ce type. Diverses considérations, telles que sa grande diffusion sur tout le territoire, le fait même de sa prédominance dans le Nord, son mélange assez uniforme avec les blonds, feraient que je ne serais pas éloigné d'y voir la dernière venue des races réellement antiques du pays; je ne dirai pas les Libyens, car ce terme, à mon idée, ne saurait recevoir une acception ethnographique précise, et déjà même du temps d'Hiempsal et d'Hérodote ne pouvait avoir un sens mieux défini que les mots d'Algérien ou de Tunisien de nos jours. Cependant si on voulait l'accepter d'une part comme l'opposé de *Gétule* (nom qui correspondrait plutôt au type des oasis), et le limiter de l'autre à ceci : *la race qui prédominait à l'époque romaine dans la partie septentrionale de l'Est de l'ancienne Libye*, je dirais volontiers que ce type semble répondre aux Libyens du nord, et spécialement en Tunisie à ce que les géographes grecs et latins appelaient les Libyphéniciens, si tant est du moins que les Phéniciens aient autrefois beaucoup plus modifié le type local que ne l'ont fait les Arabes à notre époque.

XIV

TYPE BRUN DOLICHOCÉPHALE, MÉSORHINIEN, LEPTOPROSOPE OU TYPE DU DJERID (N° III)

Cette race est peut-être la mieux caractérisée du pays. Ses grands traits distinctifs sont sa haute taille, variant entre 1^m,67 et 1^m,69, suivant les localités, sa dolichocéphalie, voisine de 73, la plus accentuée que nous rencontrions sur aucun des groupes tunisiens et supérieure même à celle des nègres, sa mésorhinie franche, de 75 environ, et enfin son angle facial faible à la glabella, mais relativement élevé aux bosses frontales. Il peut se décrire ainsi (planche, fig. V).

Caractères descriptifs. — Crâne allongé, très étroit, hypsicéphale. De profil, le front est manifestement *fuyant*, les bosses frontales hautes, le sommet du crâne incliné, présentant son

point culminant très en arrière. De haut en bas, il est ovale, rétréci aux tempes, le maximum de largeur est également à la partie postérieure des pariétaux.

Le front, avons-nous dit, est fuyant, se continuant par des crêtes sourcilières et une glabelle *très saillantes*, l'échancrure du nez est profonde. Le nez absolument caractéristique, *très court, saillant*, moyennement large (moins large que celui des brachycéphales en chiffres absolus) est nettement *concave et retroussé*, parfois mêmes les narines regardent en avant.

Les lèvres sont fortes, le prognathisme tant maxillaire que dentaire très modéré, le menton *absolument fuyant*.

De face, la figure frappe par sa hauteur et son étroitesse (surtout avec le turban ou la chechia). Le front est étroit, les sourcils droits ou sinueux, les yeux noirs et enfoncés, grands, bien ouverts, séparés par un espace interorbitaire moyen. Les pommettes sont saillantes, mais pas à la façon des races jaunes; cette saillie est plus latérale qu'antérieure, alors qu'elle est plutôt antérieure chez celles-ci. La bouche, grande, est garnie de lèvres fortes, les dents sont ordinairement laides, très sujettes à la carie, les oreilles très grandes et écartées de la tête¹.

Dans son ensemble et vu de face, l'aspect de la figure est tout particulier; ses côtés, d'abord parallèles, s'élargissent au niveau des arcades zygomatiques, puis dans le bas de la face donnent naissance à deux plans, l'un postérieur grossièrement rectangulaire, partant des zygomatas pour aboutir aux angles de la mâchoire, l'autre antérieur qui commence aux pommettes pour finir au menton, en donnant au bas de la figure l'aspect d'un triangle superposé à un rectangle et séparés l'un de l'autre par des joues creuses. Cette conformation absolument à part est un des meilleurs caractères distinctifs de la race et permet presque à coup sûr, lorsqu'on la retrouve en dehors des oasis, d'affirmer le métissage. Je suis arrivé à cette conclusion parce que s'il se retrouve çà et là dans l'intérieur du pays, c'est toujours à l'état pour ainsi dire sporadique et que les individus qui le présentent offrent toujours un certain nombre des autres

(1) Je ne sais toutefois s'il faut attacher grande importance à l'écartement des oreilles, je crois que c'est un accident dû surtout à la coiffure qui s'appuie sur elles et les rejette en avant plutôt qu'un caractère de race.

caractères de la race des oasis, le menton fuyant, le nez retroussé, la forte glabellle, etc., enfin, parce que jamais je ne l'ai retrouvé en masse qu'au Djérid.

Au point de vue des proportions du corps, cette race se distingue par sa taille haute, mince, pour ne pas dire maigre, élancée, ses épaules larges et carrées de statue égyptienne, son thorax affectant la forme d'un tronc de cône renversé remarquablement étroit au niveau du bassin, ses hanches, fortes par rapport à celui-ci, ses extrémités plutôt grandes et, notons ce détail, ses avant-bras relativement courts. La maigreur, disions-nous, est une des particularités de cette race, toutefois peut-être doit-elle être attribuée au climat réellement accablant du Djérid et à un vieux fonds d'anémie palustre; car bien peu échappent aux fièvres dans les oasis.

La peau est colorée, plus foncée que celle de tous les autres Tunisiens (à l'exception des indigènes du Nefzaouah), elle répond en général aux teintes 26 pour les plus claires, 32 et 33 pour les plus foncées, en laissant bien entendu de côté les véritables mulâtres. Les cheveux sont noirs et ondulés, jamais crépus, la barbe peu abondante, au moins dans le jeune âge.

Reste toutefois un point à bien établir. Parmi ces divers caractères, un certain nombre, tels que le front et le menton fuyants et l'indice nasal élargi, pourraient, avec quelque vraisemblance, être considérés comme produits par une infusion de sang nègre. Le type des oasis ne serait-il donc que le terme moyen issu d'une antique union des noirs avec les autres Berbères tunisiens, ceux de race leptorhiniennne par exemple?

Nous ne le croyons pas, pour les raisons suivantes :

1° La taille moyenne du Djérid est plus élevée que celle des Soudanais et qu'aucune des races tunisiennes, sauf peut-être les Arabes vrais; mais ceux-ci ne sauraient être en question, car rien dans le produit ne rappelle les traits de l'Arabe.

2° L'indice céphalique est plus bas de un et peut-être de deux degrés que celui des mêmes nègres et que celui d'aucuns Tunisiens, il varie entre 72 et 73, les autres sont de 74 environ. Ils sont donc plus dolichocéphales que les types en question.

3° L'angle facial serait, dans cette hypothèse, intermédiaire à ses composants, plus bas qu'il n'est par conséquent; or, il est précisément plus élevé non seulement que celui des nègres mais

même que celui de la race leptorhinienne. La petite taille des autres dolichocéphales à face large du Centre, dont l'angle facial est voisin du leur, n'autorise aucun rapprochement avec eux.

4° Le nez retroussé, exceptionnel partout ailleurs, est en majorité au Djérid et ne ressemble en rien au nez épaté des noirs.

5° Le type nègre le plus répandu en Tunisie est soudanais, il n'a pas le front fuyant, mais bas et bombé.

6° Quant au menton fuyant, comme nous le disions il n'y a qu'un moment, il est souvent associé à la conformation triangulaire de la face qui se rencontre à l'état isolé un peu par tout le pays et dans des points où le métissage par les nègres n'est plus admissible ; c'est donc un caractère réel et non surajouté de la race.

7° L'avant-bras du nègre est relativement long, celui du Djéridi est au contraire très court.

8° La grande envergure du nègre est considérable, son rapport à la taille est de 108 ; au Djérid, ce même rapport n'est que de 103,38, inférieur même par conséquent à celui des Européens qui est de 104 au moins.

Il n'y a donc pas lieu de voir dans le type du Djérid le produit fixé d'un métissage nègre, et la légitimité ethnique de ce groupe s'impose.

Répartition de la race. — Cette race est en majorité dans tout le Djérid, c'est-à-dire entre les deux chotts Fedjej et Rharsa, elle est d'autant plus pure qu'on s'avance plus vers le Sud, comme le prouvent l'augmentation de la dolichocéphalie, de la mésorhinie et du chiffre de la taille, au fur et à mesure qu'on descend vers le Sud. Au nord du Djérid, à Gafsa, il entre pour une notable part dans la composition de la population ; mais les croisements y ont été multiples, et il a perdu de sa rudesse, pris un aspect adouci et des lignes moins sèches. Dans les petites oasis voisines de Gafsa, Lala, El-Ksar, El-Guettar, il est rare. A Gabès, il entre pour un tiers dans l'ensemble. En revanche, nous croyons, sans être pourtant absolument fixé à cet égard, qu'il est relativement fréquent chez les troglodytes Mâtmatas, et s'y est uni, en assez forte proportion, aux brachycéphales primitifs. Au nord des steppes, on le trouve disséminé un peu partout ; rare dans la plaine, dans le Sahel et le Nord, il est moins exceptionnel dans la montagne, aussi bien dans la

zone leptorhinienne du Kef que dans la région mésorhinienne d'Ellèz ; mais nulle part, au moins à ma connaissance, il n'arrive à devenir prédominant, tout au plus y atteint-il 10 o/o. La photographie n° VI d'un indigène d'Ellèz en est un bon spécimen, qui présente, comme on peut voir, tous les traits normaux de la race, sauf le nez qui est long.

En Algérie on doit le retrouver ; pourtant, à l'exception d'un indigène de Biskra, je ne l'ai jamais rencontré très nettement chez les Algériens que j'ai examinés ; toutefois, j'ai constaté sur plusieurs d'entre eux le bas de figure caractéristique de la race, le triangle superposé au rectangle. Il est vraisemblable pourtant qu'il doit exister à l'état pur dans certains points du Sud, peut-être serait-ce lui que M. Weissgerber a observé à Touggourt sur des Rouaras de l'Oued-Rhir. Il leur trouve un indice céphalique de 74.3, nasal de 75.0 et une teinte de peau relativement foncée de 28 et 29. Naturellement, cet observateur considère la mésorhinie frappante du type comme due à l'influence nègre. Il est difficile de se prononcer à distance, mais nous ne serions pas surpris si nous retrouvions simplement de ce côté la race que nous venons de décrire en Tunisie. Rappelons en effet que les 67 Berbères de Biskra de M. Sériziat ont 74.2 d'indice céphalique.

De même dans son étude craniologique sur 65 crânes de Biskra (Congrès d'Alger 1881), M. Topinard s'étonne de trouver un mélange singulier de caractères. Sous certains rapports, les crânes qu'il étudie sont négroïdes, hauteur verticale, largeur du front. Par d'autres, ils se rapprochent des Basques (hauteur de la face, carie dentaire). D'autres enfin les mettent à part, tels l'indice nasal, le prognathisme et les diamètres transversaux de la face. Il en arrive même à se demander si les quelques caractères qui tendent à les rapprocher de nègres ne seraient pas plutôt propres à la race elle-même.

Pour notre part, nous considérons cette dernière opinion comme juste. Il est incontestable que par bien des points la race des oasis est négroïde. Mais il faut prendre ce terme dans un sens particulier, ne pas admettre par exemple qu'elle n'est qu'un produit fixé de métissage entre Berbères et Soudanais, nous l'avons déjà dit, mais la regarder comme un type à part. D'ailleurs, M. Topinard, pour quelques-uns d'entre eux, prononce le mot de *presque néanderthaloïdes*, que je trouve jusqu'à

un certain point justifié (voir pl. V, fig. 5) par les arcades sourcilières considérables, le front et le menton fuyants que nous observons sur les sujets les moins métissés.

Quoi qu'il en soit, le mode de dissémination actuelle de la race tendrait à la faire regarder comme un des plus vieux éléments ethniques du pays, refoulé actuellement dans l'extrême sud ou çà et là dans les montagnes et ne prouvant plus son extension ancienne que par des cas individuels rencontrés un peu partout.

Historiquement, je ne connais aucun document propre à trancher la question. Les historiens arabes parlent bien de l'occupation du Djérid par des tribus de leur race, mais ne disent pas avec précision quelle était la population qui s'y trouvait, et surtout ne rapportent nulle part qu'elle ait été anéantie. D'ailleurs, le type arabe est aux antipodes pour ainsi dire du type berbère du Djérid. Quant à la colonie romaine qui aurait, d'après eux, survécu à Gafsa, elle pourrait peut-être s'y retrouver (bien que pour ma part, dans un séjour d'un an, je n'aie rien vu qui le fasse même supposer); mais en tout cas elle serait uniquement localisée dans cette ville qui n'a que des rapports ethniques assez lâches avec le vrai Djérid. Cependant je crois que sa localisation dans les régions voisines des chotts rend son identification relativement certaine. Nous savons que, pour les anciens, la Berbérie actuelle se divisait en deux régions parallèles au rivage nord, l'une voisine de celui-ci peuplée par les Libyens proprement dits, l'autre plus intérieure par les Gétules, soit nomades, soit sédentaires. Il est donc très vraisemblable que c'est à cette race que Salluste donnait le nom de Gétules.

Il y a, en outre, peut être intérêt à signaler une ressemblance qui m'a frappé tout récemment. J'examinais au musée du Louvre les pieds d'un colosse de granit représentant Aménophis III. Sur le pourtour sont gravés des captifs enchaînés personnifiant divers peuples vaincus par ce roi. Les uns présentaient le type nègre classique, avec son nez épaté; mais à côté d'eux, certains captifs avaient un type tout différent, caractérisé par un front et un menton moins fuyants, une courbe antéro-postérieure différente, des lèvres fortes, mais non prognathes, enfin un nez saillant et plutôt retroussé. En somme, les principaux caractères du type que j'appelle race du Djerid. Ayant été consulter le conservateur du musée, M. Pierret, il eut l'obligeance de me donner quelques renseignements desquels il ressort que l'un

des prisonniers que j'avais remarqué personnifiait *Kush la vile*, c'est-à-dire la race Koushite. Quant aux autres, leurs noms avaient été lus mais non identifiés, et on ne sait quels peuples ou quelles tribus pouvaient représenter les noms inscrits dans les cartouches qui les accompagnaient, ni par suite s'ils pouvaient s'appliquer à de vrais nègres ou à des rameaux apparentés aux Koushites. En tout cas, à ne s'en tenir qu'à ceux-ci, la représentation qui en est donnée les rapproche de nos Djéridis. Comme d'autre part on sait que Kush et Lehabim, Koushites et Libyens formaient deux rameaux très voisins de souche chamitique, il y aurait là une coïncidence curieuse à enregistrer. Ce serait même un argument en faveur d'une hypothèse que nous émettrons plus loin et qui nous porte à considérer cette race comme représentant le plus ancien élément des populations de l'Afrique du Nord. Remarquons que la plus importante ville du Djérid s'appelle encore Nefta (Na-Phtah) ou domaine de Phtah et rappelle ainsi le nom des Naphtouhim, frères des Lehabim de la Bible.

On sait en effet que, d'après le dixième chapitre de la Genèse, Mizraïm, frère de Cham et frère de Koush eut pour fils Loudim, Anamim, Lehabim, Naphtouhim et Pathrousim. On admet généralement que Loudim représente les Égyptiens proprement dits¹, Lehabim les Libyens, Anamim, Naphtouhim et Pathrousim étant l'un le peuple de Anou, fondateur d'Héliopolis, les autres deux fractions égyptiennes établies la première dans le delta au nord de Memphis, et l'autre dans le Saïd. Peut-être serait-on en droit de regarder les Naphtouhim non comme des Égyptiens, mais bien comme les Lybiens du sud, les Gétules de Salluste, dont le nom actuel de Nefta, l'Aggarsel-Nepte des Romains, perpétuerait encore de nos jours, le lointain souvenir.

XV

TYPE DE PETITE TAILLE DOLICHOCÉPHALE, MÉSORHINIEN, A FACE
LARGE (n° 4)

L'existence de cette subdivision s'impose. Il est impossible d'arriver à expliquer par aucuns croisements les caractères spéciaux qui la distinguent.

(1) Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, p. 14.

Sa taille est faible, variant de 1^m,62 à 1^m,64 pour les moyennes locales; sa dolichocéphalie prononcée de 74, sa mésorhinie peu accusée, environ de 70,5. Le prognathisme est faible, car de tous les dolichocéphales tunisiens, ce type est le plus avantage sous ce rapport, l'emportant même très légèrement sur les dolichocéphales français blonds ou bruns.

ANGLE DE CUVIER			
	B. Front.	Ophr.	Glab.
Français dolicho- } Bruns.....	59.13	62.13	63.22
céphales } Blonds.....	58.90	62.47	63.38
Tunisiens d'Ellèz.....	59.78	62.53	63.51

Enfin le rapport de la largeur bizygomatique au diamètre transversal maximum, s'élève à 95,23, chiffre énorme pour une race dolichocéphale, supérieur de beaucoup à celui des brachycéphales, qui n'est que de 91,72, donc face à la fois large et courte, dysharmonique par rapport au crâne.

Caractères descriptifs. (Pl. XII, fig. 7.) — Crâne très allongé, haut, d'une courbe régulière dans la *norma verticalis*, au front élevé, très faiblement incliné, présentant des bosses bien accusées, une glabelle et des arcades sourcilières saillantes sans excès, l'échancrure du nez modérée. Le nez est convexe ou droit, plus souvent convexe, mais d'une forme particulière, ce serait le véritable nez busqué ou le nez sinueux, tous deux à plan inférieur horizontal, mais empâtés du bout et présentant des narines grossières qui ne permettent pas la confusion avec le nez busqué, mince, qu'on trouvait souvent chez les dolichocéphales leptorhiniens, et encore moins avec le nez aquilin vrai qui est exclusivement sémite. Il n'y a pas de prognathisme ni alvéolaire ni dentaire; les lèvres sont en général fortes et charnues, le menton rond et saillant, affectant parfois la forme en casse-noisettes à la Napoléon I^{er}.

De face le crâne est étroit, la face basse et large, le rapport entre les largeurs maximum du crâne et de la face, n'accuse que 3,09 de différence. Pourtant l'ovale du visage est régulier de proportions, quoique un peu carré par le bas. Le front large à sa partie inférieure, plus rétréci aux bosses frontales, ne présente aucune dépression sourcilière. Les sourcils sont anguleux, bien fournis, les yeux longs, mais rétrécis dans le sens de la hauteur.

ce qui semblerait indiquer des orbites microsomés, l'espace interorbitaire moyen, la base du nez, la bouche et les oreilles grandes. Malgré la largeur aux zygomés, les pommettes ne sont pas saillantes et la figure en général ni osseuse ni plate.

La couleur de la peau est toujours 25 ou 26, claire par conséquent, les cheveux d'un noir vrai ou d'un brun très foncé, très légèrement ondulés, la barbe belle et bien fournie.

La taille est, avons-nous dit, peu élevée, c'est même la plus faible rencontrée en Tunisie, mais bien prise, le système musculaire bien développé comme chez tous les montagnards, les attaches sèches. Le thorax est grand, et tient le premier rang par ses proportions en largeur; cependant le bassin est relativement étroit par rapport aux hanches qui sont très développées. La grande envergure est courte, souvent inférieure à la taille et cependant le membre supérieur est long, la main et le pied grands.

En résumé, cette fraction de la population présente un ensemble de caractères qui ne permet de la confondre ni avec les Arabes, ni avec les autres Berbères dolichocéphales et dont aucun croisement ne peut rendre compte. En effet :

1° Le chiffre de taille est le plus faible de toute la Tunisie, 1^m,63. Le seul élément de petite taille qui s'y rencontre concurremment, les brachycéphales, ayant en moyenne un ou deux centimètres de plus, 1^m,65, ne saurait être mis en cause pour expliquer cet abaissement.

2° La dysharmonie si frappante et si accusée de la face, leur est absolument spéciale, *c'est une caractéristique*.

3° Un croisement entre brachycéphales et dolichocéphales leptorhiniens pourrait à la rigueur donner comme résultante un indice nasal mésorhinien; mais en admettant même que les dolichocéphales dans cette union eussent transmis leur forme crânienne et les brachycéphales leur face, la résultante pourrait tout au plus être égale aux deux composants sans en exagérer les caractères; or, par rapport à la hauteur de la tête, le diamètre bizygomatique est encore plus large dans cette race que chez les brachycéphales. Donc c'est un type légitimement distinct.

Aire de répartition. — En Tunisie, ce type est numériquement rare et confiné dans la montagne. C'est la carte de l'indice nasal qui en donnera la meilleure idée. Son véritable centre est

la région d'Ellèz¹ et de Kessera, c'est-à-dire les plateaux montagneux qui sont voisins de la source de l'oued Silianah. C'est un pays pauvre et passablement aride où la population sédentaire est clairsemée, et au sud de laquelle on ne trouve plus guère que des nomades, Ouled Ayar, Ouled Madjer, Ouled Bou-Rhanem, etc. A gauche les environs du Kef, à droite ceux de Bargau sont occupés par les leptorhiniens. Au Nord l'influence du type devient de moins en moins nette au fur et à mesure qu'on arrive à la Medjerdah et de là à la mer; elle finit par n'être plus guère sensible que par l'abaissement continu de la taille. Plus au nord enfin, le Sahel de Bizerte est à mettre à part, c'est un îlot où les brachycéphales de petite taille sont, comme nous l'avons dit, abondants et mêlés aux leptorhiniens qui y dominent et à quelques individus seulement d'Ellèz..

Les villes de la Medjerdah nous offrent un mélange assez intime et difficile à débrouiller de dolichocéphales lepto et mésorhiniens, de brachycéphales et d'Arabes vrais; aussi les trois cartes s'y enchevêtrent-elles passablement. Alors que la région d'Ellèz est tout entière petite, dolichocéphale et mésorhinenne, dans la Medjerdah l'indice céphalique décroît graduellement de Testour 74,8, à Medjez-el-Bab 75,6 et Tebourba 76,9 sous l'influence des brachycéphales; enfin alors que Tebourba et Medjez-el-Bab restent mésorhiniens, Testour et Tebourba sont leptorhiniens. En somme, on y trouve les caractères mixtes et croisés propres aux grandes villes et à tous les lieux très fréquentés. Il ne faut pas oublier en effet que la vallée de la Medjerdah est la grande route qui réunit l'Algérie à Tunis, en sorte que les races relativement pures sont confinées sur les plateaux voisins, au nord, vers Mateur, au sud-ouest vers le Kef et au sud-est, à Bargau les leptorhiniens, au sud les mésorhiniens.

Enfin bien loin de là, vers le Djérid, près de Gafsa, un nouvel îlot ayant pour centre le petit village de Lala, mais étendant aussi son influence au voisinage à El-Ksar et au Guettar comme le prouvent l'abaissement de la taille qui descend à 1^m,65 dans ces localités et l'ensemble des caractères d'ordre descriptif.

(1) Il est bien entendu que si dans le cours de ce travail je nomme parfois ce type, race d'Ellèz, c'est purement pour la commodité du langage, et nullement avec l'intention de spécifier qu'il se retrouve dans cette localité à son maximum de pureté, ce qui n'est nullement prouvé.

En ce qui concerne l'Algérie, les documents nous manquent absolument, cette distinction n'a pas été faite sur le vivant. En revanche, sur le crâne les affinités de certains Kabyles avec le type de Cro-Magnon ont été signalées et peut-être même un peu exagérées. Chez les Kabyles, nous avons retrouvé des traces incontestables de l'influence des brachycéphales, l'indice céphalique s'y élève à 76 et 77 ; de plus, ils ont la figure relativement large, et, en l'absence de toutes données pouvant expliquer cette conformation spéciale, on a conclu que les faces larges répondaient au type de Cro-Magnon. Si cela était exact, l'indice céphalique devrait être dolichocéphale vrai et non mésaticéphale. Aussi nous demandons-nous, si le plus souvent on n'a pas eu simplement affaire à un type mixte, métis de brachycéphales et de dolichocéphales divers ; et si, une fois l'attention éveillée sur ce point, on ne reviendra pas un peu sur l'extension excessive attribuée à cette race dans l'Afrique du Nord. On objectera peut-être les fameux tibias platycnémiques, nous répondrons qu'à Méhédia, en pleine zone leptorhinienne, où la race analogue à celle de Cro-Magnon ne se rencontre pas, nous en avons examiné une centaine au moins, dans un cimetière abandonné, et que *tous*, à trois ou quatre près, étaient platycnémiques. Nous en avons d'ailleurs rapporté 10 bien conservés, leur indice de platycnémie moyen s'élève à 64,13 avec la répartition suivante 59, deux cas ; 61, un ; 62, un ; 64, un ; 65, deux et 68, trois. Or, les tibias du vieillard de Cro-Magnon ont 63, ceux de la grotte de l'Homme Mort, et ceux de Baye 64. Dans le Djérid proprement dit, à Tôzeur et plus au nord, à Gafsa, j'avais déjà constaté la même chose. C'est donc un argument sans aucune valeur, la platycnémie est constante ou peu s'en faut dans l'Afrique du nord, réserves faites pourtant en faveur des Arabes vrais et des brachycéphales sur lesquels, n'ayant aucun renseignement personnel, je ne puis même émettre une supposition. A notre avis, et comme nous le disions dans le chapitre consacré aux proportions de la face, s'il y a une assimilation à établir entre une des races berbères et la race de Cro-Magnon, celle qui nous occupe peut seule être mise en avant. Aucune des autres ne rappelle les caractères essentiels de notre grande race fossile. Il y a cependant des objections à faire et nous les connaissons, la taille d'abord. Les squelettes anciens de cette race indiquent tous une très haute stature, et il faut arriver aux races de la

pierre polie pour trouver des dolichocéphales de petite taille, à l'Homme Mort, de 1^m,625, à Beaumes-Chaudes de 1^m,60. Enfin, l'indice nasal. Or, à ce propos, nous avons exprimé la surprise que nous avons eue, en constatant que les crânes les plus anciens de la race de Cro-Magnon avaient, d'après les *Crania Ethnica*, l'indice légèrement mésorhinien de 49,18, c'est-à-dire dépassaient de 1,18 la limite inférieure de la leptorhinie, or, sur le vivant, nos sujets ne la dépassant que de 0,55 en moyenne, ont donc une mésorhinie peut être plus légère, mais cependant imputable à la race elle-même, puisqu'elle est de toutes parts environnée de leptorhiniens et métissée par eux. Aussi sans affirmer positivement que c'est la race de Cro-Magnon qui se trouve en Tunisie, à Ellèz, nous dirons simplement que celle qui s'en rapproche le plus est le groupe que nous venons d'étudier.

Ajoutons cependant à titre de coïncidence remarquable que tous les dolmens de Tunisie connus, à une seule exception près, ceux de l'Enfida, sont compris dans cette zone ou la débordent à peine. En voici l'énumération : Tebourouk, Dougga, Edja, Macteur et environs, Touat-Zouameul, Maghraua, Médéina, Ellèz, Hammam-Soukra, Souk-el-Djemma, Ebba, Kessera, Haïdra et Sbetta (ces deux points dans la zone actuellement déserte depuis la dévastation arabe), le Kef où nous signalions, ch. ix, qu'on retrouve un mélange de cette race avec les leptorhiniens et enfin l'Enfida. Toutefois ce dernier cas peut s'expliquer, les montagnes voisines de Dar-el-Bey, au pied desquelles se trouvent les dolmens, sont en somme les derniers contreforts des hauts plateaux d'Ellèz et de Souk-el-Djemma. On peut admettre que jusqu'à ce point pouvait autrefois s'étendre l'aire d'habitat de la race, qui depuis, de même qu'elle a dû quitter Sbetta et Haïdra, sans y être remplacée autrement que par de rares nomades, a pu être refoulée de l'Enfida, point dont la prodigieuse richesse a dû de tout temps exciter la cupidité des envahisseurs Romains, Arabes ou autres, et qui par conséquent a dû lui être chaudement disputé, et peut-être enlevé même avant la conquête romaine.

En tous cas, la filiation dans le temps que cette coïncidence laisse entrevoir est fort intéressante, car si on voulait bien l'admettre et regarder nos indigènes d'Ellèz comme les fils des vieux constructeurs de mégalithes, nous aurions un jalon très

sérieux pour nous guider dans la recherche des noms sous lesquels les désignaient les plus anciens auteurs.

Le fait même d'édifier des allées couvertes comme celles d'Ellèz et d'enterrer ses morts sous des dolmens est l'indice certain que nous avons affaire dans l'antiquité à une population nettement sédentaire. Ce serait donc le cas de se souvenir d'un célèbre passage d'Hérodote¹ : « A l'ouest du lac Triton, les Libyens laboureurs touchent aux Auséens ; *ils ont des maisons* et se nomment Maxyes... Le pays qu'ils habitent est beaucoup plus rempli de bêtes sauvages et *couvert de bois* que celui des nomades... Ce pays est très montagneux. » Toutes ces particularités distinguent précisément cette région des plaines qui l'entourent au Sud et à l'Est. Peut-être donc pourrait-on penser que le type ou race d'Ellèz nous représenterait actuellement les descendants des anciens Maxyes d'Hérodote et d'Étienne de Byzance.

Nous ne représenterons ce groupe que par une seule photographie, celle d'un indigène d'Ellèz. Chez lui, les caractères de la face et de l'œil sont bien nets, aussi l'avons-nous choisi malgré la courbe antéro-postérieure de son crâne, et malgré son nez à dos rectiligne, forme moins répandue dans le pays que le nez convexe. Ses indices sont I. C., 75,5, et I. N., 79,7.

XVI

TYPE BLOND

Comme nous l'avons dit, les blonds ne sont pas rares en Tunisie; nous n'en donnerons aucune mesure et pour cause. Jamais, sauf peut-être sur certains points de la Kroumirie, aux environs de Fernana, notamment, ils ne se rencontrent en masse. Toujours on a affaire à des cas isolés, disséminés dans la population brune. Aussi le type primitif, qui ne peut être que celui des blonds du Nord, est-il devenu le plus souvent absolument méconnaissable. Comment d'ailleurs le distinguer : la tête est longue, le nez droit et mince, la taille grande et élancée, ce sont des caractères que nous trouvons partout répartis de diverses manières. De plus, n'ayant pour distinguer le type qu'un

(1) Hérodote, I. IV, § cxcii.

seul et unique caractère, la couleur de la chevelure ou des yeux, on comprend qu'il doit lui arriver d'être le seul trait persistant d'un vieux croisement survenu dans une famille; aussi celui qui récolterait du nord au sud et de l'est à l'ouest, les mesures de tous les blonds qu'il trouverait, aurait-il des chances d'arriver sensiblement à la moyenne générale, produite par la réunion de toutes les races du pays. J'ai d'ailleurs remarqué toutes les associations possibles de ce genre, des brachycéphales châains à Djerbah, des dolichocéphales blonds un peu partout, je citerai même un indigène de Tôzeur qui, s'il eût été peint en noir, eût été le nègre le mieux caractérisé qu'il se puisse voir, et qui présentait un teint pâle, des cheveux blonds, réellement blonds, crépus et courts comme ceux des Soudanais, et des yeux bleu de porcelaine, le tout formant un ensemble absolument réjouissant. Allez donc y retrouver le type germanique! Sur une population où les blonds seraient en majorité, à la rigueur on eut pu arriver à discerner quelques autres caractères kymriques, peut-être, comme M. Elisseief dans l'Aurès, pourrait-on constater que les Berbères blonds sont un peu moins dolichocéphales que les bruns, c'est d'ailleurs ce à quoi l'on est en droit de s'attendre, mais ce n'est pas par là que la distinction peut se faire, et la pure et simple constatation de cheveux blonds et d'yeux bleus peut suffire à l'ethnologie. Aux historiens de discuter si tel groupe est Tamahou, si tel autre est Vandale ou Maschouah, ce n'est plus notre rôle et nous ne le tenterons même pas. Il est cependant probable que les restes d'antiques populations blondes ont des chances de se retrouver dans la montagne, et que les blonds du littoral sont plutôt des métis d'origine récente. En tout état de choses, leur souche primordiale est la même et les distinctions à établir ne nous concernent plus.

XVII

LES POPULATIONS ARABES

Sous le nom commun d'Arabes on comprend une notable partie des habitants de l'Afrique du Nord qui, plus encore peut-être par leurs institutions, leur genre de vie et les traits de leur caractère moral que par les distinctions purement anatomiques, se distinguent des Berbères que nous venons d'étudier. Nomades

par excellence, ils le sont et l'ont été de tout temps. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire, la tente est leur unique demeure, le cheval leur plus noble passe-temps ; toujours on les a vus tels, ils sont de ceux qui ne changent pas, par cette seule raison que leurs pères ont toujours été ainsi ; pour eux le passage à la vie sédentaire, au lieu d'être une évolution vers le progrès, serait au contraire le début de la décadence. D'ailleurs, au point de vue social, ils sont ultra connus, nous renverrons donc le lecteur aux Instructions de la Société d'anthropologie de Paris sur l'anthropologie de l'Algérie et pour plus de détails aux excellents travaux de MM. Hanoteau et Letourneux sur la Kabylie, du général Daumas, de Fromentin, etc., etc.

Mais si, moralement, la distinction est facile entre le Berbère et l'Arabe, physiquement, c'est autre chose. Personne n'est plus d'accord ; on ne trouve que contradictions entre les chiffres recueillis par les divers observateurs. Sans vouloir prétendre faire complètement la lumière sur cette question, nous croyons du moins qu'il est possible de l'éclairer et de faire disparaître quelques-unes des divergences constatées.

Nous venons de démontrer que la soi-disant unité de la race berbère n'est pas admissible, les éléments européens, turcs et blonds mis de côté, il nous reste (en Tunisie du moins, car nous ne pouvons préjuger des surprises que peuvent nous réserver l'Algérie, le Maroc et la Tripolitaine) il nous reste quatre types distincts et irréductibles.

Par cette constatation, bien des divergences inexplicables jusqu'alors ont trouvé leur justification. Nous allons essayer d'établir qu'il en est de même pour les Arabes et qu'en réalité nous n'avons pas affaire dans l'Afrique du Nord uniquement à la race arabe ; mais bien à des populations dites arabes et qui sous ce nom comprennent et confondent avec les Arabes véritables les types les plus divers.

On est, à cet égard, parti en général d'un point de départ qui n'est rien moins que prouvé, c'est que lors de la dernière grande invasion, la seule qui ait fait souche dans le pays et dont nous ayons à nous occuper, les envahisseurs formaient un groupe ethnique uniforme, une famille réelle comme ils le prétendaient.

En second lieu, tout en admettant l'influence postérieure des croisements, il nous semble qu'on n'en tenait peut-être pas

compte d'une façon suffisante, et qu'on ne faisait pas dans les tribus leur véritable part aux éléments surajoutés.

Nous ne voulons pas, bien entendu, parler ici des tribus berbères nomades, ces Gétules pasteurs cités par Salluste et qui, plus que tous autres, ont dû faciliter la conquête musulmane à ses débuts et ensuite, les mœurs aidant, arriver à se fondre nominativement ou effectivement avec les vainqueurs, ni à plus forte raison de celles qui depuis se sont fabriqué de toutes pièces, comme le rapportent MM. Hanoteau et Letourneux, Warnier, Pélissier et tant d'autres, des généalogies arabes. Mais, même dans les tribus arabes les plus authentiques, celles qui se targuent le plus orgueilleusement de la pureté de leur sang et au plus juste titre, nous trouvons une énorme immixtion de Berbères, et l'on peut même dire que ce n'est guère que dans la classe aristocratique la plus haute que nous rencontrons le type véritablement arabe dans sa pureté.

Ce qui vient encore augmenter la confusion, c'est que si les tribus arabes se sont peu à peu berbérisées par contact, de même, à leur voisinage, les populations berbères se sont légèrement arabisées. C'est un phénomène dont jusqu'ici les mensurations ne donnent pas la sensation ; on ne s'en étonnera d'ailleurs pas en voyant l'incertitude dans laquelle nous laissent, à l'égard des Arabes, les mesures ordinairement les plus fidèles, telles que l'indice céphalique, mais que l'œil perçoit fidèlement, lorsqu'il s'est exactement rendu compte du type arabe. On se voit de la sorte souvent en présence de deux groupes réputés l'un berbère, l'autre arabe, sans trouver de différences bien nettes entre eux ; car la classe des métis prédomine naturellement chaque fois qu'il y a mélange. On conçoit donc combien l'hésitation et le doute sont légitimes.

D'ailleurs, l'histoire de la conquête¹ est instructive à cet égard.

On sait que, les historiens arabes ont divisé en deux principales classes les tribus de leur nation : 1^o Les descendants de K'athan ou K'athanides, de race pure ; 2^o les Ismaélites ou descendants d'Abraham, de race plus mélangée et qui sont la souche de nos Arabes de l'Afrique du Nord.

Or, vers l'époque de l'avènement des Abbacides, deux grandes

(1) D'après M. Mercier (*loc. cit.*) auquel nous empruntons ces détails.

tribus ismaélites de la famille de Moder, celles de Hillal-ben-Ahmer et celle de Soleïm-ben-Mansour, s'étaient établies dans les déserts du Hedjaz touchant à la province de Nedj. Lors de la conquête de la Syrie par les Fatémides, ils soutinrent contre eux la secte de Karmat. Aussi, après sa victoire, le khalife El-Aziz les fit-il transporter en masse dans le Saïd (haute Égypte). Ils y crurent et s'y multiplièrent, comme jadis les Hébreux, et leur caractère remuant et pillard ne fut pas sans causer maints tracasseries au gouvernement égyptien. Aussi quand cinquante ans plus tard éclata à Kairouan, en Tunisie, la rébellion d'El-Moaz, le khalife fatemide El-Mostancer trouva-t-il un ingénieux moyen de se venger de celui-ci et en même temps de se débarrasser de voisins encombrants en les lançant sur le Maghreb. Il les exhorta donc à marcher à la conquête de la Berbérie, leur distribua de l'argent et des honneurs, spéculation de tous points avantageuse. Le prince Zirite, que cette invasion semblait de prime abord avoir peu préoccupé, subit près de Gabès une défaite complète, après laquelle les tribus arabes, non sans lutte, s'établirent définitivement dans le pays. Un fait toutefois à retenir, c'est qu'à la bataille décisive le nombre des combattants mis en ligne par les Arabes fut minime. Ibn-Khaldoun dit « 3,000 combattants » seulement, et l'on sait que chez ces peuples tout ce qui est en état de porter les armes marche au combat. On sait d'autre part que l'exagération étant assez ordinaire aux écrivains arabes, il y aurait plutôt à retrancher qu'à ajouter à ce chiffre. Nous sommes donc loin des nombres qu'on s'imagine habituellement, et même, en exagérant à l'extrême le total de la population immigrante, hommes, femmes et enfants, on ne saurait la porter même à 200,000 individus, comme le voudrait M. Mercier qui, d'ailleurs, en proposant ce chiffre, déclare qu'il est infiniment trop élevé (P. 143.)

Rien que ce nombre, mis en regard de l'importance de la population berbère qui couvrait l'Afrique du Nord, de Cyrène à l'Atlantique, suffirait à nous faire admettre à priori que les vaincus ont dû fatalement s'unir aux vainqueurs. C'est d'ailleurs ce que nous constatons. Qu'on aille dans n'importe quelle fraction arabe, la plus pure qu'on puisse rêver et l'on sera surpris d'y rencontrer : 1° de purs Berbères des diverses races précédentes ; 2° un groupe d'individus présentant des caractères bien distincts que nous regarderons comme Arabes, et enfin la masse

de la population (70 pour 100 au moins) composée de métis intermédiaires aux divers composants.

De plus si, mettant Berbères et métis à part, on veut considérer comme Arabes vrais tout ce qui reste, on se voit de nouveau en présence de types entièrement différents les uns des autres, constants dans toutes les tribus ; mais mélangés dans des proportions numériques variables. Allez donc avec cela obtenir des moyennes comparables en mesurant en bloc des tribus entières ! Pour arriver à des résultats sérieux, il faudrait isoler à la vue les divers types réputés arabes, ce qui d'ailleurs est heureusement facile, car ils sont extrêmement tranchés, et mesurant les uns et les autres, comparer les diverses subdivisions créées par sélection. Mais, dira-t-on, si vous séparez suivant votre idée vous n'aurez que des types conventionnels. Je me contenterai de demander à mes contradicteurs si pour conserver l'ensemble susdit, ils y joindraient aussi les mulâtres qui ne sont pas absolument rares même dans les tribus. Par malheur, ce travail est encore à faire ; nous l'avions commencé, lorsque l'ordre nous est venu de rentrer en France, et nos séries par races étaient encore trop faibles pour que nous osions les présenter en tant que données numériques, j'en excepte le type arabe vrai sur lequel les renseignements sont presque suffisants. Voici d'ailleurs l'énumération des types principaux, berbères et métis mis à part bien entendu qui coexistent dans les tribus arabes.

Arabes :

Type classique à nez leptorhinien aquilin vrai ;
Type grossier à nez convexe mésorhinien, Assyroïde ;
Type à nez en museau de chèvre, Mongoloïde.

Nous les décrirons en détail tous trois.

1. — *Type arabe à nez aquilin leptorhinien.*

C'est de beaucoup, au moins dans les tribus que j'ai pu observer, le plus répandu, sa description est d'ailleurs classique et le différencie mieux que n'importe quelles mesures, c'est le Sémite par excellence. La photographie VIII que nous en donnons, sans répondre d'une façon absolue à la pureté du type, en est du moins une représentation très suffisante ; c'était d'ail-

leurs un chériff, par conséquent un soi-disant descendant du prophète,

Caractères physiques. — Taille élevée, type fin, sec, élancé sans être maigre. (Planche XII, fig. 8.)

Crâne moyennement allongé d'avant en arrière, au front droit, élevé, large, présentant des bosses frontales hautes et accusées, se continuant par une courbe régulière, allongée et se terminant par un occiput *en point d'interrogation* (?). Cette particularité est caractéristique et rien ne peut la rendre mieux que cette comparaison. En somme, alors que chez tous les Berbères la région occipitale est plate, ou bombée régulièrement et basse, chez l'Arabe elle est haute, décrit une courbe brusque qui se termine à peu près à hauteur des yeux et descend obliquement se raccorder à la ligne du cou¹. Je le répète, c'est à mon sens un des traits absolument spéciaux aux Arabes et qui les différencie à première vue des Berbères.

En avant, la glabellle et les arcades sourcilières sont fort peu saillantes, l'échancrure du nez faible et plutôt indiquée par la brusque saillie des os du nez que par un véritable renforcement. Le nez est également caractéristique. Il est très long, aquilin vrai, c'est-à-dire fortement projeté en avant dans son tiers supérieur, puis oblique en bas et en avant, sa pointe se recourbe comme un bec, il a donc les trous du nez et le plan de la base obliques d'avant en arrière et de haut en bas. Trop souvent on tombe dans l'erreur à ce propos, et pour beaucoup, tout nez convexe est aquilin. Il n'en est rien, le nez convexe de certains Berbères n'a absolument aucune ressemblance avec le nez aquilin de l'Arabe. Les lèvres sont minces, le menton un peu en retrait dans son ensemble et cependant rond et saillant, garni d'une barbe proéminente.

De face, la figure longue sans être étroite présente un bel ovale régulier, à peine troublé par une très légère saillie des arcades zygomatiques; les bosses frontales sont hautes et écartées, les sourcils beaux, bien dessinés et souvent arqués, les yeux grands et largement ouverts; contre mon attente je leur ai rarement trouvé la forme en amande, c'est-à-dire deux cour-

(1) L'ensemble rappelle l'effet produit par les déformations relevées, toulousaines ou américaines.

bures égales et contraires aux deux paupières, l'inférieure est généralement moins concave que la supérieure.

Les pommettes ne font aucune saillie.

Le nez est long, mince, ses narines petites et admirablement dessinées, la bouche petite, les dents droites, régulières, fines, d'un blanc de nacre, sont magnifiquement belles, enfin les oreilles sont en général petites et bien faites.

L'Arabe a le teint blanc, se bronzant facilement au soleil, les cheveux et la barbe nettement implantés et d'un noir de jais brillant, entièrement exceptionnel chez tous les Berbères, les yeux très foncés et comme veloutés.

En ce qui concerne les mesures, nous nous trouvons assez embarrassés, il est, en effet, dans des groupes aussi complexes, difficile de faire la part exacte des caractères propres à la race, et de ceux que le métissage a pu surajouter. Cependant il est certains points sur lesquels il n'y a pas doute. En ce qui concerne le type arabe classique, notre petite série d'Ouled-Saïd peut donner de bons renseignements en ce sens que nous en avons écarté de prime abord tous les métis trop caractérisés, et que le hasard n'y avait pas amené d'individus des types assyroïde et mongoloïde. Elle est donc formée d'Arabes classiques et de métis chez lesquels ce type prédominait. Si donc en dépit du métissage certain et inévitable que nous y constatons, nous trouvons un certain nombre de mesures et de rapports par lesquels elle diffère radicalement de toutes les races berbères, de telle sorte que ces variations ne puissent en rien être supposées produites sous l'influence d'aucune de celles-ci, nous serons en droit de les rapporter en propre à la race arabe. Il ne serait évidemment pas possible de conclure d'après cela d'une manière numérique absolue, car tous les caractères propres de la race y seront évidemment atténués; mais relativement nous pourrions être renseignés sur le sens, sinon sur l'amplitude des variations.

Voyons donc ce que nous constatons. En premier lieu l'indice céphalique ne nous apprend rien, il s'élève à 77,76; or le terrain de parcours des Ouled-Saïd est l'Enfida, il est par conséquent au voisinage immédiat du groupe brachycéphale de Kalaa, cette mésaticéphalie pourrait donc aussi bien avoir été produite par le métissage d'une race dolichocéphale arabe par les brachycéphales qu'être l'expression véritable du type s'il est mésaticéphale.

L'indice nasal au contraire est de 66,26, plus leptorhinien qu'aucun autre en Tunisie, l'Arabe est donc leptorhinien. Ce n'est là d'ailleurs qu'un minimum, nul doute en effet qu'en écartant tous les métis, on ne trouve un chiffre bien plus élevé : le sujet que nous avons photographié, par exemple, a 60,34 d'indice, j'estimerais volontiers à 62 ou 63 celui de la race dans sa pureté primitive.

Les proportions verticales de la tête ne donnent qu'un seul renseignement, le nez est plus long que chez tous les Berbères.

En revanche, les proportions latérales nous fournissent deux caractères excellents. Les deux diamètres bioculaires externe et interne sont, aussi bien d'une manière absolue que relative, plus petits, c'est-à-dire que chez l'Arabe les yeux sont plus rapprochés de l'axe de la figure et plus centraux.

L'angle facial ne nous apprend rien, il varie beaucoup suivant les tribus, mais semble pourtant assez droit.

Les proportions des membres établissent que le membre supérieur est plus long que celui du Berbère, cet accroissement portant sur le bras et la main, mais surtout sur le bras, comme l'indique le rapport de la coudée au bras ($= 100$) qui n'est que de 142 contre environ 155 chez les divers Berbères. Il est d'ailleurs d'observation courante que la main de l'Arabe est longue, effilée, aristocratique en un mot, et fort belle ; il a des mains de paresseux.

Malgré la grande longueur du bras, l'envergure est faible. De même, dans sa totalité et en dépit de la faible taille moyenne de la série, le membre inférieur est plus long que celui d'aucune série berbère, cet allongement est manifestement dû à la jambe et à la hauteur du pied ; celui-ci est petit.

Voyons si ce sont là les caractères déjà observés et comparons seulement des travaux de même main. M. Sériziat sur 14 Arabes et 77 Berbers de Biskra, trouve les nombres suivants rapportés bien entendu à la taille $= 100$. Le bras de l'Arabe l'emporte en longueur sur celui du Berbère dans la proportion de 46,6 à 46,1. De même l'accroissement porte sur le bras et la main. Bras : Ar., 19,2 ; Berb., 18,8. Main : Ar., 11,8 ; Berb., 11,6. L'avant-bras est au contraire plus court : Ar., 15,6 ; Berb., 15,7.

Au membre inférieur les résultats diffèrent au contraire. Il serait plus court dans sa totalité chez l'Arabe (60,4) que chez le Berbère (61,2) et la diminution porterait sur la jambe, le pied de

l'Arabe serait aussi légèrement plus petit que celui du Berbère : Ar., 15,1 ; Berb., 15,3. Peut-être cette divergence est-elle due à l'emploi de procédés de mensuration différents, M. Sériziat, pour apprécier la longueur du membre inférieur, prend son repère à l'épine iliaque antérosupérieure, et nous au siège ; il mesure directement la hauteur de la jambe à la ligne articulaire du genou alors que nous la déduisons indirectement à l'aide de la taille du sujet d'abord droit, puis à genoux.

D'autre part M. Sériziat constate comme nous qu'avec un bras relativement long, l'Arabe a une grande envergure étonnamment faible de 101.

Nous arrivons donc très sensiblement aux mêmes conclusions en ce qui concerne les membres. Pour le crâne c'est une autre affaire, l'indice céphalique de ses 14 sujets s'élève à 73,06 ; dont 5 sujets de 18 ans et au-dessous ont 75,27 et 9 de 19 ans et au-dessus 71,83, il y a donc là une divergence considérable sur laquelle nous reviendrons plus loin.

La seule mesure commune qui nous reste à voir est le diamètre frontal minimum. Nous coïncidons : Sériziat obtient 112, alors que je trouve 112,6.

Passons d'abord à l'examen des deux autres types.

II. — *Type arabe grossier mésorhinien : assyroïde.*

Ce type se rencontre un peu partout, il n'est pas, je crois, de tribus où l'on ne puisse le trouver ; mais il n'a pas l'importance numérique du précédent ; il m'a semblé plus fréquent dans le sud que chez les tribus du nord, j'en ai noté pas mal chez les Hamméma, chez les Ouled Rhadouan, chez les Ouled Mamer. Celui que j'ai pu photographier (IX) représente le type dans toute sa pureté, on eut dit un monarque assyrien échappé d'un bas-relief de Khorsabad, un Sargon ou un Assourbanipal en chair et en os, ressuscité pour la joie des anthropologistes.

Caractères physiques. — Taille en général moyenne, un peu plus faible, à ce qu'il m'a semblé, que celle du type précédent. Membres plus gros, plus trapus et plus empâtés, attaches épaisses, mais sans avoir l'aspect œdémateux du type juif. (Pl. XII, fig. 9.)

Crâne allongé, haut, d'une courbure rappelant celle des bra-

chycéphales, occiput bas et bombé, n'affectant plus la forme relevée d'un point d'interrogation. Front très légèrement fuyant, aux bosses hautes et arrondies, arcades sourcilières et glabellle très accusées, échancrure du nez peu marquée et plutôt formée par le changement de direction du nez que par une véritable encoche. Le nez est absolument caractéristique et n'a plus l'ombre de ressemblance avec le nez de l'Arabe. Il est long, gros, épais, peu projeté en avant; légèrement convexe dans ses deux premiers tiers, il décrit une véritable demi-circonférence avant de se rattacher à la lèvre supérieure, de telle sorte que le plan de la base du nez regarde en avant dans son ensemble par une courbe qui rappelle la proue d'un navire. Les narines sont encore plus frappantes, placées très haut, entièrement découvertes par le côté, munies d'ailes très grandes, elles laissent voir latéralement une certaine hauteur de la cloison médiane. C'est en somme un nez convexe qui, dans ses moindres détails, diffère incontestablement tant du nez aquilin classique que du nez busqué ordinaire. L'espace qui sépare le nez de la bouche est haut, la bouche grande, aux lèvres épaisses et charnues, le menton arrondi et saillant, quoiqu'un peu en retrait dans son ensemble.

De face, la figure est régulière, arrondie, la face presque aussi large que le crâne, le front large, les sourcils arqués et bien faits, les yeux du type en amande vrai, c'est-à-dire limités par deux courbes allongées symétriques, garnis de cils très épais, l'espace interorbitaire large et saillant, les ailes du nez larges, la bouche grande. Les pommettes ne sont cependant pas saillantes, le maxillaire inférieur est un peu carré, en tous cas plus accusé que celui de l'Arabe vrai. Les oreilles enfin sont plus basses, plus grandes et moins bien faites que chez celui-ci.

Des proportions du corps je n'ose rien dire, toutefois, la main et le pied sont manifestement grands (moyenne rapportée à la taille = 100, pied 16,1, main 12,3). Nous ne retrouvons plus chez lui la finesse et l'élégance du thorax arabe. A première vue il est cylindroïde. Les deux seuls sujets dont je possède les mesures complètes donnent pour l'indice de largeur huméro-iliaque 73,9 et 74,8, soit 74,35 en moyenne; nous rappellerons que notre plus haute moyenne n'avait été que de 71,0 chez les Berbères brachycéphales. Si nous citons ces deux nombres, c'est parce que sur d'autres sujets que j'avais vus, sans pouvoir les mesu-

rer, ce caractère m'avait frappé. Ajoutons que le membre supérieur semble long dans son ensemble et même plus que chez l'Arabe, et que de même sur nos deux sujets l'accroissement porterait sur le bras et la main. Rapport à la taille du M. sup. 46,9 : bras 19,8, coudée 27,1, main 12,3. Le membre inférieur serait au contraire un peu plus court, 47,9 ; mais il n'y a pas à conclure, ce sont là de simples renseignements.

Deux choses cependant paraissent encore bien établies, ce sont la couleur réellement foncée de la peau qui répond au n° 32 du tableau chromatique et même un peu plus foncée dans la même gamme, ton qui n'existe pas dans les n° 31 et 33, étant l'un trop rouge, l'autre trop jaune, et les cheveux, sinon crépus comme ceux des nègres, du moins très frisés comme ceux de quelques israélites européens et de couleur noir terne. Du reste le système pileux est ordinairement très développé et la barbe très frisée. Ce caractère n'est pas apparent encore sur notre photographie en raison de l'âge du sujet (environ 21 ans) : mais était très manifeste sur des adultes. C'est d'ailleurs une ressemblance de plus entre les traits de ces indigènes et les sculptures assyriennes. Qu'on aille au Louvre, comme nous l'avons fait, notre photographie en main, ou qu'on la compare à de bons dessins pris d'après ces sculptures, par exemple aux gravures du tome II de Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, notamment les fig. 5, 22, 226, 308, 351, la ressemblance saute aux yeux, elle est criante, au moins avec un des types les plus fréquemment représentés par les Assyriens (en faisant bien entendu la part de l'œil représenté de face dans les profils). Exiger du reste qu'un individu choisi pour spécimen d'un type soit l'exacte reproduction de tous, serait vouloir que dans une même race il n'y eût pas de caractères individuels, que tous les Auvergnats par exemple soient identiquement semblables. D'ailleurs chacun sait que les populations assyriennes étaient un mélange assez complexe. Elles se composaient, d'après Maspero et Lenormand, de Sémites qui avaient subjugué, sans la détruire, une population primitive moitié touranienne, moitié koushite, devenue numériquement inférieure en Assyrie, mais prédominante encore dans la Chaldée babylonienne.

Toutefois, la majorité des sculptures doit évidemment représenter la race victorieuse, les Sémites, et c'est à elle que nous comparerons volontiers notre type nomade II.

Il va sans dire qu'en le nommant Assyroïde nous ne voulons présupposer aucune descendance, mais indiquer simplement une ressemblance et fixer les idées par un mot faisant image.

Ce n'est d'ailleurs pas une nouveauté que j'avance : la distinction des Arabes en individus du type fin et du type grossier a été faite depuis longtemps.

Dans son *Anthropologie*, M. Topinard l'indiquait parfaitement. « La peau y est moins unie, dit-il, la forme du nez plus grosse, son extrémité s'arrondissant en une masse un peu déprimée; la charpente et les formes y sont plutôt fortes. N'était la *description des anciens Assyriens*, il ferait supposer un métissage. »

M. Girard de Rialle¹ l'admet également. « Taille lourde et massive, membres musculeux, visage large et fort, mâchoire puissante, souvent même prognathe. Le menton est saillant, la bouche forte, les lèvres charnues. Le nez aquilin, mais *large et gros du bout*. Des arcades sourcilières accentuées ombragent des yeux noirs et grands; le front est droit et bas. Les Assyriens présentent ce type dans sa perfection. Il existe aussi parmi les Juifs, ainsi que *parmi les Arabes*, surtout ceux du Sud. »

C'est donc un fait bien et dûment établi et que nos observations viennent confirmer de tous points.

Il n'y a du reste rien d'étonnant à trouver des types différents bien que tous d'origine sémitique chez les Arabes. Au moment où les descendants d'Abraham se subdivisèrent en deux rameaux dont l'un devait être la souche des Hébreux, l'autre celle des Ismaélites, d'où descendent nos Arabes d'Afrique, divers types devaient exister dans chaque tribu, puisque la tribu comprenait les esclaves et les serviteurs et que de plus, comme M. Goldstein² l'a parfaitement établi, les communautés juives primitives du temps d'Abraham n'étaient pas exclusives, elles admettaient dans leur sein tous ceux qui se laissaient circoncire, esclaves et serviteurs, dit la Bible, et épousaient volontiers des femmes étrangères, témoin l'*Égyptienne* Agar, mère d'Ismaël. Nous devons donc nous attendre à pouvoir rencontrer chez les Arabes actuels des descendants de toutes les races qui se sont si étroitement mêlées autrefois dans l'Asie occidentale, aussi bien

(1) *Les peuples de l'Asie et de l'Europe*. Bibliothèque utile.

(2) *Introduction à l'histoire anthropologique des Juifs*. (*Revue d'anthropologie*, t. VIII, 1885, p. 663.)

du Sémite fin arabe vrai, que du Sémite grossier assyroïde, aussi bien du Touranien que du Koushite. En ce qui concerne ces derniers, on est trop mal fixé sur ce qu'il pouvaient être pour tenter de le retrouver. M. Maspero, d'après les monuments, les décrit ainsi ¹ : « Les Koushites avaient la taille petite, le corps élancé et bien fait, la chevelure abondante, souvent frisée, mais jamais crépue, comme celle du nègre ; le teint foncé variant du brun clair au noir, les traits réguliers, parfois délicats, le front droit, étroit, suffisamment élevé, le nez long, mince et fin, d'une saillie moins accusée que le nez d'un arien, seule la bouche était défectueuse, munie de lèvres épaisses et charnues. » Tout cela est bien vague et ne saurait aider à retrouver un type ; tout Arabe un peu métissé de nègre pourrait parfaitement le représenter. Aussi n'avons-nous pu le discerner s'il existe, ce qui d'ailleurs est probable.

Pour le Touranien c'est autre chose, ou du moins pour certains d'entre eux. La science n'est pas à la vérité très fixée sur le type touranien, tout tend à en faire plutôt une armée ou un peuple qu'une race. Voyons cependant ce qu'en dit M. Maspero ². « Elle ne présente pas un type unique, elle paraît être une race mixte fournie par le mélange de la race blanche et de la race jaune. Certaines tribus ont tous les caractères distinctifs des nations blanches, certaines autres en arrivent à se confondre entièrement avec les nations jaunes ; entre ces deux extrêmes, on observe des variétés nombreuses qui nous font passer sans secousse et par gradation successives du type le plus parfait de l'Européen au type le plus parfait du Chinois ». Retrouver le Touranien européen serait difficile ; mais le Touranien jaune, le Mongol pour l'appeler par son nom, n'est pas embarrassant. Il n'est pas de tribus arabes, si pure soit-elle, où il ne se rencontre, parfois très abondant : c'est le type que nous allons décrire sous le nom de mongoloïde ³.

III. — *Type arabe mongoloïde.*

Nous en donnons une photographie sur un sujet malheureusement un peu jeune et dont les traits, ceux du nez surtout, ne

(1) *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 145.

(2) Maspero, *op. cit.*, p. 133.

(3) M. Goldstein nous a fait remarquer que le type que nous décrivons se

se sont pas encore assez accusés pour être devenus caractéristiques, de plus il est fortement métissé d'arabe vrai, surtout en ce qui concerne la forme du crâne. Souvent, nous avons eu occasion d'examiner des sujets plus purs, mais dans les tribus, loin de tous les photographes, il nous a donc fallu nous contenter du moins défectueux que nous ayons pu rencontrer et décider à se laisser faire parmi les nomades qui venaient pour leurs emplettes à Sousse, seul point où nous ayons eu un photographe à notre disposition. Toutefois, on y remarque bien les caractères essentiels, la forme des yeux, la saillie des pommettes et jusqu'à un certain point le nez des races jaunes. (Pl. XII, fig. 10.)

Nous donnerons du type pur la description suivante : Crâne moyennement long au front haut, sans saillie des bosses frontales, à occiput arrondi (notre sujet manifestement métis présente l'occiput des Arabes vrais) bosses frontales et glabellle à peine indiquées, nez commençant dans ses deux tiers supérieur par une ligne droite, peu saillante, puis *s'aplatissant* à la pointe, laissant voir de face les trous des narines, les ailes du nez grandes, mais à *concavité inférieure descendant au-dessous de la racine du nez* (caractère sensible, mais pas très net sur la photographie), bouche grande, aux lèvres épaisses, menton rond.

De face, l'ensemble de la figure est large et plat, les sourcils arqués et peu abondants, les yeux caractéristiques *de forme triangulaire*, le bord inférieur sensiblement horizontal, le supérieur formant un angle dont le petit côté regarde le nez et le grand descend obliquement de haut en bas.

La paupière supérieure est à peine apparente et semble se prolonger au delà de l'angle externe de l'œil. Bref, c'est l'œil mongol, tel que le décrit M. Deniker dans son *Étude sur les Kalmouks*¹.

Les pommettes sont fortement saillantes en avant et de côté principalement chez les sujets un peu âgés, au-dessous d'elles, les joues se creusent, aussi le sillon nasolabial est-il très apparent.

Le front est étroit, surtout au niveau des bosses frontales, la

rapprocherait plus de celui qu'on rencontre dans le Turkestan, nous préférons le nom de mongoloïde, à cause de la confusion que produirait celui de Turc.

(1) Deniker, *Étude sur les Kalmouks*. (*Revue anthropologique*, 1883, p. 697, fig. 2 et 3.)

mâchoire inférieure au contraire, large et saillante par côtés, les oreilles grandes.

Enfin, les cheveux et la barbe sont droits et noirs, j'ai vu un sujet dont la mèche occipitale était formée de poils absolument raides comme des crins. Quant à la coloration de la peau, elle est manifestement plus jaune que celle des Arabes. Chez le sujet que j'ai photographié c'était en plus foncé le n° 23 de l'échelle, un jaune pâle terne.

Ce type est fréquent et se trouvait dans toutes les tribus nomades que nous avons vues. Notre photographe représente un jeune Ouled-Saïd, un Riâh, par conséquent. Il est d'ailleurs incontestable que ce type a été déjà observé. M. Périer¹ par exemple, parlant de la tribu des Ouled Abd-en-Nour, dit : « Nous n'avons pas été médiocrement surpris de rencontrer là des traits *presque mongols* à côté de purs profils blancs, des physionomies qui représentaient alternativement les types berbères, arabes, vandale et même grec. »

Tout récemment, un explorateur qui venait de parcourir le sud de l'Algérie et de la Tunisie, M. Teisserenc de Bort, me demandait si j'avais remarqué dans les tribus arabes, les gens dont le nez avait la forme du nez de chameau. Pour ma part, je rendais cette expression par la variante en museau de chèvre, mais en somme, les deux comparaisons sont équivalentes et désignaient évidemment le même groupe.

Il est cependant à leur endroit une chose à remarquer. M. Périer, étonné de trouver des Mongols dans une tribu arabe, les considérait comme Turcs. Tel n'est pas notre avis, en premier lieu parce que les janissaires turcs des pachas n'avaient de turc le plus souvent que le nom et se composaient en général d'un ramassis de tous les aventuriers de l'Asie-Mineure ou de l'Afrique du Nord et non de vrais Mongols, et puis aussi parce que, soldats attachés à une garnison, leur type doit plutôt s'être mêlé et perpétué dans les villes que chez les nomades. Enfin parce que la grande diffusion des individus mongoloïdes parmi les tribus, s'expliquerait difficilement par une influence turque fatalement des plus restreintes de par son origine même, et se comprend bien au contraire dans l'hypothèse du mélange très ancien de cet élément aux tribus de la conquête.

(1) J.-A. Périer, *loc. cit.*, p. 23.

Il est donc impossible de nier que sous le nom collectif d'Arabes, on n'englobe les types les plus disparates et les races les plus diverses. Outre les trois principales que nous venons de signaler, il y a l'infinie complication des métis arabico-berbères, c'est-à-dire au moins cinq autres facteurs qui par leur adjonction sont venus compliquer extrêmement le problème. On comprend donc quelles divergences doivent se présenter lorsqu'on compare les chiffres obtenus sur des tribus différentes, même par un seul observateur.

L'indice céphalique auquel nous songions en disant cela nous accuse en effet les variations les plus inouïes, allant de la brachycéphalie vraie à la dolichocéphalie la plus accusée. Nous allons d'ailleurs donner tous les chiffres que nous avons pu réunir, tant personnels que de source diverse. En ce qui nous concerne, nous donnons les séries partielles même les plus minimales séparément, et mettons la moyenne en regard.

TABLEAU XXIII			
	21 Arabes de l'Yémen (Mercier).....	82.56 (?)	
	20 Arabes du Sinaï (Elisséieff).....	73.87	
Tunisie (Collignon)	1 Ouled-Zlass '..... 81.03		
	2 Hammami 80.22		
	2 Ouled-Abd-el-Krim 79.53		
	3 Ouled-Memer 75.80	76.28	
	4 Ouled-Yacoub 75.60		
	2 Ouled-Souassy 74.30		
	3 Ouled-Freccichi 72.80		
	16 Ouled-Saïd..... 77.79		
Constantine. (Collignon)	1 Ouled-Arbaa 77.77		
	4 Ouled-Troudi 75.03		
	2 Ouled-Achani 74.88		
	3 Ouled-Amer 74.56		
	1 Ouled-Alloui 74.15		
	4 Ouled-Sebaa 72.82		
	9 Arabes (Seriziat).....	71.83	
	? Arabes Ouargla et Aurès (Elisséieff).....	72 "	
Oran 10	Arabes divers (Bleicher).....	73.21	
(?)..... 47	Arabes divers (y compris la série Seriziat) Topi- nard.....	76.35	
(1) Réputés d'origine berbère par certains auteurs.			

En somme, lorsqu'on réunit en bloc pas mal de sujets de toutes provenances, une moyenne s'établit, et on voit qu'on finit par osciller entre 74 et 77. Mais les deux extrêmes, la série Seriziat, de 71.8, confirmée par les 72 d'Elisséieff, et la série Mugnier, de

82.5, prise pourtant en un lieu qui semblerait indiquer une provenance exceptionnellement pure.

Faudrait-il donc conclure que le type arabe prédominant, le type fin serait brachycéphale, et que des influences étrangères l'auraient allongé en Afrique ? Je ne le crois pas ; la forme de la tête, surtout à l'occiput, ne peut provenir d'aucun croisement, le pointage en haut et en arrière sous forme de point d'interrogation, est purement arabe et ne peut-être le propre d'une race véritablement brachycéphale. Seraient-ce donc des dolichocéphales vrais ramenés à la mésaticéphalie par les croisements ? Cela pourrait expliquer les chiffres de 76 et 77, mais l'indice de 82, où trouver en Arabie l'élément modificateur ?

Il est vrai que les populations arabes, même à l'exclusion du métissage berbère, pourraient porter en elles les germes de certaines de ces variations. Le type grossier assyroïde semble moins allongé que le type fin, l'influence de l'élément mongoloïde pourrait aussi raccourcir le crâne ; il ne nous paraît pourtant pas que cela puisse jamais nous conduire au chiffre de 82, ou bien la série mesurée aurait été purement de race jaune, ce qui n'est pas admissible.

Nous avouons pour notre part n'accepter ce nombre insolite que sous les plus formelles réserves. Le laissant de côté, nous donnerons notre opinion sur la question de la manière suivante :

Il nous semble que dans le nord de l'Afrique, le type arabe fin doit sur le vivant avoir un indice céphalique sensiblement de 75.5 ou 76 ; qu'il tend, suivant le terrain de parcours de chaque tribu, et par conséquent, suivant les populations sédentaires qui l'environnent, à se mettre en équilibre avec celles-ci, qu'il sera, par conséquent, un peu plus brachycéphale près des centres brachycéphales, un peu plus dolichocéphale près des populations dolichocéphales, que toujours sous l'influence des types assyroïde et mongoloïde qui se rencontrent dans chaque tribu, mais à un degré variable suivant leur proportion, l'indice céphalique moyen a été relevé et ramené vers une moyenne de 76 à 76.5, enfin que, sur des séries prises un peu partout, sans distinction d'origine, les influences berbères arrivent à se contrebalancer.

Ce n'est du reste là qu'une hypothèse. Pour trancher définitivement la question, il faudrait arriver à rassembler, dans une des tribus les plus pures, une forte série d'Arabes du type fin,

en éliminant soigneusement les individus assyroïdes et mongoloïdes, et surtout les métis berbères qui forment au moins les trois cinquièmes des tribus à l'heure actuelle, d'autre part, tâcher de rassembler des séries des deux races arabes surajoutées, en notant rigoureusement la proportion de chacun de ces éléments, par rapport au précédent ; alors seulement on pourrait conclure en connaissance de cause et en faisant la part de tous. Quant à reconnaître le type fin, rien n'est plus facile, à condition qu'on ne fasse pas de tout nez convexe, busqué ou autre, un nez aquilin : lorsqu'on trouvera réunis les caractères suivants : nez aquilin vrai, leptorhinien, occiput en point d'interrogation, ovale de la figure absolu, pommettes nulles et dents éblouissantes, on pourra sans hésitation déclarer qu'on a affaire à un Arabe véritable du type fin.

XVIII

ÉLÉMENTS SURAJOUTÉS

Pour en finir avec l'énumération des types qui se rencontrent dans le pays, il faut dire deux mots d'éléments divers étrangers, dont les uns se sont mêlés et les autres seulement surajoutés à la population du pays. Nous voulons parler des Juifs, des Phéniciens, des Turcs et des Européens ; nous nous sommes déjà suffisamment expliqué sur l'influence nègre, nous n'y reviendrons pas.

Les Juifs sont nombreux en Tunisie ; ils habitent les villes, sont négociants et changeurs, le commerce est presque entièrement en leurs mains ; en raison de leur religion, ils vivent à part et forment un groupe distinct, comme en tous pays. Aussi n'ont-ils pas influé sur les populations musulmanes. On distingue chez eux deux types bien tranchés, l'un relativement rare ; au nez crochu, épais du bout, est le type hébraïque classique ; un second, plus fin et dont nous avons dit un mot déjà, se rapproche beaucoup des Tunisiens, notamment des dolichocéphales bruns leptorhiniens, sans pourtant se confondre avec eux. Il se distingue surtout du précédent par son nez mince, à dos rectiligne, et sa figure d'un ovale plus régulier ; d'ailleurs tous deux profondément mélangés l'un à l'autre. Une particu-

larité facile à observer dans un pays où tout le monde a les jambes nues leur est entièrement spéciale, à l'exclusion de tous les Tunisiens. Je n'ai jamais vu jambe bien faite à un israélite. Chez tous, le mollet est à peine dessiné, la jambe forme un véritable tronc de cône qui s'unit au pied par une masse empâtée. Je ne peux mieux en rendre l'aspect qu'en disant qu'ils semblent tous atteints d'œdème des membres inférieurs. A cela j'aurais diagnostiqué l'israélite à dix pas sans voir sa figure, le caractère est constant.

Les anciennes populations phéniciennes doivent entrer aussi en ligne de compte. Il est très probable à priori qu'elles n'ont pas entièrement disparu sous les flots divers des invasions. Il est certain que les Romains ne les troublèrent pas. Carthage détruite, les emporia de la côte se soumirent et continuèrent à prospérer sous la domination romaine. Utique devint la métropole de l'Afrique jusqu'à la résurrection d'une nouvelle Carthage. Tunis, Hippozaryte, Leptis, Hadrumète atteignirent même un haut degré de richesse et de splendeur, qu'elles conservèrent sous les dynasties berbères, arabes et turques; actuellement ce sont encore en général les seules grandes villes de la régence. Tout fait donc supposer qu'on doit y retrouver des descendants des anciens colons de Sidon et de Tyr.

Mais à quoi les reconnaître? Les Phéniciens étaient originairement Koushites, voilà tout ce que nous savons d'eux; quant à ce qu'ils pouvaient être aux points de vue anatomique et descriptif, nous l'ignorons absolument, et la moindre hypothèse à cet égard serait inadmissible dans l'état actuel de la science.

Les Turcs sont non moins mêlés à la population, de même il serait difficile de les bien caractériser, les armées turques étant en général composées d'éléments très divers, notamment d'une grande quantité de nègres. Pour nous rendre compte de la chose, nous avons été observer, sur le conseil de notre ami le Dr Gessard, tous les individus qui se rendaient à la mosquée du rite hanéfite de Sousse, rite suivi par les Turcs en général. Il nous a paru que les types berbères prédominaient; toutefois, dans l'ensemble, la figure semblait plus étroite, plus allongée et la mâchoire plus carrée, d'autres se rapprochaient plutôt des types persan et circassien. Le caïd actuel de Gafsa, entre autres, était certainement le plus beau spécimen d'Iranien qu'on puisse voir, il est, m'a t'on dit, d'origine turque. La taille nous a

semblé peut-être un peu plus grande, l'embonpoint fréquent. En tous cas, si le sang des soldats des vieux pachas turcs coule encore dans les veines d'un certain nombre de Tunisiens, cette influence a dû se restreindre presque exclusivement aux villes occupées par des garnisons, et tend à s'effacer de jour en jour. Elle est donc peu importante au point de vue qui nous occupe, c'est un point à signaler, rien de plus.

Quant aux races européennes, il s'en est incontestablement mêlé surtout sur le littoral, dans les villes. Ce sont les captifs amenés par les barbaresques, des renégats de toutes nations. Je ne parlerai pas de ceux d'entre eux qui ont conservé leur religion et leur langue. Parmi les familles italiennes les plus considérables de la Régence, il en est beaucoup qui reconnaissent cette origine, celles-là vivent à part ; mais d'autres ayant abjuré se sont fondues parmi les Tunisiens. Leur type étant d'ailleurs très voisin, au moins en ce qui concerne les Siciliens, Italiens du Sud, Espagnols et Maltais, on conçoit qu'il est difficile de les distinguer, seuls les blonds peuvent encore se soupçonner à la proportion moins exceptionnelle de Tunisiens blonds et châains qui se rencontrent dans les villes du littoral, Hammamet et Mèhédiâh notamment ; d'ailleurs, même sur ces points, leur nombre a été relativement faible ¹. Dans l'intérieur des terres, il n'y a plus lieu de s'en préoccuper. Resterait les Européens fixés dans l'antiquité, débris des colonies et des légions romaines, des Grecs et des Byzantins. Leur nombre doit être assez restreint, en tous cas ils sont absolument absorbés à l'heure actuelle et si bien fondus dans l'ensemble de la population que rien ne peut plus permettre de les distinguer et qu'il est impossible d'en tenir compte autrement qu'à titre commémoratif.

XIX

LA TUNISIE PRÉHISTORIQUE

Comme complément de cette étude minutieuse des divers types tunisiens, il nous a paru intéressant de dire quelques mots de ce que les découvertes préhistoriques peuvent nous enseigner.

(1) Cependant il est quelques villes du littoral, comme Sfax par exemple, où certainement il faut faire une plus large part à l'influence européenne. Dans cette ville, notamment, le type moyen de l'indigène a un je ne sais quoi

Je n'ai nullement l'intention de traiter la question en détail et renvoie à ce sujet le lecteur aux *Matériaux pour l'histoire de l'homme* où j'ai exposé longuement mes recherches et mes trouvailles¹.

Il y a toutefois à en tirer quelques lois générales de nature à éclairer jusqu'à un certain point la question des origines Berbères, et qui sont par suite inséparables de l'étude que nous avons entreprise.

Je serai bref. Les divers âges de la pierre sont représentés en Tunisie.

Près de Gafsa existe une colline haute de 60 mètres environ, dite Poste I, formée de couches épaisses d'un poudingue très fin et très dur à la base, grossier et friable au sommet, recouvert d'une couche d'environ 4 mètres de travertins. A la base du dépôt, on retire de la roche des coups de poing chelléens, au milieu et au sommet des lames, éclats et racloirs grossiers qu'on peut rapporter au moustérien grossier et ancien. Aucun ossement ne permet de dater ce gisement.

Jusqu'ici ces découvertes sont uniques en Tunisie. Au pied de cette colline, et non loin de là, près de Sidi-Mansour, existe, dans des buttes de leh fin, un niveau archéologique plus récent d'une épaisseur de 15 centimètres environ, qui n'est qu'un amas de silex taillés affectant surtout la forme du couteau classique, puis de pointes et d'éclats triangulaires.

Cet atelier voisin d'une roche riche en silex bruts, recouvre une superficie de plus de 2 kilomètres de long sur 1 kilomètre de large. Au centre se remarque un point où tous les instruments sont retouchés parfois avec la dernière perfection. Ce sont des grattoirs, des pointes, des racloirs, des disques, des scies d'une élégance remarquable. Comme aspect, certains seraient à rapprocher des plus belles formes moustériennes fines. Les pointes de flèche y sont exceptionnelles, trois sur plusieurs milliers d'instruments.

Toutes les époques sont donc réunies là sur un petit espace. Les deux premières, chelléenne et protomoustérienne, n'ont,

de fin, de distingué qui lui est spécial. Il ne diffère pas moins moralement, les Sfaxi sont peut-être les meilleurs et les plus intelligents ouvriers de la Régence.

(1) *Les Ages de la pierre en Tunisie*, par le Dr R. Collignon. (*Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, 1887, 3 série, t. IV, p. 171.)

avons-nous dit, été encore rencontrées que là : mais les suivantes sont extrêmement communes dans tout le Sud.

Je me contenterai de noter sommairement les régions où elles se répartissent.

1. *Au nord des Chotts.* — Toute la rive nord des chotts Fedjej et Rharsa ; la vallée entière de l'oued Bayache, du chott Rharsa à Feriana ; Gafsa, et la route qui va de cette ville au littoral, en général toutes les vallées qui se rencontrent au-dessous du 39° parallèle. Les points extrêmes où j'en ai découvert au nord sont Sbeïtla et Cherichera. Dans la partie supérieure de la Tunisie rien, sauf quelques éclats découverts, par M. Bellucci au djebel Resas, près de Tunis et à l'extrémité de la presqu'île du cap Bon à El-Aouaria.

2. *A hauteur et au-dessous des Chotts.* — On en trouve partout : au Djérid, à El-Oudiane, El-Hamma, le Cherb, Tôzeur, Nefta, les rives du chott Rharsa.

Au Sud, j'en ai recueilli aussi partout où je suis allé, dans tout le Nefzaoua, puis aux environs de Gabès où déjà ils avaient été signalés par M. Bellucci, général de la Roque, capitaines de Nadaillac et Faurax.

Toutefois l'industrie de Gabès se signale par l'abondance des pointes de flèche et des silex en forme de croissant retaillés sur un seul bord, qui sont exceptionnels partout ailleurs.

Dans toute cette région, il n'y a pas trace de monuments mégalithiques.

Les principales formes observées sont celles dont je vais donner l'énumération, en citant les numéros de l'*Atlas* de M. de Mortillet auquel elles se rattachent.

Chelléen : 28, 38, 37.

Moustérien : Pointes, 62, 63, 64, 69, 70-71, 72 ; racloirs, 77, 78, 80, 82.

Solutréen : 114 (?) 115.

Magdalénien : Lames, 134 ; grattoirs, 139 (très abondant à Gafsa et à Bir-Maraboth), 140, 141, 142 ; burins, 145.

Robenhausien : Percuteurs, 224-235 ; nucleus, 254, 250, 251, 244, 249 dont quelques-uns sont admirables ; lames de toutes tailles, 260, 261, 262, 259, 263 et 269 ; scies, 278 ; grattoirs, 290.

299, 300; pointes de flèche, 365, 369, 381, 401, et enfin deux ou trois petites hachettes polies trouvées à Gabès.

Remarquons d'ailleurs que dans une même couche et dans un gisement géologiquement déterminé et non remanié, près de Gafsa, toutes ces formes se trouvent réunies, ce qui tendrait à faire admettre qu'elles caractérisent une industrie locale évoluant sur place et ne se rapportent pas à des âges aussi nettement tranchés qu'en France.

D'une manière générale on peut dire que la fin de l'âge de pierre est très largement représentée dans le Sud et plus qu'exceptionnelle au Nord et au Centre; car malgré toutes nos recherches, ni moi ni aucun de mes amis n'en avons trouvé ni en Kroumirie, ni dans les régions du Kef, d'Elléz, de Souk-el-Djemma, de Tunis, de Zaghuan, ni dans tout le Sahel. Dans le Sud, au contraire, il n'est pas une petite vallée, ou le plus mince point d'eau, qui ne *soit une mine de silex* plus ou moins finement travaillés. En revanche, il n'y a pas, nous le répétons, un monument mégalithique.

Ceux-ci sont pourtant abondants, mais cantonnés dans le centre montagneux, principalement aux environs d'Elléz dans une région grossièrement comprise entre la Medjerdah et le Zaghuan au nord, l'oued Fekka au sud. Ce sont en général soit de petits dolmens, bien dégagés et en nombre considérable comme à l'Enfida, soit des allées couvertes comme à Elléz. Leur aire est circonscrite, il n'y en a pas, semble-t-il, au Nord de la Medjerdah, ni dans la presqu'île de Hammamet; de même au Sud, ils ne dépassent pas la région des steppes. Les principaux groupes sont : Elléz, Le Kef, TebourSouk, Dougga, Edja, Kessera, Souk-el-Djemma, Hammam-Soukra, Zouarin, Médeïna, Touat-Zouameul, Makteur, Ebba, Haïdra, Sbeitla et l'Enfida. Dans cette région, sauf à l'extrême Sud du groupe à Sbeitla, il n'a pas été trouvé à ma connaissance un seul silex taillé.

Ces deux répartitions que l'on peut apprécier sur la carte ethnographique (pl. IX) où j'ai figuré les stations préhistoriques et les monuments mégalithiques connus jusqu'ici, sont intéressantes, car en résumé on constate que la Tunisie peut, au point de vue paléoethnologique, se diviser en trois grandes régions :

1° Le Sud où depuis l'époque chelléenne jusqu'à nos jours (industrie des pierres à fusil) on a taillé le silex;

2° Une large enclave centrale où sont concentrés les mégalithes ;

3° Tout le nord du pays où il n'y a ni l'un ni l'autre, car jusqu'ici les quelques éclats découverts par M. Belluci au sommet du Dj. Resas et à El-Aouaria sont restés isolés. Pour ma part, aux environs de cette montagne, je n'ai rien trouvé. Cela ne veut pas dire évidemment qu'on n'en découvrira jamais ; mais de toutes manières, il est indiscutable qu'ils y seront rarissimes en comparaison de la région Sud.

Or les mensurations établissent précisément ce fait que l'aire de deux de nos types berbères coïncide presque exactement, du moins en son centre, avec les deux régions, l'une riche en silex, l'autre en dolmens. Le type III des oasis, confiné maintenant dans le Djérid, a eu autrefois une diffusion plus grande, puisque nous le retrouvons formant un bon tiers de la population dans tout le Sud, de Gabès au Nefzaoua, et même de Gafsa à la région centrale du pays, car dans la montagne il compte encore quelques représentants, comme le prouve la photographie VI. Or précisément nous voyons l'aire des silex taillés couvrir toute cette portion méridionale de la Tunisie, et même remonter au Nord jusqu'à Sbeitla et Cherichera, empiétant ainsi légèrement sur la zone dolménique.

D'autre part il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte IX pour voir que l'aire centrale des dolmens coïncide presque exactement avec celle du type berbère IV dont nous signalions les analogies curieuses avec le type néolithique de l'Homme-Mort, sinon avec celui de Cro-Magnon. Actuellement ce type s'est pour ainsi dire condensé dans ses montagnes, abandonnant le pourtour et les points extrêmes de son antique territoire, au sud aux Arabes nomades, à l'ouest et à l'est aux brachycéphales et aux dolichocéphales leptorhiniens.

Y a-t-il là simple coïncidence, ou sommes-nous, sur ces emplacements, encore en présence des vieux éléments qui, au sud, taillaient le silex, au centre élevaient des dolmens ? La coïncidence, possible à la rigueur, est pourtant peu probable. Les deux types ethniques dont il s'agit sont à la fois si tranchés et l'un surtout, celui des oasis, si particulier et si exceptionnel, qu'il serait difficile d'admettre que l'un et l'autre fussent les descendants d'envahisseurs récents. A mon avis, comme déjà je l'ai dit précédemment, il est très probable qu'ils représentent ce qui reste des plus vieilles populations du pays.

Dans cette hypothèse, remarquant que, depuis le début de la période quaternaire géologique, l'industrie du silex n'a pas cessé d'être en honneur dans la région du Sud, la race qui s'y rencontre, notre type III par conséquent, nous représenterait *le plus antique élément ethnique de l'Afrique du Nord, sinon les autochtones*. Son type rude et grossier, sa dolichocéphalie considérable jointe à un front et un menton fuyants et à des arcades sourcilières accentuées (voir phot. V) viendraient d'ailleurs assez à l'appui de cette opinion.

Le type IV, au contraire, brun dolichocéphale, de petite taille, à face dysharmonique, plus récent comme arrivée dans le pays, pourrait être considéré comme ayant apporté avec lui la coutume d'enterrer les morts sous des dolmens. Ce serait, je le veux bien, une donnée entièrement en contradiction avec l'opinion courante sur le rôle des blonds en Afrique; mais celle-ci à tout prendre n'est qu'une hypothèse, et, au cas présent, celle que nous émettons a, sur la première, l'avantage de s'appuyer sur des faits et non sur des raisonnements. D'ailleurs elle n'attaque en rien le fait absolument hors de conteste de l'existence des blonds en Afrique depuis la plus haute antiquité.

Les deux autres races berbères et les Arabes ne seraient donc, relativement aux précédentes et mêmes à certains blonds, que de nouveaux venus. La chose pourrait se supposer d'ailleurs a priori; le cantonnement des unes et la diffusion relative des autres semblent conformes à la règle générale qui place les vainqueurs dans les plaines et lieux fertiles, les vaincus dans la montagne ou, comme ici, dans le désert, lieux défendus d'eux-mêmes par les conditions naturelles topographiques du pays. De même les brachycéphales concentrés en petits groupes sur le littoral, à Kalaa ou à Bizerte, dans les îles comme à Djerbah, ou dans la montagne comme aux Matmatas, et noyés de toute part par la masse des populations leptorhiniennes, semblent antérieurs à ceux-ci.

Si donc il était permis d'émettre quelque supposition sur l'ancienneté relative de ces différents types *dans la Tunisie actuelle*, nous serions porté à admettre la succession suivante avec cette restriction que les cinq premiers sont de beaucoup antérieurs aux autres :

1. Type III, du Djérid, autochtone.
2. Type V, blond (au moins en partie).

3. Type IV, à face dysharmonique (constructeur de dolmens).
4. Type I, brachycéphale.
5. Type II, dolichocéphale leptorhinien.
6. Descendants des Phéniciens, Grecs, Romains, Vandales, etc.
7. Types arabes.

C'est en somme l'ordre le plus probable et, sans affirmer qu'il soit réellement exact, nous croyons qu'on est autorisé à dire que « tout est comme s'il en avait été ainsi ».

Quant à faire concorder l'existence et la répartition actuelle des cinq races dites berbères avec les documents historiques, nous avons exposé à propos de chacune d'entre elles, ce qui nous semblait le moins invraisemblable, mais c'est, nous l'avouons, avec une grande réserve. Une seule chose nous semble pourtant certaine c'est que, prises en bloc, elles pourraient nous représenter la réunion des peuples Libyens énumérés par Hérodote, des Libyens (Types I. II. IV) et Gétules (Type III) de Salluste, le tout par opposition avec les tribus Touareg du Sahara, qui tant par leurs caractères physiques, connus par les descriptions de M. Duveyrier, que par l'ensemble des données historiques et géographiques, peuvent être considérées comme issues des Éthiopiens des vieux auteurs.

Si pourtant on objectait qu'au dire d'Hérodote les Éthiopiens et les Libyens étaient les deux seules *vraies races* du pays, nous répondrions qu'hier encore nous ne voyions dans l'Afrique du Nord qu'une race berbère unique, et que, par conséquent, ce qui nous échappait en dépit de recherches sérieuses, pouvait aussi bien n'avoir pas été remarqué par le père de l'histoire, qui ne faisait pas de l'ethnographie au sens moderne du mot.

Quant au nom de Berbère, on ne saurait l'accepter qu'au sens général comme Français, Tunisien ou Russe; au sens propre, il ne pourrait s'appliquer qu'à des fractions restreintes, rien de plus.

XX

RÉSUMÉ FINAL

Parvenus au terme de cette longue étude, il importe de résumer en quelques mots les données acquises, et de revoir rapidement le chemin parcouru. Nous tâcherons d'être bref.

Les populations tunisiennes, comme toutes celles du nord de

l'Afrique, se divisent en deux grands groupes aussi distincts par leurs coutumes, leurs lois et leurs mœurs que par leurs caractères physiques. Les uns sont sédentaires et compris sous la dénomination générale de Berbères, les autres nomades et dans l'ensemble peuvent être regardés comme Arabes.

Contrairement à l'opinion généralement admise, la fusion des divers facteurs qui historiquement ont contribué à former ces deux catégories n'est pas complète, et les principaux éléments constitutifs de chacune d'elles peuvent aisément encore se séparer. Les éléments adventices juifs, turcs, européens, nègres et mulâtres mis à part, on isolera cinq types parmi les soi-disant Berbères; types ou races bien tranchés et aussi distincts les uns des autres que les trois grands éléments constitutifs de la nationalité française.

Le premier, ou type de Djerbah, est brachycéphale, mésorhinien et de petite taille, il entre pour une forte part dans l'ensemble de la population tunisienne, surtout sur le littoral.

Il se retrouve en Algérie, partout où l'indice céphalique est au moins à 77, c'est-à-dire, pour ne parler que des régions les mieux connues, en Kabylie, dans l'Aurès et au Mزاب.

Le second est de haute taille, dolichocéphale vrai et leptorhinien à nez droit ou busqué. C'est le type dominant dans le pays. Il s'est infiltré partout : il est voisin des races dites méditerranéennes d'Europe.

Le troisième, de haute taille également, est plus dolichocéphale, très mésorhinien; il a le nez retroussé, le front et le menton fuyants, la peau est brune, son thorax affecte la forme égyptienne. Type localisé en masse dans les oasis du Djérid, à l'état individuel un peu partout. — Partout où il se retrouve, et là seulement, on recueille des silex taillés de toutes les époques en grande abondance.

Le quatrième est de petite taille, dolichocéphale et mésorhinien, à nez busqué ou droit. La face est large et dysharmonique. Par ce caractère il se rapproche des dolichocéphales français de l'époque de la pierre polie. Il est cantonné sur les plateaux et dans certaines vallées du centre montagneux qui sont également les points où se trouvent presque tous les dolmens de Tunisie.

Le cinquième est le type blond ou germanique septentrional. Il est toujours disséminé ou noyé dans les autres. En Kroumirie et sur certains points du littoral il est relativement moins rare.

Les tribus nomades se composent (exclusion faite bien entendu des tribus d'origine notoirement berbères ou juives) d'éléments qui peuvent être considérés comme descendants des conquérants du ^{xr}^e siècle, et d'éléments adventices, métis nés d'alliances réitérées avec les Berbères voisins. Les variations de la taille et des indices céphalique et nasal dépendent surtout : 1° de l'importance numérique du groupe des métis, et 2° de celui des cinq types berbères qui, s'y mêlant avec le plus d'abondance, a le plus contribué à métisser le sang arabe originel.

Les métis mis à part, dans toute tribu se rencontrent : 1° une race prédominante, qui est la race arabe véritable ; 2° deux types bien distincts, peu nombreux, déjà mélangés, semble-t-il, à celle-ci lors de la conquête ; l'un grossier, que j'ai qualifié d'assyroïde pour rappeler ses analogies descriptives ; l'autre mongoloïde et produit par un très ancien apport d'individus de race jaune.

La race arabe vraie semble de taille au-dessus de la moyenne, et d'une mésaticéphalie d'environ 76. Les caractères qui peuvent permettre de la distinguer à première vue de l'ensemble des races berbères sont : L'occiput relevé, semblable aux crânes déformés toulousains ou aymaras, et donnant à l'arrière de la tête la forme d'un point d'interrogation, le nez leptorhinien, aquilin vrai, à plan inférieur oblique de bas en haut et d'avant en arrière, l'ovale absolu du visage, le peu d'écartement des yeux, les pommettes sans aucune saillie et les dents admirablement belles.

Les deux types assyroïde et mongoloïde sont suffisamment caractérisés par ces deux mots.

Il va sans dire qu'en aucun point il n'est possible de trouver une de ces races pure de tous mélanges. Toutefois chacune d'entre elles prédomine dans certaines régions ou centres principaux autour desquels elle s'irradie en se fondant graduellement avec les races voisines.

Ces croisements ont aussi bien modifié les nomades que les sédentaires. Toutefois les tribus arabes ont plus subi l'influence modificatrice des Berbères, que ceux-ci celle des Arabes. Cette action réciproque semble s'être exercée en raison directe de la densité numérique de chacune des races en présence.

Enfin nous avons constaté l'existence d'individus présentant les traits caractéristiques propres à chacun de ces éléments

ethniques parmi les Algériens, les Marocains et les quelques Tripolitains que nous avons eu l'occasion d'examiner.

Il est donc probable que dans tout le nord de l'Afrique une étude minutieuse des populations conduirait à des résultats analogues.

Toutefois on ne saurait conclure à priori que ces races soient les seules qui puissent s'y rencontrer. Au Maroc notamment, il nous semble qu'il y aurait un nouveau type berbère brun à isoler : mais pour ce faire, nous n'avons pas assez de mensurations personnelles, c'est une simple impression que nous notons, à titre de jalon.

Nous figurons *grosso modo* sur une carte schématique (carte IX) la répartition des races sédentaires en Tunisie ; en ne la donnant bien entendu que comme un document préparatoire propre à guider les explorateurs futurs. Dans les détails il y aura évidemment fort à modifier, sur divers points¹.

Enfin une donnée générale de la plus haute importance se dégagera en dernière analyse : *la résistance des types*.

Bien que soumises depuis des siècles aux conditions les plus propres à favoriser la fusion, invasions répétées des éléments les plus divers, conquêtes successives, réunion pendant de longues périodes des races primitives en un seul corps de nation, les populations berbères ont su maintenir en dépit de tout leurs types originaires divers.

Les éléments surajoutés, à l'exception de ceux qui trouvaient dans le pays des conditions d'existence et de climat analogues à celles qu'ils avaient dans leur première patrie, ont tous été absorbés et anéantis par les premiers occupants.

Pendant douze siècles, les Phéniciens ont possédé le littoral, vainement nous recherchons leurs traces. Cinq cents ans Rome a rempli de ses colonies cette province proconsulaire qu'elle considérait comme une seconde Italie. Que reste-t-il de son empire : des ruines ; de son sang : rien. Les Vandales sont venus s'y asseoir ensuite ; vaincus par Bélisaire, ils se sont disséminés dans le pays. Où trouver leurs descendants ? Où rencontrer ceux des Byzantins et bientôt même des Turcs ?

(1) La région du sud, Mâtmatas, Ourghemas, Beni-Zid d'une part, celle du nord-ouest, Kroumirie, pays des Mogods Nefzâs, etc., de l'autre, sont encore pour ainsi dire vierges de toutes recherches anthropologiques.

Seuls les vieux habitants, ceux qui peuvent revendiquer pour ancêtres ces nations libyennes qui nous apparaissent aux premières lueurs de l'histoire, restent encore aujourd'hui, conservant malgré tout, comme un héritage sacré, le type physique de leurs pères. Non seulement ils ont noyé dans leur masse tous les éléments adventices qui ont tenté à diverses reprises de les supplanter, sauf jusqu'à un certain point et dans des conditions particulières les Arabes et les nègres ; mais encore vis-à-vis les uns des autres, quelques liens qu'établissent entre eux la communauté de langue, de mœurs, de religion et le sang versé sur les mêmes champs de bataille dans leurs luttes séculaires contre l'étranger, ils sont demeurés jusqu'à ce jour distincts comme à l'origine. La fusion a pu être partielle, elle n'est et de longtemps ne sera pas complète.

Plus les études anthropologiques diminuent le champ de l'inconnu, et plus cette loi de résistance semble s'affirmer. Nous ne sommes plus au temps où l'on s'étonnait de retrouver à un humble fellah les traits des Rhamsès et des Ménéphthahs, où l'on admettait avec quelque peine que la grande division ethnologique de César pût s'appliquer encore au moins dans la généralité, à la population française actuelle. Voilà qu'actuellement la même persistance s'affirme dans l'Afrique du Nord, précisément et comme pour donner plus de poids à cette constatation dans cette Tunisie qui, de tous temps, a été le point d'élection de toutes les conquêtes, et où à priori on eut dû s'attendre à trouver le plus inextricable amalgame de races et de types.

Il est donc légitime de conclure que, lorsque dans la suite des siècles des collectivités humaines sont arrivées à se constituer en un tout spécialisé par un ensemble commun de caractères physiques et à former ainsi une variété ou une race, que cette race s'est accommodée à un milieu, qu'elle est nombreuse, elle oppose à tous les éléments qui tenteraient de l'absorber, une force de résistance invincible.

Si l'envahisseur pacifique ou conquérant est peu nombreux, il se fond insensiblement dans les autochtones sans presque en altérer le type, et disparaît en quelques générations, eût-il même imposé aux vaincus sa langue, ses lois et sa religion.

Mais l'inverse ne se produit pas dans le cas contraire. Devant un ennemi numériquement supérieur, les vieilles races se replient, se concentrent sur certains points où, conservant malgré tout la

prépondérance, elles préservent leur type, et d'où lentement dans la suite, quand la paix s'est établie, elles rayonnent en reprenant peu à peu le terrain jadis perdu.

Seuls les peuples trop inférieurs, comme les Tasmaniens ou les Fuégiens, sont frappés à mort au contact de notre civilisation trop haute, de nos vices et des affections épidémiques que nous traînons à notre suite. Mais des races aussi vivaces que celles que nous venons d'étudier ne sauraient être appelées à disparaître. Quoi que nous fassions, jamais l'Afrique du Nord ne deviendra une Australie française. Sur cette terre arrosée de notre sang, nous trouverons toujours en face de nous Berbères et Arabes. Il y a donc là pour l'avenir de notre colonie une perpétuelle menace, et l'on voit que les enseignements que nous apporte l'anthropologie viennent appuyer les données historiques pour nous engager à faire bonne garde et à travailler, plus que nous ne l'avons fait jusqu'alors, à modifier moralement nos nouveaux sujets en les civilisant, en faisant tous nos efforts pour éteindre les vieilles haines, mettre fin à la guerre de races, et pour amener peu à peu la véritable fusion, celle qui résulte de sentiments et d'intérêts communs.

Hors de là, si nous continuons à vivre séparés, dans l'état de défiance et de rancune réciproques, comme maîtres et sujets, je ne saurais trop le répéter, les lois naturelles et l'histoire sont là pour nous apprendre que nous finirons par être vaincus, chassés et absorbés, comme les Romains et tous ceux qui nous ont précédés.

1^{er} novembre 1886.

EXPLICATION DE LA PLANCHE

Fig. I. — Face et profil de Ahmed ben-Mohamed-Ouirchlane, 26 ans, né à Djerbah. — *Type brachycéphale* I. — Taille du sujet, 1^m,69; indice céphalique, 81,82; indice nasal, 73,40.

Fig. II. — Face et profil de Ali ben el-Hadj-Messaoud-Etoui, 22 ans, Mât-mata. — *Type brachycéphale* I supposé croisé de III en raison de la forme du crâne et des caractères du bas de la face. — Taille, 1^m,58; indice céphalique, 80,33; indice nasal, 79,48.

Fig. III. — Face et profil de X..., 19 ans, né à Teboulba près Ménédiakh. — *Type dolichocéphale* II un peu croisé de I.

Fig. IV. et V. — *Type dolichocéphale* II à peu près pur. — Face et profil d'individus déclarés originaires de Kroumi par le photographe, par conséquent

douteux comme origine, mais donnant du type II une idée plus exacte que le sujet représenté fig. III.

Fig. VI. — *Type dolichocéphale* III ou des oasis. — Mohamed ben-el-Hadj-Belkassem, 24 ans, né à Nefta (Djérid). Type très pur. — Taille, 1^m,69 ; indice céphalique, 70,20 ; indice nasal, 73,40. Face et profil.

Fig. VII. — *Type dolichocéphale* III, tel qu'on le trouve disséminé dans la montagne, métissé de II. — Face et profil de Salah ben-Mohamed-ben-Amor, né à Ellèz, 21 ans. — Taille, 1^m,69 ; indice céphalique, 72,02 ; indice nasal, 63,26.

Fig. VIII. — *Type dolichocéphale* IV à face disharmonique. — Face et profil de Mohamed ben-el-Hadj-Othmann, 24 ans, né à Ellèz. — Taille 1^m,65 ; indice céphalique, 75,53 ; indice nasal, 77,08. Remarquer chez ce sujet la largeur de la face et la forme abaissée des orbites ; bien qu'il ait le nez droit, la forme busquée est plus fréquente.

Fig. IX. — *Type Arabe classique*. — Cherif ben-Hanachi, 28 ans. — Taille, 1^m,80 ; indice céphalique, 75,96 ; indice nasal, 60,34.

Fig. X. — *Type nomade Assyroïde*. — Ahmed ben-Chegra, 21 ans. — Taille, 1^m,68 ; indice céphalique, 71,71 ; indice nasal, 68,57.

Fig. XI. — *Type nomade Mongoloïde*. — Brahim ben-Lakdar, 15 ans, Ouled-Said. — Bien remarquer la forme des yeux, du nez, des narines et des pommettes. — Indice céphalique, 77,20 ; indice nasal, 68,3.

LA MAPPEMONDE D'ANGELINO DULCERT, DE MAJORQUE
(1339)

PAR LE D^r E. T. HAMY

Le XII^e siècle est, dans l'histoire de la navigation, une époque particulièrement intéressante. Enhardis par la découverte des propriétés de l'aimant¹, les marins de la Méditerranée ont renoncé peu à peu aux vieilles routes péniblement suivies jadis, d'île en île ou de cap en cap. La haute mer est désormais ouverte à leurs navires, que guident des boussoles plus ou moins perfectionnées.

Les divers points de l'horizon décomposé en seize, vingt-quatre, enfin trente-deux parties, sont de mieux en mieux observés; l'estime des distances devient de plus en plus familière, et chaque nouveau voyage fournit des renseignements toujours plus exacts sur la longueur et sur la direction des itinéraires parcourus.

On coordonne dans les ports les indications ainsi recueillies par les pilotes; des dessinateurs plus ou moins habiles les consignent sur des cartes spéciales. Bref, l'hydrographie est créée et ses premières œuvres prennent un caractère de précision inconnu jusque-là des géographes².

(1) Cf. vicomte de Santarem, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le Moyen Age*, t. I, § 17, p. 272; § 18, p. 280-301. Paris, 1849, in-8; J. Lelewel, *Géographie du Moyen Age*, Bruxelles, 1852, in-8, t. II, p. 15; d'Avezac, *Aperçu historique sur la boussole et ses applications à l'étude des phénomènes du magnétisme terrestre*. (*Bull. Soc. de Géographie*, 4^e sér., t. XIX, p. 355. Avril 1860.).

(2) Ce contraste entre les cartes marines et terrestres est extrêmement frappant. Je rappellerai seulement ici que l'*Apographon* du musée Borgia à Velletri, monument du milieu du XV^e siècle, donne à la Méditerranée et aux presque-îles qui la découpent, des formes complètement erronées, tandis que la carte marine, dite *pisane*, avait attribué aux mêmes régions, cent cinquante ans plutôt, des contours relativement fort exacts.

Ce sont, croit-on, des Italiens qui ont construit les premières de ces cartes de navigation, désignées communément sous le nom de *portulans*. C'est quelque cosmographe ligure ou toscan qui a dressé, dans la seconde moitié du XIII^e siècle¹, la célèbre carte anonyme, connue sous le nom de *carte pisane*². C'est un Génois, Pietro Visconte, qui a tracé à Venise en 1311, le plus ancien de ces précieux monuments qui soit parvenu jusqu'à nous à la fois daté et signé³.

D'autres Génois, des Vénitiens, etc., parmi lesquels on doit citer principalement les frères Pizzigani, Pasquallini, Francisco de Cesaris, Giacomo Giraldis, Battista Beccario, etc., etc., poursuivent les travaux de Visconte. Ancône produit les Benincasa et les Freducci. Plus tard, on trouve des fabricants de cartes à Palerme, à Messine, à Naples, à Livourne, à Raguse, etc.

Les Catalans, qui avaient une flotte dès 1118⁴, ont possédé aussi de fort bonne heure des cosmographes expérimentés. Il existerait, suivant Jomard⁵, « une carte de Majorque de l'an 1323 » postérieure de douze ans seulement, par conséquent, à la première carte de Visconte, et M. Lesouef vient de découvrir une mappemonde, exécutée à Majorque en août 1339, par un

(1) Il est fait allusion, dans quelques écrits, à une carte marine qui se garderait à Venise dans la bibliothèque de Saint-Marc et à laquelle on a parfois attribué comme date le commencement du XIII^e siècle. (Cf. Vivien de Saint-Martin, p. 294.) Les cartes de Giovanni da Carignano, recteur de Saint-Marc de Venise, sont en partie plus anciennes que celles de Visconte, mais elles ne sont pas datées. (Cf. *Fac simile del Planisphero di Prete Giovanni da Carignano di Genova del XIV secolo*, illustrado da Teobaldo Fischer (l'originale si conserva nel R. Arch. di Stato di Firenze. Venezia, Ongania, 1881, atl. in-f^o obl.)

(2) Cette carte, qui se conserve à la bibliothèque nationale, est bien antérieure à la carte de Visconte de 1311, dont il est question ci-dessous. L'état des connaissances qu'elle révèle en ce qui concerne le littoral atlantique de l'Espagne, de la France, etc., démontre qu'elle est, à coup sûr, sensiblement plus ancienne que Jomard ne le présumait. (Cf. Jomard, *Introduction à l'Atlas des monuments de la Géographie*, Paris, 1879, br. in-8^o, p. 41.) Je crois pouvoir la faire remonter à la fin du XIII^e siècle.

(3) Cf. *Fac simile della carta nautica di Pietro Visconte di Genova dell' anno 1311*, illustrado da Teobaldo Fischer (l'originale si conserva nel R. Arch. di Stato di Firenze. Venezia, Ongania, 1881, atl. in-f^o obl.)

(4) Cf. Capmany, *Coleccion Diplomatica*, n^o 1. (*Memorias historicas*, etc., vol. II. p., 1-2. Madrid, 1779, in-4.)

(5) Jomard, *op. cit.*, p. 40.

certain Angelino Dulcert ¹, et qui prouve qu'à cette date les cosmographes catalans n'avaient absolument rien à apprendre des Italiens.

C'est cet important document, reproduit en fac-similé avec la plus grande exactitude, par les soins du savant bibliophile qui le possède, que je présente à la section de géographie du Comité des Travaux Historiques.

Qu'il me soit permis d'accompagner cette présentation de quelques courtes observations, qui fassent nettement ressortir les traits les plus remarquables du monument géographique ainsi placé sous nos yeux.

Ce qui frappe tout d'abord l'attention, lorsque l'on déroule ce planisphère, qui mesure 1^m,04 de large, sur 75 centimètres de haut, c'est l'étendue, relativement très considérable, des terres dont il embrasse la description.

Le planisphère de 1339 dessine en effet les côtes Atlantiques depuis le nord des Pays Scandinaves, qu'habitent des ours blancs, vivant de poissons crus ², et les îles Orcades (*Insula Orchania*) et Shetland (*Insula Scetiland*) ³, jusqu'à Tafouelli (*Felle*), non loin du cap Mirik, au sud de la baie d'Arguin ⁴ et jusqu'aux Canaries ⁵.

De l'ouest à l'est, il s'étend des îles de S. Brandan (*insulle*

(1) Il est signé dans son angle supérieur droit de la manière suivante :

*Hoc opus fecit angelino Dulcert
ano M^o CCC^o XXXVIII^o de mense augusti
in ciuitate maioricarum*

Ce nom de Dulcert est, jusqu'à présent, tout à fait inconnu des historiens de la géographie. On peut seulement assurer qu'il rentre, par sa forme, dans une catégorie de noms majorcaïns très souvent mentionnés dans les plus anciens actes relatifs à l'histoire de l'île.

(2) *Hic sunt ursi | albi et comedunt | pisces crudos*, dit une inscription placée près d'une citadelle appelée *Alogia* (Alesund?)

(3) L'*Insula Chatenes*, que l'on lit plus haut encore, ne saurait être considérée comme l'équivalent de la Thulé de l'antiquité, ainsi que Tastu et Buchon l'ont admis; ce n'est autre chose que le comté de *Cailhness*, transformé en île et rejeté, par erreur, dans le haut Nord.

(4) Ce mot *Felle* se trouve, chez les Pizzigani, en contact avec le mot *Ganuya*, et J. Lelewel a proposé de traduire *Felle Ganuya* par *perfide* ou *méchante Guinée*! (T. II, p. 50.) Le *ta* de Tafouelli, ici rapproché de *Felle*, n'est qu'un article féminin.

(5) Deux de ces îles seulement sont figurées sur notre carte. La première au Nord, peinte aux armes de Gènes, porte la légende *Insula de lanzarotus marocelus* (île de Lancelot Maloisel) et la seconde *la forte ventura* (île Fortaven-

Sci Brandani sive puelarum), *Primaria*, *Capracia*. *Canaria*, dont la nomenclature est empruntée à Isidore de Séville et qui occupent à peu près la place du groupe de Madère, jusqu'à la Perse (*Persia*), la mer de Bakou ou Caspienne (*mare de Bacu sive Caspium*) et l'empire des Ouzbegs¹.

C'est, comme on le voit, toute une représentation du monde connu des Européens, avant Marco Polo, dont le *livre des merveilles*, antérieur d'une quarantaine d'années seulement, n'était pas encore répandu.

C'est de plus, non pas un simple portulan, mais une mappemonde à la fois terrestre et marine et dont les continents sont coupés de lignes de fleuves et de montagnes, chargés d'inscriptions, de dessins, de drapeaux, tandis que le long des rivages s'entassent d'interminables alignements de noms de ports, de caps, de baies, etc.

Drapeaux, dessins et inscriptions, sont d'ailleurs dans le style que vont conserver pendant deux siècles, jusqu'à l'extinction de l'école catalane, les œuvres géographiques sorties des ateliers de Barcelone, de Majorque, etc. Il est d'ailleurs très remarquable que Dulcert ait tracé, dès 1339, les trente-deux rhumbs de vents que les Italiens passaient pour avoir, les premiers, inscrits sur une carte nautique².

Il faudrait tout un volume pour analyser avec les détails nécessaires, cette remarquable mise en scène de la science géographique majorcaine au commencement du xiv^e siècle. Je me bornerai à reproduire, dans cette notice préliminaire, à titre de spécimen, la nomenclature que Dulcert a inscrite le long de nos

ture). Entre les deux on lit sur un flot *...iegi marini*. Ces curieux renseignements proviennent manifestement du voyage exécuté aux Canaries par Lancelot Maloisel, un Génois d'origine française, à la fin du xiii^e siècle. (Cf. d'Avezac, *Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'Océan Atlantique, antérieurement aux grandes explorations portugaises du xv^e siècle*. Paris, Pain et Thunot, 1845, p. 47 et suiv.)

(1) *Hic dominatur Usbech dominus et imperator de Sara*, dit la légende.

(2) D'Avezac admettait du reste que l'usage de la rose de 32 vents était répandu dès 1286 chez les marins de la Méditerranée. La carte de Dulcert reste néanmoins, dans l'état actuel de nos connaissances, le plus ancien document qui présente cette rose, si le planisphère non daté de Giovanni da Carignano n'est pas antérieur à 1339, comme M. Desimoni le suppose, Giovanni est mort en 1344 et a vécu par conséquent cinq années encore après la confection de notre mappemonde.

côtes françaises, en la comparant mot à mot à celle de l'atlas de 1375, telle qu'on la trouve dans la belle édition qu'en a récemment publiée M. Léopold Delisle ¹.

On lit d'abord le long du littoral, au nord de l'embouchure de la Seine, les noms suivants :

Dulcert (1339)	Atlas catalan (1375)	Cartes modernes
.	Doncherch	Dunkerque
Grauelinges	Grauelinges	Gravelines
Calles	Calles	Calais
Guinsant	Guinsant	Wissant ²
Bollogna	Bellogna	Boulogne
Stapes	Stapes	Étaples
Suma	Sommam	Somme, riv.
Vuaban	Vuabam	Waben ³
Diepa	Diepa	Dieppe
Fecamp	Fecanp	Fécamp
Ce de Caus	Cadecaur	Chef-de-Caux
Loyra	Oyra	L'Eure (Le Havre :

Puis en remontant le cours de la Seine, on trouve successivement *Ruam* (*Roam*, Atl. Cat.) Rouen; *Parixius* (*Pariss*. Atl. Cat.) Paris, avec une double image de ville occupant les deux bords du fleuve et surmontée d'un grand drapeau semé de fleurs de lis, planté sur la rive gauche et orienté vers le sud; puis *Bar-su-Sayna* (Bar-sur-Seine), *fl. Sayna* (Seine fl.), *Campania* (Champagne), *fl. Marne* (Marne fl.), enfin *fl. Crauant* (la rivière de Cravant, l'Yonne ⁴).

Près de *Parixius*, on peut lire *Regnom Franchorum* et un peu plus loin à l'est, sous une image de ville, le mot *Costancia*, Coustances.

En reprenant la ligne des côtes au sud de l'embouchure de la Seine, on rencontre :

¹) *Choix de documents géographiques conservés à la Bibliothèque nationale* Paris, 1883, in-fol.

(2) Et non pas Guines, qui est à l'intérieur des terres.

(3) Village maritime de l'arrondissement de Montreuil. Buchon et Tastu qui identifiaient *Guinsant* à Guines proposent de chercher *Vuabam* à Eu!

(4) Il y avait dans l'atlas catalan le mot *Travant* inscrit tout seul entre l'Yonne et la Loire et par là même incompréhensible.

Dulcert (1339)	Atlas catalan (1375)	Cartes modernes.
Chiriboy	Chiribey	Quillebœuf
Onefro	Onefroy	Honfleur
Gofard	Gofart	Banc d'Amfard
Toca	Toca	Touque, riv.
Cam	Cam	Caen
Ostram	Ostran	Ouistreham
San Marcho	San Marco	S. Marcouf
Cheriborg	Cheriborg	Cherbourg
Cur de Laaga	Cur de Laga	Cap de la Hague
G. de Sammalo	Golfo de Sa-Malo	G. de Saint-Malo
San Malo	San Malo	Saint-Malo
Laroza	La Rossa	Les Rosaires
Raxenbriach	Rasanbriach	Raz Saint-Brieuc
Sanguindazo	Sanguindanzo	Saint-Gildas
Meliana	Meliana	La Méloine
Basso	Basso	I. de Batz
Barbarach	Barbarach	Havre d'Abbrevrak
Pozao	Porzao	Roches de Porsal
Moletto	Moletto	I. de Molette
.....	Forno	Chenal du Four
San Mae	San Mae	Pointe Saint-Mahé
Brest	Brest	Brest
Craudon	Claudon	Crodon
Cauo de Fontanao	Cauo de Fontanao	Raz Fonteneau
Odierna	Odierna	Audierne
Stoch de Pomarch	Stoc de Penmarch	Étocs de Penmark
.....	Benaudet	Benaudet, riv.
Cuncheto	Cunchet	Concarneau
Porto Broeto	Port Broet	Port-Louis (?)
Garanda	Garanda	Guérande
San Nazar	Sannazar	Saint-Nazaire
Nantes	Nantes	Nantes

Le long de la Loire en amont de Nantes, ornée d'un drapeau tout semblable à celui de l'Atlas catalan, sont inscrits *fl. Leria* (Loire fl.), et *Carites* (la Charité-sur-Loire).

On lit encore au sud du fleuve, *Pitaus* (Poitiers), avec une image de ville, *Limosim*, le Limousin et *Carcases*, qui est peut-être Carcassonne, fortement déplacé dans la direction du nord.

En revenant au littoral, après cette nouvelle course dans l'intérieur du pays, nous rencontrons :

Dulcert (1339)	Atlas catalan (1375)	Cartes modernes
Golet	Golet	Goulene (?)
Normoster	Normostar	Noirmoutier
Sangili	Sangilli	Saint-Gilles-sur-Vie
Tor de Lona	Tordelona	Tour d'Olonne (Sables-d'Olonne)
San Micer	San Micer	St-Michel-en-Lherm
Maranta	Maranta	Marans
Plonbo	Plunbo	Le Plomb
Rocella	Rocella	La Rochelle
Chiranta	Chiranda	Charente, riv.
Zapuzo	Zapuzo	Soubise
Maumeson	Maumesom	Pertuis de Maumusson
Roanj	Roanj	Royan
Talamo	Talamon	Talmont - sur - Gironde
Burgo	Bargo	Bourg-sur-Gironde
Gironda	Garona	Gironde, fl.
Bordeus	Bordeus	Bordeaux
Normanda	Mormanda	Marmande
Tolossa	Tollossa	Toulouse
Monts Pireney		Monts Pyrénées
Sca Maria de Solach	Sca Maria de Solach	Soulac
Archixon	Archix[ou]	Arcachon
Baiona de Gascogna	Baona de Gascogna	Bayonne
San Joham	San Johan	Saint-Jean-de-Luz

Les îles inscrites le long des côtes que nous venons de parcourir, sont du sud au nord :

Dulcert (1339)	Atlas catalan (1375)	Cartes modernes
Cordan	Cordan	Tour de Cordouan
Larom	Layron	I. d'Oleron
Rey	Rey	I. de Ré
Hoya	Hoya	I. d'Yeu
Labaya	Labaya	Noirmoutier (l'Abbaye)

Dulcert (1339)	Atlas catalan (1375)	Cartes modernes.
Belila	Balila	Belle-Ile
Groya	Groya	I. de Groix
Granán	Granán	I. de Glenan
Sein	Sein	I. de Sein
Uxent	(Effacé)	I. d'Ouessant
Rochtona	Rochtona	Jersey
Granexa	Granexe	Guernesey
Gaschets	Gaschets	Les Casquets
Ranuy	Ranuy	Aurigny.

On remarquera que suivant l'usage, toujours suivi par les cartographes du moyen âge, ces noms d'îles sont écrits par Dulcert, comme par l'auteur de l'Atlas, en sens inverse de ceux qui se lisent sur la terre ferme voisine.

La toponymie de nos côtes de l'Océan offre, on le voit, bien peu de variantes de l'un des monuments à l'autre, et sur ce long espace, deux noms seulement ont été ajoutés de 1339 à 1375. Le littoral méditerranéen porte une nomenclature non moins fixe. Je la transcris, en suivant comme précédemment le sens des écritures qui, ayant contourné toute la péninsule ibérique vers l'ouest puis le sud, reviennent en se serrant le long des sinuosités des côtes vers le nord et vers l'est. On lit entre les Pyrénées et le Rhône :

Dulcert (1339)	Atlas catalan (1375)	Cartes modernes
Linzan	Linzan	Lanza
Poruenre	Portuenre	Port-Vendres
Coliura	Copliura	Collioure
Sasse	Salses	Salces
Leocata	Leocata	Leucate
Nerbona	Nerbona	Narbonne
Sanper	Sanper	Saint-Pierre
Sirignan	Serigna	Sérignan
Agde	Agde	Agde
C. de Seta	Cap de Seta	C. de Cette
Magalona	Magalona	Maguelonne
Lates	Lates	Lates
Monpesler ¹	Monpesler	Montpellier
Aquemorte	Aygues Mortes	Aigues-Mortes

(1) Montpellier et Narbonne portent leur étendard armorié.

Le Rhône se présente alors, *lo Royne*.

On voit sur la rive gauche, *Arle* (Arles), *Vignom* (Avignon) avec une image de ville ¹; *Vienna* (Vienne en Dauphiné), puis au confluent de la Saône, *Leon sus le Roy[ne]* (Lyon), et plus haut *Burgondia*, la Bourgogne, et [*Ch*]alons (?) que remplace *Dion* (Dijon) dans l'Atlas catalan, enfin le lac Léman ou de Lausanne (*Lacus usane*), le cours supérieur du Rhône (*fl. Rosse*) et Martigny (*Martigni*).

Entre le Rhône et les Alpes on distingue les localités suivantes :

Dulcert (1339)	Atlas catalan (1375)	Cartes modernes
Odor	Odor	Roque de Dour
Bocori	Boc	Bouc
Colone	Collone	C. et P. Couronne
Marseia	Masela	Marseille
Pormir	Portmu	Port-Miou
Aquille	Aquilles	Bec-de-l'Aigle
Bendormi	Bendormi	Bandol
San Nazar	San Nazar	Saint-Nazaire
Telom	Telom	Toulon
Calabazaira	Calabazaira	C. de Scanpebariou?
Ere	Eres	Hyères
Bennar	B.	C. Bénat
Aromi (?)	Aron. . .	Bormes (?)
Frasnes	Frasne	Garde-de-Frainet
G. de Frezur	G. de Fre[zur]	Golfe de Fréjus
Frezur	Frezur	Fréjus
Agam	Agam	P. d'Agay
Sca Margalita	Scà Margallita	Sainte-Marguerite
Galopa	Gallopa ²	C. de la Garoupe
.	Antiueri	Antibes
Var	Var	Var
Nisa	Nisa	Nice
Ori[n]ori	Orinori	(?)
Monago	Monago	Monaco

(1) Pas plus que dans l'Atlas catalan, Avignon n'arbore d'étendard, quoique les raisons invoquées par J. Tastu pour expliquer cette absence chez l'anonyme, soient tout à fait sans force, appliquées à un géographe de 1339 (*op. cit.*, p. 51).

2. On remarquera, en passant, cette tendance de l'anonyme de 1375 à

L'extrême ressemblance des deux monuments se retrouverait presque partout ailleurs dans la nomenclature géographique, les contours, parfois tout conventionnels, des côtes ou des îles, la forme et la direction des montagnes et des fleuves, les emplacements des images de villes et les couleurs des drapeaux armoriés qu'elles déployaient.

Mais les légendes diffèrent par leur nombre et leur développement relatif. Dulcert disposant, par exemple, d'un peu de place au pied des *Alpes Allamanie*, y a étalé en huit longues lignes, l'éloge de l'Italie, qui manque à l'anonyme. Dans l'angle supérieur gauche de sa carte, il a décrit l'Irlande et la Norvège en un fort mauvais latin, que l'anonyme a presque littéralement traduit en catalan. En revanche, il lui manque la longue légende des îles Fortunées, expliquée par Tastu¹, celle bien plus curieuse qui constate, dans l'anonyme, la visite de Jacme Ferrer, à la rivière de l'Or (*al riu de lor*)² une partie de celle des limites d'Afrique, etc., etc.

Les indications relatives au Sahara et à la Nigritie sont d'ailleurs bien moins détaillées. Au sud d'un Atlas (*mons Athlans*) identique dans les deux cartes et qui se retrouvera tel quel pendant plus de deux siècles, dans les œuvres de l'école, on voit une longue ligne côtière, légèrement rentrante, qui correspond sans aucun doute, aux rivages étendus entre le cap Noun (*Caput de Non*) et le Tafouelli (*Felle*).

Tota ista riperia maris, dit Dulcert, est deserta nisi a pescatores.

La célèbre passe du Dahra, dans l'Atlas marocain, est connue de notre géographe qui la nomme Vallée de Sous.

*Valle de Sus, hec est via
pro ire at teram nigrarom.*

La Guinée (*Ganuya*) à laquelle conduit cette passe, au delà

doubler les consonnes. Là où Dulcert écrit *suma, laroza, colone, Scd margalila, galopa*, etc, il orthographie *sommam, larossa, collone, Sca margallita, gallopa*, etc.

(1) *Notice d'un atlas en langue catalane, manuscrit de l'an 1375, conservé parmi les manuscrits de la bibliothèque royale sous le numéro 6816 fonds ancien, in-folio maximo*, par MM. J.-A.-C. Buchon et L. Tastu. Paris, Imp. Roy., 1839, in-4, p. 73.

(2) Cette expédition n'a eu lieu qu'en 1346, sept ans après la confection de la mappemonde de Dulcert.

d'un mont où perche *Tabeibert* (Tabelbalet), est ainsi sommairement décrite :

GANUYA. *Regio septem montium hec Ganuya || dicitur. Issa est tera nigrorom que pro maiori || parte est arenosa et deserta pro aquas. || Tera nigrorom hec est Ganuya.*

A gauche de cette légende, on voit la ville de *Tachorum* (Tekrour) ; au nord, *Sigelmessa* (Sidjilmâsa d'Edrisi, Sigermesa de Giovanni da Carignano) entourée d'eau, *Castron de Tagenduhet* (Taragalel, de Sanson) sur le fleuve de *Dara* (O. Draa), puis *Buda* (Bouda)⁽¹⁾, et au sud *Huletem*⁽²⁾ (Oualata, Iwalâten).

Alors se présente le portrait du roi de Melli, dans l'attitude que lui a conservée l'auteur de l'Atlas catalan.

Iste Rex saracenus dominatur tota arenosa || et habet mineries auro in masima || habundancia. Rex Melly.

Plus loin, à l'est se voit le *Regnom de Orgena* (Ouârgla, Wargelen) avec sa capitale surmontée d'un drapeau qui porte l'image d'un dattier ; *Tausser* et *Tacort* représentent bien, au nord d'*Orgena*, Tozeur et Tougourt, et l'on voit sur une montagne : *Castro catif elchibir*, qui pourrait bien être le Kef.

ORGENA. *Iste Rex saracenus permanet senper in guera || com arascenis maritimis silicet tun[isiis] || Tera nigrorum qua senper || vadunt nudi et sine aliqua || vestimenta.*

Cette légende est inscrite entre deux figures d'hommes nus et barbus qui n'ont absolument rien de nigritique. Vêtus, quoiqu'en dise la légende, d'un court caleçon, ils conduisent en laisse un chameau et une autruche assez exactement dessinés.

NUBIA *saracenorum*, dit un autre texte placé à côté d'une grande ville désignée sous le nom de *Regnom de T'itimissem*⁽³⁾. *Iste Rex saracenus habet continuo || gueram com christianos nubie et ethiopie || qui sunt sub dominio prest Jane christianus niger.*

Le Nil (*flumen Nil*), sépare cette Nubie musulmane de la Nubie

(1) Bouda, oasis du Touat, l'un des centres les plus anciens de la région, suivant M. H. Duveyrier.

(2) C'est la localité désignée sous le nom de *Eulezem* dans le planisphère de Giovanni da Carignano (Cf. Th. Fischer. *Sammlung mittelalterlicher Welt und Seekarten Italienischen Ursprung und aus italienischen bibliotheken und archiven*. Venedig, Ongania, 1886, in-8°, p. 121).

(3) Est-ce un double emploi de Tlemcen déjà inscrit à sa vraie place, ou faut-il y voir l'oasis de Temissa ?

chrétienne, toute couverte de triples croix et où les villes de *Sobaa*, *Dobaa*, *Coale*, *Soam*¹, *Vrma* et *Donchola*, entourent une inscription incomplètement conservée, où je déchiffre :

NUBIA. || *Scias que ethiopia habet* || *imperatorem* || *qui veneratur....* || *Id est servus crucis etiam* || *habet lxxij reges sub se.*

Les autres légendes sur l'Égypte, la mer Rouge, la Mecque, le golfe Persique, la Perse, diffèrent assez peu de celles de l'Atlas de 1375, et par là même, offrent moins d'intérêt.

La cinquième carte de l'Atlas catalan ressemble, en effet, considérablement à la portion la plus orientale de la carte de Dulcert, à laquelle elle n'ajoute guère que des renseignements erronés sur le sud-est de la Caspienne et le prétendu fleuve parallèle à l'Euphrate et au Tigre, que son auteur fait descendre des lacs imaginaires d'Argis et de Marga. C'est dans la sixième carte de l'Atlas, qu'il faut surtout chercher les innovations introduites dans la cartographie de l'Orient par la divulgation des récits de Marco Polo.

En résumé le monument géographique que nous venons d'examiner rapidement, assure provisoirement du moins, à l'école catalane, dont il vieillit de trente-six ans les premiers travaux, la priorité de la construction des véritables mappemondes à la fois terrestres et maritimes². Il montre, en outre, qu'en 1339 les connaissances des géographes de Majorque étaient aussi avancées que possible dans toutes les directions (Marco Polo étant encore à peu près inédit); qu'ils possédaient des données relativement exactes sur les côtes Océaniques, entre la Scandinavie et le sud de la baie d'Arguin, où les Portugais ne devaient arriver que cent sept ans plus tard; enfin qu'ils plaçaient à peu près exactement sur leurs cartes le golfe Persique et la Caspienne.

(1) La plupart de ces noms se retrouvent dans les mêmes régions jusque sur les cartes d'Ethiopie du dernier siècle. *Sobaa* paraît bien correspondre à Soba, dont les ruines ont été retrouvées sur les bords du Nil Bleu, un peu en amont de Khartoum; *Dobaa* serait peut-être Dabbe, *Coale*, qui veut dire *la Noire* en arabe, est introuvable dans les cartes modernes; il en est de même d'*Vrma*; *Soam* est Assouan, *Donchola*, Dongolah.

(2) Je renouvelle toutefois ici les réserves déjà faites à propos du petit planisphère de Giovanni da Carignano, dont la date reste indécise. L'intérieur des terres y est, en effet, couvert d'une quantité d'indications d'un type assez différent d'ailleurs de celui qu'ont adopté les cartographes catalans.

Ajoutons en terminant que la mappemonde de Dulcert apporte, ajoute une preuve de plus en faveur de l'ancienneté des navigations génoises dans l'Atlantique, où elle nous montre pour la première fois la croix de Gênes peinte sur l'île découverte par Lancelot Maloizel, à la fin du ^{xiii}^e siècle.

COMPTES RENDUS ET ANALYSES

DERENBOURG (J. et H.) — *Nouvelles études sur l'épigraphie de l'Yémen.* (*Rev. d'Assyriol.*, T. I, n° 2, 1885.)

Les nouvelles études sur l'épigraphie du Yémen sont extraites du second fascicule de la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*.

MM. Derenbourg, auteurs de ce mémoire, ont donné le texte, la traduction et le commentaire de treize inscriptions conservées dans les collections publiques de Paris. Ces monuments proviennent de MM. Revoil, Halévy et Glaser. Quelques-unes de ces inscriptions se trouvaient sur des monuments funéraires, d'autres sont des objurgations pour inspirer le respect de tombes ou de statues, d'autres enfin sont des ex-voto. Je citerai celle qui est consacrée à la déesse Zat Ba'adan, qui a sauvé des périls de la mer d'Aden et d'Alyat Abou Aly, la fille de Kahlzoud, servante de Faulkamah.

Le lecture de certains mots de ces inscriptions est conjecturale et appelle de nouvelles études. Quelques-uns de ces monuments sont ornés de figures ou d'ornements sculptés qui, sous le rapport de l'art antéislamique dans le sud de l'Arabie, présentent un certain intérêt. La lecture de ces inscriptions nous fournit les noms de divinités déjà connus, de personnages et surtout de localités du Yémen, dont on retrouve quelques-unes citées dans les ouvrages des anciens géographes arabes.

Le mémoire se termine par l'examen de quatre inscriptions fausses sur lesquelles je ne crois pas devoir m'arrêter.

CH. SCHEFER.

VERBECK (R. D. M.) — *Krakatau*, trad. fr. 2 vol. in-4°, avec atl. Batavia, 1885-86.

M. Verbeek, ingénieur en chef des mines à Batavia, a reçu de S. Exc. le gouverneur général des Indes néerlandaises, la mission de parcourir les contrées ravagées en 1883 par l'éruption du Krakatau. A la suite de cette enquête, il a publié sous le nom de *Krakatau* un gros volume en deux parties, accompagné d'un atlas et de nombreuses cartes.

Tandis que les conséquences d'une éruption sont généralement res-

treintes au voisinage immédiat du foyer volcanique et que les études qui s'y rattachent sont de nature exclusivement géologiques, il s'agissait cette fois d'une éruption dont les effets se sont fait sentir sur la terre entière, soit sous forme de phénomènes météorologiques, soit par des mouvements particuliers de l'atmosphère et de la mer. Aussi a-t-elle excité un intérêt exceptionnel, non seulement chez les géologues, mais aussi parmi les hydrographes, les météorologistes et les physiciens.

Après avoir décrit cette mémorable crise volcanique de 1883 et les phénomènes qui l'ont accompagnée, l'auteur présente le tableau de la constitution géologique de la contrée ainsi que les résultats de l'examen minéralogique et chimique de toutes les matières rejetées, auquel il s'est livré d'une manière approfondie.

Il expose, dans deux autres chapitres, les mouvements de l'atmosphère et de la mer, ainsi que les phénomènes volcaniques observés à la même époque sur d'autres points de l'archipel Indien et en dehors de cet archipel. Un chapitre est consacré à des considérations théoriques et générales sur les éruptions des volcans et des tremblements de terre.

Des cartes, au nombre de 45, servent à bien faire comprendre et à préciser tous les faits exposés dans le texte. Telles sont, entre autres, celles du Krakatau et des îles environnantes levées au 1/20,000, montrant les contours actuels des îles rapprochées de leur configuration, avant le vaste effondrement qui a accompagné l'éruption de 1883; celle du détroit de la Sonde et de la partie occidentale de l'archipel indien, présente aussi les changements qui s'y sont produits à la suite de la crise et l'aire sur laquelle sont tombées les cendres; une mappemonde selon la projection de Mercator, montre la vaste étendue sur laquelle s'est propagé le bruit des explosions, étendue qui est 1/14 de la surface du globe; celles sur lesquelles sont tombées les pierres poncees et les cendres lourdes les 27 et 28 août, et la surface plus considérable qui a reçu les cendres fines en mer ou sur le pont des navires, du 27 au 30 août; les observations barométriques horaires faites à Batavia, du 26 au 28 août, la perturbation magnétique du 28 août et beaucoup d'autres faits très intéressants.

Ce bel ouvrage, imprimé à Batavia en langue française, offre un grand nombre de faits pleins d'intérêt qui ne sont pas susceptibles d'une analyse succincte. Il fait honneur à M. l'ingénieur Verbeek qui, loin des centres scientifiques, a cependant le mérite d'être parfaitement au courant de toutes les recherches récentes, et qui, après avoir judicieusement discuté les faits, n'a rien négligé pour répondre aussi complètement que possible aux questions que soulève le grand phénomène dont il a été témoin.

DAUBRÉE.

ET. AYMONIER. — *Notes sur l'Annam : I. Le Binh-Thuan*. Saïgon, Imp. col., 1885, in-8°.

Le Binh-Thuan est la province la plus méridionale de l'Annam ; quoiqu'il confine à la Cochinchine française et que les habitants de notre colonie s'y approvisionnent de chevaux, il n'avait pas été exploré jusqu'à l'année dernière ; on en parlait, par ouï-dire, comme d'un pays pauvre, d'une lande stérile. M. Et. Aymonier, auquel la géographie, l'archéologie et l'ethnographie de l'Indo-Chine sont déjà redevables de tant de travaux intéressants, vient de publier le premier fascicule d'un ouvrage intitulé *Notes sur l'Annam*, où il étudie cette région en détail.

Le Binh-Thuan s'étend le long de la mer depuis la frontière de la Cochinchine française jusqu'au sud de la baie de Cam-Ranh, sur une longueur de deux cent vingt kilomètres environ ; resserré entre l'Océan et une haute chaîne de montagnes, il est divisé par des contre-forts de sept à huit cents mètres d'élévation, qui viennent jusqu'à la côte, en cinq districts naturels : 1° le désert ; 2° Man-Thiât ; 3° Man-Ri ; 4° Klan, et 5° Man-Rang. M. Aymonier le compare à un chapelet gigantesque dont ces districts ou plaines seraient les grains et dont la route royale qui traverse le pays du sud-ouest au nord-est serait le fil.

Nous ne pouvons suivre M. Aymonier dans la description très détaillée qu'il donne de ces divers districts ; nous nous contenterons de dire qu'elle est très intéressante au point de vue de la topographie de cette région inconnue jusque-là et qu'elle sera par conséquent très utile aux cartographes.

La côte ne présente pas de traces d'alluvions et M. Aymonier croit qu'elle est soumise à l'action d'un soulèvement lent, mais continu. On a du reste constaté à diverses reprises dans cette région de fortes secousses de tremblement de terre.

Il est naturel que dans un pays disposé comme le Binh-Thuan, les rivières soient petites et impropres à la navigation, et qu'il n'y ait sur la côte aucun port ni aucune rade où les bateaux puissent trouver un abri. La population est estimée à 200,000 habitants dont 130,000 sont de race annamite et 70,000 de race tjame ; ces derniers descendent des anciens maîtres de l'Annam et sont connus sous le nom de *H'oi* ou barbares, tandis qu'on appelle *M'oi* ou sauvages les habitants des montagnes.

Le Binh-Thuan a pour production principale le riz. Contrairement à ce qui a lieu dans la Cochinchine française, les rivières doivent y être irriguées, surtout dans le nord où les pluies sont rares et irrégulières. Les Tjames, les anciens propriétaires du sol avaient établi autrefois un système ingénieux de barrages, de prises d'eau, de canaux pour arroser leurs cultures ; mais tout est en décadence sous la mauvaise adminis-

tration des Annamites, et actuellement les récoltes sont très inférieures à ce qu'elles étaient jadis. On y cultive aussi des arachides et du sésame pour en extraire de l'huile, du maïs, de l'indigo, du tabac, du coton, de l'ortie de Chine, un peu de canne à sucre, etc.

Les chevaux y sont assez nombreux ; les bœufs, malgré l'horreur que ces animaux inspirent aux Tjames, commencent à s'y multiplier ; il y a beaucoup de buffles, de porcs et de chèvres. La volaille y est abondante, surtout les canards. Le pays est infesté d'animaux sauvages ; les tigres sont, à juste raison, très redoutés ; les éléphants occasionnent des dégâts considérables dans les plantations. Le commerce de cornes et de peaux a une certaine importance.

Les bois d'ébénisterie pourraient aussi donner lieu à des transactions d'une certaine valeur.

L'opium, la soie, le coton, l'arec sont les principaux articles d'importation.

M. Aymonier consacre un long chapitre à l'administration du Binh-Thuan ; il énumère les charges, fort lourdes, que les mandarins imposent aux habitants de cette malheureuse province, les vexations sans nombre auxquelles ils les soumettent, les abus qui s'accumulent d'année en année, les malversations et les extorsions qui se pratiquent librement au grand jour et qui doublent et même triplent, au grand préjudice des pauvres agriculteurs, l'impôt dû au roi.

En principe, tout annamite est soldat de dix-huit à soixante ans, mais en réalité, le tiers seulement de la population mâle porte les armes. Comme nul n'est exempté pour infirmité ou pour quelque cause que ce soit, comme les morts eux-mêmes, aussi bien que les gens disparus, comptent tant qu'ils ne sont pas remplacés, peu importe que les habitants d'un village augmentent ou diminuent en nombre, ce village doit toujours fournir à la milice le même contingent, c'est-à-dire le tiers des hommes inscrits, toujours pris parmi les pauvres et les malheureux qui, n'osant pas résister, ne pouvant pas payer et ne sachant pas se défendre, ont un sort réellement misérable. En résumé, les mandarins annamites, par leur astuce et leur perfidie, se rendent odieux à leurs administrés.

Des détails intéressants sur les deux races qui habitent le Binh-Thuan, les Annamites et les Tjames, terminent le mémoire de M. Aymonier.

Il résulte de cette étude que, si l'administration toute féodale de Siam est pleine d'abus, on ne saurait, sans injustice, la comparer à celle des lettrés qui gouvernent l'Annam, tout démocratique que soit le recrutement de ceux-ci. En effet, il existe entre les mandarins munis de leurs diplômes qu'ils ont gagnés à la suite d'examens pédantesques et le peuple, une démarcation beaucoup plus grande que celle résultant de la naissance dans le royaume de Siam où toutes les hautes fonctions sont réservées aux nobles. Sous l'administration annamite, les abus, les

exactions grandissent chaque jour, les fonds publics sont dilapidés, les populations sont opprimées et terrorisées plus qu'on ne pourrait le dire. M. Aymonier a cru de son devoir de se faire l'interprète ému des cris de désespoir qu'il a entendus et de dénoncer l'état lamentable dans lequel se trouve le Binh-Thuan.

Il termine en regrettant que la France ait rétrocédé à l'Annam une province limitrophe de notre colonie qui est en somme riche, mais surtout dont la population, décimée et à bout de forces, réclame et implore notre protection. Il y a tout lieu d'espérer que M. Aymonier, étant aujourd'hui résident dans cette région, réussira à modifier ce triste état de choses et à améliorer la situation de ses habitants.

ALFRED GRANDIDIER.

D^r A. MARCET. — *Le Maroc*. Paris, Challamel, 1886, 1 vol. in-12.

Le voyage de Mogador (Soueïra) à Maroc (Merâkech) a été très souvent fait et décrit. Ne regrettons pourtant pas que M. Marcet ait, à son tour, entrepris de donner la relation de l'ambassade française de M. Ordega, en 1882, sur cette route, car, sans apprendre rien de nouveau, surtout au point de vue scientifique, son petit livre initiera d'une manière facile et agréable, beaucoup de lecteurs à une connaissance sommaire du Maroc, de la vie des habitants et de la nature du gouvernement auquel ils obéissent quelquefois.

Je viens de dire que la science proprement dite n'avait rien à voir dans cet ouvrage. Il convient pourtant de signaler la carte qui y est jointe : *Itinéraire de Mazagan à Maroc et de Maroc à Mogador*, par M. le capitaine Martin, document géographique très digne d'être consulté et utilisé pour l'établissement d'une nouvelle carte de l'empire du Maroc, parce que ces deux itinéraires précisent, rectifient ou complètent le tracé des routes d'El-Beridja (Mazagan) et de Soueïra (Mogador) à Merâkech (Maroc-Ville), tel que les donne le dernier tirage (1884) de la carte de M. le capitaine Beaudoin, dressée par les soins du service géographique de l'armée, qui a, sans doute, reçu les minutes des levés de M. le capitaine Martin.

H. DUVEYRIER.

D^r L. TAUTAIN. — *Études critiques sur l'ethnologie et l'ethnographie des peuples du bassin du Sénégal*. (Rev. d'Ethnogr.) T. IV, 1885.)

M. Tautain prévient lui-même ses lecteurs : ce n'est pas un exposé didactique complet de l'ethnologie de la région qu'il a voulu faire,

c'est seulement un travail de critique des idées de ses prédécesseurs : Barth, le général Faidherbe, les D^{rs} Quintin et Bérenger-Féraud.

Comme médecin de la colonne du commandant Galliéni à Ségou, sur le Dhiôli-Ba, M. Tautain a eu de grandes facilités pour étendre ses observations ethnologiques et ethnographiques, et le travail qu'il vient de publier conservera toujours la valeur d'un document original à consulter quand il sera possible de traiter d'une manière tout à fait scientifique et définitive l'histoire naturelle des races humaines de l'ouest de la Nigritie. Mais pour cela il faut attendre que le fanatisme et la méfiance de ces peuples disparaissent et qu'un successeur de M. Tautain puisse procéder à des mensurations anthropométriques.

M. Tautain adopte en termes généraux la classification des races donnée par le général Faidherbe. Il distingue donc trois grands groupes : les Mandingues, les Foulbé et les Wolof.

Les Mali-nké, les Bamano ou Bambara, les Sonni-nké, les Dhiallo-nké et les Sousou forment un premier groupe de nègres, celui de la race Mandingue, auquel Barth avait donné le nom générique de Wakoré qui, d'après M. Tautain, ne serait que celui d'une des fractions de la race. Il discute, sans pourtant la réfuter victorieusement, l'opinion de Barth et de Quintin qui ont vu dans les Sonni-nké, les descendants des Sonrhaï transportés au loin par les armées du roi de Gogo, Sonni-Ali. Mais M. Tautain apporte dans la question le poids d'une considération nouvelle, c'est que les Sonni-nké ne parlent pas un dialecte sonrhaï, mais bien un dialecte mandingue. Cela prouverait seulement, à notre avis, que l'influence de la femme dans ces ménages de soldats a été plus forte que celle du mari, et nous n'aurions là que la répétition de ce qui s'est passé sur le Dhiôli-Ba, où les descendants des arquebusiers des sultans du Maroc, quoique formant toujours un groupe à part, ne se servent plus que de la langue sonrhaï.

Les données anthropométriques permettront seules de régler définitivement le litige.

Le deuxième groupe est formé par les Wolof auxquels l'auteur joint les Sérères, tous cantonnés aujourd'hui sur le littoral de l'Océan atlantique. Au point de vue de la linguistique, les Wolof se distinguent par une langue agglutinante, à racines monosyllabiques, qui n'admet pas les genres. Cette dernière particularité s'observe également dans la langue des Sonni-nké.

Enfin la race si particulière des Foulbé avec les Toucouleurs, leurs métis, forme le troisième groupe. Comme les Wolof dont la langue présente un certain nombre de racines identiques à celles du foulfouldé (langue des Foulbé), et comme d'autres peuples, ceux-là bien nègres, les Foulbé sont divisés en véritables castes, qu'on trouve le moins nombreuses chez les Foulbé pasteurs.

Je ne saurais accepter deux opinions formulées par le D^r Tautain, parce que les faits me paraissent y contredire. La première est celle-ci : « Il serait impossible aujourd'hui de trouver un poulo au type pur. » Il est, au contraire, certain que si on cherche ce type pur dans la portion encore sauvage de la race, chez les pasteurs de la forêt, on le trouvera même en Sénégambie, mais surtout dans l'Adamawa où les Foulbé, nouveaux venus et toujours nomades, se sont abstenus de mélanges avec les habitants. Et M. Tautain lui-même, publie (p. 37) une figure de jeune fille poulo qui n'a certainement pas une goutte de sang de nègre dans les veines.

L'autre idée émise par l'auteur, sous la forme dubitative, est que les Foulbé seraient des parents des anciens Égyptiens, du peuple qui a l'un des premiers adopté la vie sédentaire. Le type des anciens égyptiens diffère totalement, je crois, de celui des Foûl-Bé, et la langue de ces derniers n'a absolument aucun point de contact ni dans le vocabulaire ni dans la grammaire avec la langue des inscriptions hiéroglyphiques.

Un aspect fort utile de la publication que j'analyse est la lumière que M. Tautain jette sur l'origine de certains groupes ethniques qui sont comme les satellites de la famille des Foûlbé, mais qui ne se rattachent à elle que par les liens du croisement et de l'adoption. Dans les Torobé, les Koliabé, les Galloukoubé et les Diawanbé, tous noms à finales foul-fouldé, l'auteur nous montre d'une manière certaine ce que Barth, avant lui, avait déjà vaguement pressenti, autant de tribus issues des alliances des Foûlbé avec les Wolof. Et cette constatation aura peut-être un jour une portée scientifique plus large quand il s'agira de préciser enfin sur le globe le foyer d'origine de la race foulfouldé.

H. DUVEYRIER.

MONTEIL. — *Carte des établissements français du Sénégal.*

Paris, Challamel aîné, 4 feuilles in-f°.

Depuis bon nombre d'années, les travaux géographiques sur la plus ancienne des colonies françaises, le Sénégal, sont à l'ordre du jour en France, et il serait injuste de ne pas rendre à M. le général Faïdherbe l'hommage qui lui est dû comme promoteur des missions et voyages de découverte de MM. Brossard de Corbigny, Regnault, Bourrel, Vincent, Mage et Quintin, Fulcrand, Lambert, Azan, Dupuy et Pascal, qui inaugurèrent dès 1855 et poursuivirent jusqu'en 1865 le renouvellement de la carte du Sénégal et des contrées voisines. Plus tard, de 1880 à 1886, le commandant Galliéni, le colonel Borgnis-Desbordes, le commandant Derrien, les capitaines Henry et Delanneau, le capitaine Bonnier, le capitaine Monteil, MM. Bayol et Quinquandon et le lieutenant Davoust, sans compter de nombreux auxiliaires, continuèrent la tâche de recon-

naitre le terrain jusqu'à l'est du cours supérieur du Dhiôli Bâ, ou Niger, et d'y asseoir notre influence, sinon toujours notre domination.

Les itinéraires et les informations géographiques, recueillis par tous ces explorateurs français modernes, avaient corrigé et précisé les vieux éléments de la carte de nos possessions du Sénégal ; ils lui avaient apporté, en outre, à peu près autant de myriamètres d'itinéraires en terrain nouveau qu'il en existait déjà en terrain connu.

La dernière carte du Sénégal, publiée au 1/895,000, en 1861 (n° 1883 du Dépôt de la marine), contenait bien déjà les itinéraires des premiers en date des explorateurs contemporains, mais seulement en tant qu'ils rentraient dans le cadre de cette carte, c'est-à-dire de 13° à 17°30' de latitude nord, et de 12°50' à 20° de longitude ouest de Paris. — Malgré la publication de plusieurs cartes particulières, fruits des travaux de quelques-unes des missions dont j'ai nommé les chefs, il restait un *desideratum*, une nouvelle carte générale de la Sénagambie et du haut Dhiôli-Ba, ou Niger, résumant toute cette somme de labeurs pénibles, mais évidemment méritoires et utiles.

M. Monteil, capitaine d'infanterie de marine et officier d'académie, s'est chargé de ce travail.

Comme chef de la mission topographique de 1884 et 1885, qui avait pour but la revision du tracé du Ba-Khoï, de Ba-Foulabé à Toukoto, et de l'itinéraire de Toukoto à Bammako, sur le Dhiôli-Ba, enfin du levé des rivières Badingo et Kankou, affluents du Ba-Oulé, M. Monteil connaissait de visu une partie du terrain, et y avait travaillé comme géographe. Sa situation officielle lui a donné accès aux sources d'informations et aux documents les plus sûrs. Il a entrepris et mené à bonne fin la tâche très délicate et compliquée de coordonner et de fonder en un seul tableau, à l'échelle de 1/750,000, tout ce que les officiers français et les explorateurs français et étrangers ont levé de routes sur une vaste étendue de pays, bornée au nord par 16°30' de latitude N. (cours du Sénégal), et au sud par 8°25' de latitude nord (rivière de Serra Leone) ; à l'est par 7°50' de longitude ouest (Sinsani, ou Sansandig, sur le Dhiôli-Ba), et à l'ouest par 20° de longitude ouest (océan Atlantique). Un pavillon spécial donne la suite des possessions françaises du côté nord, c'est-à-dire la côte jusqu'à 21°15' de latitude nord, comprenant la baie du Lévrier et le cap Blanc tout entiers. Il faut savoir gré à M. Monteil de n'avoir pas omis cette partie des possessions françaises convoitées il y a peu de mois par une puissance étrangère.

Cette magistrale carte est formée de quatre feuilles du plus grand format, imprimées en quatre couleurs.

La vérification des positions des points principaux montre que le capitaine Monteil a fidèlement suivi les indications données par les observations de longitude, de latitude, là où ces résultats étaient suffisamment exacts et sûrs, comme pour la position du poste de Bâke!. qui

est exactement celle du lieutenant de vaisseau de Kersabiec, observée en 1881. Là, au contraire, où la position observée d'un point important, tête de ligne d'un itinéraire, laissait encore place au doute, comme c'est le cas, par exemple, pour Ségou, sur le Dhiôli-Ba, et Nango, au sud de ce fleuve, on remarque de très légères différences avec les positions de ces points sur les cartes de MM. Mage et Galliéni, et ces différences me paraissent prouver en faveur du soin avec lequel l'auteur de la nouvelle carte des établissements français du Sénégal a combiné les matériaux qu'il avait à agencer, en accordant à chacun d'eux une valeur proportionnée à son mérite intrinsèque.

A la carte est jointe une brochure, reproduisant un article de son auteur publié dans le *Bulletin* de la Société de géographie. Cette brochure achève d'édifier le travailleur, car elle rend compte de tous les documents qui ont été utilisés par l'auteur et les plus récents y figurent, sauf pourtant les levés de M. le lieutenant de vaisseau Davoust, sur le Niger, de Koulikoro à Diafarabé (1885), que M. Monteil comptait donner dans un pavillon spécial sur la feuille III. La lacune que je signale pourra être comblée plus tard.

La brochure contient aussi la liste de tous les traités ou conventions sur lesquels s'appuient les droits de la France dans l'ouest de l'Afrique septentrionale.

En résumé, l'œuvre du capitaine Monteil mérite sans restriction les éloges et les encouragements. C'est un travail très sérieux, qui rend un service signalé aux études géographiques et qui sera plus utile encore aux fonctionnaires civils et aux officiers de nos armées de terre et de mer chargés d'administrer nos possessions du Sénégal et de sauvegarder les droits de la France dans la partie ouest de l'Afrique au nord de l'équateur.

H. DUVEYRIER.

TABLE DES MATIÈRES

du tome I^{er} du *Bulletin de Géographie historique et descriptive.*

A

- ACADÉMIE de Nîmes, p. 58.
ACADÉMIE des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, p. 38.
ADULIS, p. 132.
ALGÉRIE, p. 169.
ANDRÉ (F.). Divisions territoriales du Gévaudan, à l'époque franque, p. 106, 120.
ANNALES de la Faculté des lettres de Bordeaux, p. 6.
ANNAM, p. 8, 162, 368.
ARRÊTÉ organisant la section, p. 3.
AYMONIER, lettre sur le Binh-Thuan, p. 87.
— Notes sur le Laos, p. 60, 80.
— Notes sur l'Annam, le Binh-Thuan, p. 162, 369.

B

- BARBIER (de Nancy), l'un des assesseurs du Congrès, p. 89 ; communications au Congrès, p. 90, 103, 109.
BARROIS, p. 27, 29.
BARTHÉLEMY (Anat. de), membre de la section, p. 4.
— Des secours que peut rendre la numismatique à la géographie historique, p. 168.
BAZIN. Communication au Congrès, p. 98.
BERTRAND (Alex.), vice-président de la section, p. 3.
— Président de la séance d'ouverture du Congrès, p. 86.
— Allocution à l'ouverture du Congrès, p. 87.
— Communications au Congrès, p. 92, 102.
— Lecture de divers rapports, p. 6, 8, 15, 56, 59, 169.
BILLOTTE. Communications administratives à la section, p. 5, 61.
BINH-THUAN, p. 8, 142, 369.
BIRMANIE anglaise, p. 11.
BONVALOT (G.). En Asie Centrale, p. 39.
BOTTIN. Fouilles de la grotte Lombard, p. 170.
BOUQUET DE LA GRVE, membre de la section, p. 4.
— Lecture de divers rapports, p. 6, 48, 58, 143.
— Mémoire sur l'orthographe des noms géographiques, p. 65, 67.
— Communications au Congrès, p. 90, 91, 108, 113.
— Observations sur un mémoire de M. Barbier relatif à l'orthographe géographique, p. 139.

BREMAUD. La question de Madagascar, p. 145.

BUSSEUIL. L'émigration en Auvergne, p. 38.

C

CALICUT, p. 152.

CANARIES, p. 356.

CAPELLO et IVENS. Voyage dans l'Afrique Centrale, p. 41.

CAPUS. La vallée des Yagnaous, p. 79.

CARTES anciennes imprimées, p. 90, 91, 103.

CASTONNET DES FOSSES. Documents sur les établissements des Portugais aux Moluques, p. 98.

CAUDET. Commentaire sur Hirtius, p. 55.

CHARMES. Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique, p. 1.

CIRCULAIRE aux présidents des Sociétés savantes, p. 53.

COLLIGNON (R.). Étude sur l'ethnographie générale de la Tunisie, p. 181.

COMBES (P.). Déplacement géographique des centres commerciaux, p. 101.

COMITÉ archéologique de Senlis, p. 55.

COMMISSION historique et archéologique de la Mayenne, p. 5.

— des récompenses, p. 55, 59.

— supérieure de géographie, p. 172.

CONGRÈS de la Sorbonne, p. 63, 87.

COSSON, membre de la section, p. 4.

COUDREAU. L'émigration à la Guyane, p. 20.

COUGET. Géographie du Comminges, p. 21.

COUGNY. Extraits des auteurs grecs sur la Gaule, p. 8.

CORTEREAL (les), p. 156.

CRESCENT. L'industrie et le commerce français au moyen âge, p. 9.

CUZENT. Annexion de Taïti à la France, p. 144.

D

DAUBRÉE, membre de la section p. 4.

— Lecture de divers rapports, p. 55, 167, 175, 367.

DELONCLE (J.). Communication au Congrès, p. 92, 103.

DERENBOURG J. et H., Epigraphie de l'Yémen, p. 367.

DERRIEN. La région algérienne traversée par le méridien de Paris, p. 17.

DESHAYES. Silex taillés quaternaires dans la Seine-Inférieure, p. 171.

DESJARDINS (Ernest), membre de la section, p. 4.

— Analyse d'un mémoire de M. Caudet, p. 55.

DESSI ou DISSEH, p. 131.

DOCUMENTS officiels, p. 1, 53, 85.

DRAPEYRON (L.). Examen du vœu des Congrès nationaux concernant l'institution d'une agrégation spéciale de géographie, p. 91.

DU BOUCHER (H.). L'homme de Sorde, p. 57.

DUYEYRIER (H.), membre de la section, p. 4.

— Lecture de divers rapports, p. 6, 8, 9, 15, 33, 44, 171, 175, 371, 373.

E

ENCEINTES fortifiées de la Gaule, p. 24.

F

FORET. Campagne de l'*Antilope* dans les mers de Chine, p. 144.

G

GALLET. Sur la Nouvelle-Calédonie, p. 15.

GAUHAROU (L.). Géographie de la Nouvelle Calédonie et dépendances, p. 14.

GAUTHIOT. Communication au Congrès, p. 114.

GIRAUD (V.). Voyage aux grands lacs de l'Afrique, p. 9.

GOURDON (M.). Ascensions dans les montagnes du Comminges, p. 22.

GRAMMONT (H. de). Relations entre la France et la Régence d'Alger au xviii^e siècle, p. 15.

GRANDIDIER (A.), membre de la Section, p. 4.

— Lecture de divers rapports, p. 60, 80, 142, 162, 368.

GROENLAND, p. 155.

GUERNE (J. de), Distribution géographique de certains animaux de Laponie, p. 108.

H

HAMY (E. T.), secrétaire de la section, p. 3.

— Lecture de divers rapports, p. 6, 8, 11, 14, 36, 38, 46, 47, 51, 57, 65, 171, 174.

— Communications au Congrès, p. 91, 97, 99, 100, 103.

— Notice sur une mappemonde portugaise anonyme de 1502, récemment découverte à Londres, p. 147.

— La Mappemonde d'Angelino Dulcert, de Majorque (1339), p. 334.

HAUSSOULIER. Sur le dème d'Eleusis, p. 6.

HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de la section, p. 4.

HIMLY, membre de la section, p. 4.

— Observations sur l'agrégation de géographie, p. 91, 92.

HOJEDA, p. 158.

I

INSTALLATION de la section, p. 5.

J

JOUBERT (J.). Carte politique du littoral africain, p. 103.

JURIEN DE LA GRAVIERE (l'amiral), président de la section, p. 3, 5, 12, 14, 59, 174.

L

LABARTHE (Ch.). Résumé d'une étude sur les Muongs, p. 127.

LANCELOT MALOIZEL, p. 356.

LAOS, p. 80.

LAPONIE RUSSE, p. 107.

LARTET. Orographie et hydrographie de l'Indre-et-Loire, p. 60.

LASSALLE (Ch.). La langue ibérienne dans la géographie antique, p. 105.

LEMIRE (Ch.). Antiquités khmers de Saïgon, p. 100.

LEPHAT. Mission scientifique au Cap Horn, p. 48.

LETAILLE (I.). Emplacement de diverses cités antiques en Tunisie, p. 93.

LEVASSEUR, membre de la section, p. 4.

— Communication de divers rapports, p. 8, 11, 14, 19.

LEVASSEUR. Observations à propos d'un mémoire de M. Vautherelet, p. 172.
LIEUX dits, p. 102, 105, 114, 115.

LONGNON, membre de la section, p. 4.

— Communication de divers rapports, p. 6, 32, 57, 65, 142.

M

MAC-CARTHY. Antiquités algériennes, p. 16.

MADAGASCAR, p. 145.

MAPPEMONDE portugaise anonyme de 1502, récemment découverte à Londres
p. 147.

MAPPEMONDE d'Angelino Dulcert, de Majorque (1339), p. 167, 354.

MARCEL (G.). Documents pour l'histoire des colonies françaises, p. 36.

MARCET. Le Maroc, p. 371.

MARILLIER (l'abbé). Demande de renseignements, p. 63.

MAROC, p. 171, 370.

MARTEL. Montpellier-le-Vieux, p. 90.

MARTIN. Itinéraire de Mazagan à Maroc et de Maroc à Mogador, p. 371.

MATHIEU (H.). Monuments préhistoriques de l'Algérie, p. 169.

MAUNOIR (Ch.), membre de la section, p. 4.

— Lecture de divers rapports, p. 6, 11, 40, 82, 161, 169, 176, 179.

MAXE-WERLY. Voies antiques du *Pagus Barrensis*, p. 27.

— Bornes anciennes et monuments mégalithiques du Barrois, p. 29.

— Étude des lieux dits, p. 102, 105, 115.

MONCELON. Sur la Nouvelle-Calédonie, p. 20.

MONTEIL. Carte des établissements français du Sénégal, p. 373.

MONTANO. Voyage aux Philippines, p. 40.

MONIN. Projet d'enquête historique à établir à l'occasion du Centenaire de
1789, p. 99.

MOREL-FATIO. Libro de los fechos et conquistas del principado de Morea, p. 32.

MUONGS, p. 127.

N

NICAISE. Époque gauloise dans la Marne, p. 15.

— Les terres disparues, p. 55.

NOE (lieut.-col. DE LA), membre de la section, p. 4.

— Mémoire sur la distribution géographique des enceintes fortifiées de la
Gaule, p. 8, 24.

— Lecture de divers rapports, p. 20, 60.

NOELAS. Voies antiques du Rhin à la Loire, p. 97.

NOMENCLATURE géographique des côtes d'Afrique au commencement du
xvi^e siècle, p. 149.

NOMENCLATURE géographique des côtes de France au xiv^e siècle, p. 358.

O

ORTHOGRAPHE des noms géographiques, p. 67, 108, 109.

P

PADRONS portugais, p. 149.

PAGUS GABALICUS, p. 106.

- PÉRIN (Georges), membre de la section, p. 4.
PERRIER (le colonel), vice-président de la section, p. 3.
— Communication de divers rapports, p. 12, 142.
PIÉTRI (C.). Les Français au Niger, p. 44.
PILCOMAYO, p. 177.
PILLOY. Lieux dits de l'arrondissement de Saint-Quentin, p. 114.
PINART (A.). Dessins de gravures sur rocher, copiés à Panama et aux Antilles, p. 14, 47.
POIRIER (R. P.). Station des missionnaires africains sur la Bénoué, p. 9.
POLY. Campagne de César contre Arioviste, p. 75.
PORTULANS, p. 148, 354.
POTEL. L'Uruguay et la Plata, p. 19.
PRÊTRE JEAN, p. 151, 364.
PROGRAMME du Congrès de 1886, p. 7, 12, 89.

R

- RABOT (Ch.). Voyage en Laponie russe, p. 107.
RAPPORT à M. le Ministre de l'Instruction publique, p. 1.
REVUE Africaine, p. 15.
REVUE de Comminges, p. 21.
REVUE d'Ethnographie, p. 79, 171, 371.
ROBERT (Ch.), membre de la section p. 4.
— Communication de divers rapports et notes, p. 12, 23, 27, 29, 30, 66, 75, 108, 171.
ROCHAS (de). Carte des Alpes de 1776, p. 20.
ROMANET du Caillaud. Exportation française dans l'Extrême-Orient, p. 99.
— La baie d'Adulis et son bassin, p. 105.
ROUIRE. Dolmens de l'Enfida, p. 93.

S

- SACAZE (L.). Topographie mythologique du versant nord des Pyrénées, p. 23.
SAHUT. Aire géographique des eucalyptus, p. 12.
SAINT-ARROMAN (R. DE). Travaux de la commission de géographie historique, p. 56.
SCHEFER (Ch.), membre de la section, p. 4.
— Son édition du *Voyage de Jean Thenaud*, p. 33.
— Lecture de divers rapports, p. 9, 39, 79, 142, 367.
SÉNÉCHAL. Villages de colonisation, p. 107.
SOCIÉTÉ académique de Brest, p. 143.
SOCIÉTÉ académique indo-chinoise, p. 5, 11, 142.
SOCIÉTÉ d'agriculture de la Marne, p. 15.
SOCIÉTÉ des Amis des sciences naturelles de Rouen, p. 171.
SOCIÉTÉ archéologique de Valognes, p. 58.
SOCIÉTÉ belfortaine d'émulation, p. 75.
SOCIÉTÉ Borda, p. 57.
SOCIÉTÉ bretonne de géographie, p. 175.
SOCIÉTÉ d'émulation de Montbéliard, p. 23.
SOCIÉTÉ d'études des Hautes-Alpes, p. 20.

- SOCIÉTÉ de géographie de Lyon, p. 5, 9.
SOCIÉTÉ de géographie de Marseille, p. 5, 10, 18.
SOCIÉTÉ de géographie de Paris, p. 16.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale de Bordeaux, p. 5, 11, 175.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale du Havre, p. 5, 19.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale de Paris, p. 19.
SOCIÉTÉ des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, p. 170.
SOCIÉTÉ des lettres, sciences et Arts de Bar-le-Duc, p. 5, 12, 27, 29.
SOCIÉTÉ languedocienne de géographie, p. 5, 12.
SOCIÉTÉ normande de géographie, p. 5, 11, 172, 174.
SOCIÉTÉ de l'Orient-Latin, p. 6.
SOUBEYRAN (Léon), Le Tonkin, p. 10.
STANLEY (H.-M.). Cinq années au Congo, p. 82.
SULTE. Les métiers du Nord-Ouest américain, p. 46.

T

- TAITI, p. 144.
TAUTAIN. Ethnologie et ethnographie des peuples du bassin du Sénégal, p. 371.
TAUXIER. Origines libyennes, p. 16.
TESTUT ET TAILLEBOIS. Tumulus des premiers âges de fer dans les régions sous-pyrénéennes, p. 59.
THÉNAUD (Jean). Le voyage d'outre-mer, p. 33.
THOUAR. Voyages sur le Pilcomayo, p. 176.
TONKIN, p. 10, 11.
TROUILLET (L.). César et Arioviste ; étude topographique et militaire, p. 30.
TUNISIE, p. 181 ; aperçu géographique du pays, p. 183 ; coup d'œil historique, p. 186 ; données ethnologiques transmises par les anciens, p. 190 ; principales interprétations admises au sujet des données historiques anciennes, p. 199 ; Tunisie préhistorique, p. 341.
TUNISIENS. Caractères anthropologiques, p. 204.

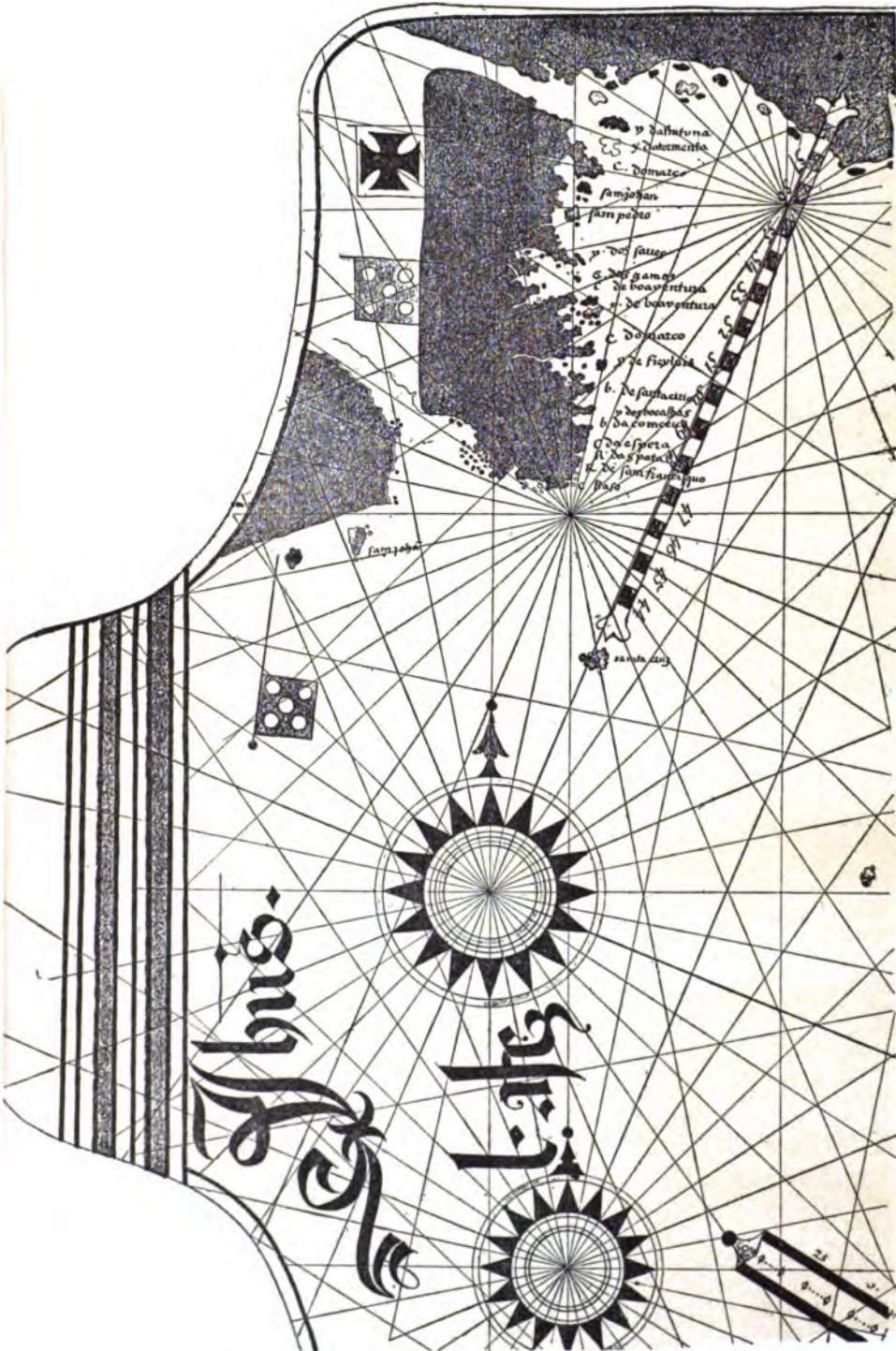
V

- VASCO de Gama, p. 149.
VAUTHIERLET (baron de). Les Alpes, p. 161.
VERBECK Le Krakatau, p. 367.
VERGUET (L.). Arossi ou San Cristoval et ses habitants, p. 51.
VOSSION (L.). Rapports sur la Birmanie, p. 11.

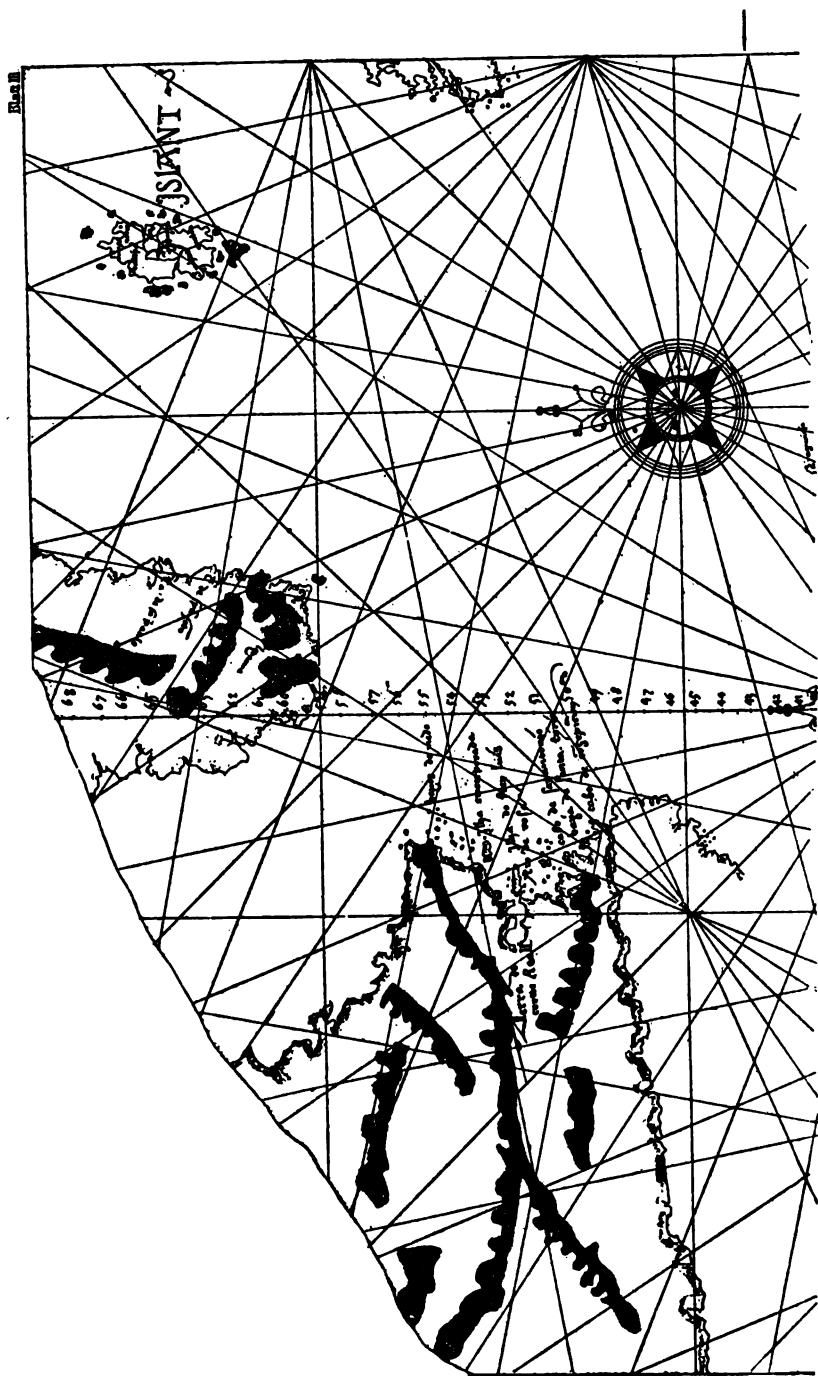
W

- WOGAN (T. de). Sources du Danube, p. 179.





Fragment de la carte de Pedro Reinel (d'après la Pl. I de l'atlas de Kunstmann).

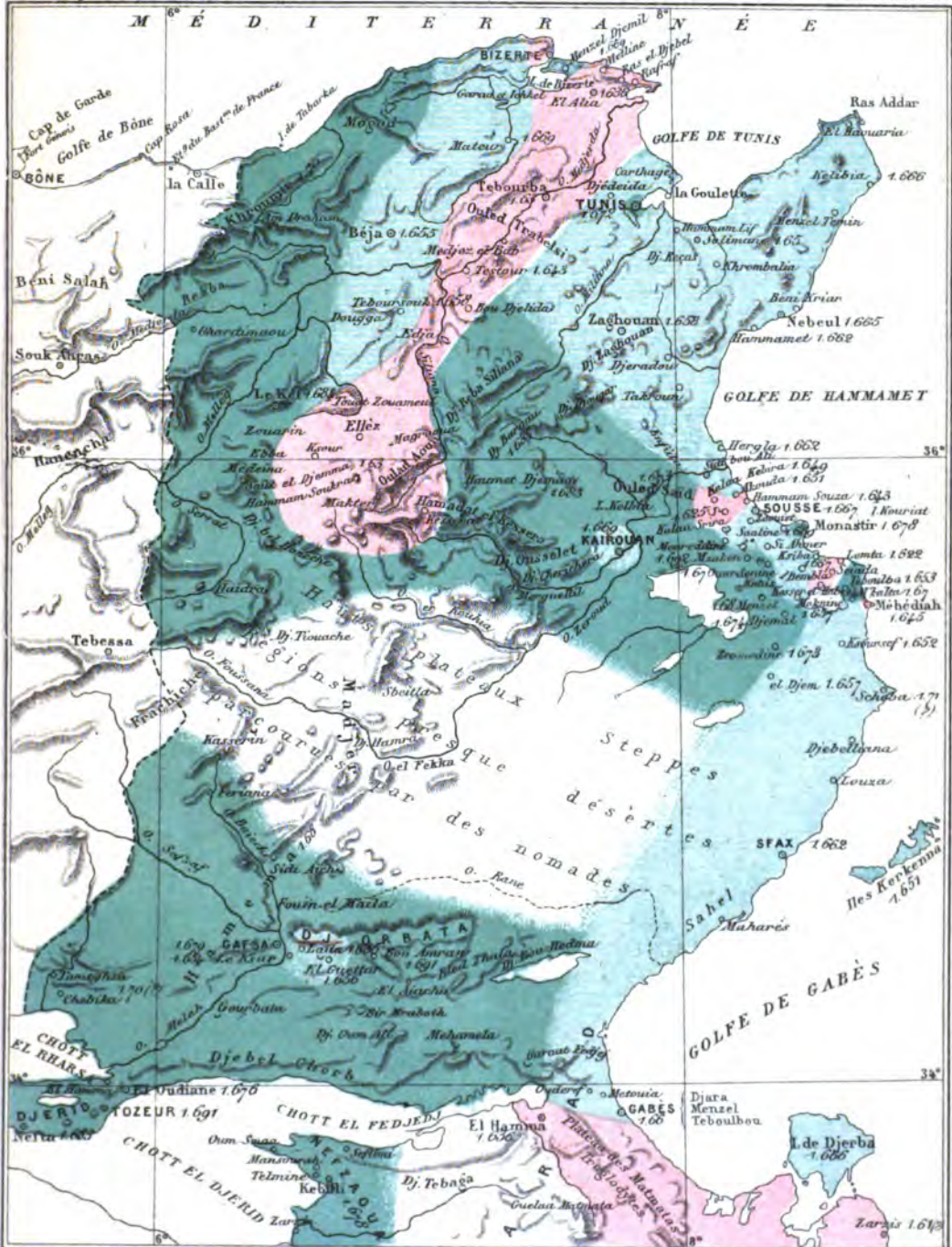


Fragment de la carte n° III de l'Atlas de Kunstmann.

RÉPARTITION DE LA TAILLE chez les populations sédentaires en Tunisie par le D^r R. COLLIGNON - 1883-86

Bullⁿ de géogr.^{ie} histor^{ie} et descriptive.

Tome I. PL. VI.



Gravé par J. Séjourné.

Ernest LEROUX Editeur.

Paris, Imp. Moreau.

Taille moyenne des Tunisiens 1^m 663
103 sujets masculins de 21 à 30 ans.

Tailles inférieures à 1^m 669 ☐
de 1^m 65 et 1^m 66 ☐
de 1^m 67 et au dessus ☒

Bull.^m de géogr.^m histor.^m et descriptive.

Paris, Imp. Bureaux

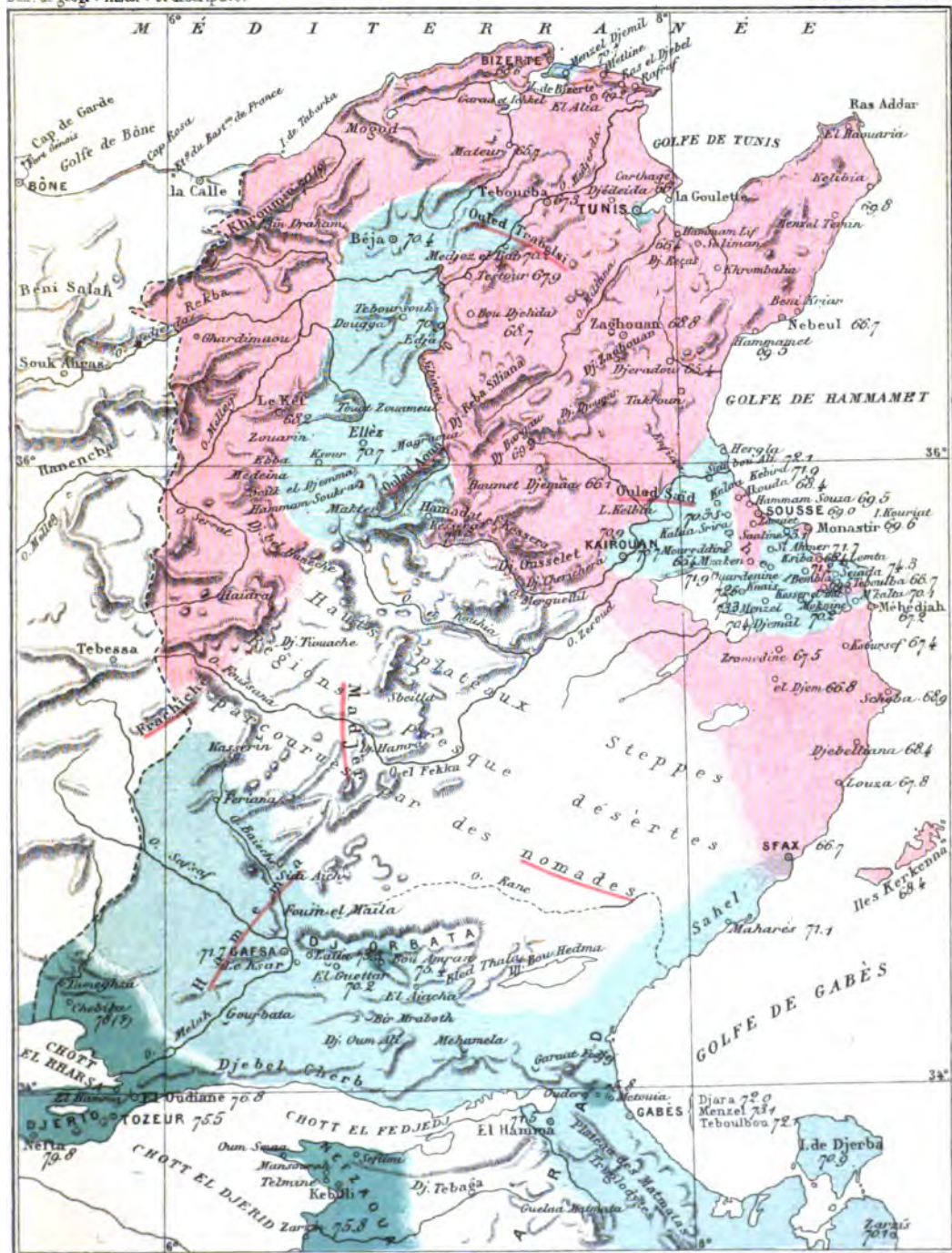
Indices de 73 et 74 —
 " " 75 et 76 —

Indices de 77 et 78 —
 " " 79 et supra —

**RÉPARTITION DE
L'INDICE NASAL**
chez les populations sédentaires en Tunisie
par le D^r R. COLLIGNON - 1883-86

Bull. de géogr. histor. et descriptive.

Tome I. PL. VIII



Dessiné par J. Séron.

Ernest LEROUX Editeur.

Paris, Imp. Neveu.

Indice nasal moyen des Tunisiens 70.25. (1334 sujets)

Indices de

65.0 à 69.9	☐
70.0 à 74.9	☐
75.0 à 79.9	☐

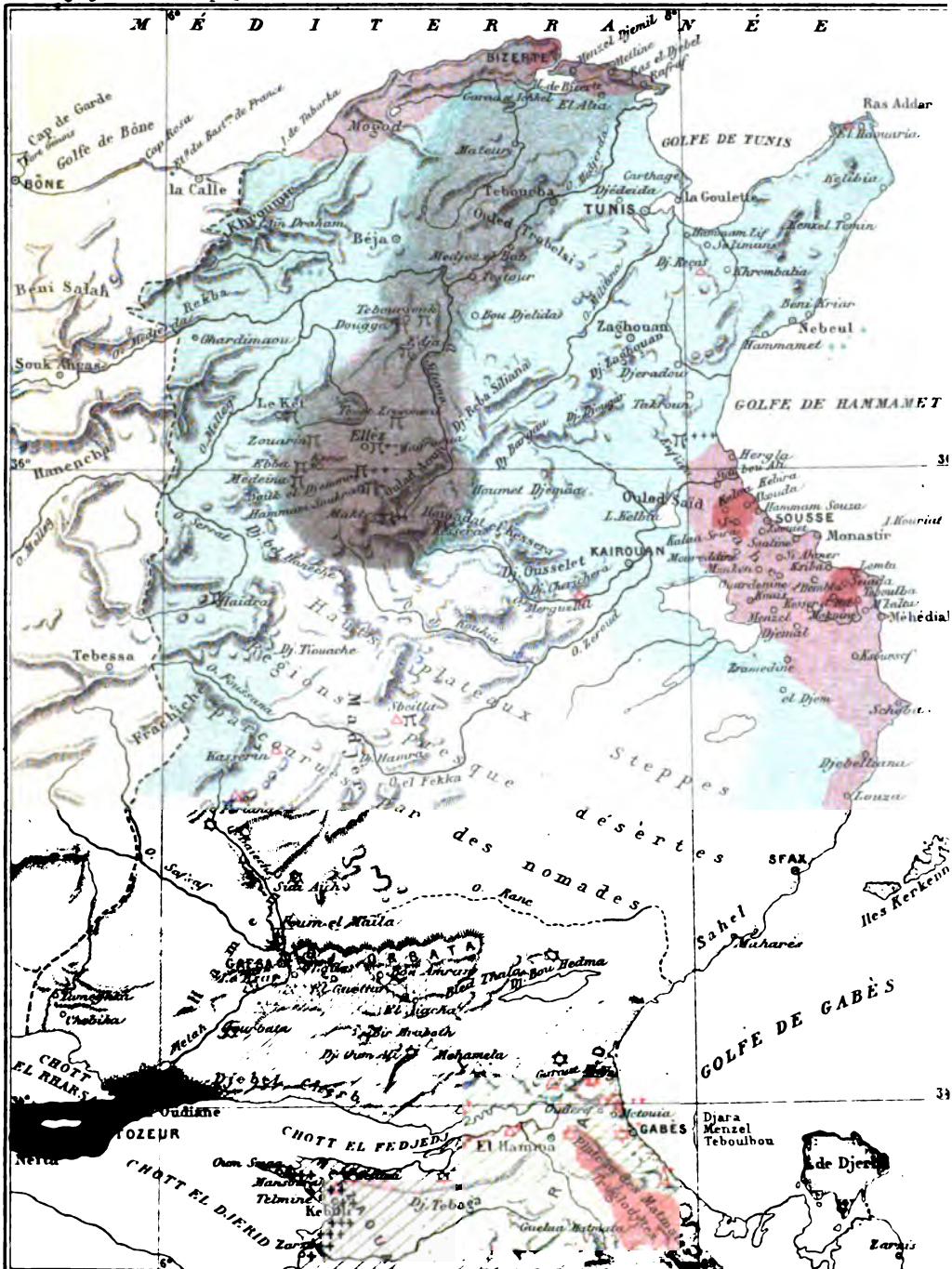
CARTE ETHNOGRAPHIQUE

des populations sédentaires de Tunisie

par le D^r R. COLLIGNON - 1883-86

Bullⁱⁿ de géogr^{ie} histor^{ie} et descriptive.

Tome I. Pl. IX



Gravé par J. Séjourné.

Ernest LEROUX Editeur.

Paris, Imp. Mourice

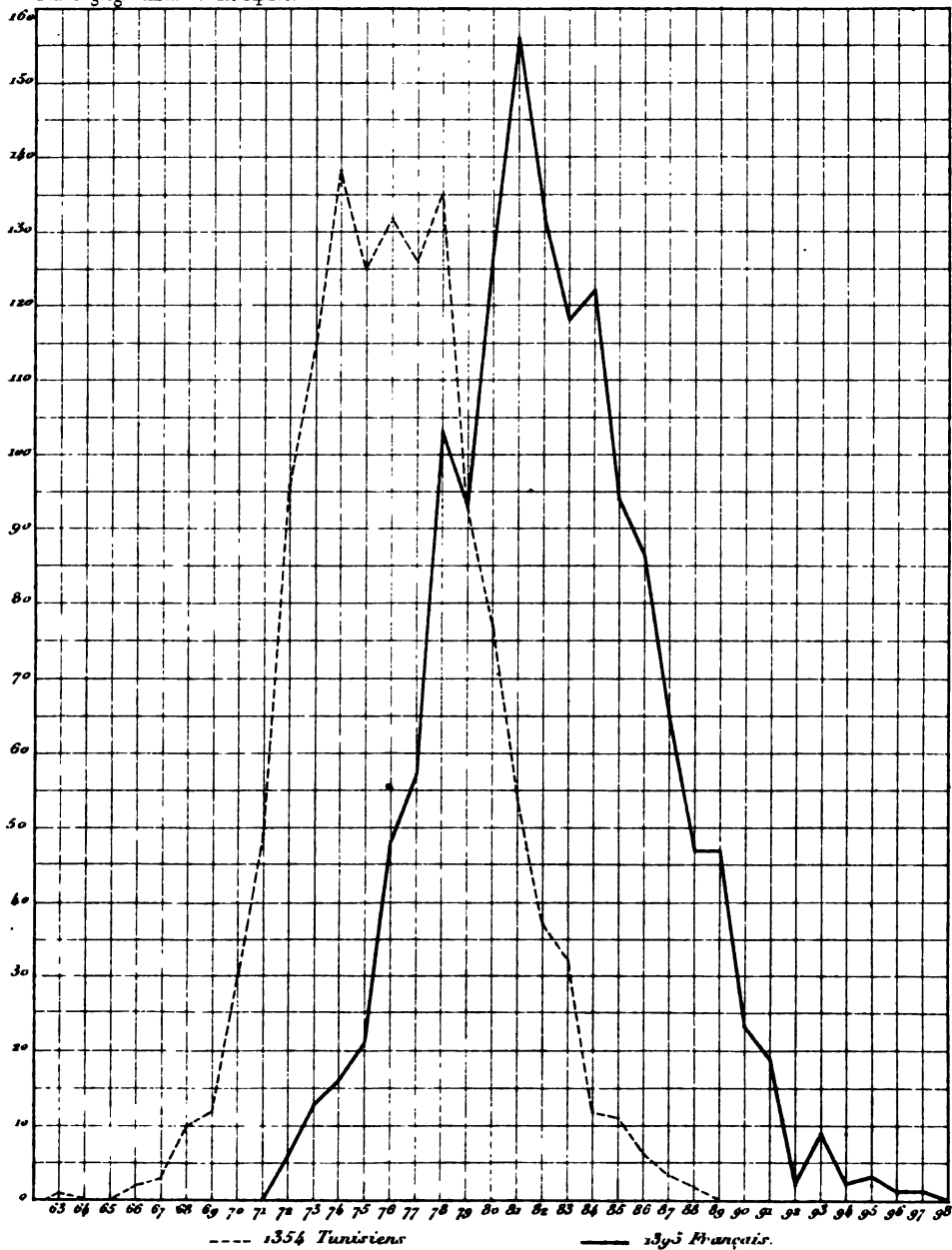
Brachycéphales ☐
 Type d'Ellén ☐
 Blonds (en quantité appréciable) ☐
 Nègres id ☐

Dolichocephales Leptorhiniens ☐
 Type des Oaris ☐
 Monuments mégalithiques ☐
 Stations préhistoriques ☐
 Objets en silex isolés ☐

Courbe générale de l'indice céphalique des Tunisiens - Courbe 6.

Bull.^{de} géogr^{ie} histor^{ie} et descriptive.

Tome I. PL. X.



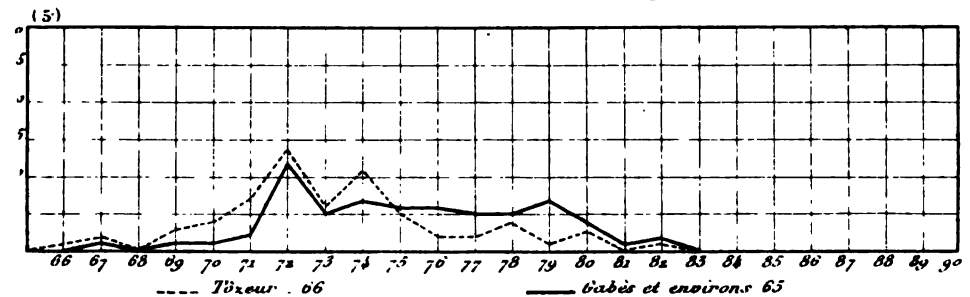
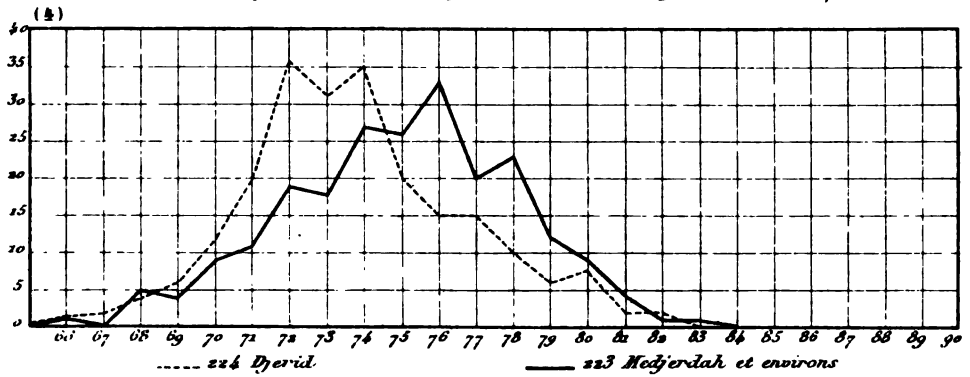
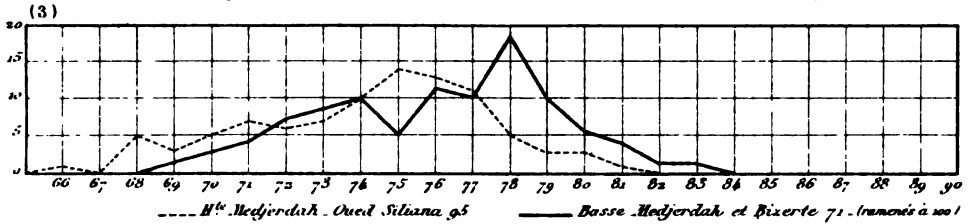
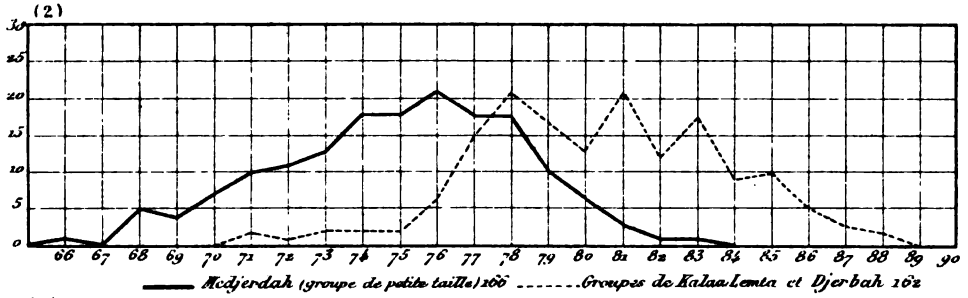
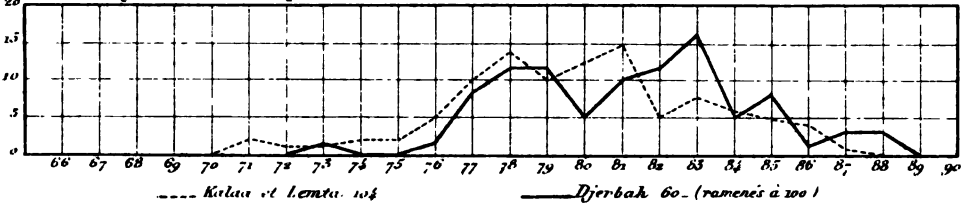
Ernest LEROUX Editeur.

Paris. Imp. Mouroucq.

Indice céphalique des Tunisiens suivant les régions.

(1) Bull^m de géogr^{ie} histor^{ie} et descriptive.

Tome I. PL. XI.





TYPES INDIGÈNES DE TUNISIE

7021

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES

BULLETIN
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET DESCRIPTIVE

ANNÉE 1886. — N° 6.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE 28
—
1886

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

PUBLICATIONS

DU

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETINS DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE
SECTION D'ARCHÉOLOGIE
SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE
SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

Tome I à V. 1882-1886

Publiée sous la direction de M. le Dr HAMY, directeur du Musée du Trocadéro.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Les tomes I à XII ont paru.

MÉMOIRES publiés par les Membres de la Mission archéologique française au Caire. — Les fascicules I à IV ont paru.

PUBLICATIONS de l'École des langues orientales vivantes.
69 volumes sont en vente.

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE, par ERNEST DE SARZEC, consul de France à Bagdad. Ouvrage accompagné de planches, publié par LÉON HEUZÉY. — Les deux premières livraisons sont en vente.

Sous Presse

L'ART ARABE

Par J. BOURGOIN. — Ouvrage accompagné de 300 planches.

ANGERS, IMP. BURDIN ET C^{ie}, RUE GARNIER, 4.

